N° 32 — 951189 — JANVIER 1907

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO. . ... **Un franc**

Abonnements:

ance.	UN AN.....	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS.....	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

ÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

Google

Bibliothèque de La VOIE

PARIS (VI)

5, rue du Pont-de-Lodi.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTE

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

·face par MATGIOI

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS

DE LA

GNOSE

Par † **SIMON,** év. de Tyr et d'Orient,

Et † **THEOPHANE,** év. de Versailles,

Avec des notes documentaires

Par † **SYNESIUS,** Patriarche Gnostique.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LES SEPT ÉLEMENTS DE L'HOMME

ET LA PATHOGENIE CHINOISE (*suite*)

L'élément *Xuong* est prêt à se dissoudre, à cause de la tendance vers zéro du mouvement *Am*, sorti du *Thânthuy ;* l'élément *Maû* est voisin de l'arrêt et du refroidissement, à cause de la tendance du retour, au *Khi* central, du *Khiphoi* particularisé qui anime le *Maû*. L'élément *Thân* (*Thânthuy* ou *Thânhoa*) est atteint directement par l'usure,et se rapproche sans cesse de l'immobilité (qui est sa mort individuelle, puisque sa raison d'être est le mouvement). Le *Khi*, en tant que *Khiphoi*, tend à perdre sa localisation, car le *Khi* du *Thân*, diminuant peu à peu, le *Khi* du *Phoi* tend à le remplacer, pour éviter la solution de continuité entre éléments inférieurs et supérieurs. Le

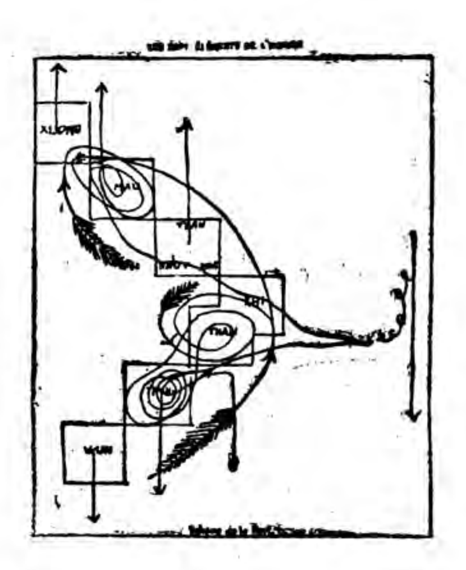
Google

Thânkhi, de moins en moins fort en valeur et en quantité (toujours dans le cas normal de la mort par usure), puisqu'il ne trouve plus dans le composé humain les moteurs ni les mobiles où appliquer son activité, se retire peu à peu. L'élément *Thân*, qui n'est plus excité par le mouvement *Hoa* et qui n'a plus suffisamment de *Khi* pour s'y attacher davantage, tend à la dissociation et à son retour vers les immortels. L'élément *Tinh* n'est plus excité par le *Thân*,qui emploie le peu qui lui reste de forces à sa vitalité seule, sans aucune démonstration, et tend à sa dissociation par suite de son inutilité. L'élément *Wun*, tout en restant présent, s'éloigne peu à peu ; et on prévoit le moment où, à force de s'éloigner, il ne sera plus visible, et où, par la suite, le composé humain, manquant de la manifestation divine, disparaîtra.

Tel est le moment de vie diminuée, mais encore normale, moment le plus voisin de la mort. Les phénomènes successifs qui le provoquent peuvent se décomposer et se résumer ainsi :

Le *Thânkhi* diminuant peu à peu, l'attraction matérielle et la répulsion instinctive de tout élément pour la dissociation forcent le *Khiphoî* à aller retrouver dans sa localisation physiologique le *Thânkhi* devenu impuissant ; et c'est là le premier symptôme de la Mort. Le *Khi* disparaît de tous les éléments visibles du composé ; le pouls tombe, la circulation s'arrête, le sang se retire et se refroidit ; l'immobilité, l'insensibilité, la pâleur siègent dans les éléments inférieurs : telle est la *mort animale*. Elle n'est pas distincte essentiellement de

Google



Digitized by Google

la plus profonde léthargie, mais seulement différente en modalité ; cela est reconnu aujourd'hui, même en Occident, où l'on prend fréquemment pour la mort la léthargie totale, et où l'on inhume parfois des gens qui ne sont pas morts, et qui ne meurent véritablement que parce qu'ils ont été inhumés. On prescrit certainement d'attendre quarante-huit heures entre les phénomènes mortels et l'inhumation ; mais il y a des léthargies — des morts animales — qui durent plusieurs semaines et plusieurs mois sans amener la mort véritable ; on recommande aussi l'incinération des extrémités ; mais il n'est pas certain que la brûlure elle-même rappelle de la léthargie ; ou, si elle en rappelle, n'est-ce pas, peut-être, d'une façon si brusque, que le patient ne revienne à la vie que pour mourir immédiatement ? Il est certain absolument que l'on inhume une certaine quantité d'individus qui ne sont pas morts ; il est certain que — si la coutume de l'incinération totale subsiste — on brûlera vivants plusieurs malades (quoique moins fréquemment qu'au cas de l'inhumation). Mais il est plus assuré encore que les médecins abandonneront, comme morts, certains patients que des soins appropriés, et surtout donnés à un moment précis, pourraient empêcher de mourir ; il est assuré que — convaincus de la mort en leur conscience — ils ne font absolument rien pour arriver à diagnostiquer sûrement la mort totale, et pour éclairer, sur ce point capital, leur science encore enténébrée.

La mort animale est suivie immédiatement de la dispa-

Google

rition de tout mouvement (en effet l'élément *Thân* est le premier affecté des inférieurs, au sommet desquels il se trouve). La mort du *Thân* affecte directement le *Thân*, qui se trouve à son tour privé de la force qui lui permet de s'unir au mouvement du *Khi* et de vivifier ainsi l'entendement. *Thân* (et par suite *Thânkhi*, puisque *Khi* et *Thân* sont indissolublement liés jusqu'au dernier moment) reste donc en lui-même, et son rayonnement ne vient plus affecter les éléments voisins : l'élément *Tinh* disparaît donc de l'économie, et, tout en subsistant (puisque *Wun* lui-même ne s'est pas encore retiré), ne prend plus sa part du composé humain, quoique restant virtuellement capable d'être rappelé ; il n'a souffert en rien ; seul son lien avec le composé humain a disparu. Tel est le deuxième moment.

Le troisième moment est le plus fugitif ; c'est celui où *Khi* (et ceci malgré l'opposition du *Khiphoi*) est trop usé, trop faible pour conserver, dans le composé si ébranlé le *Thân* immortel, qui n'est sujet à aucune diminution essentielle, mais qui a besoin, pour demeurer en l'homme, d'une force appropriée à la sienne et qui l'y maintienne. Désorienté, *Thân* s'échappe donc lentement et comme à regret et monte dans les supérieurs. C'est la mort animique.

La disparition du *Thân* fait mourir le composé humain, mais seulement indirectement, attendu que, même alors, *Wun*, « tout en étant à l'extrémité de la vue, n'a pas encore complètement disparu ». *Thân*, n'étant plus dans le composé, la localisation de *Khi* devient inutile ; *Khi* donc abandonne les éléments

Google

inférieurs. Mais « il se tient un instant au-dessus du corps qu'il vient de quitter, comme s'il le regrettait ». En effet, il diminue peu à peu, et il n'y a pas de raison qu'il cesse brusquement ; il s'en va doucement, comme la flamme d'une lampe sans huile. C'est pour cela que les rites commandent symboliquement au fils du père mort d'aller sur le toit de la maison pour appeler l'esprit du mort qui n'est pas encore parti. C'est pour cela que les *Tinhdzuoc*, et surtout les *Phanac*, déclarent que le savant qui a suivi tous les phénomènes de la maladie et de la mort, et qui se trouve, au moment voulu, près du corps, qui a épié les successivités mortelles, peut avec un traitement adéquat, et dans le court espace de temps qui nous occupe, provoquer une anagenèse encore possible, et rappeler la vie entière dans le corps humain, sur lequel le *Khi* seul, agent de l'existence totale, veille encore.

Mais cet instant est extrêmement fugitif. Rapidement le *Khi*, abandonné, diminue jusqu'à perdre son être même ; il tend vers sa nature, vers le *Thân* enfui ; insensiblement, il s'évanouit, il s'échappe, il meurt, à ce moment précis où *Wun* disparaît. La mort est consommée.

Mais à peine est-il mort pour satisfaire à la loi des éléments inférieurs, qu'il ressuscite et s'élance vers les éléments supérieurs, de la nature desquels il participe, et se réunit au *Thân*, afin de reprendre une nouvelle existence, et de reconstituer, avec d'autres éléments, mais avec la même personnalité, l'individualité immortelle.

Google

Tel est le schéma oriental de la mort. Il est difficile de n'être pas pénétré d'admiration devant de semblables conceptions ; il est difficile surtout de ne pas se rappeler, devant cette doctrine, qui a bientôt cinq mille années d'existence, le dogme du *corps* glorieux humain indissociable que prêche l'apôtre saint Paul, avec lequel et par lequel il déclare que tous les hommes, jouissant ou souffrant, vivent et vivront éternellement. (Saint Paul : *Romains*, VI, 5 ; VIII, 37, 38, 39. — *Cor.* : 1re épître, VI, 13, 14 ; XV, 19, 20, 21, 22, 42, 43, 44, 52, 53, 54. — *Cor.* : 2e épître, V, 4.) Sous des vocables différents, la croyance est la même, et donne aux disciples de Fohi et de Lao-Tseu, comme à ceux véritables du Christ, la confiance en la récompense, par d'autres existences ou par une seule, des labeurs de l'existence présente, et l'assurance consolante de ne jamais perdre cette personnalité mystérieuse, que nous aimons d'autant plus que son mystère nous a fait davantage hésiter, travailler et souffrir.



C'est cette méthode des schémas qu'il convient d'appliquer à la recherche du diagnostic des maladies accidentelles et des protopathies, et surtout à la détermination déductive des remèdes directs qu'il faut leur apporter, par le traitement immédiat de l'élément dont l'anormalité passagère est la cause du mal. C'est dire que, après avoir — par le symptômatisme — donné exactement la valeur et la portée de l'« Ingressus »

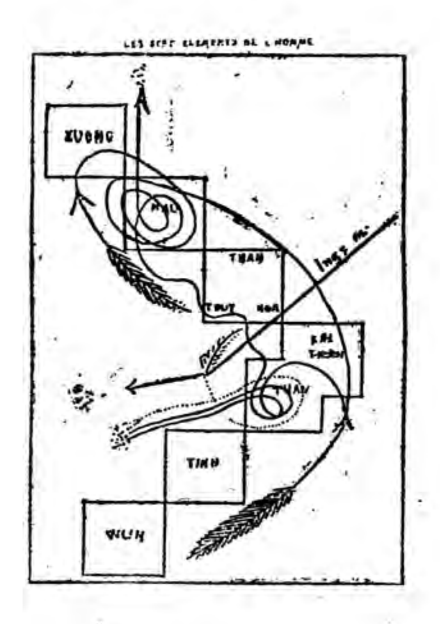
morbide, le raisonnement psychologique doit conduire au siège du mal. Dès lors, tout le reste, qui est la thérapeutique proprement dite, se fera par une opération analogue à celle que fait le savant qui, ayant trouvé une formule trigonométrique exacte, la spécialise en une solution, à l'aide d'une table logarithmique.

De peur de répétitions fastidieuses, on exposera seulement ici les raisonnements pathogéniques établis sur deux maladies, toutes deux particulières à l'Extrême-Orient, et dont les prognoses sont si analogues, qu'on hésite le plus souvent pendant les deux ou trois premiers jours de l'invasion ; il s'agit du choléra et des fièvres à formes pernicieuses.

Le premier symptôme du choléra (je ne parle pas des symptômes extérieurs, crampes, vomissements etc., qui ne sont que des corollaires) est une diminution générale de la chaleur organique. Cette diminution persiste, s'accentue avec la maladie, jusqu'à devenir le phénomène principal.

C'est l'élément *Thân* qui est donc amoindri ; l'entrée morbide (ingr. m.) ne peut donc être que dans le *Thânhoa*, localisation physique du mouvement du *Thân*, et cette entrée morbide est à retenir dans la médication. Examinons-en les conséquences. Le *Thân*, quoique ne recevant pas l'effort moteur, n'est nullement attaqué dans son essence (il ne peut l'être, étant immortel, que par une manifestation *a retro* de l'élément *Wun*), Or, du moment qu'il a toute sa vigueur, mais qu'il ne reçoit pas le moyen de l'employer, il sort de sa localisation et de son utilité naturelle ; il est toujours intime-

Google



Digitized by Google

ment lié à *Khi*, puisque la vie subsiste; mais, à cause de la perte du mouvement, il n'atteint plus l'élément *Tinh*. Donc (et c'est par là que le choléra se distingue des fièvres pernicieuses), n'ayant à remplacer aucun des éléments inférieurs (qui sont tous, jusqu'à présent du moins,sains et normaux),le *Thânkhi* s'extériorise, et tend à s'échapper du composé.C'est la première chance de mort du choléra ; c'est elle qui agit dans le cas appelé « entérite spécifique foudroyante ».

Or, par l'attraction naturelle (on pourrait dire demi-intuitive) qu'éprouve le *Khi* à venir remplacer l'intermédiaire qui fait défaut (cette tendance coutumière du quatrième élément a déjà été vue dans le schéma de la mort), le *Khiphoi*, inquiet comme tout l'organisme, vient suppléer de son mieux à l'absence du *Thânkhi ;* quittant l'élément *Maû*, il rompt le nodus sanguin et l'équilibre de l'organisme intérieur. C'est bien là le refroidissement du sang ; et, lorsque ce refroidissement augmente de valeur, ou dure trop longtemps, telle est la deuxième chance de mort, celle à laquelle les malades succombent le plus communément.

Il est facile de reconnaître dans la maladie les phases du schéma, depuis le refroidissement du corps jusqu'à l'insensibilité, les hématémèses (le sang, lui aussi, s'extériorise de la façon qu'il peut) jusqu'à l'ignorance et à l'inconscience passagère, qui se montre au cours de la maladie, mais qui cesse généralement aux approches de la mort (à cause du retour du *Khiphoi* dans la localisation abandonnée par le *Thânkhi*). A ce moment a lieu un mieux passager, menteur pour la plupart

Google

du temps ; cependant, si le *Khiphoi* est extrêmement fort (si le malade est très solide d'éléments inférieurs), il peut rappeler le *Thânkhi*, par l'aimantation spéciale de cet élément, et peut ainsi sauver le patient.

C'est pour exacerber le *Khi*, par le moyen du *Khiphoi* que, dès la première atteinte, on administre au malade des excitants, tels que l'absinthe, le champagne. Mais, en cas de choléra endémique, le remède préventif est indiqué par la thérapeutique pathogénique, découlant du schéma, et doit être administré, même avant tout prodrome.

***

Le schéma des fièvres pernicieuses n'est pas du tout semblable à celui du choléra, et cependant les deux maladies s'ouvrent similairement. C'est ici (et j'ai pris exprès cet exemple) que l'utilité, la nécessité même de l'examen pathogénique éclate.

Le symptôme premier des pernicieuses est également un refroidissement général, suivi des mêmes corollaires physiques (vomissements, déjections sanguinolentes, crampes). Mais la suite de la maladie permet de déclarer que, pour un effet analogue, la cause est toute différente. En effet (et on ne saurait expliquer autrement les phénomènes morbides conséquentiels), l'ingressus de la maladie frappe le *Thânthuy*, c'est-à-dire le mouvement des éléments inférieurs (tandis que le choléra affecte le mouvement des éléments supérieurs). La disparition de ce mouvement cause,

Google

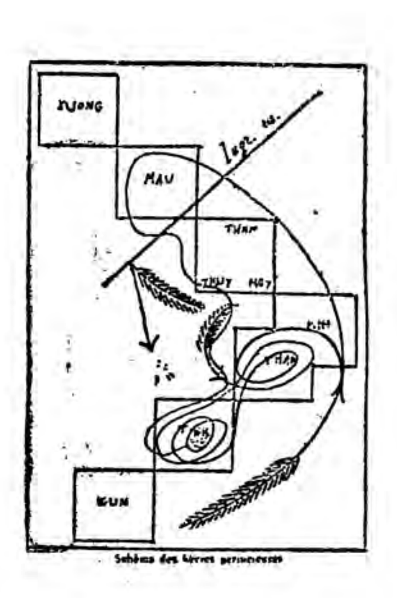


Schéma des lignes principales

Digitized by Google

dans le tourbillon sanguin, un désordre qui se traduit par un ralentissement et un refroidissement, cause directe et seconde du premier symptôme de la maladie. Lorsque l'ingressus morbide est subit et violent, la secousse produite est telle, qu'elle peut amener la mort : le patient semble alors succomber au refroidissement soudain ; et c'est ce qu'on appelle l'accès pernicieux de forme algide, qui est en effet fréquemment foudroyant. Sinon, les phénomènes se suivent avec une logique implacable. Le mouvement du *Thânthuy*, détourné et non détruit, erre du côté du mouvement du *Thânhoa*, pour exacerber le *Thân*. Le *Thân* se trouve donc excité à un point tel, qu'il s'empare du *Khi* tout entier (de même qu'une électricité, violemment dégagée, prend comme conducteur tout ce qui se trouve à sa portée). Dans certains cas, le *Khiphoi*, dont il s'empare, le traîne à la suite dans ce tourbillon sanguin (cas des natures musculaires et sanguines). Et alors, comme d'autre part le sang n'est pas actionné par son mouvement coutumier, le *Thânkhi* prend, dans le tourbillon inférieur, la place du mouvement qui fait défaut, et cause dans un organisme non préparé pour sa venue, le même ravage que causerait une force de cent chevaux, développée soudain dans un mécanisme qui n'est fait que pour supporter l'effort de dix chevaux. Il y a donc en ce cas, dans les éléments inférieurs, une stagnation, en même temps qu'une combustion violente du sang, favorable à la zymotique, et un exhaussement de température capable des plus grands désordres.

Google

Mais cela ne suffit évidemment pas à caractériser le schéma ni la marche de la maladie. En effet, il reste (à cause de l'exacerbation du *Thân* par un moteur plus puissant que dans la vie normale) un excédent de *Thân* inoccupé ; de plus, le *Khi*, enlevé à son rôle d'intermédiaire, tend naturellement à venir le remplir, et, pour ce,à abandonner le rôle anormal de destruction, par surchauffe, qu'il joue dans les éléments inférieurs. Pour ce double motif, un moment vient où une partie de ce *Thân* exacerbé se trouve libre, et en dehors de l'étreinte du *Khi* (tandis que dans l'état normal, c'est toujours le *Khi* qui est surabondant au *Thân*). Abandonné à lui-même, tant par effet réflexe que par son attraction élémentaire, le *Thân* se précipite vers le *Tinh*, qui n'est pas normalement affecté par le nodus intellectuel, et y porte les doubles ravages de son exacerbation et de son isolement : c'est là la dernière phase de l'accès pernicieux. Il correspond au délire, à la folie fiévreuse, avec, comme conséquence corporelle immédiate, l'hémorragie des méninges, l'hémiplégie, le coma et la mort insensible. Le schéma reproduit donc bien et prévoit, par la déduction logique de ses lignes, tous les phénomènes de l'accès.

Toutes les maladies directes peuvent être ainsi ramenées :

1° Par la constatation du premier symptôme,

2° Par son application au schéma de la vie normale, à une construction graphique et à un raisonnement déductif, pour ainsi dire algébrique, tant ses conséquences découlent forcément et clairement l'une de

l'autre. Ce raisonnement et cette construction indiqueront immanquablement l'élément attaqué spécialement à chaque phase du mal ; il devra, s'il a été exactement conçu, reproduire essentiellement tous les phénomènes extérieurs qui sont constatés sur le patient, et les reproduire sur le schéma au moment précis où ils se produiront dans la nature, coordonnés avec tels ou tels symptômes, telle ou telle transformation pathologique.

Il serait évidemment superflu d'aller plus loin : l'étude de cent schémas ne serait pas plus convaincante que l'étude de deux seuls. On peut voir, en prenant l'expérience par la réflexion, quels résultats une telle méthode peut donner. Cependant, pour faire la preuve par des exemples bien inédits, je m'arrêterai à deux cas spéciaux : celui où, sans avoir une maladie, l'organisme humain est en proie à des influences extérieures, soit bénéfiques, soit délétères, influences qui changent temporairement ses modalités (telles sont, par exemple, les influences des inébriants et de tous les agents organoleptiques), et celui où l'ingressus morbide, ne s'attaquant à aucun des éléments inférieurs, échappe à la pathologie : je veux parler des maladies mentales et des maladies nerveuses, que la science n'a pas encore réduites, parce qu'elle en ignore ou en méconnaît le siège. Ces maladies ne peuvent précisément être circonscrites que par une méthode de pathogénie psychologique comme celle que je viens d'exposer, méthode où les moyens de diagnostic et les moyens de traitement sont au même plan intellectuel, moral ou psy-

Google

chique, que les affections qu'ils prétendent découvrir et guérir.

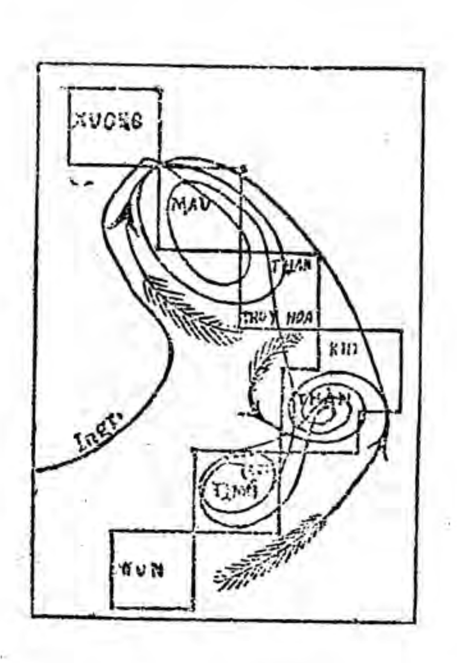
***

L'ivresse physique peut être résumée en l'ivresse du vin ou de tout alcool. L'ivresse intellectuelle peut se résumer en celle de l'opium (mais non pas en celle de la morphine ou autres stupéfiants, dont les effets ne sont pas du tout analogues, car ils agissent d'abord sur les inférieurs, ensuite seulement sur les supérieurs).

Les schémas des ivresses sont surérogants, c'est-à-dire que l'effet de la Vie normale n'est pas arrêté par eux, mais qu'il faut, pour avoir la véritable vie du composé humain sous les influences en question, superposer les schémas des Ivresses sur le schéma de la Vie, sans faire influer les graphiques des unes sur le graphique de l'autre. C'est ainsi que, dans l'existence, l'influence des Ivresses vient se superposer momentanément aux influences vitales des organes.

Dans le cas des ivresses physiques, le symptôme est un accroissement de chaleur dans le sang, et de vitesse dans sa circulation. C'est en effet dans l'élément *Maû* que l'ivresse alcoolique a son ingressus d'influence. Le calorique et le mouvement, introduits dans l'alcool par l'organisme, se portent immédiatement sur le nodus physique, qu'ils accélèrent, et dont ils augmentent l'amplitude. Dans ces conditions, le *Khiphoi* ne suffit plus, avec sa valeur ordinaire, à réglementer le nodus ; et, pour éviter tout trouble direct, il fait appel à une

Google



Google

quantité de *Khi*, correspondant à la quantité d'influence extérieure introduite ; cette quantité de *Khi* vient à son secours, et détermine une marche superficielle normale des inférieurs, mais avec un exhaussement de température, dû à l'accroissement quantitatif du tourbillon. Cet exhaussement et cette accélération déterminent la cirrhose. — Or le *Thânkhi* voit sa composition s'altérer, et le *Thân* devenir, à l'inverse de la Norme, l'élément dominant ; la quantité de *Thân*, correspondant à la quantité de *Khi* qui a quitté le *Thânkhi*, se trouve libre et s'égare en *Tinh*, où elle cause le dommage accoutumé ; c'est le délire et l'agriothymie des Ivresses. Si l'influence extérieure augmente encore, la température du tourbillon sanguin augmente aussi, et, de même, la quantité de *Thân* libéré ; au delà d'une limite que la thérapeutique arrive facilement à déterminer, l'état de l'*ivre-mort* paraît, avec, dans le nodus sanguin exacerbé outre mesure, l'attaque nerveuse et la dégénérescence du cœur, et, dans le nodus intellectuel, privé d'un élément, l'acatalepsie, le delirium tremens, le coma. Pour une raison d'analogie matérielle, un brusque changement de température extérieure, comme le passage subit à un air vif, est préjudiciable à l'organisme en état d'ivresse physique, et mène à la congestion possible.

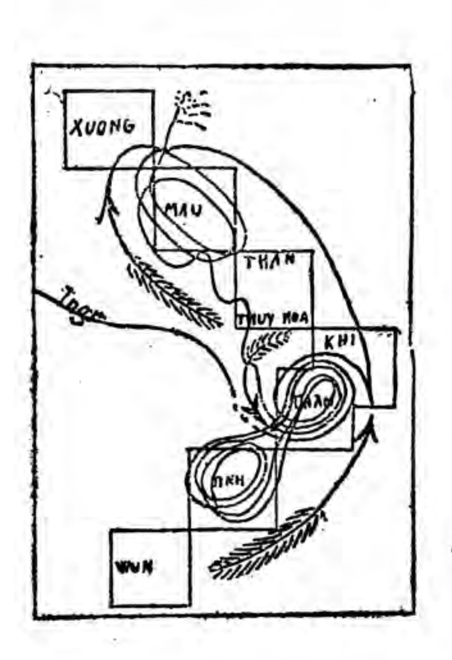
L'ivresse intellectuelle a son symptôme dans une légèreté singulière apparente des éléments inférieurs, où fourmille une acrodynie douce et passagère. Elle frappe sur le *Thân*, exacerbe les facultés du *Thân-Khi*, excite son activité ; le premier effet est de chasser toute

Google

lourdeur d'esprit et tout sommeil, d'éclairer l'intelligence, d'élucider les idées, de rappeler le passé,d'augmenter la mémoire. Mais, pour être maintenu dans ses limites coutumières, le *Thân* en cet état exige une plus grande quantité de *Khi* ; et le *Khi*, avec une intuition instinctive que sa présence est nécessaire, est attiré sympathiquement vers le *Thân* ; il y a donc diminution du *Khiphoi* et, par suite, ralentissement et refroidissement du nodus sanguin, qui se manifeste immédiatement (dans les pays chauds surtout) par l'adiaphorèse. Si l'influence augmente encore, la clarté du *Tinh* impondérée peut aller jusqu'à l'hallucination (extase, dédoublement, bilocation et tous autres phénomènes psychiques). Par analogie réflexe, l'achromasie survient, l'anémie s'empare du corps, qui se dessèche, se cachectise, et peut descendre jusqu'à la misère physiologique tabide la plus irrémédiable.

On voit déjà ici (cette observation rigoureuse amène déjà une conséquence pratique), ce qu'on verra dans l'étude des toxiques lents de l'Orient, à savoir que nul n'a menti en déclarant l'opium le Népenthès Universel, et que toutes les guérisons, tous les soulagements, et aussi tous les éclaircissements intellectuels peuvent être procurés par un usage de la drogue adéquat au résultat cherché, mais d'un dosage scrupuleux et d'une utilisation peu fréquente. Et il est vrai également que l'abus, ou même l'excès passager, peut amener des désordres graves. Il en faut donc toujours user avec sagesse et discernement, au cas opportun. Mais il est à remarquer, dès maintenant, que l'ivresse (ou mieux

Google



Digitized by Google

l'exacerbation) de l'opium ne peut en rien être comparée aux ivresses de l'alcool, pas plus qu'un intellectuel à un animal, puisque la première satisfait aux curiosités de l'esprit, tandis que l'autre assouvit les appétits désordonnés de la brute.

On remarquera en outre que l'usage de l'alcool à dose enivrante est pernicieuse tout autant que l'abus, auquel il conduit fatalement ; tandis que l'usage de l'excitation par l'opium est salutaire parfois, inoffensif toujours, à la condition que (et cela ne demande pas un bien grand effort de volonté) cette excitation soit maintenue toujours en dedans des mêmes limites.

L'effet de l'abus de l'alcool est la congestion sanguine, le délire nerveux et l'anémie cérébrale : l'effet de l'abus de l'opium est la cachexie corporelle, l'allotropisme nerveux, l'hallucination mentale. On le verra facilement d'ailleurs en comparant leurs schémas au double schéma des folies.



La pathogénie orientale entre hardiment dans le domaine des maladies mentales (intellectuelles) et des maladies nerveuses (psychiques). A ces deux classes d'affections, elle applique rigoureusement sa méthode déductive de diagnostic diacritique et de traitement. Je ne prétends pas qu'elle réussisse en tout et toujours ; cependant, nous verrons, dans les applications pathologiques, que, sous certaines conditions, les *Tong-Sang* orientaux guérissent radicalement l'épilepsie.

Google

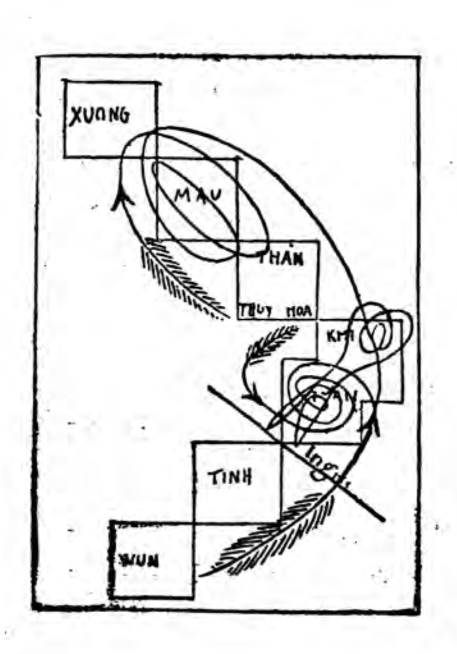
Il en est de même aux Indes septentrionales, en Birmanie, au Thibet. Je ne crois pas m'aventurer en déclarant véridique l'hypothèse qui peut conduire à un résultat pratique aussi extraordinaire.

Dans les vésanies, le mal (nous n'avons pas à nous occuper ici des symptômes, puisque le mal est psychique, et que le symptôme ne peut être que physique ou intellectuel) vient directement sur le *Thân*, pour en diminuer la valeur, et pour en arrêter, en son milieu, la marche normale.

C'est ici le cas de noter combien importante est la question de l'entrée morbide, et quelle différence on constate, suivant sa nature, dans les résultats immédiats. (Comparer, en effet, les maladies qui frappent en premier, soit le *Thân*, pour le diminuer ou l'augmenter, soit le moteur du *Thân*, pour augmenter ou diminuer ses fonctions ou ses modalités, ou son attraction vers le *Khi*, de telle sorte que les premières maladies affectent sa nature même, tandis que les autres n'affectent que ses manifestations.)

La conséquence première de cette diminution d'efficacité du *Thân* est une anémie cérébrale (se localisant dans les troubles de la vision, et plus tard dans ceux de la moelle épinière). La seconde conséquence est celle-ci : le *Thân*, ayant perdu la force nécessaire pour se mouvoir en *Tinh*, n'a rien perdu toutefois de lui-même, et le *Thânkhi* subsiste psychiquement intact. Il faut donc qu'il se meuve, et il ne se meut plus suivant sa direction normale ; donc il s'éloigne de *Tinh*, et peut aller jusqu'à sortir du composé humain.

Google



Digitized by Google

C'est d'abord la simplicité, puis les hésitations de langage, puis la perte de l'Association des idées, enfin l'oubli même de l'idée (plutôt que la perte intrinsèque de l'idée), c'est-à-dire l'idiotisme, et la parole, devenue inutile, parce qu'elle n'a plus rien à exprimer, transmuée en cris d'animaux. On remarquera enfin que le nodus sanguin conserve sa vigueur et son mécanisme intacts ; et, en effet, la santé du corps est rarement altérée chez les idiots, et seulement par effet réflexe. Voilà ce qu'indique le schéma de la « folie calme et inerte » : n'est-il pas concordant avec les observations des aliénistes et des directeurs médicaux des maisons de santé ?

Dans la folie furieuse, l'entrée morbide se fait aussi sur le *Thân*, psychiquement. Mais, au lieu d'aller à l'inverse du mouvement imprimé par le *Thânhoa*, le mal vient dans le même sens, et accélère ledit mouvement hors de toute proportion, en exaspérant le *Thân* hors de ses limites.

La première conséquence est que le *Khi*, soulevé par une force anormale, forme un nodus de *Thânkhi*, en plus de celui de la localisation ; il se porte du cœur au cerveau, et la folie apparaît. Si la cause morbide continue, le *Thân* vient encore en excédent de valeur, et, libéré du *Khi*, déjà occupé tout entier, cause les plus grands ravages : ce sont les accès de délire furieux, de folie sauvage, où tout l'organisme est secoué, et où l'on est obligé de défendre le fou contre lui-même par des moyens coercitifs. Enfin, lorsque cet effroyable état dure longtemps, le *Khiphoi*, ébranlé par ces com-

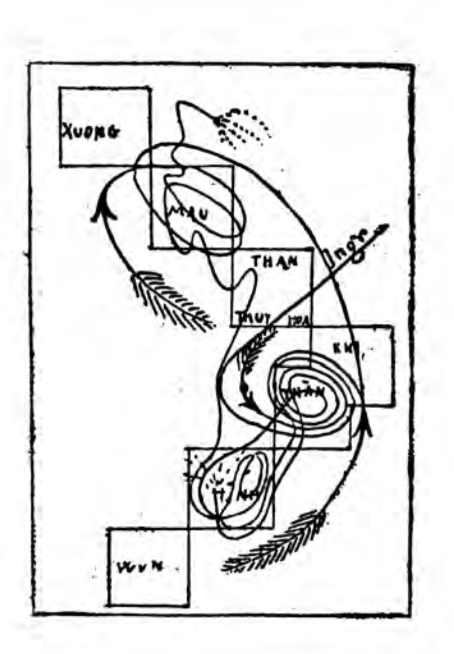
Google

motions, abandonne le nodus sanguin pour venir — inutilement d'ailleurs la plupart du temps — tenter de rétablir l'équilibre psychique rompu. C'est à cette période que l'on remarque l'alanguissement morbide des fous et leur anémie générale.

On voit, au schéma, que la folie furieuse est corporellement plus dangereuse que l'idiotisme, et que, sans compter l'hémorragie cérébrale, toujours possible au cours des accès, elle offre de nombreuses chances de mort. Mais elle offre une chance de guérison que la folie calme n'offre en aucun cas.

En effet, toute diminution psychique agissant d'abord sur l'intellectuel, les moyens — non pas de parer préventivement au mal possible — mais de remédier au mal accompli, ne sont pas au pouvoir de l'homme : il n'existe pas, il ne peu pas exister de remède matériel agissant sur l'intellectuel lorsque le médiateur *Thânkhi* a quitté sa localisation et s'est, par suite, soustrait à toute tentative. Il y a là une différence de *nature* entre le but et les moyens qui fait que le but ne peut être atteint, et que, si un malheureux atteint d'idiotisme guérit, c'est — suivant la terminologie coutumière — un pur effet du hasard, ou une manifestation spéciale de l'Au-Dessus.

Dans la folie furieuse, au contraire, s'il n'est pas possible, dans les circonstances de la vie ordinaire, d'agir sur le *Thân* explétif, du moins il est possible, en usant presque de la violence matérielle, d'agir sur le *Khi*, de manière à le rendre aussi démonstratif, aussi agile que le *Thân* exacerbé, à la rapidité duquel



Digitized by Google

il ne correspondait plus. Ce traitement, qui porte tout entier sur le *Thânkhi*, ne peut se faire qu'en transportant le *Khi* tout entier au plan du *Thân*, c'est-à-dire au grand détriment de l'organisme inférieur. Mais il est dans les choses possibles, dans les choses à tenter ; et, s'il parvient à réussir,rendre la vigueur aux éléments inférieurs exténués est un problème bien moins grave et délicat que celui qui aura été précédemment résolu.

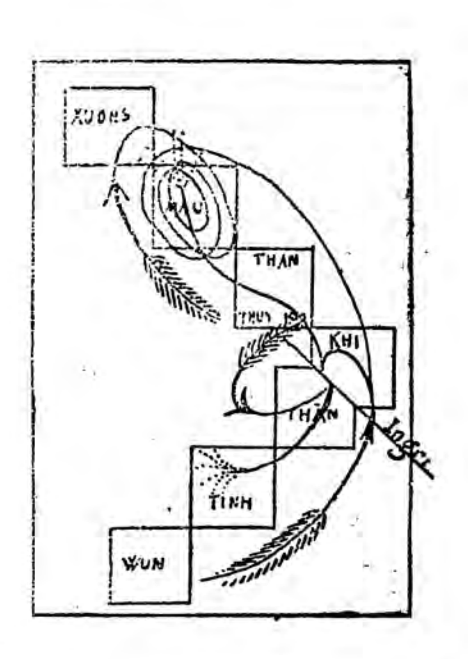
Je tente d'ailleurs, en thérapeutique, d'indiquer (toujours sommairement, car le cadre de cet ouvrage synthétique ne peut prétendre aux très intéressants développements d'une thèse didactique, et ne fait que préciser les causes et indiquer les effets à l'intelligence du lecteur, lequel doit élucider les uns et développer les autres) le genre de traitement adéquat, suivant l'Orient, à cette classe de maladies qui, en Occident, se trouvent à côté des sciences modernes, et ne pardonnent guère à leurs victimes.



Je terminerai cette courte étude pathogénique (dont j'aurais pu faire un gros volume, si j'avais eu le loisir et la curiosité d'étaler de faciles déductions) par la détermination de l'ingressus morbide de la maladie réputée incurable, l'épilepsie.

Le schéma ne représente qu'une des secousses vibrantes du plein accès, secousses essentiellement passagères ; car la prolongation de durée — si faible soit-elle — de l'état indiqué au schéma entraînerait

Google



Google

infailliblement la mort, par la disjonction violente de l'élément double *Thânkhi*. On voit, à l'inspection des lignes, qu'à l'état ordinaire, l'épileptique est en santé normale ; les actions du *Thânthuy* sur le sang, du *Thânhoa* sur le *Thân* ont lieu régulièrement, et le KHI vivificateur se manifeste d'une façon ordonnée. L'ingressus morbide ne vient donc pas frapper un des éléments, mais il s'insinue entre deux éléments, et précisément entre le *Thân* et le *Khi*, dont l'union étroite et constante est la condition inéluctable de l'existence. L'épilepsie n'est donc que la lutte intermittente entre la cause morbide, qui cherche à disjoindre le *Thânkhi*, et ces deux éléments, qui, ne pouvant vivre séparés, se rejoignent sans cesse. L'attaque épileptique n'est que la suite directe des soubresauts imprimés au nodus psychique en péril. Ce mouvement de va-et-vient prend, en Chine, le nom de *Bat-Giao*.

Dans ce presque imperceptible moment critique, le *Thân* et le *Khi* n'agissent plus l'un sur l'autre ; ils ne cessent pas d'être essentiellement liés, puisque la vie subsiste ; mais la cause répulsive qui les dresse l'un contre l'autre, dirige en sens contraire leurs modalités et leurs manifestations Le *Thân*, privé de régulateur, envahit seul le *Tinh*, dont il détruit l'ordonnance, et y produit une suite de révolutions si rapides, qu'elles n'arrivent pas à frapper les éléments supérieurs de la victime ; le nodus psychique est essentiellement détruit ; toute sensibilité est abolie, ainsi que la persistance de tout sentiment ; l'amnésie est totale, sans récognition possible ; l'union des deux groupes d'élé-

ments, sans être rompue, ne produit plus aucuns effets réciproques ni réflexes. Arraché violemment à sa vie normale, le *Khi* se précipite avec exubérance vers le nodus sanguin, qu'il exacerbe, qu'il développe, et dont il détruit l'harmonie par la surabondance : d'où s'ensuivent les troubles nerveux, les arrêts et les intercadences du pouls, les convulsions, les contractures éclamptiques, qui accompagnent les crises, parfois même la fixité désorbitée de la pupille et la rigidité tétanique. Tout l'organisme est alors soumis à une excitation violente, coupée d'arrêts brusques, et repartant dans un mouvement désordonné, qui ébranle la machine humaine. Mais il faut bien retenir que cette dislocation, qui ne laisse en place aucun des éléments, n'affecte l'essence d'aucun d'eux, et que, par suite, la vie de l'épileptique n'est pas en danger. La seule cause d'affaiblissement est l'usure des éléments inférieurs, prématurément surmenés ; la seule hypothèse de péril est, dans une crise plus violente, un tel éclat du *Thân*, qu'une vésanie passagère survive à l'accès. Mais, en aucun cas l'épilepsie ne peut, intrinsèquement, amener la mort que si, par un grand hasard, la cause disjonctive avait une prolongation d'effet suffisante pour, à travers les modalités affectées du *Thânkhi*, atteindre profondément la substance de l'élément, et provoquer ainsi la mort subite par la désagrégation imprévue de l'élément véhicule de la totale existence.

Voilà ce que, en dehors de toute observation, indique le schéma du *Dongkinh* (épilepsie), pressé dans ses conséquences. Il faut reconnaître que c'est l'exacte

Google

description des symptômes, de la marche et des suites de la maladie, ainsi que des phénomènes accompagnateurs des crises, Il est donc juste de croire que, puisque le principe a donné logiquement des conséquences dont l'expérience constate tous les jours la véracité, ce principe est exact.

Il reste à trouver le remède propre — au plan similaire — à la disparition de la cause première : c'est de quoi s'occupe la thérapeutique

⁂

En terminant ce rapide exposé d'une étiologie inconnue il me sera permis d'insister sur le caractère particulièrement certain du diagnostic pris d'après de tels principes, et sur la certitude presque prophétique de la durée d'un mal ou de la valeur d'une force, calculées pour ainsi dire mathématiquement sur de telles données. La grande habitude que les thérapeutes orientaux ont de ces formules et de leur immédiate adaptation à tous les cas possibles, la longue étude, patiemment commencée dès leur enfance, de principes constamment éprouvés sous leurs yeux (car de telles sciences sont presque toujours héréditaires), leur profonde acognosie, l'habitude de l'œil et de la main dès longtemps acquise, la subtilité toute spéciale d'un esprit aussi ténu dans ses distinctions que hardi en ses conceptions et, par-dessus tout, peut-être, l'innée confiance des sages en l'antique science qu'ils professent — confiance qui est passée dans tout le peuple — donnent aux enseignements

Google

et aux pratiques des thérapeutes une sûreté, une sorte d'infaillibilité de diagnostic, de conclusions et de prévisions qui semble confiner à la vision interne du caché et à la perception divinatoire du futur.

Nous ne nous étonnerons donc plus des récits de cures merveilleuses, des solutions proposées à des problèmes dont l'exposé seul effraie, ni du succès extraordinaire de leur enseignement, ni même de l'invraisemblance apparente de telle ou telle chose vraie. Car nous songerons que, avec une habileté que peut seule donner une longue connaissance des hommes, les thérapeutes ont — en faisant mine de la dédaigner — entretenu l'admiration des races, et que, pour réussir, par-dessus leur expérience et la science des Ancêtres, sans cesse augmentée par leurs méditations, ils ajoutent le souverain levier de la foi populaire en leurs forces thaumatopiques, foi qui les double, les vivifie, les rend invincibles, cette foi que tous les grands fondateurs ont réclamée pour leurs œuvres, et qui rend l'impossible facile, et l'incompréhensible clair.

Matgioi.

Google

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

Les ternaires d'attributs divins

Je disais (1) que, hormis la Perfection (et j'ajouterai : son synonyme, la Beauté, car la suprême Beauté demeure complète et indivisible harmonie), toutes les facultés divines pouvaient se distribuer, par dédicace, entre les Personnes de la Trinité.

J'ai déjà rappelé et justifié certaines de ces dédicaces établies par la Tradition. Je vais essayer d'en établir d'autres que la Tradition, à ma connaissance, n'énumère point.

Les facultés ou attributs de Dieu forment trois grandes classes :

La première comprend les attributs qui se rapportent à l'*existence* ;

(1) Dans *La Voie* de mai 1906.

Google

La seconde, les attributs qui se rapportent à l'*intelligence* ;

La troisième, les attributs qui se rapportent à la *volonté.*

Or je trouve plausible de dédier la première classe au Père, la seconde au Verbe, la troisième au Saint-Esprit. Le Père n'est-il pas l'existence primordiale, antérieure logiquement aux deux autres personnes ? Le Verbe ne s'engendre-t-il point par expansion d'intelligence ? Et le Saint-Esprit ne procède-t-il pas par la volonté ?

Les attributs rapportés à l'existence, et que l'on peut dédier au Père, sont : L'aséité (c'est-à-dire l'existence par soi-même, la Cause sans cause), l'immutabilité, l'immensité, l'éternité, l'ubiquité.

Les attributs qui se rapportent à l'intelligence, et que l'on peut dédier au Verbe, sont : La Vérité, l'omniscience, la prescience, la vie intellectuelle et la béatitude intellectuelle.

Les attributs qui se rapportent à la volonté,et que l'on peut dédier au Saint-Esprit sont : La volonté même, la véracité, la fidélité, la justice, l'amour.

Un examen plus hasardeux, plus subtil,découvrirait en chacun de ces trois groupes d'attributs une division interne qui partagerait, accessoirement, entre les Personnes divines les attributs déjà voués principalement à une seule. On dédierait de la sorte, parmi les attributs d'existence voués au Père, l'aséité et l'immutabilité au Père lui-même ; l'immensité et l'éternité, qui constituent comme les expansions de l'aséité dans l'espace et la

Google

durée, au Verbe ; et l'ubiquité, par laquelle Dieu, présent partout, attire et subordonne à soi les créatures, au Saint-Esprit. On dédierait, parmi les attributs d'intelligence, voués au Verbe, la vérité au Père ; l'omniscience et la prescience au Verbe ; la vie intellectuelle et la béatitude intellectuelle au Saint-Esprit. On dédierait enfin, parmi les attributs de volonté, voués à l'Esprit-Saint, la volonté au Père ; la véracité, la fidélité et la justice au Verbe, et, à l'Esprit-Saint, l'amour.

Cette classification interne, tentée selon des analogies délicates, ne sera bien saisie que des penseurs accoutumés aux enlacements du symbolisme. Je ne la crois pas, néanmoins, dépourvue de portée réelle. On aurait semble-t-il, le droit de l'étendre à ces dédicaces traditionnelles que j'avais précédemment rappelées. Ce qui entraînerait la *sous-dédicace*, parmi les attributs voués au Père, de l'unité au Père lui-même, et de la puissance au Saint-Esprit. (Je viens de montrer l'éternité dédiée accessoirement au Verbe.) Parmi les attributs traditionnels voués au Verbe, la classification interne assignerait l'égalité au Père, la ressemblance au Verbe la sagesse à l'Esprit-Saint ; et, parmi les attributs traditionnels voués au Saint-Esprit, la concorde au Père, la jouissance au Verbe et, à l'Esprit-Saint, la bonté (1).

(1) Ces subtilités ne manquent pas de raisons. Il est admissible que, parmi les attributs Patréisés l'unité demeure au Père, équilibre, générateur unique d'où sortent les deux autres Personnifications ; l'éternité, expansion dans la durée, s'affilie accessoire-

Google

Ces complexités de dédicaces,qui font passer les attributs d'une Personne à une autre,comme en musique, une note passe d'un ton à un ton différent, aident la pensée à méditer les profondeurs complexes de la vie divine. Elles corroborent en nous la certitude que, si l'absolu n'est point l'unité morne et creuse, déserte, sans énergies et sans facultés, ces facultés, ces énergies s'amalgament en lui dans une riche et impartageable unité souveraine, de sorte que les multiples attributs nous révèlent la force surabondante de l'Un et que l'Un, auquel nous les concentrons, nous révèle l'identité secrète des attributs.

Par les dédicaces, nous avons de plus connexé les facultés de Dieu à ce même type numéral, le ternaire, qui apparaissait dans les Personnes proprement dites. Un seul nombre nous résume tous les éléments du Divin.

---

ment au Verbe expansif ; et la puissance, par laquelle Dieu retient toutes choses sous son empire d'amour, au Saint-Esprit, attractif et subjuguant. Il est admissible que, parmi les attributs Verbéisés, l'égalité, qui donne au Fils autant de majesté qu'au Père, s'affilie accessoirement et par reflet, à ce Père ; que la ressemblance, qui, dans la similitude monte l'hétéronomie, puisque ressemblance n'est pas identité, se garde au Verbe; et que la sagesse, qui ajoute à la science l'idée de *vie* et de volonté conformes à la loi, s'affilie accessoirement à l'Esprit-Saint. On ne répugnera pas enfin à admettre que, parmi les attributs Spiritéisés, la concorde, qui marque le rappel et l'harmonie du Verbe au Père grâce à l'esprit, offre une accessoire affiliation à ce Père, que la jouissance, expansion extatique, se relie accessoirement au Verbe expansif,et que la bonté attractive et enveloppante se garde, plus spécialement, à l'Esprit-Saint.

Eloignons les apparences physiques, écartons le vaste zaïmph éthéré brodé de mondes et d'étoiles, et, par delà le fini, plongeons notre contemplation, armée du ternaire, dans l'abyssal Infini ! Cet abîme n'affole pas notre contemplation, ne la dissout pas dans un terrible vortex nébuleux. Car le ternaire secourable délimite, pour ainsi dire et mentalement, les puissances de l'Infini. Cette délimitation sublime les laisse pourtant illimitées en soi et à notre réflexion ; mais elle nous adapte, dans une forme conceptible, le sans forme et sans frontière, l'inconcevable, l'Absolu.

***

Aux mystères éclaircis du gouffre, nous percevons cet équilibre générateur, paternité impliquant maternité, qui est comme l'immatérielle et virginale fécondation de l'Infini par lui-même. Ce qui constitue déjà le divin, le véritable Tout, et semblerait donc stérile (en effet, que produire en surcroît du Tout ?) se révèle néanmoins fécond à l'intérieur de soi. Et il n'y a pas absurdité, car cette génération ne produit pas un second Absolu, mais une seconde manière d'être de l'Absolu, coéternelle à la primitive. Manière d'être qui forme l'expansion inépuisable de l'Infini dans l'Infini, le Verbe. Et, par conséquence nécessaire, l'expansion géante se complémente d'une attraction égale, troisième manière d'être de l'Absolu, Saint-Esprit.

Ces trois manières d'être vivent à la fois. Précisément parce qu'il est l'Absolu, le gouffre ne cesse pas de reposer

Google

dans l'équilibre, en même temps que, de cet équilibre, jaillit une expansion éternelle qu'accompagne une éternelle attraction.

Et des facultés, communes aux trois manières d'être, foisonnent. Toutes ne sont qu'une perfection et cependant, discernables et irréductibles : Aséité ou Cause sans cause, point d'arrêt de la recherche, point de départ du développement intarissable ! Immutabilité forcée du Tout divin, car nul changement ne peut introduire du nouveau dans le Total, qui est, infiniment, éternellement, ce qu'il sera toujours. Mais immutabilité qui comporte la formidable variété simultanée des innombrables pensées et actes de Dieu qui, depuis toujours, fait et connaît toute sa vie, et consiste *immutablement* dans cette vie intense, radieuse, exorbitante. Unité indivisible de l'Etre infini, aucun de ses éléments ne pouvant se distinguer *essentiellement* de lui, puisqu'il faudrait pour cela perdre la qualité d'être et, par conséquent, celle d'élément de l'Etre. Immensité, épanouissement sans limite dans l'espace; éternité, épanouissement sans limite dans la la durée. Ubiquité ou présence, imposée à l'espace et à la durée, de ces deux épanouissements. Et omnipotence de l'ubiquitaire. Vérité incontestable et insondable. Qu'est-ce que la Vérité, sinon le réel, l'Etre ? Et où trouver la Vérité complète ailleurs que dans l'Etre infini ? Egalité superbe entre ce Vrai, comme Vrai conçu, et l'Etre qu'il exprime. Omniscience de la Vérité infinie se connaissant elle-même, et donc prescience : l'Infini étant déjà tout ce qui peut exister ne saurait ignorer rien de ce qui sera. En lui ce qui sera, est. Ressemblance du Vrai

à l'Etre, mais ressemblance non plus égalité. C'est la nuance par où le Vrai, identique à l'Etre sans doute, conserve son caractère propre d'image, d'expression de l'Etre. Vie et Béatitudes intellectuelles, apogée constant d'extase, consciente de l'Infini, voyant de gloire ! Sagesse ou grave et intime union de l'Omniscience et de cette Vie. Volonté, ardeur et ascendant de l'Absolu, qui ne se contente pas d'exister, mais se veut; énergie qui, au bonheur d'Etre Dieu sans avoir besoin de le vouloir, ajoute le bonheur de l'Etre en le voulant ! Concorde ineffable de cette volonté avec l'existence divine, à qui elle ramène la divine intelligence. Véracité, fidélité, Justice de l'irrésistible Volonté. Jouissance qu'elle goûte en se déployant par ces devoirs. Et enfin Bonté, Amour qui attachent Dieu à sa perfection généreuse et, en elle, comme à lui-même, à toutes les créatures qu'il enfantera — et sauvera !

Albert JOUNET.

Google

SOLUTIONS IMAGINAIRES

La construction de l'icosaèdre donnée par les solutions imaginaires du partage d'un axe en moyenne et en extrême raison, correspondant aux racines cubiques imaginaires de l'unité, se traduit géométriquement par deux rayons, faisant de part et d'autre, avec l'axe à partager, un angle de 60°. Si l'on joint les extrémités de ces rayons aux extrémités de l'axe, on obtient 2 triangles équilatéraux accolés sur l'axe et formant un losange qui est le tiers de l'hexagone ayant pour côté l'axe lui-même. Il suffit d'incliner ces deux triangles sur l'axe de manière à ce qu'ils forment un dièdre ayant pour sinus deux tiers (angle de 138° 11' 22" 75) pour avoir 4 sommets voisins de l'icosaèdre.

Tous ces angles expriment de manière différente les nombres du contraste successif. Chaque racine isolement donne l'angle de 60° et la longueur du rayon ; c'est le contraste successif minimum. La corde de 120° et le triangle équilatéral auquel elle correspond donne le contraste successif maximum. Le losange, qui donne 4 sommets à la condition d'être lié suivant un

Google

dièdre de sin. 2/3, marque encore le rapport du contraste maximum. Or la corde qui, dans l'icosaèdre, réunira les côtés opposés de ce losange plié est égale à la moyenne raison par excès (solution réelle) de l'arête qui nous a servi de point de départ. En effet, cette ligne est une des diagonales des pentagones formés par les arêtes de l'icosaèdre. Ainsi, c'est la continuation du même algorithme qui nous conduit à la construction de l'icosaèdre.

La figure primitive du partage imaginaire de la droite doit s'effectuer en sens inverse de la direction de la droite, puisque le carré de cette droite est une quantité négative. La figure affectera donc la forme d'un Y, qui marque le contraste successif maximum appliqué au cycle entier.

On remarquera la valeur symbolique de cette figure, qui constitue aussi la lettre grecque γ minuscule et la lettre y dans les diverses langues aryennes, et sert d'initiale à la plupart des termes exprimant la femme et la fonction génératrice (*yoni*, γυνή, γένος, génération, et comme *y*, *hyle*, ὑλή, etc.)

Ce symbole est le schéma du tracé des aines et de la jointure des cuisses chez la femme ; c'est aussi celui de l'appareil génital interne. Si l'on prolonge l'axe entre les deux branches, le symbole devient encore plus caractéristique au point de vue de la fonction génératrice. C'est encore le schéma le plus élémentaire de l'arbre, et il a été adopté par certains mystiques (1) comme

(1) Entre autres par la Bienheureuse Cath. Emmerick.

Google

représentant la croix du Sauveur. L'adjonction de la perpendiculaire menée par les extrémités des bras achève la figuration du crucifiement et représente, réunit la croix en Y et la croix quaternaire. On peut soit considérer les bras du Christ soit comme horizontaux sur la croix en Y, soit à angle de 60° sur la croix rectangulaire.

Si l'on remplit les triangles formés par ce schéma, on arrive à cet autre symbole de l'Aigle ou du Scorpion zodiacal. Ce symbole marque l'union des contrastes maximum successifs et simultanés, tandis que leur produit 4 × 3 donne la construction de l'icosaèdre.

On voit à quelles méditations profondes conduirait le rapprochement des diverses idées métaphysiques évoquées par cette construction géométrique. Ici constatons simplement la concordance établie entre le contraste maximum successif,les racines imaginaires de la moyenne raison et la fonction féminine dans la génération.

La moyenne raison doit réaliser deux types purs que l'individu contient en principe, l'un altéré par des superfétations,l'autre par des mutilations.Les solutions imaginaires correspondent au cas où l'individu en question est virtuel ; son carré est une réalité négative, se projetant par conséquent en sens opposé des quantités positives sur l'axe des réalités. Or les types qui correspondent à cette individualité virtuelle ne s'opposent, par addition et retranchement, que dans leur partie qui sort de la réalité (les sinus); l'autre partie, égale à la moitié de l'individualité réelle correspondante (cosinus

Google

= ½ du rayon), est commune aux 2 types conjugués.

Les deux branches divergent de manière à réaliser le contraste maximum successif entre elles et le contraste minimum simultané par rapport à la tige.

Si cela est véritablement le schéma de la femme comme génératrice nous traduirons ces éléments géométriques comme il suit: l'homme étant figuré par un rayon dirigé, le rayon qui forme avec lui diamètre représente la contre-partie de son action qui maintient l'équilibre par rapport à l'origine. Ce rayon négatif, n'existant que par réaction de l'énergie développée en sens inverse, est pour ainsi dire le reflet, l'écho de cette énergie; il est une résultante de l'ébranlement produit dans tout le cycle par le mouvement du rayon positif. Le rayon primitif cherche d'abord son équilibre par rapport à la résistance qu s'oppose directement à lui : de là 2 optimum de développement, l'un en deçà, l'autre au delà de sa limite, pour lesquels il se fortifie en dedans et se pose un appui au dehors. Ce sont les moyennes raisons réelles.

L'énergie contraire, développée par réaction, ne provient pas comme l'énergie directe d'un foyer unique représentant la force véritable, spirituelle, agissant par propulsion, mais consiste en une résultante de mouvements passifs issus d'une multiplicité qui représente le mécanisme de la matière. Cette résultante tend, elle aussi, vers un optimum d'appui pour maintenir l'équilibre et non pour agir. Cet optimum consiste dans les 2 directions à 120°, qui en même temps forment le même angle avec le rayon positif, et ainsi le binaire découle naturel-

Google

lement de la réaction à l'unité et de l'effort à maintenir la stabilité en face de l'action.

Or, pour que l'action ne soit pas paralysée et pour qu'en même temps la stabilité soit maintenue, il faut que l'opposition soit successive; chacun des 3 points contrastate à 120°, comme y aura conversion du mouvement expansif indéfini en mouvement cyclique successif. L'expansion recevra alternativement les 3 directions, l'une étant positive, les 2 autres négatives. C'est le rythme à 3 temps avec un temps fort et deux temps faibles.

La moyenne raison réelle est donc formée par les 2 optimam pour l'action rectiligne pour l'avancement; la moyenne raison imaginaire par les 2 optimam pour le maintien de l'ensemble centralisé.

On reconnaît bien à ces caractères, aussi bien physiques que moraux l'homme et la femme. L'un perfore, l'autre enveloppe, la flèche de Mars et le croissant de Vénus. Et la femme contraste au maximum avec l'homme, mais successivement, en ce sens qu'il n'y a pas arrêt, polarisation de l'un par l'autre, mais libration de l'un à l'autre. La femme représente ce contraste par les 2 côtés, et les deux rayons qui la caractérisent, contrastent de même ensemble. Et l'homme va à elle par deux voies inverses répondant aux deux sens du cycle : le cycle direct répond au cours des astres sur l'écliptique, le cycle inverse répond à celui du mouvement diurne apparent. En astrologie, le premier conduit vers le point marqué par les appétitions sensibles (5e maison), le second, vers le point marqué par l'initiation (9e mai-

Google

son): symbolisme profond, l'un d'activité et de vouloir, l'autre d'attraction et de passion.

Toute femme est ainsi double comme réalisation, tandis que l'homme est sollicité par deux sens de réaction. C'est cette réaction double de la femme qui arrête la propulsion on masculine quand elle a atteint la circonférence qui marque les bornes de la croissance. C'est grâce à cette réaction que l'homme engendre par la femme, et que le centre se trouve revivifié. L'angle féminin de 120° a alors pour bissectrice le rayon réel négatif, qu'il enferme en son milieu, et au contraste maximum successif entre les éléments sexuels se trouve substitué le contraste minimum successif, qui donne accès à l'alternance rythmique des deux sexes.

Dans la construction précédente, le contraste maximum simultané du quaternaire apparaît à l'intérieur de l'angle féminin. Il forme les composantes trigonométriques des 2 rayons donnés par le rayon et par la corde de 120°. Et ainsi, la polarisation quaternaire apparaît au sein de la femme pour immobiliser le principe mâle qu'elle contient. Les 2 rayons qui, portés sur le cycle, sont symétriques des 2 rayons à 120° constituent un losange dont un seul axe est tracé, celui qui est formé par le rayon bissecteur. C'est cette vulve qui sera l'élément de l'icosaèdre.

La femme, principe de fixation, de stabilité et d'étendue, enferme en elle le quaternaire. L'axe imaginaire n'y est pas tracé par la figure, mais il existe virtuellement, et son rôle actif apparaîtra comme déterminant

Google

la formation de l'icosaèdre. Ici il est, par rapport à l'autre axe (celui qui répond au principe masculin) inclus dans la femme dans le rapport de $\sqrt{-3}$ à 1. Ce rapport représente probablement l'intensité de l'idéalité par laquelle la femme polarise l'impulsion de l'homme tendant vers un infini indéterminé, et le tourne vers le défini réalisé. Plus loin, l'analyse du nombre $1 \pm \sqrt{-3}$ militera en faveur de cette interprétation.

Construction de l'icosaèdre

Pour construire les losanges gauches qui donnent l'élément icosaédrique, il y aura contraction de cette corde égale à $\sqrt{-3}$, dès que le champ de la 3e dimension déplacera le centre du cycle sur un axe perpendiculaire au plan du cercle. Le cercle primitif n'est alors que la section normale d'un cône ; il représente un des plans d'existence d'un kosmos plus vaste, l'abstraction d'une réalité plus concrète. La centralisation est alors sphérique et l'attraction du centre de la sphère brise le losange suivant le rayon négatif. La corde de l'angle de 120° se contracte ; le losange forme un dièdre ayant pour face deux triangles équilatéraux d'arête égale au rayon du cercle. Cette corde (axe imaginaire du losange plan) devient diagonale de l'icosaèdre (ou arête de l'icosaèdre étoilé). Or cette diagonale est la moyenne raison réelle par excès de l'arête de l'icosaèdre connu, donc du rayon primitif. Et ainsi, l'individualité dont la moyenne raison par excès n'a pu s'accomplir dans le plan d'existence précédent, et qui a été détournée de sa fin par la réaction

Google

féminine, réalise maintenant cette moyenne, son type expansif optimum, dans un milieu plus concret et comme clef de voûte de la matrice féminine, dont l'autre axe est l'équivalent négatif de son unité mâle.

En même temps, le dièdre auquel s'arrête cette brisure du losange répond au sinus 2/3 (1), rapport de quinte exprimant le contraste maximum par son complément. Ici, le contraste existe entre deux longueurs. La position du sinus par rapport au rayon évoque une force qui arrête la décroissance de l'angle comme par une attache au plan d'origine, suivant le schéma ci-contre sin. 2/3

Cos 1/3 : c'est comme l'attraction du plan pri-

sin 2/3

mitif. Faut-il voir dans cette proportion 2/3 l'expression quantitative des liens apportés par la polarisation sexuelle et s'opposant à l'évolution sur un plan supérieur ?

Cette construction des 3 points de contraste maximum successif dans le plan doit être considéré comme s'accomplissant dans la complexe. Le développement de l'algorithme des moyennes raisons imaginaires dans la 2e dimension correspond à la construction de 3 losanges égaux aux précédents, prolongeant 3 segments égaux au rayon primitif et disposés en triangle équilatéral. Ce triangle est l'expression élémentaire et typique à la fois

---

(1) En fonction de l'arête, ce sinus a pour valeur $\frac{2}{3} \times \frac{\sqrt{3}}{2} = \frac{1}{\sqrt{3}}$

des deux contrastes successifs maximum et minimum, suivant le point de vue auquel on le considère. Il représente donc la solution optimum des moyennes raisons imaginaires dans la 2e dimension.

Les 3 losanges groupés autour de lui se briseront et s'inscriront dans la sphère par la seule tendance à établir, entre tous les sommets non voisins et non extrêmes, la moyenne raison réelle par excès du segment primitif. Une fois cela réalisé, les rayons primitifs cessent de se trouver dans le plan diamétral qui passe par les arêtes bissectrices des losanges. A chacune de ces arêtes, répondent deux côtés du triangle primitif et la relation du contraste et des éléments sexuels se trouve échangée. Cette transformation est suggestive de la ressemblance fréquente des fils avec la mère et des filles avec le père. De plus, cette transformation s'opère en fonction d'un milieu plus concret, comme si les sexes s'échangeaient en passant sur un plan supérieur, mais seulement dans ce qu'ils ont de compatible et de transitif (contraste minimum). Par exemple, les caractères féminins organiques antithétiques du mâle devenant dans le psychique caractères masculins par leur adaptation au sexe opposé. Mercure serait le type de cette transmutation.

Les 3 losanges brisés et inscrits dans la sphère par la construction précédente donnent l'icosaèdre tout entier. L'icosaèdre exprime donc les contrastes maximum à deux degrés. La sphère se trouve divisée en régions égales par ces 3 losanges ; les intervalles qui les séparent constituent 7 losanges égaux aux premiers. Ainsi, les

centres des 3 losanges primitifs réalisent en fonction de la 3e dimension le contraste maximum successif dans sa forme la plus élémentaire. Le contraste minimum est marqué par les centres des 10 losanges brisés de l'icosaèdre, au lieu de 6 triangles qui, en 2e dimension, répondent à ce contraste.

La construction du 600-édroïde se conçoit par connuation du même procédé. Les 3 rayons qui exprimaient le contraste maximum successif dans le cercle sont devenus 3 losanges dans le cercle qu'on a ensuite brisé en dièdre de sin. 2/3. De la même manière, transformons à leur tour les 30 arêtes de l'icosaèdre en losanges indépendants. Nous aurons les 120 sommets du 600-édroïde. 120 est formé ici par $4 \times 30 = (3 + 1)(3^2 + 3)$.

Mais le centre de l'hypersphère va accentuer la brisure des losanges jusqu'à ce que les volumes ainsi formés deviennent les tétraèdres constitutifs de l'enveloppe du 600-édroïde. Ici le dièdre (70° 37' appr.) a pour cos. 1/3, nombre du contraste maximum simultané complémentaire de 2/3 donné par le sinus en 3e dimension. Ici, la force qui limite la fermeture du dièdre agit comme une traction parallèle au plan d'origine.

La corde donnée par la brisure du losange n'est plus là une ligne intérieure à l'enveloppe; elle n'est pas non plus la moyenne raison de l'arête, mais égale à l'arête elle-même qui a servi à la construction, et cela semble marquer un cycle accompli.

30 tétraèdres indépendants déterminent le 600-édroïde, et laissent des intervalles consistant en tétraèdres égaux

aux précédents qui complètent le nombre de 600. Les contrastes successifs dans l'espace à 4 dimensions semblent donc répondre à 1/30 comme maximum, à 1/600 comme minimum au moyen des éléments les plus simples possible.

Cette construction du 600-édroïde pourrait se déduire encore d'un autre procédé primitif, remontant à l'hexagone entier réalisé par la division du cycle primitif dans tous les sens. L'établissement des contrastes maximum successifs ayant pour effet de diviser le cercle en 3 secteurs égaux, on peut concevoir la division primitive du 3e secteur négatif en 2 triangles équilatéraux comme se répétant dans les 2 autres. Cela constitue l'optimum de réalisation de l'algorithme en fonction du cycle primitif. Le cycle se trouve donc divisé par un hexagone régulier et ses 6 rayons, de telle sorte que les relations de contrastes sont réciproques et renversables entre les 6 régions. Cette formation exprime la synthèse harmonieuse de beauté réalisée par la pénétration des sexes, un état statique et fixé, ne s'opposant pas au mouvement, puisque les divisions sont celles du contraste successif et qu'on peut subdiviser l'hexagone en 2 tétraèdres alternés, donc en un parcours du cycle par contraste maximum dans les 2 sens et sans arrêt. Ici, c'est la béatitude du mariage heureux qui ne désire plus agir; c'est une finalité atteinte. Et il est impossible avec l'hexagone de construire un angle polyèdre. Il s'affaisserait sur le plan équatorial. Pour obtenir le pentaèdre de l'icosaèdre, il faudrait réduire l'hexagone

Digitized by Google

aux 5-6; il donnerait alors la pyramide polaire de l'icosaèdre.

Mais le jeu des 2 tétraèdres entrelacés va provoquer l'icosaèdre par une autre voie. Comme Tannehauser, las des voluptés persistantes et désireux d'agir et d'embrasser de plus vastes horizons, le vivant ne se satisfait pas de béatitude passive. Et ainsi les 2 contrastes maximum des tétraèdres entrelacés renonçant au minimum obtenu par l'hexagone, cherchent les moyennes raisons réelles entre leurs sommets. L'étoile à 6 branches va se gauchir, le pantacle de Salomon va se contracter pour obtenir, par les côtés de ses triangles, les moyennes raisons du rayon, et cela sans perdre la division hexagonale du cycle. De là le gauchissement qui donne l'hexagone méridien de l'icosaèdre. Chaque arête, qui n'était que virtuelle dans l'étoile à 6 branches (et non tracée), s'écrit alors en face de sa moyenne réelle par excès ; et comme moyenne imaginaire, elle se dédouble pour donner la fourche du contraste maximum successif ; l'icosaèdre se trouve tout entier réalisé, les arêtes restantes résultant des distances entre les premières. Ici, la formule serait 6 × 2 ou mieux 2. 3. 2.

Cette construction en évoque une autre d'origine plus reculée et expressive de mystères plus profonds. C'est celle par 4 triangles équilatéraux entrelacés que nous étudierons tout à l'heure

L'icosaèdre peut être obtenu aussi par l'entrecroisement de 12 triangles équilatéraux, sorte de tétraèdre étoilé, si l'on peut appeler ainsi une figure à volume

virtuel. Dans cette genèse, les arêtes seront la moyenne raison par défaut des lignes primitives. A ce titre, il présente une corrélation et une opposition avec l'octaèdre. Comme l'octaèdre, il est ramené à une genèse par intersection de lignes et de plans et non par des éléments périphériques. Dans l'octaèdre, on réalise le contraste simultané maximum ou quaternaire (perpendicularité) en fonction des 3 dimensions, au moyen de 3 carrés orientés suivant 3 axes perpendiculaires. Dans l'icosaèdre, on réalise le contraste successif maximum (un tiers du cycle) en fonction des 3 dimensions au moyen de 4 triangles équilatéraux formant un tétraèdre intérieur, orientés suivant 4 directions contrastant entre elles au maximum.

La géométrie nous donne ici un schéma remarquable de la transition du quaternaire au ternaire, et réciproquement, au moyen d'un septénaire formé par deux groupes d'éléments très distincts, l'un jouant le rôle d'objet matériel, l'autre celui de canon distributif. L'octaèdre et l'icosaèdre nous montrent l'interchange de ces deux fonctions.

Cette combinaison du ternaire et du quaternaire apparaît également dans le tétraèdre, mais elle y est moins unifiée, simplement obtenue par addition de l'unité aux 3 sommets du triangle. Les 6 arêtes montrent une combinaison incomplète, puisque c'est la multiplication de 3 par la racine de 4 : 6 représente ici le minimum successif obtenu en combinant le maximum successif 3 au minimum simultané 2. Le tétraèdre montre donc prépondérance du successif sur le simultané ; donc, une

Google

réalisation non saturée et apte à évoluer indéfiniment En effet, le tétraèdre se retrouve comme volume dans toutes les dimensions indéfiniment. Or seul l'hexaèdre, qui exprime la graduation dans toute sa pureté, traverse également toutes les dimensions.

Il marque la stabilité la plus complète, stabilité réalisée, non pas par neutralisation entre principes hétérogènes, mais par un degré du développement du principe dans toute sa pureté. L'octaèdre combine les deux maximum de contraste successifs et simultanés dans ses 12 arêtes. Mais cette combinaison complète ne figure que dans l'élément intermédiaire. Les 6 sommets présentent encore une condition non saturée ; et les 8 faces représentent 2^3, c'est-à-dire le contraste successif maximum appliqué à la graduation de 2. Cette dissymétrie explique la prolongation de la série, ainsi que de celle de la série hexaédrique, où les mêmes nombres se retrouvent et où les éléments non saturés servent d'excitants pour développer la graduation.

Mais l'octaèdre ne se développera pas comme tel indéfiniment ; le représentant de sa série illimitée dans la 4e dimension a pour volumes enveloppes, non des octaèdres, mais des tétraèdres. Il a également un dérivé ayant pour limite 24 octaèdres, c'est le 24-édroïde ; mais cette suite est close avec lui, car le nombre 24, nous l'avons déjà vu, manifeste dans toutes ses faces la combinaison la plus complète du ternaire et du quaternaire, les contrastes maximum et minimum, successifs et simultanés.

L'octaèdre s'élimine donc dans la 4e dimension pour

Google

la série octaédrique, et c'est le tétraèdre qui succède à la face donnant toujours pour figure enveloppe celle qui a le moins de côtés et de sommets. De même, c'est le tétraèdre, et non l'icosaèdre, qui constitue le volume-enveloppe du 600-édroïde.

La formule 12 × 10 n'exprime donc pas cette forme en fonction des faces ; mais, si nous substituons aux 4 triangles diagonaux 10 icosaèdres diagonaux, s'entre-croisant dans la 4e dimension, ils donneront les 120 sommets. La combinaison 10 × 12 paraît ainsi exprimer, par rapport à la 4e dimension, la relation du contraste successif maximum réalisé au moyen de 10 icosaèdres, c'est-à-dire au moyen des éléments les plus complexes possible. Le nombre 10 ici représente (comme 4 en 3e dimension) le contraste maximum simultané. Cette filiation est indiquée algébriquement par les formules que nous avons établies $(1 \pm \sqrt{-3})$ et $(3 \pm \sqrt{-1})$ l'élément $\sqrt{-1}$ imaginaire étant toujours relatif au contraste simultané puisqu'il exprimer l'angle droit, tandis que $\sqrt{-3}$ exprime un angle de 120° et l'élément successif. Cette fonction du nombre 10 est très remarquable au point de vue cabalistique. D'abord, il véhicule le mouvement par le moindre effort, et répond au rythme à travers l'existence à 3 dimensions ; il y est donc progressif. Dans la 4e, il marque une finalité atteinte ; il devient une fonction quaternaire et statique. Ce caractère de progrès vers une finalité expliquerait la prédominance du système décimal pour la numération, la numération étant une relation pro-

Google

gressive. Au contraire, quand il s'agit de demeurer dans un cycle fermé, c'est la division duodénaire qui est la plus normale, et là elle est tellement instinctive, qu'elle continue à être employée malgré les complications qu'elle entraîne dans les opérations effectuées avec le système décimal. 120 apparaît comme la synthèse de ces 2 processus l'un progressif, l'autre cyclique et répétitif.

La formule 4 × 3 exprimait encore pour l'icosaèdre le nombre des sommets contenus dans un plan d'intersection suivant une arête et passant par le centre de la sphère ; la formule 10 × 12 indiquerait, à ce point de vue, des volumes euclidiens passant par le centre de l'hypersphère et intersectant le 600-édroïde suivant des faces (par conséquent des triangles). Chacun de ces volumes consisterait en 2 pyramides triangulaires opposées par les bases ayant un sommet commun au centre de l'hypersphère et formant, avec un des losanges gauches constitutifs de l'icosaèdre, une figure à symétrie réduite ayant 10 sommets.

Dans l'icosaèdre, l'arête et la diagonale s'inscrivent dans un demi-grand cercle. Si l'on prend l'arête pour unité, la diagonale vaut $\frac{\sqrt{5 \times 1}}{2}$, le diamètre de la sphère inscrite étant l'hypoténuse du triangle rectangle formé avec ces 3 longueurs, on aura

$$4R^2 = 1^2 \times \left(\frac{\sqrt{5 \times 1}}{2}\right)^2 = \frac{10 + 2\sqrt{5}}{4} = \frac{5 + \sqrt{5}}{2}$$

d'où $2R = \sqrt{\frac{5\sqrt{5}}{2}}$

Le diamètre de la sphère circonscrite est donc égal

au côté du pentagone étoilé inscrit dans le cercle qui aurait cette arête pour rayon. Il serait le côté du pentagone convexe inscrit dans le cercle qui aurait la diagonale pour rayon. Ainsi, arête, diagonale et axe expriment l'unité et les deux parties sinus et cosinus des racines imaginaires 5e de l'unité. L'icosaèdre continue d'être l'expression complète des racines imaginaires de l'unité, et ceci justifie l'origine que nous lui avons attribuée.

En partant des 6 axes de l'hexagone dans le plan, la genèse de l'icosaèdre, par un mouvement de pivot de ces axes dans la 3e dimension, en même temps que de contraction, indique un nouveau mode génétique fort expressif. Ici, c'est la même tendance originaire à compléter l'élément réel par l'élément imaginaire, le principe féminin venant arrêter l'impulsion aveugle par la contemplation, et apportant d'une manière déterminée et sur un plan supérieur, la réalisation de la finalité impossible à réaliser dans le plan primitif. Les axes de l'hexagone vont pivoter jusqu'à ce qu'ils réalisent, entre leurs extrémités, l'unité entre voisins, la moyenne par excès entre les éloignées. Mais cela exige une contraction des axes. Et cette contraction se règle de façon à fournir l'élément complémentaire (sinus) du cycle des racines imaginaires 5e, les moyennes raisons n'en donnant que l'élément réel (sinus). C'est toujours le rôle équilibrant, pondérateur et ramenant à l'équilibre cyclique. 12 à ce point de vue répond à un contraste minimum ; ce sont les 6 points devenant 6 axes dans la 3e dimension. En 4e dimension, ces 6 axes donneront 20 sommets, et on

Google

peut concevoir à ce point de vue, le 600-édroïde comme formé par les diamètres de l'icosaèdre devenant chacun un dodécaèdre. On aurait alors la formule 20 × 6 faisant suite à 6 × 2.

L'icosaèdre est enfin l'expression très directe des solutions réelles de la moyenne raison. En effet, le pentagone étant construit par le développement en mode condensateur de cet algorithme dans le plan, l'icosaèdre représente le même processus relativement à la 3e dimension. En effet, de même que le pentagone donne au bout des diagonales, d'un côté, une arête, de l'autre une diagonale, de même, d'un côté du plan, on émet des arêtes, de l'autre les diagonales. Les 2 pôles seront ainsi formés. Aux diagonales parvenues au pôle éloigné devront succéder des arêtes, et ainsi seront donnés les 5 sommets restants formant un pentagone égal, parallèle et opposé par les sommets au pentagone dont on est parti.

On aurait pu procéder par la périphérie, comme on le fait aussi dans la construction du pentagone, et obtenir ainsi toutes les arêtes groupées par 5 autour d'un sommet. L'icosaèdre joue ainsi, par rapport au pentagone, un rôle qui ressemble assez à celui que joue la série octaédrique par rapport au carré. L'icosaèdre exprime ainsi la continuation la plus réduite de l'algorithme de la moyenne et extrême raison sous forme réelle et réciproque et de la construction pentagonale qui y correspond ; il exprime en même temps la forme imaginaire de cet algorithme par ses faces triangulaires. Aussi, on

Google

devra, suivant le point de vue considéré, prendre le facteur 4 comme (5 + 1) ou (3 + 1).

On continuerait le 600-édroïde sur l'icosaèdre comme on a construit le pentagone autour de sa diagonale et l'icosaèdre autour de son pentagone, en émettant de chaque sommet, sur un côté du volume euclidien contenant l'icosaèdre, une arête et de l'autre côté, une diagonale, etc.

Le 600-édroïde apparaît alors comme continuant à 4 dimensions le développement, la moyenne et extrême raison réciproque entre l'arête et la diagonale du pentagone, et marque la limite de son expansion géométrique par rapport au principe centralisateur métaphysique.

La loi métaphysique, dont la moyenne raison est le symbole mathématique, conduit donc à cette constatation : l'être poursuivant l'optimum de conditions réalisant son type trouve deux solutions dans son plan d'existence (1re dimension). Ces solutions peuvent se multiplier à condition de pénétrer dans la 2e dimension (plan immédiatement supérieur, 2e puissance de la modalité linéaire). Là, elles se distribuent de manière à réaliser une figure définie, régulière, qui exprime l'optimum de réalisation de ce type.

Ces 2 solutions étant données par réciprocité, entre les 2 éléments constitutifs de la même figure (pentagone convexe et étoilé) nouvel optimum réalisable sur un plan supérieur, celui des volumes, réalisé par l'icosaèdre Enfin, avec le 600-édroïde le processus semble épuisé dans la 4e puissance de la ligne. C'est le cycle quaternaire

Google

des puissances affecté à la moyenne et extrême raison. Faut-il y voir l'indication que l'individualité a 4 plans d'ascension à gravir, 4 degrés d'idéal à réaliser après lesquels son rôle est terminé ? Profonds mystères qu'on n'ose chercher à pénétrer.

GÉNÉRATIONS DES TERMES INTERMÉDIAIRES

La loi de génération des sommets de la suite icosaédrique est celle de la génération des enveloppes (faces en 3e dimension, volumes en 4e dimension) de la suite dodécaédrique et réciproquement. Chacune de ces suites conjuguées construit l'un de ses termes extrêmes par les solutions réelles, l'autre par les solutions imaginaires de la moyenne raison ; chacune marque donc la synthèse des deux influences pour ainsi dire mâle et femelle que ces solutions expriment.

Les termes intermédiaires doivent participer à la fois de ces deux influences, et s'obtenir par une certaine relation entre les solutions réelles et les solutions imaginaires. Dans la synthèse manifestée par ces formes régulières, ils représentent ce qui, dans l'organisme, est obtenu par l'influence réciproque des deux pôles de la sexualité, et, à un point de vue plus métaphysique, à l'élément neutre d'une la réalité dont les termes élémentaires représentent l'élément être et l'élément savoir.

Il s'agit de déterminer en quoi consiste cette relation et comment elle s'obtient.

Google

Les 4 solutions de la moyenne raison consistent en binômes dont le 1[er] terme est toujours 1/2 et le 2[e] terme, un radical : $\pm\frac{\sqrt{-3}}{2}$ (pour les imaginaires) $\pm\frac{\sqrt{5}}{2}$ (pour les réelles). L'élément 1/2 est la réponse la plus immédiate de toute quantité à l'action divisionnelle générique et indéterminée dans son quantum. 1/2 est la détermination caractéristique qui résulte spontanément de la nature de toute quantité.

Au contraire, l'élément radical introduit des nombres spéciaux qui ne sont nullement déterminés par la quantité soumise à la division, et d'autant plus hétérogènes avec elle qu'ils sont incommensurables. L'élément radical est ici la caractéristique de cette modalité spéciale de division que doit obtenir les moyennes raisons. Il provient de la nature même de l'opération à effectuer. Il représente l'adaptation quantitative d'une modalité d'action qualifiée ; il manifeste, dans la division de la quantité, l'ingérence d'un principe étranger, qui détermine le rapport tout à fait spécial et incommensurable des parties obtenues.

Pour isoler cet élément radical, il suffit de prendre les différences des racines réelles deux à deux de toutes les manières possibles. La différence entre les solutions réelles $= \frac{\sqrt{5}}{2}$; celle entre les solutions imaginaires $= \frac{\sqrt{-3}}{2}$. Les différences entre chaque solution réelle et la solution imaginaire de même signe sont en même temps les sommes entre chaque solution réelle et la solution imaginaire de signe

contraire. Ces diffé rences entre les solutions par défaut $= \frac{+\sqrt{-3} - \sqrt{5}}{2}$ entre les solutions par excès $= \frac{-\sqrt{-3} - \sqrt{5}}{2}$

Chassons, comme toujours, les dénominateurs (ce qui équivaut à attribuer à la ligne la valeur 2 puisqu'on la considère comme lien ou séparation entre 2 sommets). Ensuite, multiplions les deux quantités monômes et élevons le produit au carré. On a $(\sqrt{-3}\ \sqrt{5})^2 = -15$. Multiplions entre elles les deux quantités binômes $(+\sqrt{-3} - \sqrt{5})\ (-\sqrt{-3} - \sqrt{5}) = (-(-3) - 5)$ $= (+3 - 5)$.

Nous ne prendrons pas le carré de ces quantités, parce que chacune d'elle exprime des relations qui impliquent déjà la réunion de 2 dimensions, tandis que les deux différences binômes ne s'effectuent qu'entre éléments appartenant à une seule dimension, soit réelle, soit imaginaire.

Le nombre des arêtes est donné en multipliant l'un par l'autre ces deux groupes de facteurs. On a ainsi

$$(3 \times 5)\ (5 - 3) = 3.\ 5^2 - 3^2.\ 5 = 75 - 45 = 30$$

Les diverses quantités qui ont réalisé ce produit répondent chacune à une distribution géométrique. Chacun des 2 monômes $\sqrt{-3}$, $\sqrt{5}$ déterminent, nous l'avons vu, la division du segment originaire dans la 1re dimension réelle ou imaginaire. Le carré de ces quantités exprimera la distribution qu'ils introduiront dans la 2e dimension. Le produit de leurs carrés donnera

Google

la combinaison de cette distribution, par conséquent la combinaison du triangle avec le rayonnement de 5 arêtes, ou celle du pentagone avec le rayonnement de 3 arêtes. De là les trièdres à faces pentagonales (dodécaèdre) et les pentaèdres à faces triangulaires (icosaèdre).

Les binômes ($\pm\sqrt{-3} - \sqrt{5}$) proviennent de l'association d'une solution réelle avec une solution imaginaire. Cette association répond aussi à des lignes tracées sur le cycle. En effet, comme nous l'avons vu, $\frac{\pm\sqrt{-3}}{2}$ sont les portions sinus des solutions imaginaires, et leur réunion constitue la corde de 120°, perpendiculaire au rayon orginaire OS. C'est sur ce rayon et à partir du centre O que sont portées les solutions réelles dans le sens O S. Or, la quantité $\frac{-\sqrt{5}}{2}$ est égale à la solution réelle par défaut augmentée de la quantité 1/2, qui est justement la longueur de la partie cosinus des solutions imaginaires. Le signe — indique que la quantité est prise dans la direction négative, et $\frac{-\sqrt{5}}{2}$ est la distance du point M au pied du sinus de 120°. Les quantités $\frac{\pm\sqrt{-3}}{2}$ et $\frac{\sqrt{5}}{2}$ représentent donc 2 triangles rectangles accolés, et dont les hypoténuses joignent le point du rayon O S donné par la solution réelle par défaut aux 2 points conjugués du cycle donnés par les solutions imaginaires. Cette hypoténuse aura donc

pour longueur $\sqrt{\left(\frac{\sqrt{-3}}{2}\right)^2 \times \left(\frac{\sqrt{-5}}{2}\right)^2} = \sqrt{2}$

c'est-à-dire la longueuer du carré inscrit dans le cycle. Cette ligne est la résultante des deux principes indépendants de l'unité, qui interviennent respectivement dans les solutions réelles et dans les solutions imaginaires. Cette valeur $\sqrt{2}$ est remarquable car, c'est (comme nous le verrons plus tard) le nombre radical de la sexualité. D'autre part, la différence (5—3) = 2 donne la valeur du diamètre du cercle, soit la réunion du rayon primitif avec son opposé, la synthèse de l'opposition primordiale.

La forme (5 — 3) que revêt ici le nombre 2 décèle encore la relation distinctive entre les solutions réelles et les solutions imaginaires. En effet, les solutions réelles donnent 5 segments avec 3 sommets ; 5 segments savoir : la ligne primitive, les 2 longueurs des racines et les 2 longueurs complémentaires formant le facteur qui multiplie le segment primitif pour donner la moyenne raison; 3 sommets, savoir : le point terminal de la ligne primitive et les 2 points déterminés par les solutions. L'origine n'est pas un sommet, mais le germe du centre de toutes les formes régulières qui se développent dans les diverses dimensions. — Les solutions imaginaires donnent 3 segments et 5 sommets, 3 segments, savoir : la ligne primitive et les longueurs des racines. Les racines sont données ici par des lignes complexes ; leur extrémité n'est pas sur le segment primitif ; les longueurs complémentaires des racines ne sont pas déterminées par la construction et demeurent virtuelles. Donc, 3 segments seulement. Par contre, ces 3 segments donnent

5 sommets, savoir : l'extrémité de la ligne, les extrémités des racines et le point double qui sépare la partie réelle commune aux deux racines de leurs parties imaginaires conjuguées.

Les radicaux $\sqrt{-3}$ et $\sqrt{5}$ expriment les deux ferments qui amènent l'individualité à caractériser son type en éliminant toute altération accidentelle. Le premier indique l'action femelle qui rattache le sujet à sa souche, et retient son énergie pour la reproduction de l'espèce; le second indique l'action mâle, qui fortifie le sujet dans sa situation et règle son orientation. Le produit de ces radicaux représente la combinaison de ces 2 actions : ce qui résulte de l'union des principes sexuels. C'est $\sqrt{-15}$.

Les binômes $(\pm \sqrt{-3} - \sqrt{5})$ représentent : l'un, la somme et, par conséquent, la synergie ; l'autre, la différence, et par conséquent l'antagonisme des deux radicaux. A côté de l'union pour un acte commun, c'est la coopération explicite et distincte. Le produit de la somme par la différence indique la combinaison de la synergie et de l'antagonisme. Cette combinaison est une des grandes lois métaphysiques de l'évolution. C'est un des modes primordiaux qui concilient la similitude avec la distinction. La synergie confond, l'antagonisme distingue. Leur combinaison est ce qui permet l'association en conservant les individualités. Répartie dans le temps, elle donne le rythme, car elle crée un temps fort par la synergie, un temps faible par l'antagonisme ; en mécanique, elle régularise le mouvement par une réac-

Google

tion partielle ; elle fonde enfin l'intelligibilité discrète en réunissant la ressemblance et la différence, qui sont les bases de la quantité et de la qualité.

Le nombre des arêtes, 30, est donné en multipliant l'un par l'autre le produit du carré des 2 monômes par le produit des binômes, Ce produit de produits exprime donc la combinaison de l'action commune des deux principes des solutions réelles et imaginaires, avec la synthèse de leur double coopération par synergie et antagonisme. Symbole remarquable de la génération dans son entier, comprenant, après la copulation et la pénétration des germes, l'intervention associée des parents pour élever leur engendré, intervention qui consiste en une synthèse d'influences semblables et d'influences contraires. Au point de vue biologique, cela répond à la majeure partie de l'organisme des espèces animales supérieures, chez qui les fonctions sexuelles sont reléguées pour ainsi dire en dehors du système des organes principaux, tandis que ces organes fonctionnent à la fois comme assimilateurs et constructeurs (femelle) et comme moteurs et distributeurs (mâle). Dans le mental, c'est la grande masse du domaine représentatif où l'activité et la passivité se combinent étroitement.

La formule 3. 5 (3 — 5) qui donne le terme intermédiaire en 3e dimension est formée par la combinaison du produit et de la différence entre deux nombres. Or trouver deux nombres, connaissant leur somme ou leur différence et leur produit, c'est le problème général dont celui des moyennes raisons est un cas particulier (cas où le

Google

produit est égal au carré de la somme ou de la différence). Cette formule 3. 5 (3 — 5) établit le lien entre les solutions réelles et imaginaires de la moyenne raison, puisqu'elle correspond au même problème général, et l'applique aux quantités qui justement déterminent les conditions particulières des moyennes raisons.

Laissant maintenant de côté la valeur typique des nombres 3 et 5, représentons cette formule par des lettres *ab* (*a* — *b*) pour nous attacher uniquement à l'essence de l'algorithme et en étudier les opérations. *ab* est le carré de la moyenne géométrique entre *a* et *b* (*a* — *b*) est le double de la moyenne arithmétique entre *a* et *b*. Or, ces deux moyennes représentent la substitution de l'homogénéité à l'hétérogénéité de deux éléments ; la première, dans leur réunion par combinaison, la seconde dans leur réunion par agrégation. Elever à la 2e puissance la moyenne géométrique et doubler la moyenne arithmétique, c'est conserver le résultat total de la réunion des deux éléments primitifs, au lieu de les remplacer par un seul élément participant des deux.

Le produit de deux quantités représente la combinaison de deux choses hétérogènes quant à la quantité. Cette hétérogénéité se révèle simplement par la non-identité des facteurs. Ce qui la met en évidence et en donne la mesure, c'est la différence des facteurs. Donc, multiplier le produit de deux nombres par leur différence, c'est réduire une première fois cette hétérogénéité par la combinaison des deux nombres entre eux, puis en effacer pour ainsi dire même le trace en combinant à

Digitized by Google

son tour avec le produit des deux nombres l'élément même qui les rend hétérogènes.

Cette double opération exprime une tendance synthétique et unificatrice des plus remarquables. Multiplier le produit par la somme ne répondrait pas au même ordre d'idées ; car la somme,loin de mettre en évidence l'hétérogénéité des facteurs, la masque plus que le produit et la réduit moins encore. Néanmoins, l'opération $ab(a+b)$ a aussi une valeur typique. Appliquée aux nombres 3 et 5,elle donne 120, nombre qui sera le plus grand commun diviseur de tous ceux relatifs à la 4e dimension, en même temps qu'il représentera l'un des termes extrêmes. L'opération $ab(a+b)$ a donc ici pour résultat de franchir un nouveau milieu et de servir d'unité dans celui où elle a pénétré.

L'opération $ab(a-b) = a^2b - ab^2$. Le second membre de cette identité rend explicite le résultat. On voit que cette combinaison à deux degrés équivaut à opposer deux combinaisons partielles, dont chacune contient un des éléments au carré, l'autre à la première puissance, ces deux éléments échangeant les rôles entre ces deux combinaisons.

On peut voir là le symbole de deux êtres constitués par un même couple d'éléments hiérarchisés en sens inverse,l'un des deux pénétrant,par exemple, dans le plan psychique, l'autre demeurant dans le plan organique. Comme application on peut comparer deux organes entre 2 espèces animales ; par exemple, le nez qui, chez l'éléphant devient organe préhensif, et par là pénètre sur un plan supérieur d'action comparé à la main chez

Google

le singe ou chez l'homme, qui remplit le même rôle, tandis que le nez demeure un appendice immobile, et que les pattes chez l'éléphant ne servent qu'à le porter. On pourrait peut-être, dans une sphère plus élevée, comparer l'intuition et le raisonnement, facultés qui, suivant les hommes, alternent souvent pour donner, l'une des renseignements purement pratiques, tandis que l'autre pénètre dans les plus hautes spéculations intellectuelles. La formule $ab\ (a - b)$ indique donc l'ascension partielle de certains êtres à essence composée qui, par deux facultés distinctes, ont accès sur deux plans d'existence.

Avec 3 et 5, cette formule montre le nombre 30 comme la résultante entre 75 et de 45, de l'individualité supérieure 5^2 combinée aux principes dans leur état élémentaire, et les principes épanouis et explicites 3^2 combinés à l'individualité élémentaire. C'est là ce que traduisent les arêtes; comme intersections des faces elles manifestent le rôle condensateur et réducteur de l'individualité ramenée aux principes ; comme rayonnement des sommets, elles expriment l'expansion des principes combinée à l'orientation individuelle.

L'élément intermédiaire 30 en 3e dimension a été obtenu en multipliant le binôme $(5 - 3)$ par 3×5. Pour avoir les éléments intermédiaires 720 et 1200 en 4e dimension multiplions le binôme $(5^2 - 3^2) = 4^2$ (carré du quaternaire) par 30, élément intermédiaire de la dimension précédente. On a : (A)

$(5^2\text{-}3^2)\ [3\,(5\text{-}3)\ \ 5] = (5^2\text{-}3^2)\ (3.5^2 - 3^2 5) = 16\ (75 - 45) =$
$1200 - 720.$

Ce produit peut encore se former de diverses manières en rapport avec les procédés multiples par lesquels nous avons obtenu les termes extrêmes :

En (B) : (3 + 1) (5 — 1) 30, — on multiplie le terme intermédiaire par les facteurs qui, dans les termes extrêmes, proviennent des équations de la moyenne raison.

En (C) au contraire, 20 × 12 (5 — 3), on multiplie les termes extrêmes par le facteur qui, dans le terme intermédiaire, provient des équations de la moyenne raison.

En (D) $5^2 (3^2 + 3) (3 + 1) - 3 (5^2 - 5) (5 - 1) = 25 \times 12 \times 4 = 9 \times 20 \times 4$. Les sommets de la 3e dimension sont combinés au carré du principe opposé et au quaternaire élémentaire.

En (E) : 10 × 24 (5 — 3) = 240 (5 — 3), on se sert de l'un des facteurs qui interviennent dans les termes extrêmes en 4e dimension (suivant la 1re loi étudiée).

Cette dernière formule est fort intéressante en ce qu'elle montre les termes intermédiaires comme la combinaison des 2 principes polaires 3 et 5, tous deux avec la combinaison des 2 formes par sommation (10) et par reproduction (24) du principe quaternaire. Cette combinaison apparaît ici comme la suite de la combinaison en 3e dimension des 2 principes polaires 3 et 5, qui tendent l'un et l'autre vers une résultante quaternaire. Ici, cette résultante se manifeste comme norme appliquée à la sommation et à la reproduction à la fois et à leur union synthétique. L'action associée représentée par (3—5) est demeurée la même, sauf qu'elle va maintenir distincts, au lieu de les fondre, les deux produits partiels que son intervention

Digitized by Google

réalisera ; l'action commune, la copulation fécondatrice seule a évolué; elle ne s'accomplit plus avec les principes radicaux, mais avec les deux modes d'application de leur résultante commune. Cette relation est suggestive d'une copulation supérieure et mystérieuse accomplie sous l'influence cruciale du quaternaire, de la résultante de l'universel et de l'individuel, du mâle et de la femelle qui accouple à son tour deux modes d'action, l'un de discontinuité et de superposition, l'autre de continuité hétérogène et de combinaison.

Dans tout ce processus, le nombre 30, relatif aux arêtes en 3e dimension, apparaît comme le résidu de deux constructions superposées qui s'annulent partiellement, l'une par rayonnement autour d'un sommet, l'autre par intersections de plan.

En 4e dimension, les 2 produits partiels du binôme (5 — 3) demeurent distincts. En effet, les arêtes résultent toujours du rayonnement des sommets ; mais les éléments enveloppes sont ici des volumes, et leurs intersections ne sont plus des arêtes, mais des faces. Pour cette raison même, le processus ne peut plus se poursuivre dans la 5e dimension, car les deux opérations : rayonnement autour des sommets et intersections d'éléments enveloppes donneraient : l'une des arêtes, l'autre des volumes. Or il n'y a que deux produits partiels possibles avec le binôme (3 — 5) et aucun terme ne correspond plus aux faces, élément nécessaire pour relier les arêtes et les volumes. Une telle forme à 5 dimensions se conçoit comme un filet enveloppant une masse qui peut saillir ou s'enfoncer entre les mailles d'une manière indéterminée.

F. Warrain.

Google

LA GENÈSE PAR L'AME

PREFACE

Bien avant que l'enseignement théosophique ne fût porté en Occident par Mme Blavatzki, c'est-à-dire au commencement du siècle passé, il existait à Paris un cercle d'émigrés polonais qui admettaient toutes les grandes vérités de cet enseignement. Un gentilhomme campagnard sans grande instruction, mais doué d'une clairvoyance exceptionnelle,avait donné la première impulsion pour former ce cercle ; il s'appelait Towianski, et compte encore maintenant des disciples en Pologne, en Italie, et peut-être même en France. Towianski trouva à Paris deux hommes doués de clairvoyance comme lui-même, mais possédant en outre le talent de s'exprimer en prose et en vers, deux grands poètes : Mickiewicz et Slowatzki,qui s'empressèrent d'accepter les théories nouvelles, et pourtant vieilles comme le monde, qui les absorbèrent tellement qu'ils oublièrent presque leur art. Mickiewicz n'écrivit que peu de chose, après que cette lueur fut tombée dans son âme,et se

Google

dédia presque entièrement à la vie pratique, voulant vivre selon ses convictions. Slowatzki, au contraire, se retira dans sa pensée intérieure, et écrivit alors ses plus belles poésies, mais ne les publia point. Il trouva que tout ce qu'il *pouvait* écrire n'égalerait jamais la grandeur de ce qu'il *voulait* dire. Peut-être aussi prévoyait-il que les jours n'étaient pas encore venus pour ces paroles-là.

Après sa mort, ses œuvres furent imprimées en partie, mais peu goûtées du public et restèrent presque oubliées même en Pologne, peut-être aussi parce que la plupart étaient restées en fragments.

L'opuscule que je présente aujourd'hui au lecteur français trouva sa place dans l'édition posthume, mais l'éditeur, qui n'y comprit rien, le mutila et omit les plus belles parties. Ce n'est qu'en 1903 (trois quarts de siècle après sa conception) que le savant Lutoslawski fit imprimer cette genèse d'après le manuscrit tombé entre ses mains.

Cette « prière » fut écrite sur les côtes de la Bretagne, où les médecins avaient envoyé le poète, atteint d'un mal incurable. Pour les étudiants de la théosophie un commentaire à ces pensées serait superflu, car la coïncidence de nos idées avec celles de l'auteur est parfaite. Pour nous autres, cet opuscule vient seulement confirmer, dans une forme et un langage imagés et poétiques, l'assertion que la Vérité, contenue dans l'enseignement théosophique, a existé de tout temps sur la terre, et a toujours trouvé quelques âmes d'élite qui la comprenaient et la confessaient en cachette, ne pouvant dire à haut voix ce que le monde d'alors n'aurait nullement compris.

Google

Les temps ont changé ; les bûchers pour les hérétiques sont abolis, et nous pouvons fièrement professer devant le monde ce que nous pensons. Mais, hélas ! si le feu des bûchers n'existe plus pour nous, il y a bien encore la fustigation par le ridicule. Et le poète Slovatzki en a été bien accablé de son temps. Quand il commença d'exprimer ses pensées intimes en vers et en prose, on se moqua de lui, et on prétendit que les idées de Towianski lui avaient fait perdre son génie. Il a souffert beaucoup d'être si peu compris ; mais aujourd'hui il a sa revanche, et les personnes qui veulent faire la propagande de la théosophie en Pologne trouvent leur tâche singulièrement simplifiée, car elles n'ont qu'à s'appuyer sur les deux plus grands poètes du pays.

Le traducteur a l'espérance que son travail intéressera les lecteurs français, qui, de tout temps, ont eu du cœur pour leurs frères malheureux de la Pologne, et qui trouveront peut-être du plaisir à se voir en communication d'idées avec eux.

A. D'ULRICH.

Pour rester aussi fidèle que possible au texte polonais très concis et imagé, la forme de la phrase française a dû être souvent sacrifiée.

Google

LA GENÈSE PAR L'AME

C'est Toi, mon Dieu, qui me posas sur les falaises rocheuses de l'océan, afin que je puisse me rappeler les labeurs séculaires que mon âme jadis a accomplis. Là, je me vis tout d'un coup transporté dans le passé de l'Immortel, du Fils de Dieu, du Créateur des mondes visibles et des guirlandes d'étoiles.

Je sais que mon âme était dans le Verbe avant le commencement de la création, et le Verbe était en Toi, et mon Soi (1) était dans le Verbe.

Et nous, les âmes dans le Verbe, nous demandions des formes (1) ; alors, Toi, Seigneur, Tu nous rendis visibles à l'instant même, permettant que, par notre propre volonté et par la puissance de l'Amour, nous puissions

(1) L'auteur a mis ici sur la marge : Mon *Soi* et non le *Moi*, car le moi est personnel, et il n'y avait encore rien de personnel. Si le moi était éternel et l'égal de Dieu, l'homme serait déjà Dieu.

(1) Mais pourquoi demandions-nous des formes ? voilà tout le problème de ce qu'on appelle : *la Création* (N. D. L. D.)

Google

fabriquer nos premières formes et apparaître en Ta présence comme involution visible.

Et les âmes qui avaient choisi la lumière comme forme se détachèrent de celles qui avaient choisi de se manifester dans les ténèbres, commençant leur travail sur les soleils et les étoiles, tandis que les autres se posèrent sur les terres et les lunes. Et les fruits ultérieurs de leur amour furent donnés à Toi, ô Seigneur, car pour cela seul tout a été créé, et tout est né pour cela.

Ma face tournée vers l'océan, les rochers qui se trouvent derrière moi brillent, frappés par les rayons du soleil ; ils semblent se composer d'étincelles dorées et argentées; semblables aux énormes boucliers des visions d'Homère, leurs rayons reflétés m'inondent de lumière, et, dans le bruit de l'océan, j'entends la voix du chaos qui travaille à constituer des formes. Là, des âmes cherchent, comme la mienne jadis, à monter sur l'échelle de Jacob ; ce sont les mêmes vagues sur lesquelles mon âme s'est posée tant de fois pour voguer vers des horizons inconnus à la recherche de mondes nouveaux. Mon Dieu, permets-moi de balbutier, comme un petit enfant, ce que je sais des œuvres passées de la vie, et que je les épelle, lisant dans les formes qui contiennent les annales de mon passé.

Je vois mon âme contenue dans la première Trinité, qui se compose des trois personnes : l'Esprit, l'Amour et la Volonté ; je la vois flotter et appeler à soi les âmes sœurs de même nature, et, quand l'amour lui eut donné la volonté, elle transforma un point de l'espace invisible

Google

en force lumineuse, en attraction magnétique, qui se changea ensuite en force électrique et en éclairs.

Et l'Esprit leur donna la chaleur.

Mais alors, fatiguée par ce travail, mon âme oublia de produire en soi la puissance solaire et dévia du chemin tracé à la création. Seigneur ! Tu la punis par le combat des forces intérieures et par leur scission ; Tu la contraignis à ne plus émettre la lumière, mais seulement la clarté du feu destructeur, et Tu en fis un globe de flammes suspendu dans l'espace et tributaire des mondes solaires et lunaires.

Dans ce temps-là apparurent dans les cieux des couronnes d'autres âmes lumineuses semblables à des cercles de flammes, mais de nature plus brillante et plus purifiée ; parmi celles-là, un ange couleur d'or, à la chevelure éparse, s'empara d'une poignée de globes, les fit tourbillonner comme un arc de feu et les entraîna à sa suite. Alors, trois anges, ceux du soleil, de la lune et des globes planétaires se réunirent pour poser la base des premières lois de relation, d'aide mutuel et d'équilibre ; c'est alors que mon soi se mit à appeler *jour* la période éclairée et *nuit* la période sans lumière.

Les siècles se succédèrent et mon âme ne connut point le repos, pas même pendant un seul de ces jours passés ; travaillant toujours, elle transforma la conception des formes en formes tangibles ; elle devint la loi en se conformant au Verbe de son globe, et se soumit ensuite à sa propre loi, pour se baser sur un fondement sûr qui lui permît d'explorer de nouveaux sentiers et monter vers les régions plus élevées de l'esprit.

Google

Seigneur ! voilà que l'âme m'apparaît reposant déjà dans la pierre ; c'est une statue exquise endormie pour le moment, mais se préparant déjà recevoir à la forme humaine. Elle dort entourée par les pensées divines, comme d'une guirlande aux septuples couleurs. De cet abaissement, elle rapporte la science des formes géométriques et des nombres, science qui repose au plus profond de notre âme, et dont le trésor aujourd'hui semble acquis sans efforts, inconsciemment inoculé ; mais Toi, Seigneur, tu le sais, que, même la forme rigide du diamant provient d'une forme de Vie. Tu sais que, quand les eaux commencèrent à couler, elles étaient composées de formes mouvementées, adhérentes superficiellement les unes aux autres, qui, par ce moyen, apprenaient l'équilibre. Car, sur ce globe, tout était vie et changement, et ce que nous appelons aujourd'hui la Mort, et qui n'est rien d'autre que le passage de l'âme d'une forme à l'autre, n'existait pas encore.

Permets, ô mon Dieu, que j'évoque devant Toi ces durs cristaux, qui jadis furent les premiers corps de nos âmes, délaissés maintenant par le mouvement principal, ils sont pourtant toujours vivants (1). Dans ces temps-là, ils se couronnaient de nuages et d'éclairs, c'étaient pour ainsi dire les Egyptiens de la première heure qui se préparèrent des corps d'une durée millénaire, et dédaignèrent le mouvement, engoués uniquement du repos

(1) Le poète a entrevu, au commencement du siècle passé, les dernières découvertes récentes de la science, qui affirme la vie des cristaux.

Google

et de la résistance. Combien d'éclairs, ô Seigneur, as-tu lancés contre les rocs de basalte de ce monde primitif ? combien de feux souterrains, combien de secousses pour rompre ces cristaux et les réduire en poussière terrestre, qui aujourd'hui représente les restes de ces colosses que jadis les âmes édifièrent par la force de l'attraction ? Est-ce que Tu ordonnas à ces âmes de se détruire elles-mêmes ? Où se sont-elles ensevelies, prises de terreurs, sous les voûtes qu'elles s'étaient fabriquées, quand une flamme sortit de la roche fendue ? Ce n'était qu'une étincelle en ces temps-là ; peut-être ne dépassa-t-elle pas la grandeur d'une lune ; elle sortit des débris rocheux, s'éleva comme une colonne de feu et se tint sur la terre en ange destructeur ; il existe encore maintenant, ce feu, dans les profondeurs de la terre, couvert d'une couche de poussière produite par les sept jours de notre labeur.

Alors, Seigneur, il advint que ces âmes primitives, qui déjà aspiraient vers Toi, T'offrirent leur premier sacrifice dans ce martyre de feu. Elles se vouèrent à la mort. Mais ce qui leur semblait la destruction, à Tes yeux, ô mon Dieu, n'était que le sommeil des âmes qui s'endorment dans une forme pour se réveiller dans une autre plus parfaite, sans conscience toutefois ni mémoire de la vie antérieure. Le premier sacrifice de ce limon infime qui Te supplia, Seigneur, de lui permettre de s'égayer par une vie plus ample, dans un débris de matière rocheuse, et de le détruire ensuite par la mort, ce premier sacrifice était déjà comme un reflet lointain

Google

du sacrifice du Christ, et ne fut pas perdu, car Tu nous récompensas, ô mon Dieu, de cette première manifestation de la mort dans la nature, par le don de ce qu'on appelle maintenant un organisme. De cette mort, comme premier sacrifice, naquit la première *résurrection*. Par Ta grâce, ô Seigneur, les âmes reçurent le don merveilleux de se créer des formes à leur ressemblance, et, diversifiées par ce procédé, elles s'entrechoquèrent, intensifiant leurs pouvoirs, et se créèrent des corps à leur image. Les âmes maintenant meurent et ressuscitent; elles ne se condensent plus autant, mais s'épanchent, se joignent et se dilatent en gaz. Je sais bien, ô Seigneur, que mon âme vivait déjà parfaitement, lorsqu'elle était renfermée dans l'étincelle et dans la pierre, et cependant il semble à ma vue imparfaite que seulement à dater de cette première mort, de ce premier sacrifice, elle commence à vivre visiblement et à devenir une existence fraternelle.

Ce n'est donc que par l'offre volontaire de se sacrifier à la mort, mue par la force de l'amour, que l'âme parvint à émettre une suite sans nombre de corps successifs, de créations merveilleuses que je ne saurais énoncer de mes lèvres humaines ni énumérer devant Toi, ô Seigneur; mais Tu les connais toutes: aucune forme postérieure ne naquit d'une forme antérieure sans Ta permission. Tu t'occupas de l'âme suppliante, Tu écoutas sa demande enfantine, et Tu lui fis don du corps nouveau qu'elle demandait. Ces corps sont en même temps d'une complication savante et d'une structure enfantine.

Les âmes martyrisées par la souffrance dans une

demeure, dont elles finissaient toujours par reconnaître l'insuffisance, Te demandèrent, avec des larmes, d'améliorer leur sort dans ces prisons étroites, fussent-elles même des perles et des diamants, et, pour obtenir cela, elles T'offraient toujours quelque chose de leur bien-être passé et de leurs trésors acquis ; elles offraient, pour recevoir beaucoup plus qu'elles ne donnaient.

O toi, vieil Océan, raconte-moi donc comment naquirent dans ton sein les premiers organismes mystérieux, la première floraison de ces plantes nerveuses dans lesquelles l'âme s'épanouissait ? Mais tu as déjà balayé deux fois de la face de la terre ces formes étranges et incompréhensibles, et tu ne mettras pas sûrement à la lumière du jour les êtres monstrueux que l'œil de Dieu contempla jadis dans tes profondeurs. Les éponges gigantesques, les plantes-serpents sortirent alors des ondes argentées et les zoophytes aux cent pieds attachés au sol tournaient leurs bouches vers la terre ; le colimaçon et l'huître empruntèrent au rocher la défense de leur corps, et s'attachèrent aux récifs paternels, tout étonnés de vivre sous leur carapace siliceuse. La prudence se montre pour la première fois dans les cornes du colimaçon ; le besoin de protection et la terreur du mouvement vital attachèrent l'huître au rocher. Et au fond de l'abîme des flots naquirent des monstres prudents, froids et indolents qui s'opposaient avec désespoir au mouvement des vagues, attendant la mort sur le lieu de leur naissance, sans s'occuper nullement du reste de la nature.

Dis-moi, mon Dieu, quelles furent les premières deman-

Google

des que t'adressèrent ces êtres, quelles étaient leurs prières étranges et informes ? Je ne sais lequel de ces monstres effrayants, sentant dans son système nerveux un semblant de vibration et d'émotion, Te supplia de lui donner un triple cœur, et Tu exauças sa prière. Tu lui mis un cœur au centre et, les deux autres, Tu les plaças, en gardiens du premier, aux deux côtés, et alors l'âme qui animait ce corps obtint de Toi, Seigneur, la joie de naître dans trois cœurs, et ressentit triplement, dans trois cœurs, les angoisses et les douleurs de la mort. Dis-moi lequel de ces martyrs Te fit le sacrifice de ces deux cœurs, et, n'en gardant qu'un seul dans son sein, reporta toute sa force créatrice et son désir vers la curiosité, produisant par cet effort des yeux qui nous étonnent, à présent encore, dans ces mollusques paléontologiques, par leur perfection, et qui devaient, aux premiers jours de la création, étinceler aux fonds des mers comme des escarboucles magiques, premières pierres précieuses de la vie au fond des flots, se mouvant, se tournant en tous sens pour inspecter le monde. Ils ne se fermèrent plus, et sont devenus les flambeaux de l'intelligence, bien que, dans ces derniers temps, ils se closent quelquefois volontairement chez les sceptiques, qui les appellent traîtres à la raison, imposteurs de l'expérience. O mon Dieu ! Déjà je vois apparaître le polype et la pieuvre, qui possèdent un semblant de cerveau et quelque chose comme l'organe de l'ouïe; je vois dans toute cette faune sous-marine les linéaments de l'homme futur, tous les membres y sont déjà; ils se meuvent et devront se joindre un jour, mais ils sont encore détachés, affreux, inspirant

Digitized by Google

l'horreur. Mais il arriva que l'âme épuisée par les efforts fut lasse de combattre contre la puissance des vagues de l'océan, et sacrifia ses trois cœurs au Seigneur, s'arracha ses yeux hors des orbites, en larmes, qui pleuraient son martyre, et transporta sa bouche, qui avait soupiré vers le ciel, à ses pieds, la multiplia par centaines pour aspirer les sucs du sol, se transformant ainsi en champignon, zoophyte terrestre. L'âme devenue paresseuse, se détourna du chemin de l'évolution et sacrifia même son système nerveux, pour acquérir le repos dans sa nouvelle forme plus stable et moins douloureuse. Et Toi, mon Dieu, Tu détruisis toute cette nature et Tu transformas en arbre la plante animalesque.

Voilà que la déchéance de l'âme se répète. Car le retard dans le progrès occasionné par la paresse, le désir de faire durer son séjour dans la matière, la préférence donnée à la stabilité et au bien-être, étaient et sont encore aujourd'hui les seuls péchés de mes frères, les âmes qui sont tes enfants. C'est l'imposition de cette loi unique du progrès qui fait travailler le soleil, les astres et les lunes ; l'âme de l'univers avance toujours malgré les difficultés et les imperfections, et par le seul fait qu'elle tourne sa face vers le but suprême, bien qu'il soit encore bien éloigné, elle a été inscrite dans le Livre de la Vie.

Ta bienveillance, ô mon Dieu, nous a conservé, dans les couches profondes produites par les cataclysmes et par les arbres convertis en charbon, les premiers essais de l'âme pour conquérir la terre, alors qu'elle s'est

Google

encastrée pour la première fois dans l'anneau nerveux, alors qu'elle s'adjugea son triple cœur, qui aujourd'hui saigne dans l'humanité, et qui a souffert pour d'autres que soi-même seulement dans ton Fils, le Christ. Je bénis les savants qui, même sans être guidés par Ton Esprit, ont déterré cette nature primitive, l'ont éclairée avec le flambeau de l'intelligence, parlant de cadavres là où ils parlaient sans le savoir de leurs propres vies antérieures. Le flambeau qu'ils ont laissé dans ces sombres profondeurs a servi aussi à m'éclairer quand j'ai voulu y descendre ; j'y ai trouvé tout mis en ordre, les ossements rassemblés comme du temps de leur existence ; il n'y manquait que l'âme, que Toi seul, mon Dieu, Tu peux nous révéler, cette âme qui, aujourd'hui encore, se ressent des souffrances supportées au fin fond des âges. Tu le sais bien, combien ses ossements ont souffert !

JULES SLOWATSKI.

(*A suivre.*) (Trad. par A. d ULRICH.)

Google

DEUXIÈME PARTIE

LI-TIEN-SE

Les pêchers, tout en fleur, miroitent de rosée,
Et je songe à tes yeux, et je songe à ta joue,
Car tes yeux sont brillants et ta joue est rosée.

Les saules délicats où la lumière joue
Sont jaloux de ta grâce ; et, là-bas, les nuages
Jalousent tes cheveux qu'un art compliqué noue.

Je reconnais ta voix dans la voix des feuillages ;
La brise du printemps envierait ton haleine :
C'est toi que je contemple en tous les paysages.

Quand l'opulent collier de tes loisirs s'égrène,
Tu traines tes piéds lents comme des scarabées,
Sur le miroir profond de tes planchers d'ébène.

Google

Pareilles à des fleurs autour de toi tombées,
S'attardent sur le sol les ombres de tes gestes ;
Tu sembles irréelle ainsi que sont les fées.

Sur un lit de santal prolongeant tes siestes,
Tu restes sans penser, comme font les idoles,
Et le satin revêt ton corps de fleurs célestes.

Tu te complais à la majesté des symboles ;
Dragons en bois massif, chimères et licornes
Echangent avec toi de mystiques paroles.

Tes yeux froids ont l'éclat des pierres dont tu t'ornes;
Tu vois, à ton appel, s'ériger des fantômes
Au formidable seuil des ténèbres sans bornes.

Et tes parents défunts, tu les nourris d'aromes,
A des jours consacrés, sur l'autel des ancêtres,
Devant des dieux ventrus aux robes polychromes.

Sur un ciel invisible ouvrant mille fenêtres,
Tu regardes sans fin, au delà de la terre,
L'univers impalpable où survivent les êtres ;

Et ton corps est la forme humaine du mystère.

ALFRED DROIN.

Google

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

Conclusion d'un article de Doris Vinci sur le langage.

Rien n'est plus simple, puisque la loi naturelle de complexité assujettit jusqu'au langage des pierres. Notre jargon humain est lui-même tellement obscur ! Pauvres mots inhabiles dont il se constitue, qui prétendent exprimer tous les élans de l'âme ! C'est notre folie constante, l'inutile essai de rendre notoires les mouvements infinis et subtils qui, venus du cerveau, troublent le cœur. Le verbe échoue toujours.

Parler d'un sentiment ou d'un fait sentimental, c'est déjà le déformer, c'est le détruire dès son éclosion sur nos lèvres, puisque c'est commencer à lui en substituer un autre. Les mots, qui ont beaucoup de peine déjà à traduire exactement les faits, ne rendent que d'une très lointaine façon, les jeux furtifs de nos pensées. Mots qui décontenancent et que l'on balbutie, à l'heure même où l'on voudrait pouvoir témoigner son émoi, ses déboires ou son allégresse, sans ce vocable spoliateur, rien qu'avec le sentiment sorti tout droit de l'âme,

Google

vierge et authentique. Mots très lourds, dont l'involution sème dans chaque vie tant de méprises cruelles et irrémédiables, tant de deuils de cœur.

Ajoutons-le bien vite aussi, la parole est un signe parfois sublime. Ces mêmes mots, qui déflorent nos plus essentielles pensées, par une incomparable suggestion, inspirent mille choses d'héroïsme ou d'amour. Ils enfantent les idées,ces idées qui,formulées en laconisme excessif entraînent les peuples à de hautes conquêtes. Quelques mots exclamés : « Dieu le veut » « Liberté, Egalité, Fraternité » et les peupes s'égorgent, les royaumes s'édifient ou se détruisent. De temps en temps, dans l'ascension de l'Humanité, une phrase s'élance, le plus souvent proférée par un humble, et dans la foule, les souvenirs belliqueux des premiers âges s'éveillent, une émotion unanime grandit, suffoquante et farouche, qui bientôt engendre l'action toujours violente, aveuglée, meurtrière, qui brise et rugit, mais qui prépare l'arc-en-ciel d'une nouvelle étape progressive. Les importants facteurs de l'évolution des peuples et de son histoire se réduisent à quelques mots brefs et magiques.



Mercure de France.

Que Salomon soit l'ancêtre de la civilisation grecque sous toutes ses formes, c'est ce que M. Polti essaie de démontrer dans un très curieux article sur la géniographie. Je n'y trouve qu'une erreur et c'est une erreur de date sur le théâtre chinois et les règies scéniques de l'Extrême-Orient, ce qui est infiniment secondaire :

Google

... En face des vastes empires administratifs et barbares, deux races républicaines se dressent vers le même temps et en contact permanent l'une avec l'autre, on vient de le voir, sur tous ces points qui, de Thalès le Phénicien à Lucien, fils de l'Euphrate, se nomment les philosophes et les poètes de la *vraie* Grèce.

Elles offrent le même type de physionomie, le même génie, qui ne s'est retrouvé nulle part ailleurs aussi fort, d'universalité et d'éternité,le même goût d'expansion parmi les autres peuples : et la pensée, l'art et la poésie de l'une viennent de nous laisser surprendre leurs racines chez l'autre, son aînée — j'allais dire : sa mère.

Si cette conjecture était juste, le génie de la Grèce nous aurait enfin livré son secret :

Il ne serait que le rayonnement, à travers une brume (dont je tenterai de déterminer, un jour, la nature), le rayonnement du Saint-Esprit lui-même. Dès lors, s'expliquerait son caractère véritablement surhumain, divin, unique dans le monde ancien, d'universalité, d'humanisme.

Par la Grande-Grèce et par Carthage, par la Gaule Cisalpine et par l'Espagne, les laves de ce volcan remontèrent, de diverses parts, donner l'assaut au nouvel Edom, au nouvel Empire, celui de l'âpre Rome, qu'elles expulsèrent de chez elle cette fois pour le rejeter au loin dans la Germanie gibeline, tandis que leurs coulées de flammes autour du dur, inintelligent, hérétique et politicien Midi français, formèrent le sublime embrasement d'Occident, d'où, après s'être étendues avec le catholicisme, avec la dynastie guelfe des Anglo-Saxons sur

Google

toute la terre, elles entoureront de partout les derniers empires de la force brutale et du glaive, qu'ils s'appellent comme hier l'Islam, comme aujourd'hui le Césarisme luthérien, afin de les vaincre et amollir et féconder à leur tour dans une suprême fusion d'amour et de génie où l'Humanité enfin consente à se perdre en Dieu.

Relevons aussi de Georges Grappe une courte étude sur le Symbolisme de Paul Adam. Elle réunit, pour la dernière fois sans doute, les noms de certains amis, les uns morts, les autres disparus dans la vie. qui formèrent, en des temps, un petit cénacle en Lorraine, cénacle de rénovation à la fois littéraire, social et occultiste,lequel ne manquait pas d'une certaine allure paradoxale dans un pays où les traditions de 1830 demeurent intengiblés. Notre collaborateur et ami Matgioi eut, dans le cénacle, sa place de jeune homme, et y créa ses premières et plus chères amitiés.

Etre, cependant, paru deux années avant *En décor* — œuvre intime pour ainsi dire — pourrait être considéré comme un livre où s'indique déjà la transformation prochaine. La discipline intellectuelle subie n'est pas rejetée, mais la personnalité qui sourdait se dégage des écoles et des théories. L'impétueuse imagination de Paul Adam finit par prendre le dessus. Evocation miraculeuse du Moyen Age, sa constitution minutieuse et large tout ensemble de la vie mystique, guerrière et civique de ce XIVe siècle si troublé, elle annonce « la manière » personnelle de l'écrivain qui se façonne peu à peu, se libère et grandit jusqu'à apparaître enfin, dès ce livre, comme un des maîtres de la littérature prochaine.

Google

Toute la magie abstraite de Guaïta s'éclaire, se vivifie et se dramatise. En des scènes admirables de puissance, l'image de Mahaud de Horps se dresse, ensorceleuse par les charmes de son rite et de sa science, par sa beauté. Cet épisode est demeuré, au cœur de l'écrivain, un des plus aimés. Il a pris place ans la série du « Temps et de la Vie », chaîne de fer et d'or — l'or philosophal qui relie Bysance théologique aux maçonneries libertaires et humaines du XIXe siècle.

***

Revue de philosophie.

M. Gabriel Cazals y dépeint une conception nouvelle de la personnalité : cette conception *bifrons* mérite d'être notée ici :

Qu'est-ce donc en définitve qui constitue notre personnalité ? Le moi n'est qu'un signe variable. La thèse de la relativité est indiscutable : le moi se fait et se défait sans cesse. Pourtant ce devenir psychique a un sens. Si la représentation que l'entendement nous offre du moi et de sa causalité est fausse, le moi et la liberté ne sont pourtant pas des illusions. Il s'agit seulement de s'en faire une idée exacte. Or, suivant M. Bazaillas, notre vrai moi ne doit être cherché ni dans l'émotion, ni dans l'effort : il apparaît avec la conscience réfléchie et s'achève dans la pure pensée. « Il est, comme dit Bossuet, cette seconde chose qui naît de la réflexion, et qui apporte un nouveau principe d'invention et de variété parmi les hommes. » Cette conscience intellectuelle nous fournit l'idée de l'universel, et notre personnalité se

développe grâce à l'action de cette idée en nous. Mais cette relation de l'universel à notre vie sensible doit être soigneusement distinguée du rapport purement logique qu'établit le jugement entre les données de l'expérience et l'idée de l'être. Juger n'est pas vouloir. Le jugement ne porte que sur le possible, la volition transforme le possible en réalité. La vie personnelle évolue ainsi entre deux plans extrêmes : le plan de la réalité et celui de l'idéal ; elle est faite de deux courants : le devenir psychologique correspondant au contenu de la conscience sensible, et l'idée de l'universel qui tend à réaliser en nous la plus haute unité possible et la plus grande liberté.

***

L'Echo du Merveilleux.

Gaston Méry fête, et avec juste raison, le dixième anniversaire de la *Revue*. Et la meilleure manière en est de préciser quel progrès elle a fait faire, dans le public, aux idées qu'elle défrnd.

Aujourd'hui, la grande presse ne dédaigne pas de s'occuper du Merveilleux. Elle s'en occupe même parfois avec abus. A l'avènement de chaque ministère — et Dieu sait si la chose se renouvelle souvent ! — elle s'en va consulter les devins, les cartomanciennes, les astrologues. Un homme nouveau surgit-il dans la politique ou dans les arts : elle consulte les lignes de sa main et publie son horoscope. Un crime mystérieux est-il commis : elle ne se contente plus de lancer des reporters à la piste du meurtrier; elle leur adjoint des psychomètres, des somnambules, des spécialistes du marc de café ou du blanc d'œuf. Elle leur adjoint même des fakirs.

Google

Cet engouement ne va pas sans ridicule, mais, tout compte fait, il a plus d'avantages que d'inconvénients. Quand on a fini de rire, on se met à causer, et quand on se met à causer, c'est qu'on commence à réfléchir.

On a réfléchi sur ces phénomènes étranges dont la grande presse parlait à tort et à travers. Des hommes d'études qui les dédaignaient les trouvèrent soudain dignes de leur attention. Les Académies elles-mêmes — car les sociétés savantes, comme les assemblées parlementaires, subissent beaucoup plus qu'elles ne veulent le laisser paraître, les poussées de l'opinion — laissèrent tomber quelques-unes de leurs préventions.

***

Les Nouveaux Horizons.

M. Delobel commence en 1907 un cours d'alchimie rationnelle. Pour commencer l'année, notre confrère, M. Sago, a reçu, lui aussi, une lettre de M. Delanne. Nos compliments de condoléance.

***

Revue de l'Hypnotisme.

Sous le titre « Psychologie de l'occultisme », M. Raoul Baron, démontre cette imprévue conclusion, que le Pyramide de Chiops est le tombeau du Soleil, c'est à-dire un cadran solaire, non pas des jours, mais des saisons.

A signaler aussi une singulière étude du Dr Damoglou, sur la timidité chez les Orientaux (musulmans) :

En somme, il n'y a rien d'étonnant à ce que la timidité pathologique soit endémique chez les différents peuples de l'Orient. Chez eux, en effet, la familiarité, la bonté et

Google

la bienveillance des vieux envers les jeunes, des pères envers leurs enfants, etc., sont des choses presque inconnues ; en outre, obligés dès leur bas-âge à garder le silence en signe d'obéissance, courbés sous le joug du despotisme et de la cruauté, opprimés depuis des siècles, ces peuples sont psychiquement asphyxiés ou paralysés ; tremblant de peur, subissant perpétuellement une influence passagère, sans personnalité, sans volonté, sans opinion, ce sont des êtres passifs, de vrais malades.

Or, comme l'a très bien fait remarquer dernièrement le Dr Paul Farez, l'intimidation étant souvent la cause déterminante du mensonge, de la ruse et de l'hypocrisie, on ne doit pas s'étonner de voir dans l'Oriental un être d'une mentalité toute spéciale, un timide, un malade annihilé par la peur, en proie à des angoisses, incapable de répondre et d'agir conformément à ses intentions, signes pathognomomiques d'un état anormal, morbide.

***

L'Acacia.

D'une étude sur le *Binaire* par Oswald Wirth :

L'*Ouroboros*, le serpent qui se mord la queue, figurait jadis l'Unité de *ce qui est*. Cette *Unité* se présente comme telle à notre raison, mais elle ne se révèle à nos sens que sous l'aspect de la *multiplicité*. Si donc l'*Etre* est *un* au point de vue abstrait, il devient *multiple* au point de vue concret. Cette constatation permet de donner en passant le mot d'une énigme biblique. La Genèse débute par ces mots :

Donc le Principe créa Ælohim... Or, Ælohim est un

Google

pluriel qui régit un verbe au singulier. Cette anomalie grammaticale, qui a fourni matière à des disputes et à des dissertations sans fin, semble bien avoir été une malice initiatique, affirmation de l'*Unité-Multiplicité* dont procèdent toutes choses.

Les alchimistes parlaient à ce sujet d'une *Matière première des Sages*, substance une et non différenciée, qui est pour nous comme si elle n'existait pas, puisque nous ne percevons les choses qu'en raison des contrastes. Cette entité mystérieuse, qui n'est *rien* pour le vulgaire, est *tout* pour les philosophes. Les sots ne la voient *nulle part*, alors qu'elle est *partout* pour les sages.

L'Unité absolue ne peut d'ailleurs se concevoir que comme le *Vide ou le Néant*. Nous tombons ainsi dans l'*Abîme*, la *Nuit* ou le *Chaos* des cosmogonies. Hiéroglyphiquement, c'est un disque noir ● ou un cercle vide, ○ le Zéro de notre numération, image du *Tout-Rien ou de l'Etre-non-Etre* des Kabbalistes.

Leo Caie.

DIVERS

Par la promotion du 2 janvier 1907, notre ami et collaborateur L. Champrenaud, administrateur de la *Voie*, a reçu les palmes académiques. Nous faisons nos fraternelles félicitations à ce laborieux de toutes les heures, et à cet occultiste de la première heure.

La Direction.

Google

PREMIÈRE PARTIE

LE TAOÏSME CONTEMPORAIN

J'ai dit, dans les pages qui précèdent, tout ce que l'on peut dire du taoïsme. J'en ai dit beaucoup plus qu'on n'en avait dit avant moi. Sauf des révolutions ethniques, qui ne sont pas à prévoir, et qui seraient, en tout cas, précédées de la victoire violente et conquérante de la race jaune sur la race blanche, on n'en dira jamais davantage.

Mais il faut savoir que le taoïsme, tel qu'il nous a été révélé, est bien autre que ce que nous en disons : il faut savoir surtout que le taoïsme, tel qu'il est, est bien autre que ce qu'on a bien voulu nous en dire. Si préparé qu'il soit, si sympathique qu'il paraisse, un homme blanc ne parviendra jamais à la connaissance totale — je ne dis pas, de la Tradition Primordiale Jaune — mais des conséquences que cette Tradition Primordiale porte en elle, et tous les jours enfante, pour les temps modernes comme pour les temps futurs.

Google

Comme le fait prévoir un des précédents chapitres, l'étude du taoïsme n'est pas aujourd'hui fermée seulement aux esprits analytiques, et à tous les éléments qui sont, *a priori*, revêches à la reconstitution raisonnée de la synthèse initiale : le taoïsme, âme aujourd'hui du mouvement ethnique chinois, et même sino-japonais, sans cesser d'être une tradition abrupte aux Occidentaux, est devenu une science fermée aux blancs. Après avoir été un moyen d'ascèse souverain et impérieux, il est devenu aussi une méthode d'évolution ethnique, et peut-être un levier de révolution pclitique ; et, comme tel, il est devenu aussi inviolable et sacré qu'cnt pu l'être, en Europe, les plus intimes secrets des défenses nationales.

Depuis qu'il est devenu l'apanage, le moteur et le pivot des sociétés secrètes chinoises, le taoïsme ne se défend plus seulement par l'extrême hauteur de ses aperçus et l'extrême rigidité de sa logique ; il est défendu, des insdiscrétions et même des connaissances possibles, par tous ceux qui, faisant, à un titre quelconque, partie d'un mouvement occulte, considèrent le tacïsme comme un héritage exclusif, et comme le plus puissant metteur en action des destinées futures de l'Asie.

Et pas plus qu'autrefois — moins encore qu'autrefois —il n'y a de fraternité possible entre des collectivités jaunes et des collectivités blanches. Il ne peut y avoir que des affiliations individuelles de blancs à des collectivités jaunes, celles-ci ayant pour but, non seulement d'attirer intellectuellement, mais aussi et surtout d'an-

Google

nihiler politiquement ceux qu'elles entraînent. Par contre je ne connais pas, et je crois foncièrement impossible l'affiliation d'un individu jaune à une collectivité blanche.

Mais, je le répète très nettement, il n'y a pas de terrain d'entente pratique entre les sociétés collectives des deux races ; et si, par impossible, par suite d'une organisation dont les moyens nous échappent, ce terrain d'entente pratique venait à exister, les collectivités jaunes refuseraient d'y descendre.

C'est pourquoi il est impossible d'ajouter foi à une information déjà ancienne — et dont je n'aurais certes pas parlé, si sa répétition dans le volume l'*Invasion jaune*, par M. le commandant Driant, n'avait appelé l'attention sur elle — information d'après laquelle une société secrète jaune et un groupe occultiste européen auraient uni fraternellement leurs buts et leurs symboles.

« Nous sommes heureux d'apprendre, dit l'*Initiation* de mars 1877 (et le commandant Driant le répète dans l'*Invasion jaune*, p. 486), au Suprême Conseil, la création à San-Francisco de la première loge martiniste chinoise, sur laquelle nous fondons de grandes espérances, pour l'entente de notre ordre avec la Société de Hung. »

Et le commandant Driant ajoute : « La Société de Hung est la société mère des Boxers chinois. Ces relations de sectes paraîtront invraisemblables à nombre de lecteurs, qui ne voient pas les progrès des sociétés occultes visant à l'internationalisme. Elles sont rigoureusement vraies. »

Google

Ces affirmations sont *rigoureusement* une fable. Je ne sais pas si des Chinois, ni quels genres de Chinois se sont introduits dans la loge martiniste de San-Francisco, ni même s'il y a jamais eu une loge martiniste à San-Francisco. Ce que je sais et affirme, c'est que jamais la Société de Hung — puisque société de Hung il y a — et qu'on semble viser une société entre toutes, et le nom spécial et temporaire d'une secte de cette société — ne s'est affiliée au martinisme ; c'est que jamais la Société de Hung, ni quelque autre société secrète chinoise que ce soit, n'a entretenu la moindre relation même épistolaire, avec le martinisme, ni avec quelque autre société occulte occidentale que ce soit.

Pour se livrer ainsi, les Chinois connaissent trop bien le tempérament blanc, et combien peu secrètes sont leurs sociétés occultes



D'ailleurs, par leur constitution même et par leur but les sociétés secrètes de l'Orient et de l'Occident présentent une parfaite antithèse, de même que le taoïsme et une religion occidentale (le christianisme romain, par exemple, ou le christianisme luthérien ou le génevois) présentent d'absolues divergences (je ne parle plus ici, bien entendu, de la doctrine) au point de vue de la valeur représentative, de l'influence, de la synthèse de l'intellectualité ethnique, etc. Et cette détermination indiquera parfaitement comment le taoïsme est le réceptacle de la tradition jaune, et comment il a

Digitized by Google

été et sera le générateur de tous les mouvements qui expliquent et transforment cette tradition. On verra ainsi pourquoi et de quelle façon la pérennité semble acquise à cette Tradition primordiale, et comment elle est appelée à jouer toujours le rôle principal et conducteur dans les évolutions de la race.

Entre les sociétés comme entre les traditionnelles religions des deux races, l'antithèse qui se présente est identique à elle-même. Le groupe occulte occidental se compose d'une minorité d'individus qui cherchent à imposer leur manière de voir à la nation. La société secrète orientale est composée d'individus qui, après avoir cherché, connu et déterminé les aspirations profondes, les nécessités continues de la race, créent, pour elles, une doctrine nouvelle, ou y adaptent la doctrine ancienne.

Le groupe occidental, pénétré de son intérêt particulier, de son avantage de groupe, veut y conformer l'intérêt général, et plier la nation à des idées ou à des actions qui lui sont indifférentes, ou même nuisibles, et qui sont, en tout cas, étrangères à ses besoins techniques et collectifs. La société orientale éclaire, s'il le faut, la race sur son intérêt général, et lui présente les moyens, intellectuels et matériels, d'obtenir ses avantages.

Le groupe occidental, pour convaincre la nation d'une illusion, est tenu à un éclat, à une propagande, à des démarches publiques, à une action politique, en un mot, à toutes les actions qui ont pour but d'établir, sur de brillants dehors, une conviction senti-

Google

mentale et irraisonnée. La société orientale s'en tient, dans la plus absolue réserve et dans un secret qui fait toute sa force, à l'exposé simple et logique d'une situation dont chaque citoyen connaît les défauts, et à laquelle elle apporte, pour chaque citoyen, des améliorations immédiates.

Le groupe occidental, après avoir créé une conviction, est tenu, pour qu'elle ne se consume pas de son propre néant, de la diriger : il lui faut, occultement ou non, le pouvoir de l'autorité publique. Il *lie* donc, conduit et commande directement les actes de la nation. La société orientale, après avoir montré la voie au peuple, lui donne les moyens de s'y engager, le *délivre* de ceux qui la lui barrent, et l'y laisse s'y conduire lui-même, dans le sens, évident pour tous, et normal, du meilleur intérêt.

Le groupe occidental génère donc inévitablement l'autorité, le goût de l'autorité et l'ambition ; la société orientale génère inévitablement la liberté, le goût de l'indépendance et l'indifférence aux honneurs.

Le groupe occidental, pour compenser, vis-à-vis de la nation, la liberté collective qu'il a dû lui enlever pour la conduire vers ses desseins, est tenu de lui offrir des satisfactions hors de cette liberté. Il contraint la nation à se créer des besoins nouveaux ; il exacerbe les besoins anciens; et en les satisfaisant, même s'ils sont contraires à l'hygiène et à la loi naturelle, il donne à cette nation une somme de jouissances matérielles dont elle lui demeure reconnaissante, par la partie la plus basse du collectif national, et grâce auxquelles elle oublie la perte de sa

Google

liberté, le désir de son avantage général, et son propre aveuglement. La société orientale, qui n'a rien cherché pour elle-même, et qui a porté la race vers sa voie normale et bénéfique, sans égoïsme, et sans heurts à la Tradition ethnique ou à la nature, la société orientale, au lieu d'avoir assumé le devoir d'une compensation inférieure, a acquis le droit de conseil; et elle enseigne, par son seul exemple, que la race, en possession de sa situation juste et de son destin normal, touche au bonheur, non pas en accumulant ses jouissances, mais en restreignant ses désirs.

Or quel est le résultat de cette conduite, si rapidement résumée ? Le voici, indubitablement. L'homme, simple et confiant tout d'abord, n'est pas éternellement dupe. Les sophismes, dont il fut le crédule approbateur, les erreurs dont ensuite il fut la facile victime, lui font de l'expérience, et lui inspirent, avec la réflexion, une défiance salutaire. Ainsi, ce sont ceux-là mêmes qui le trompèrent, qui lui apprennent à ne plus se tromper. Donc, l'homme qui a compris qu'il avait été abusé de lui, pour le conduire dans une voie qui n'était pas celle de l'humanité, mais celle seulement de quelques individus ou de quelques groupes, retire sa confiance et son estime à ceux qui l'ont guidé, et prend le ferme propos de se guider lui-même ou de se faire guider par d'autres. Mais, comme il n'arrive à cette clairvoyance et à cette résolution qu'au moment où ceux qui l'ont abusé sont devenus ses maîtres, il n'a de recours que dans l'intrigue, la révolte, la révolution; et, malgré l'éducation qui lui fit une fausse nature, la première nature réclame à la

fin si impérieusement, qu'il se résigne à user de violence ou de ruse pour récupérer sa normalité. Et ainsi, combattant son vainqueur avec ses propres armes, il forme de nouveaux groupes occultes, à l'image des premiers, mais qui ne valent pas davantage pour le but auquel il tend, et n'atteindra vraisemblablement jamais. Là est la cause, le secret et le mécanisme de la maladive instabilité ethnique, économique et politique de l'Occident.

Le résultat obtenu par les sociétés secrètes orientales est tout contraire. Eclairé constamment, sans avoir été contraint à une obligation réciproque quelconque, sur sa voie et l'intérêt général et continu qu'il a à s'y conformer, l'homme de race jaune, par l'action de la société secrète, qui est la quintessence ethnique de cette race, atteint à la fois la connaissance de son avantage et le pouvoir de se le procurer. Non pas par gratitude, mais par la conviction qu'il se sert lui-même, il est porté à appeler à côté de lui les groupes grâce auxquels il occupe une si solide et bénéfique situation ; et tout naturellement, il provoque et utilise, dans la tranquillité de la paix et de la puissance, les conseils de ceux qui lui ont fait obtenir la paix et la puissance. Ce que les sociétés secrètes n'ont point cherché, elles le trouvent dès lors avec d'autant plus de certitude que précisément elles ne l'ont pas cherché : l'*influence*, ou l'exercice du pouvoir sans le titre, c'est-à-dire sans les inconvénients attachés au pouvoir, l'envie, l'inquiétude et l'ambition. Et, dans cet état social, il n'y a point de mécontents, parce que chacun est suffisamment heureux

Google

suivant sa condition; et chacun est heureux parce que tout le monde est à sa place, dans l'Etat comme dans l'univers.

***

Nous pouvons faire d'analogues constatations en ce qui concerne l'état religieux de l'Occident et l'état traditionnel de l'Orient. Et nous saisissons tout de suite comment les « *révélations* » occidentales participent de l'insécurité et du vague sentimentalisme des blancs, et comment la tradition orientale participe de la logique et de l'immuable netteté des jaunes.

La religion — ou la tradition — car c'est absolument la même chose, ne peut pas être en contradiction avec l'humanité, et elle ne peut pas la contraindre, et cela par définition. La Tradition n'est pas autre chose, en effet, que le résumé des enseignements primordiaux sur quoi l'humanité s'est établie, éclairée et élevée ; c'est une synthèse raccourcie, qui tient en germe tout ce que l'homme peut être : c'est le magma intellectuel des ancêtres ; c'est la quintessence cosmique de l'humanité. Puisque c'est tout ce dont est sortie la conception humaine, les conceptions des hommes ne sauraient lui être opposées. Et elle est en réalité la normale naturelle de l'humanité qu'elle a faite, qu'elle contient en puissance, que continuellement elle génère, et qu'elle pousse à son évolution bienfaisante. Si donc la Tradition demeure elle-même — c'est-à-dire si elle n'est pas rétrécie ou défigurée par ceux qui ont la charge de la transmettre,

Google

l'humanité lui demeure toujours conforme ; car elle a des généralités humaines dont l'humanité ne saurait s'affranchir sans cesser d'être l'humanité; et elle n'a pas de spécialisations si étroites (et si contraires par conséquent à sa nature même et à son objet) que les divers progrès intellectuels et scientifiques, conséquence naturelle du labeur évolutif humain, ne puissent s'y accorder. Et on pourrait presque dire que la meilleure démonstration que la Tradition est intacte, c'est que tous les âges, toutes les situations, tous les mouvements de l'humanité s'y accordent et s'y réfèrent.

De ce principe découle une conséquence bien intéressante, sur laquelle nous reviendrons plus tard, dans la *Voie sociale*, mais qu'il convient d'indiquer ici. Cette conséquence est que la Tradition n'est jamais sentimentale. Le sentiment n'est pas une chose générale ; c'est une contingence acquise par l'humanité, et cette contingence s'est créée et se crée tous les jours, dans les individus, sous l'action des événements auxquels ces individus assistent ou dont ils sont contemporains. Il y a donc des sentimentalités différentes pour toutes les époques de l'histoire, pour toutes les nations du globe, bien mieux, pour tous les continents et pour tous les climats. Une Tradition qui aurait un côté sentimental serait donc une tradition temporaire et locale, et manquant à la condition nécessaire de la généralité ; elle ne serait plus la Tradition.

Donc, et *a priori*, toute tradition sentimentale est une tradition fausse, ou au moins une déformation péjorative de la Tradition.

Google

La Tradition, toujours semblable à elle-même en son essence, et si générale qu'elle contient et permet tous les progrès faits et à faire, embrasse donc et serre de tout près toute l'humanité, qu'elle inspire. Les hommes sont vraiment ses enfants, et elle ne forme avec eux qu'un seul tout, elle dans la direction et la puissance, eux dans la suite et dans l'application. Ainsi se continue et s'éternise l'harmonie primitive. Et à la fois, par la force toute-puissante de cette harmonie, et par l'action multiplicatrice de cette continuité, il n'est pas de résultats humains qu'on ne puisse atteindre.

Je n'ai pas ici, bien entendu, le goût de critiquer quelque religion ou quelque occidentalisme que ce soit; mais,il m'est permis de mettre, en regard du développement constant, pratique et harmonieux de la race jaune le long de sa Tradition, les cataclysmes, les à-coups, les violences et les persécutions qui ont secoué l'Occident. Il m'est permis de relater la triple forme de la révélation la plus moderne, celle du Nouveau Testament, ce Nouveau Testament Christique, contraire et non pas conséquentiel à l'Ancien Testament Jéhoviste. Sous cette triple forme, nous voyons l'histoire inévitable des dogmes, passés, présents et à venir, du moment qu'ils ont besoin, pour s'imposer à la multitude, d'une autorité, d'où qu'elle vienne. L'admirable enseignement oriental et essénien du Christ Jésus, qui prit au berceau de l'esprit humain sa doctrine et son nom même, se répandit, comme un feu ardent, à travers toute la race blanche, qui reconnut instinctivement là la clarté et la fraîcheur de la source primitive, et s'y abreuva tout entière,

Google

malgré Hérode, malgré Rome et les bêtes du cirque. Plus tard, les ambitions rivales des successeurs des Apôtres, les créations successives des papes, en détournant la tradition christique de la voie humaine naturelle, firent que, pour faire admettre leurs visées nouvelles, les chefs de la révélation déformée durent employer la force pour imposer à la fois les croyances qu'ils avaient édictées et leur influence personnelle, à laquelle ils tenaient autant qu'à leurs croyances. Et enfin, un millénaire plus tard, découronnés de leur prestige par la révolte des hommes désabusés (qu'ils s'appelassent Huss, Luther, Calvin ou autrement), et dépossédés de leur pouvoir matériel par des souverains indifférents, lorsque ceux qui s'étaient proclamés les maîtres d'une religion, où le fondateur n'avait vu que des frères, se sentirent déchus de leur pouvoir sur les corps, ils le remplacèrent par le pouvoir sur les âmes, en offrant aux malheureux l'appât de compensations lointaines, et en faisant trébucher leurs dogmes dans la fallacieuse douceur du sentimentalisme.



La Tradition — dont le taoïsme est la synthèse intellectuelle adéquate au cerveau des jaunes — la Tradition, additionnée des formes que les générations lui prêtent successivement, est en réalité le modèle de l'ascèse humaine, présentée à l'ensemble des hommes qui viennent, par la totalité des hommes qui sont venus à la vie, et qui en sont sortis. Le façonnement est récipro-

Google

que ; et, s'il est vrai que chaque génération apporte à la Tradition un peu de sa compréhension particulière, il est encore bien plus vrai que la Tradition imprègne chaque génération de sa sève immuable et toujours à soi identique, et qu'ainsi, à travers les prismes changeants des coutumes, des initiations et des âges, la race, appuyée à la Tradition, présente à l'histoire universelle un type homogène, où le jaune d'il y a cinq mille ans se reconnaîtrait, aussi bien que le jaune à venir dans cinq mille ans.

Ce type homogène est en réalité un prototype ; c'est une sorte d'Adam (pris au sens occulte) à l'usage du jaune : c'est l'homme de la race ; c'est le Grand Ancêtre terrestrisé. C'est à ce collectif ethnique, substratum de toute conception métaphysique jaune, que tous les vivants se réfèrent ; c'est en lui que, après la mort, chaque génération rentre, *aux yeux de la génération prochaine*; et chacune de ces générations, par cette réintégration fictive — qui n'est réellement que le fait du recul des années— apporte à la *Race* son coefficient d'évolution et son motif spécial d'énergie pour la marche en avant le long des cycles des jours et de la spirale des ascèses. Je ne désire pas approfondir plus longtemps cet arcane ; chacun peut le faire aussi bien que moi, sur les données que je viens d'exposer. Il faut seulement savoir que c'est là l'origine de ce « culte des ancêtres », qui a fait couler tant d'encre de la plume des sinologues, et tant de bile de l'âme des missionnaires.

Je ne veux pas prétendre, quoique la civilisation ait pénétré très avant dans toutes les classes de ce peu-

Google

ple, qui était déjà plus civilisé que les Grecs, au temps même des républiques de l'Hellade et du Péloponnèse, je ne prétends pas qu'un tel concept métaphysique fût familier aux laboureurs et aux marchands ; je crois bien plutôt que ceux-ci, en honorant « les Ancêtres » honoraient les vieux aînés qu'ils avaient connus ou dont ils avaient entendu parler, et dont la « tablette » présidait encore à la plus convenable place du logis familial. Mais, chez tous les lettrés — et on sait combien ils sont nombreux et qu'ils sont de tous les niveaux sociaux imaginables — il est certain que le culte des Ancêtres n'est autre que la vénération de l'Ancêtre collectif, lequel s'augmente tous les jours, et n'atteindra sa plénitude d'être que lorsque, le cycle humain terminé, tous les hommes se trouveront réunis dans son Unité.

C'est donc, si on veut bien creuser à fond le symbolisme, c'est, sur le plan de l'humanité, l'adoration de l'Absolu. A ceux qui, dans cette vénération toute métaphysique, ont cru distinguer un *culte* rendu à des êtres humains morts, il a manqué un peu de patience, beaucoup d'études, et sans doute plus encore de véritable intelligence (1).



En terminant ce long exposé de la Tradition primordiale et du taoïsme qui en émane, on comprendra

---

(1) On reviendra dans la « *Voie sociale* » sur le Culte des Ancêtres.

Google

mieux les précisions sur lesquelles j'ai, en commençant, insisté (1). La Tradition, en demeurant générale, le Taoïsme, en ne se spécifiant pas une religion, ne se sont point diminués, en restreignant leur plan d'application.

Une religion — si sainte qu'elle soit (en admettant qu'une chose sainte puisse être pratiquée par des hommes) — si divine qu'elle soit (en admettant qu'une chose divine puisse se restreindre à la compréhension et au régentement d'individus), se diminue et s'appauvrit, par le fait et dans le moment même qu'elle se dit une religion. Elle satisfait immédiatement l'homme, lequel, a dit un philosophe ironique, est un animal religieux. Mais l'homme est autre qu'un animal religieux ; il est en même temps un animal passionné, volontaire, instinctif, appétitif, etc. Pendant tout le temps qu'il satisfait à ces innombrables qualités, il ne se satisfait point comme animal religieux ; et donc, pendant ce même temps, il oublie sa religion, et qu'il y en a une. Ainsi considérée, la religion est la satisfaction d'un besoin ; et, lors même que ce besoin n'existe plus, qu'il s'est amoindri ou oblitéré (comme les dernières vertèbres et l'appendice), l'homme y satisfait quand même, par habitude, par obéissance ou par crainte. Tel est le sort de toute religion qui s'est faite contingente, croyant par là mieux intéresser, mieux saisir,

(1) *Voie Métaphysique* : Chap. I. (même éditeur).

Google

mieux commander l'individu contingent qu'est l'homme.

La Tradition, qui demeure tradition, c'est-à-dire ignorante volontairement de l'existence même de toute contingence (existence qui, comme on sait, n'est qu'une relation), la Tradition n'affecte pas l'homme en tant qu'animal religieux ; elle l'affecte en tant qu'homme, avec tous les qualificatifs, c'est à-dire sans qualificatif et sans détermination. L'homme religieux se satisfait avec une certaine compréhension de la Tradition ; l'homme logique, avec une autre ; et, de même, l'homme affectif, passionné, rituel, social, pauvre, riche, marchand, lettré, solitaire, familial, etc., etc.

Partout, la Tradition l'étreint, qu'il y pense ou qu'il n'y pense point. C'est la Tradition qui lui fait ses lois, qui lui conserve son statut, qui a créé sa politique, qui lui indique le respect aux morts et la politesse aux vivants, et les règles sociales, et l'ambition littéraire, et le goût de la connaissance et de l'étude, et les hiérarchies, et les rites, et jusqu'à la manière de mourir. Elle est tout lui, et il est tout en elle. Il ne peut s'y soustraire ; et d'ailleurs il ne le veut pas. et n'y songe pas, car il est si fortement appuyé sur elle qu'il y est, pour ainsi dire, identifié, au point d'en être comme la forme passagère et vivante, au même titre que les Ancêtres en sont l'expression synthétisée et immortelle.

C'est pourquoi, à l'inverse des traditions qui se sont spécialisées en religions pour mieux saisir les passions de l'homme, qui ont pris des passions pour le commander en lui ressemblant, et qui, avec ses passions, ont pris sa faiblesse mortelle, la Tradition jaune communie,

Google

même en son passage sur la terre, à l'immobilité consciente et à la pérennité des principes qu'elle représente et dont elle émane, et elle conduit à cette pérennité les adeptes fidèles qui la suivent et qui désormais, grâce aux sages précautions de ses mages et à un long atavisme, ne peuvent plus ne plus la suivre.

Telle est l'ampleur et la durée de la Tradition jaune. On ne crée point une Tradition immortelle ; elle se crée soi-même, et tous les jours s'agrandit et se fortifie par les énergies que lui apportent, après leur mort, ceux qui l'ont aimée.

***

Ce n'est qu'à des esprits superficiels et à des politiciens dont la courte vue s'arrête aux mouvements de l'heure présente, que le fameux *Réveil de la race jaune* peut paraître contraire aux enseignements qui précèdent, et ne pas être une directe conséquence du Traditionnalisme que nous venons d'étudier.

Nous aurons occasion d'en parler en détail dans la *Voie sociale.* Il faut cependant en dire ici quelques mots. J'eusse préféré sans doute conserver cette question, d'ordre tout social et pratique, pour le livre où, ayant traité la doctrine confucéenne, je montrerai l'application, à la vie journalière de l'homme terrestre, des principes métaphysiques de la Tradition primordiale et du Tao. Mais je ne sais pas très bien le moment où ce fort labeur sera terminé, et pourra, par conséquent, voir le jour. Je sais encore moins exactement le moment où éclatera

Google

au grand jour la formidable évolution ethnique que, dans les collèges rituels et les sociétés secrètes, la Chine prépare. C'est pourquoi, si cette évolution doit venir la première, je ne dois pas, pour l'honneur de la science où j'ai goûté, avoir paru l'ignorer ou ne la point comprendre.

Rien de nouveau — au sens exact du mot — ne se prépare en Chine, rien qui n'ait de tout temps été préparé, et qui, depuis la chute des Ming, n'ait été plusieurs fois essayé. Le mouvement actuel n'est qu'une répétition, pour les mêmes souverains motifs, des mouvements antérieurs. Seulement, comme ces mouvements antérieurs remontent à plusieurs siècles, et que les blancs, encore confinés en Europe, n'en furent pas les témoins immédiats, ils n'y attachèrent pas l'importance que, *a priori*, ils accordent au mouvement actuel, avant même qu'il se soit déclaré.

Depuis l'intronisation violente de Kang-Hi, la Tradition est méconnue, et le Taoïsme est ignoré par les Mandchoux, qui ont conquis, avec l'empire, le trône du Fils du Ciel. Les Chinois du Nord, race d'une puissante force de succion, ont englobé, dans leur statut ethnique, assimilé et finalement annihilé ces Mandchoux vainqueurs, comme font ces fleurs étranges, dévoratrices de chair, avec les mouches qui se posent imprudemment sur leurs pétales. Mais, en absorbant le sang mandchou, ils n'ont pu lui donner le cerveau chinois. Et c'est pourquoi la « Grande Patrie » n'est point satisfaite.

Les Chinois du Sud, qui n'ont pas souffert de l'invasion triomphale, qui n'ont pas participé aux honneurs de la

Google

cour et aux dignités dynastiques, et qui ont conservé sans mélange leur sang, leurs sciences et leurs espoirs, les Chinois du Sud travaillent, depuis trois siècles, comme ils avaient déjà travaillé, il y a huit cents ans, pour restituer la Chine aux fils de Han,c'est-à-dire aux pieux gardiens du Taoïsme et de la Tradition.

Au milieu du siècle dernier, ils faillirent déjà réussir : la révolte des Taïping donna un empereur chinois à Nanking; et, sans l'aide anglaise, la dynastie mandchoue eût à cette époque disparu dans la houle de la révolution jaune. L'heure en a été reculée; elle s'approche. Elle va bientôt sonner. Mais qui de nous l'entendra ?

Je ne veux pas dire — et que l'on me comprenne bien — que les résultats de l'évolution qui vient n'affecteront rien ni personne hors de Chine, et même hors des lieux géographiques où la race jaune vit et sans cesse se développe ; il se peut que les puissances, voisines en Asie de ce mouvement, en ressentent un désagréable contre-coup; il se peut même que, sur tout le vieux continent, certaines conditions économiques de l'existence soient changées. Mais il faut être sûr que ce n'est pas dans ce but que les agitateurs d'aujourd'hui préparent la révolution jaune.

Ils entendent la faire chez eux, pour eux, et pour leurs descendants. Ce n'est pas à la conquête du monde qu'ils pensent, quand ils empruntent dédaigneusement aux civilisations européennes leurs méthodes de violence, leurs armées et leurs canons ; s'ils ont un jour cette conquête à faire, ils la feront pour d'autres buts

Google

et par d'autres moyens. Non; ils tendent à rentrer chez eux et à rendre, à tout leur héritage intellectuel, la place prépondérante qui lui est naturelle et qu'il a perdue.

Je n'ai ni le droit ni le temps de m'étendre ici en des considérations prophétiques, qui sont extrêmement naturelles à déduire pour ceux qui ont étudié et qui ont vu. Mais on peut assurer que le triomphe du mouvement ethnique qui se prépare (et que faussement nous appelons un mouvement national) aura pour conséquence d'instituer, sur la terre chinoise, le régime taoïste, de réinstaller dans l'âme chinoise totale la discipline taoïste. Sans vouloir insister là-dessus, on le verra à l'événement.

Et c'est ainsi que, tout prochainement et, avant de s'acheminer vers un rôle plus universel, la direction et le bonheur du tiers de l'humanité seront de nouveau — et espérons-le — pour toujours, confiés à la Tradition qui a régné, qui règne et qui régnera, jusqu'à la fin du monde que nous connaissons, sur les intelligences dont la volonté pieuse a su déterminer l'excellence de leur destin.

MATGIOI.

Digitized by Google

MÉDECINE SYNTHÉTIQUE

De toute antiquité, les philosophes, comme aussi, plus près de nous, les anciens chimistes n'ont distingué que trois principes qui entrent dans la composition de tous les corps : le soufre, le mercure et le sel, et ces derniers professaient « qu'il n'y a proprement que deux « sels en la nature, l'acide et l'alkali, dont tous les corps « subternaires sont composés. »

« Ce sel des chymistes reste ordinairement meslé « parmi la terre après la distillation, et est de consistance « sèche et friable . »

Les chimistes spagiriques se qualifiaient volontiers de médecins chymiques, Quant à l'épithète « spagirique » créée par Paracelse, il est probable, et c'est l'opinion de Vossius, que ce mot a été formé du grec span, qui signifie rare, et de *ageirein*, qui veut dire *congregare* en latin. En d'autres termes, il correspondrait à deux opérations principales, la raréfaction ou extraction, et la coagulation.

La pharmacie, qui était la seconde partie de la médecine, montrait l'élection, la préparation et la mixtion des mé-

Google

dicaments. Il y avait une pharmacie galénique que pratiquaient les anciens, mais aussi une « pharmacie chimique », qu'on appelait autrement hermétique ou art distillatoire, que Paracelse a nommée spagyrique, et qui enseignait à résoudre les corps mixtes, à en connaître les parties à en séparer les mauvaises, à en assembler et exalter les bonnes.

Parmi les chymistes, on comptait des « souffleurs », qui cherchaient systématiquement la « benoiste », comme l'on disait, pour désigner la « pierre philosophale », et qui, dans cette poursuite de l'or pour l'or, perdaient parfois, comme il est écrit dans un livre très ancien, non seulement les yeux de leur esprit, c'est-à-dire l'intelligence, mais aussi les yeux de leur corps. Je ne les cite que pour mémoire, mais je dois m'arrêter sur les alchimistes.

Dans le Dictionnaire (*sic*) universel de Feu (*sic*) Messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, de l'Académie française, imprimé à La Haye et à Rotterdam, chez Arnout et Reinier Leers en M DCXC. On peut lire ce qui suit :

« Alchymie on dit aussi alquimie ou simplement « chymie, c'est une science qui apprend à dissoudre « tous les corps naturels et à les résoudre dans leurs « principes. L'alchimie n'est décriée qu'à cause qu'il « y a (*sic*) (Mr de Chalivoy, quoique membre de l'Aca-« démie française, n'écrivait pas le français d'une ma-« nière très euphonique), plusieurs ignorans, charlatans, « et chercheurs de pierre philosophale qui se vantent « de savoir l'alchymie. »

Google

Et on lit ailleurs dans le même dictionnaire, et ainsi que je l'ai déjà fait remarquer dans une étude antérieure : « On a obligation aux alchymistes de la découverte des plus beaux secrets de la nature, de la fonte « et de la préparation des métaux. »

En ce qui touche l'origine du mot alchymie Nicod le dérive du grec *apo ton chymon*, la chymie extrayant le jus des plantes et des animaux (*sic*). Libanius et Savot le font venir d'un certain Alchymus qui faisait du faux or; Ménage, après Bochart, de l'arabe *chema* et de l'article *al*, d'où l'art occulte, et je m'arrêterai à cette dernière étymologie, bien qu'il y en ait beaucoup d'autres, comme celle de Saumaise, qui estime qu'il vient d'un certain Chymes ou Themis, qui aurait été chez les Grecs le premier inventeur de la chymie, comme aussi celle qui le dérive de l'ancien nom égyptien *chamia* ou *chemia*.

Il en est une enfin qui rapporte ce mot à l'arabe et lui attribue le sens de *salis fusio* en latin; mais il est difficile de suivre cette étymologie, puisque, dans la même langue arabe, il signifie l'art occulte, ainsi que je l'ai dit plus haut.

De toute antiquité, je le répète, il y a eu une science occulte et un art occulte qui conduit à la médecine générale des trois règnes, que le livre d'Hermès édifiait sur différents principes énoncés d'une manière plus ou moins énigmatique :

« Les contraires s'améliorent quand ils ne sont pas détruits par les contraires.

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour

Google

accomplir les merveilles d'une chose unique. Le soleil est son père, la lune est sa mère, le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice. »

Quant à la pratique, elle consiste à exalter le soufre afin qu'il vivifie le mercure et fasse cesser la stagnation maladive des sels.

Tous termes bien incompréhensibles pour qui ne s'est pas fait une idée de ce qu'on doit entendre d'abord par ces mots sel, soufre, mercure, qui n'ont rien de commun, bien entendu, avec les corps qui portent ces noms dans la chimie moderne. Non moins incompréhensible est le terme de « nature », dont les alchimistes se servaient souvent en disant notamment que « nature ne s'amende qu'en sa nature », ou le terme d' « humide radical », qu'ils employaient également beaucoup, tous termes incompréhensibles, dis-je, pour celui qui n'a aucune notion du vase (si je puis m'exprimer ainsi) dont se sert la nature pour emmagasiner en quelque sorte la vie.

Je dirai, pour ma part, que la vie qui résulte d'un balancement, ou plutôt qui se manifeste par un balancement, est au centre des doubles polarités, mais j'aurai certainement le grand regret de ne pas être compris de tous les lecteurs et le regret encore plus grand de ne pas pouvoir en dire suffisamment à cet égard sans entrer dans des développements exagérés, qui ne pourraient suppléer en rien d'ailleurs les recherches personnelles indispensables en pareille matière. Quant aux termes : sel, soufre, mercure, je n'ai rien trouvé de bien précis dans les anciens auteurs; mais je vais dire ce que j'en pense, ne fût-ce que pour en faciliter éventuellement l'étude. Le soufre

Google

correspond à la forme, par opposition à la substance, et par conséquent à l'élément feu, qui renferme toutes les formes . (On sait que les anciens distinguaient quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre dans l'ordre involutif ; la terre, l'eau, l'air, le feu dans l'ordre évolutif.)

Dans le processus de l'involution, le feu a en quelque sorte pour matrice, l'air, puis « l'air bloque l'eau », comme dit un ancien, et il en résulte le sel, qui se forme par conséquent dans l'eau. On pourrait dire, par métaphore, que le soufre, qui agit en profondeur, n'a qu'une dimension, et que le mercure, qui correspond à l'eau et à la surface, en a deux.

Le mercure se forme sur la terre, superficiellement en quelque sorte, par l'action dissolvante de l'eau et de l'imprégnation.

Le mouvement effectif du soufre tend à faire monter le mercure dans le second processus ; mais, quand il est retenu par le mouvement potentiel coagulant de la terre, il devient libre d'un côté et de l'autre, fixe et vivant, attendu qu'il a été dit plus haut que la vie est au centre des doubles polarités. Il faut bien voir une fois pour toutes, en effet, dans la nature, cette poursuite incessante du mouvement effectif et du mouvement potentiel qui s'appuient l'un sur l'autre, puisque toute force s'appuie nécessairement sur une résistance, et qui ne se réunissent que pour engendrer, après leur fusion dans la substance-mouvement une, qui participe par conséquent des quatre éléments, et qui seule opère l'union des contraires.

Google

Cette substance-mouvement Une semble correspondre parfaitement à la cinquième nature ou cinquième essence ou quintessence des anciens, sans toutefois que cette étymologie puisse être bien certifiée, ne fût-ce que par la raison que cette quintessence apparaît aussi comme l'origine, et non pas seulement la fin des autres éléments, ou comme un cinquième élément. Mais, quoi qu'il en soit, l'alimentation vitale par la quintessence se fait au centre des doubles polarités : feu-eau et air-terre, avec l'eau-air comme intermédiaire.

Et, pour employer une terminologie courante, on dira que le soufre ou feu est lié à l'esprit du monde, le mercure à son âme et enfin le sel à son corps, car ce dernier, coagulé et desséché, redonne la terre ou le corps.

Inversement, la terre imbibée et dissoute redonne le sel, et sel et mercure reproduisent le soufre.

Pour préciser davantage, s'il est possible toutefois, on dira que le mouvement effectif et le mouvement potentiel donnent, le premier le feu et l'air élémentaires, le second l'eau et la terre élémentaires.

Réciproquement, si l'on unit ces quatre éléments dans ce qu'ils ont de contraire (surprends la terre et l'air par le moyen du feu humide, dit Hermès), on unit par là même le mouvement effectif et le mouvement potentiel d'où ils résultent, et on régénère, la nature ne faisant d'ailleurs jamais défaut quand il est besoin, la lumière primordiale ou substance-mouvement Une ou quintessence.

Je pourrais m'étendre bien davantage sur ces considérations; mais je crois que ce serait faire œuvre vaine, rien ne pouvant remplacer, cela va sans dire, la lecture

des auteurs. Et je terminerai cette note par la traduction du très mauvais latin d'un auteur inconnu, en réclamant l'indulgence des lecteurs pour le traducteur. Il s'agit d'une partie d'un chapitre , lequel est précédé et suivi de plusieurs autres chapitres :

Il y a dans cet art quatre grades ou régimes. Le premier grade du régime (*sic*) consiste dans la calcination: c'est-à-dire que le corps doit être calciné en premier lieu; le second de la solution, parce qu'il doit être dissous ; le troisième , de la distillation, parce qu'il doit être distillé ou sublimé; le quatrième, de la congélation à petit feu. Et dans ces quatre régimes et grades réside la vraie et due préparation. En conséquence, le corps et l'esprit du mercure sont nécessaires pour accomplir les miracles de cette chose (1), comme dit Geber, et pour cet art, deux seulement sont requises, comme dit Hermès : La certitude consiste en deux choses, auxquelles une troisième est ajoutée. Et il dit, tu feras trois : c'est-à-dire j'ai vu trois espèces en un seul père : c'est-à-dire en la racine. Parce que (*sic*), dit Morien, parce que trois substances suffisent pour tout le magistère, à savoir, la fumée blanche : c'est-à-dire la quintessence (*vis quinta*), c'est-à-dire l'eau céleste, et le jeune lion (*leo viridis*), et l'airain d'Hermès (*æs Hermetis*), desquelles et avec lesquelles ils exécutent cet ouvrage au commencement , au milieu et à la fin.

---

(1) L'auteur reproduit les termes mêmes du livre d'Hermès, reproduits également par Geber.

Google

Pareillement, Eximidius dans la « Turba Philosophorum »: Par une chaleur tempérée, on extrait de « *materia metallica* » une certaine humidité onctueuse, subtile, mêlée à la partie terrestre et parfaitement purgées qui est appelée Elixir, et qui transmue les métaux (*sic*). Donc, il faut que la chaleur extrinsèque, c'est-à-dire le feu artificiel ou matériel, soit assez tempéré pour ne pas excéder la chaleur intrinsèque, pour que cette chaleur intrinsèque retienne avec elle cet humide qu'elle entraîne naturellement avec elle, parce que, si la chaleur extérieure est trop forte, l'humide onctueux mêlé avec la partie terrestre et subtile s'envole du feu, et ne persiste pas non plus dans le corps. Il faut donc que tout ce qui est superflu, grossier et nuisible soit purgé peu à peu (*purgetur, conservetur, subtilietur*), par force (*virtutem*) et décoction lente. De même, toute chose en ce monde, c'est-à-dire tout corps élémenté a en soi une chaleur radicale ou formale, grâce à laquelle il subsiste, et c'est son fixe par lequel il subsiste et dans lequel sa semence est multipliée. Dans son mercure, c'est la moyenne substance, dans son or (*auro*) le soufre, lesquels dirigent la substance à la fin, à la forme et à l'espèce dues. Et il n'y a pas au surplus de chose froide qui ne soit entretenue par le chaud inné, qui en est comme la racine, ainsi que le dit le philosophe. De même, la teinture du mercure est sa propre terre, très subtile, dans laquelle est renfermé le feu du soleil comme aussi celui du menstrue moyenne substance subtile du mercure, et fondement du magistère (*onus* et *fundamentum*). Et c'est la matière de laquelle est faite notre médecine, dont l'origine est

l'argent vif, de laquelle elle provient directement, à laquelle on ne doit autrement rien ajouter, si ce n'est ce qui en provient et qui est de sa propre nature, et de la sorte il est enseigné ouvertement au fils de la doctrine, que la matière avec laquelle nous composons la médecine n'est pas l'argent vif en sa nature, attendu qu'il est déjà changé en soufre, ni dans toute sa substance, puisqu'au préalable les parties extrêmes, les terres et les eaux ont été séparées de la moyenne substance. Au surplus, c'est la pierre bénite et l'esprit qui relient les deux extrémités. Mais pourtant, bien que la pierre ou simplement soufre soit faite de sa moyenne substance, on l'appelle argent vif. Parce que le soufre illumine et préserve de l'action du feu, ce qui est sa fonction propre et l'indice de la perfection. *Hæc Raymundus* (Raymond Lulle, sans doute.)

Et d'une livre de mercure tu tireras à peine un demiloton? (*medium lotonem*), c'est-à-dire deux drachmes que l'œuvre reçoit et contient en lui, pour faire la teinture ou l'Elixir Calid dit. L'eau : c'est-à-dire le mercure ou l'argent vif n'ajoute ou ne donne au corps comme poids que celui de l'humidité métallique qu'il a avec lui ou en lui, attendu que l'humidité de l'eau passe, et que celle-là persiste. Et la rougeur franche de notre airain transforme la substance métallique de l'argent vif en rouge et teinture aurea admirable.

La semence paternelle et la substance propre du mercure est sa mère, son menstrue, qui doit être détruit (*deleri et deponi*), et seulement cette semence paternelle doit être conservée (*servari et recipi*) ; elle est la moyenne

Google

substance qui parfait et préserve de la combustion.

Tu ne pourras extraire cette semence du mercure ni le débarrasser de son menstrue, c'est-à-dire de l'humidité superflue, que par le moyen du coagule, qui retient cette semence dans le mercure et empêche qu'elle ne parte avec l'humidité superflue, de même que le lait coagulé attire à lui et retient sa meilleure substance, c'est-à-dire sa moyenne substance. Et ainsi l'esprit, c'est-à-dire l'eau, n'est pas coagulé sans le corps qui y est dissous, vu que les corps sont le coagule de leur lait, c'est-à-dire du mercure, et ce coagule doit être ou le soleil ou la lune dissous dans le mercure lui-même, mais cependant uniquement la lune pour l'œuvre au blanc, et le soleil pour l'œuvre au blanc et au rouge parce que le soleil est appelé airain d'Hermès, et que les philosophes parlent seulement de leur airain, c'est-à-dire du soleil, attendu qu'ils ou il sont (*sic*) ou qu'il est le coagule qui coagule le mercure, c'est-à-dire notre eau. D'ailleurs, Constans dit dans Turba : Ne cherchez pas autre chose, l'argent vif est double, fixe dans l'airain, et fuyant et volatil, c'est-à-dire mercure, et l'un retient l'autre, qui est de sa nature, et l'empêche de fuir. Et vous avez là le grand arcane. De même, Raymundus dit : Le corps dans cet art est l'*ens metallicum* dans lequel repose la vertu de l'esprit minéral. Et *metalla* sont cela (*sunt id*) de l'esprit desquels toute pierre est composée, mais l'esprit est appelé la vertu minérale dans laquelle les natures des métaux reposent. Et toute pierre est composée de l'esprit des métaux, et cet esprit est appelé mercure avec les alchimistes, étant la première et plus

Google

proche nature considérée dans cet art, et première matière des métaux, et il faut le faire revenir sur la terre de manière que, si quelque chose de l'esprit demeure avec la terre, ledit esprit soit sublimé par la sublimation du feu du troisième grade et converti en terre feuillée que l'on appelle quintessence de la terre des métaux, et aussi avec certains philosophes, argent vif ou mercure ou soufre de la nature. Et alors, la terre ou poudre qui reste à la partie inférieure n'est que fèce et scorie, poudre damnée dont tu n'auras pas besoin puisque c'est la poudre vitupérée qui s'évanouit au moindre souffle. Cependant, l'argent vif exubéré est la terre du corps, passant par l'alambic en même temps que le menstrue : et le soufre de la nature est l'esprit sublimé des métaux et converti en terre feuillée, qui est la première et plus proche matière des métaux. On appelle même la première matière terre feuillée. Mais il est nécessaire que l'esprit exubéré soit converti en terre feuillée par sublimation, afin de séparer le pur de l'impur, le subtil de l'épais, ou du grossier terrestre, et afin que l'esprit vivifiant soit absorbé comme le regard du basilic dans les animaux et le soufre dans la fusion des métaux. De même, il est nécessaire que tu gardes soigneusement l'esprit de la quintessence, si tu veux faire quelque chose qui provienne de la première chose, de la forme des formes, qui se diversifie en quatre natures principales (*naturis honorabilibus*), et qui est appelée l'âme des éléments, et par cette raison que toute forme substantielle descend immédiatement de la chose proche cinquième, nous voulons qu'on l'appelle mère de toutes les autres formes, et tu ne dois

Google

pas supposer que cette forme ou esprit soit chaude ou froide, ou humide ou sèche, non plus que mâle ou femelle, mais tu dois bien comprendre qu'en raison de sa grande perfection elle participe de chacune des quatre natures, puisque sans elle il n'y a pas d'union (*complexio in aidquo complexionato*), ainsi que nous l'avons vu manifestement et connu nettement par l'expérience, en matière de liaison de conjonction de mixtion des quatre éléments qui répugnent par leur qualité contraire, laquelle répugnance lesdits éléments contraires ne peuvent accorder que lorsqu'ils signifient dans cet *honorabile medium* qui parcourt indistinctement (*confuse*) tous les éléments, participe de leurs natures et pacifie les contraires (*inimicos*). *Hæc Raymundus.*

La vertu du soufre du mercure est pour ainsi dire la première semence, l'unique mère. C'est pourquoi il dit : son père est le soleil, c'est-à-dire le soufre, et la lune, la mère, substance propre du mercure, eau subtile mêlée à la terre subtile et comme le menstrue : sa nourrice est la terre, c'est-à-dire la terre subtile dans laquelle est l'humide radical. Et la terre est appelée mère des éléments parce qu'elle porte l'enfant dans son ventre, ce qui revient à dire : qu'il faut le nourrir de la pure première substance, et l'enfant est appelé corps ou terre feuillée, c'est-à-dire esprit et corps mort, et œuvre, tel que l'esprit qui renferme toute la force est uni inséparablement à son subtil terrestre par un grand et excellent artifice. Unis l'humide et le sec, *et lætabitur* (*sic*), attendu que l'humide est l'esprit et l'âme et que le sec est appelé terre ou corps mort. Les âmes ne peuvent entrer dans les

corps que par l'intermédiaire de l'esprit. Et ce qui est occulte et que nous manifestons, c'est le chaud et le sec, et le visible que nous voilons, c'est le froid et l'humide. La pierre est l'esprit humide aqueux, mais notre mercure, c'est - à-dire la teinture, est extraite du grain incorruptible créé par la vertu divine, et bien certainement, ce mercure n'est pas le mercure vulgaire, car il ne se coagule pas ainsi aisément, Il sera surtout profitable de purger l'esprit, c'est-à-dire le mercure de toutes ses superfluités et d'en tirer une substance qui ne renferme plus aucune humidité aqueuse superflue, non plus qu'aucune substance terreuse combustible qui gâte l'ouvrage, mais seulement sa substance onctueuse aérée qui renferme l'esprit de la quintessence, *cujus solius (sic) magistraliter est aurum corrumpere , et in sui primam materiam transformare :* mais c'est le plus grand secret de l'art profondément caché par les anciens, car il volatilise parfaitement *aurum* et le transmute en spiritualité. Le mode opératoire est, ainsi que tu le sais, etc.

Au surplus, la teinture est une composition de pierre de feu et d'air, d'or ou d'argent. Ou bien ainsi : C'est un certain composé de feu et d'air, d'or ou d'argent. Ou encore : c'est un corps teignant extrait et composé de deux éléments de feu et d'air, d'or (*auri* pour le rouge et d'argent (*argenti*) pour le blanc.

Je dois arrêter cette traduction, qui serait démesurément longue, et sans profit immédiat, mon but n'étant que d'éclairer dans la mesure de mes moyens la conception des quatre éléments et des trois principes, sans laquelle la lecture des ouvrages des anciens philosophes est à peu près impossible. On le voit, la doctrine et la pratique des alchimistes sont systématiquement voilées.

CLAVENAD.

Google

GENÈSE DES NOMBRES DANS LES SUITES DE L'ICOSAÈDRE ET DU DODÉCAÈDRE

Le dodécaèdre et l'icosaèdre, par leur origine dans la moyenne raison et leur lien avec l'individualisation sont les prototypes de la finalité définie ; ils montrent la tendance de l'être à chercher la réalisation la plus parfaite de sa propre nature ; ils dévoilent dans le quaternaire cosmique la neutralisation qui résout l'antinomie des Principes universels avec la réalisation individuelle.

Les polyèdres et les formes régulières, mieux que toutes autres, manifestent en mode spatial la combinaison de l'universel et de l'individuel. Ils ont une homogénéité due à l'égalité des éléments, le caractère centralisateur; cette homogénéité n'est que relative et composée par des éléments distincts hiérarchisés, subdivisés.

La relation de ces formes avec les intervalles musicaux confirme encore le caractère de finalité et de limi-

Google

tation manifestée par les suites de l'icosaèdre et du dodécaèdre.—En effet, 12, 30, 20 sont les rapports vibratoires de l'accord parfait majeur dans son ordre genétique, la quinte venant avant la tierce. C'est ut_1 sol_1 mi_2.— 120, 720, 1200, 600 (soit 1, 6, 10, 5) ; c'est encore l'accord parfait majeur avec doublement de la tierce et refoulement de la tonique à l'octave inférieure. C'est *ut* et non sol_1 mi_2 mi_3, position plus ouverte qu'en 3e dimension mais présentant un mouvement de retour de la tierce vers la tonique. Les séries tétraédrique, hexaédrique, octaédrique (dans les premières dimensions) ne font que présenter des rapports de quinte ; la tierce n'y apparaît pas. Or les quintes empêchent toute fixation de tonalité et tendent vers une progression indéfinie. La tierce, au contraire, établit immédiatement une tonalité et un mode ; elle caractérise un type défini.

Les formules relatives à la 3e dimension convergent autour du quaternaire. Le terme moyen (arêtes) y est manifesté par la relation directe de 3 et de 5 sous forme de produit et en même temps sous forme de différence ; 4 n'y apparaît pas ; mais il est la moyenne arithmétique de la différence (3 — 5) (qui est précisément égale à la racine de 4) et le centre autour duquel gravite cette construction.

La structure des termes extrêmes (sommets et faces) donne encore 4 comme facteur commun, et le montre constitué au moyen du 3 et du 5 provenant du produit des racines des équations de la moyenne raison. Cette double convergence du ternaire et du quinaire vers le quaternaire est du plus haut intérêt, et ainsi l'icosaèdre

Google

et le dodécaèdre apparaissent comme des pantacles d'une loi profonde et hautement métaphysique.

Le Quaternaire et l'Individualisation

Le 4 obtenu par (5 — 1) répond à la synthèse des deux solutions réelles de la moyenne et extrême raison. Or, nous l'avons vu, l'expression métaphysique de cet algorithme est *l'équivalence synthétique et pleinement unifiée de la différenciation spéciale à un individu.* La solution par défaut exprime un élagage de tout ce qui excède la portion de l'être susceptible d'unification parfaite et typique ; la solution par excès exprime l'accession du complément nécessaire pour que l'être réalise pleinement le type intégral dont il n'est qu'un fragment. Le quaternaire apparaît donc ainsi comme la résultante de ces deux tendances éliminatrices de l'accident dans la substance.

Or le nombre 5 et la lettre hébraïque ה (*hé*), qui lui correspond, ont été considérés par les anciens comme le nombre et la lettre de la vie.

Ce caractère ressort de l'influence du nombre 5 au sein du quaternaire dimensionnel, de la polarisation spatiale ; l'accession d'une 5e unité détermine une orientation choisie, l'individualisation, la direction définie, au sein de l'universalité ordonnée et fixée par le quaternaire. C'est la vie au milieu des 4 éléments.

Les formations cristallines, qui correspondent aux distributions de la matière dans un milieu stable, peuvent

toutes être ramenées à des altérations de la forme cubique ou à des troncatures de la forme octaédrique, formes typiques du quaternaire dimensionnel basé sur les contrastes maximum simultanés. Au contraire, la forme tétraédrique, qui ne se rencontre que dans des cas d'hémiédrie, et les formes dodécaédriques et icosaédriques ne sont qu'approchées. Par contre, ainsi que l'a remarqué M. Lapparent, la symétrie quinaire, qui fait complètement défaut aux cristaux, est très abondante chez les végétaux et chez les animaux.

Constatons en outre le voisinage de l'expression $\sqrt{5}\,(\sqrt{5-1}) = 2{,}72393$ et du nombre transcendant $e = 2{,}71828$, qui exprime, ainsi que nous le verrons, le principe du développement de la vie. 5 représente particulièrement la vie réalisée dans l'univers par l'individualisation.

Individualiser, c'est particulariser, et toute particularisation introduit toujours quelque peu l'accidentel. Le type pur n'est qu'un idéal, jamais réalisé par l'individuel. L'algorithme de moyenne et extrême raison tend à rétablir l'équilibre et à conserver le type idéal à travers l'expansion individuelle. Il donne la formule mathématique d'un principe qui domine toute l'évolution des espèces organiques et inorganiques, principe dont la loi approchée et relative des proportions définies en chimie est un cas particulier, principe en vertu duquel les variations spécifiques des animaux et des végétaux sont limitées, et qui, sans contredire en rien l'origine commune des espèces et leur plasticité originaire tend à différencier des espèces

Google

séparées, et à les fixer, assigne des limites aux écarts morphologiques autour du type, restreint la fécondité des métis, établit la corrélation des organes et des fonctions, etc.

Or le développement de ce principe répond au nombre 4 dans le domaine où toutes les quantités sont réalisées, et où on a dépassé la région des virtualités, marquées par les racines et les nombres incommensurables.

4 obtenu par (3 + 1) répond à la synthèse des deux solutions imaginaires de la moyenne et extrême raison. Ici, la quantité à partager est négative ; elle n'est pas un carré véritable, mais le produit d'une somme par une différence. Son origine ne vient pas d'un principe d'existence potentialisé et que fait éclore son germe. Cette quantité est, au contraire, une résultante de neutralisation partielle, qui consiste à accroître l'élément commun (partie réelle) de l'apport des deux éléments opposés (parties imaginaires conjuguées). Ceci nous révèle toute une catégorie d'existence qui doivent provenir, non plus d'un principe interne et propre de développement, mais de la neutralisation de tendances idéales, se réduisant et se projetant dans l'ordre réel pour s'y réaliser dans la mesure du possible. Les solutions imaginaires sont ainsi la représentation plus ou moins réduite de types idéaux dont la réalisation parfaite déborde les possibilités ouvertes par le champ d'existence considéré. Les individualités de ce champ ne sont

Google

alors que des abstractions d'un mode d'existence plus concret. A ce groupe se rattache peut-être nombre d'espèces minérales, organiques et psychiques.

Il est parfaitement possible que la difficulté de tirer au clair la genèse des espèces, et les désaccords sur cette question tiennent à l'impossibilité d'assigner une même genèse à toutes les espèces, les unes provenant des énergies propres de notre sphère terrestre, dont elles manifestent le développement normal, les autres résultant d'un conflit et d'une combinaison de forces qui viennent d'ailleurs. On se trouve en présence de deux modes de réalisation différents, l'un par développement d'une force intérieure, l'autre par neutralisation de forces extérieures ; et il semble que bien des controverses scientifiques s'éclairciraient, si, au lieu de vouloir ramener la production des choses exclusivement à l'un ou à l'autre de ces principes, on admettait leur coexistence. Il doit y avoir en outre certains êtres qui sont le fruit de la combinaison de ces deux principes, et il est probable que la majorité des types très différenciés et très complexes rentre dans cette catégorie Cela expliquerait en partie les difficultés qu'on éprouve à établir les origines et à donner des définitions rationnelles.

Les solutions imaginaires de la moyenne raison sont en même temps les racines cubiques imaginaires de l'unité ; et par là se manifeste la concordance du monde des idées avec le ternaire. La racine imaginaire de 3 apparaît dans ces formules comme exprimant la source du mode universel. Les solutions imaginaires de la moyenne et extrême raison semblent

Google

donc exprimer les cas où un type donné n'est pas complètement réalisable en modes individuels dans la sphère d'existence considérée, mais fournit seulement des applications particulières et symboliques d'un principe universel.

Le partage en moyenne et extrême raison donne encore une concordance des plus remarquables : cherchons deux nombres tels que leur produit, leur différence, la différence de leurs carrés (ou, ce qui revient au même, le produit de leur somme par leur différence), soient 3 quantités égales. Ces deux nombres sont les deux parties de l'unité, divisée en moyenne et extrême raison (solutions réelles). En effet, scit x et y, ces 2 nombres. Il faut que leurs valeurs satisfassent aux égalités suivantes :

$$x\,y = x - y = x^2 - y^2 = (x + y)\,(x - y).$$

Divisons par $x - y$ l'équation $x - y = (x + y)\,(x - y)$, on obtient $(x + y) = 1$, d'où $y = 1 - x$.

Substituant cette valeur dans l'équation $x - y = x\,y$, on a $x - 1 + x = x\,(1 - x)$, d'où $2\,x - 1 = x - x$ et $x^2 + x - 1 = 0$, ce qui est l'équation de la moyenne raison.

Ainsi, ce partage remarquable, opéré au sein de l'individu, crée l'égalité de valeur entre 3 relations très importantes qu'offrent deux quantités. N'est-ce pas là le signe de l'épuration et de l'équilibre le plus parfait sous lequel puisse se présenter un être soumis

Google

à l'empire de la quantité. $x = \frac{-1 \pm \sqrt{5}}{2}$ $y = \frac{3 \pm \sqrt{5}}{2}$

Le résultat commun aux 3 opérations est $-2 + \sqrt{5}$.

Cherchons maintenant les nombres satisfaisant aux mêmes concordances, sauf la substitution de la somme à la différence (1), de telle sorte que l'on ait $xy = x + y = x^2 - y^2 = (x + y)(x - y)$.

Les solutions sont les mêmes, sauf les changements de signe et la substitution de x à y. On a alors $y = (x-1)$ et l'équation $x^2 - 3x + 1 = 0$, d'où $x = \frac{3}{2} + \sqrt{\frac{2}{4} - 1} = \frac{3 + \sqrt{5}}{2} y = \frac{1 + \sqrt{5}}{2}$. Le résultat commun aux 3 opérations est alors $2 \pm \sqrt{5}$.

Ainsi, ces deux problèmes donnent pour solutions les deux parties de l'unité divisée en moyenne et extrême raison. La quantité $\frac{-3 + \sqrt{5}}{2} = 2$ (sin. 9° + cos. 9°) (corde et apothème de l'angle inscrit du pentagone étoilé ; la quantité $\frac{-3 - \sqrt{5}}{2} = 2$ (sin. 27° — cos. 27°) (corde et apothème du ½ angle inscrit du pentagone convexe).

Le second problème substitue une relation de somme à une relation de différence, et il se résout encore par la moyenne et extrême raison en renversant sim-

(1) Ce problème intéressant est traité par de Montferrier (Encyclopédie mathématique, T. II.)

Google

plement le rôle des termes. La réunion de ces deux problèmes montre la connexion de la moyenne raison avec la libration d'un nombre entre les deux nombres entiers voisins. Cette double libration intervient dans toute la genèse des formes des suites icosaédriques et dodécaédriques. Nous en étudierons tout à l'heure l'essence.

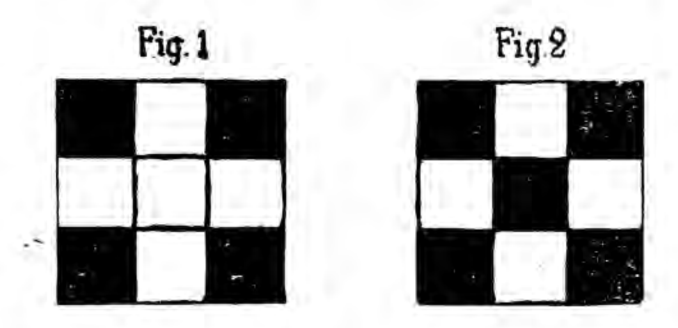
Remarquons auparavant les quantités $\left(\frac{3+\sqrt{5}}{2}\right)$, $\left(\frac{3-\sqrt{5}}{2}\right)$ représentant le segment complémentaire de l'extrême raison. Le produit des numérateurs donne $3^2 - 5 = 4$. et découvre une nouvelle genèse du quaternaire. Il est obtenu ici comme résidu de l'extraction du principe de vie individualisée, tirée de l'épanouissement des Principes ($3^2 = 9$) exprimé par le Chœur des anges. La nature quaternaire et l'individualité dont l'homme est le prototype apparaissent ainsi comme les deux parties complémentaires incluses dans l'épanouissement céleste du ternaire. Le Chœur angélique apparaît donc comme la réunion de la nature et de la vie, entrelacés mais non fondus ensemble.

L'expression $3^2 - 5 = (3+\sqrt{5})\ (3-\sqrt{5})$ montre comment s'opère cette extraction du quaternaire. Les 2 facteurs représentent le germe de l'individualité $\sqrt{5}$, se liant (+) et se séparant (—) des principes, le premier exprimant la tendance à l'objectivité. le second la tendance à la subjectivité. Le quaternaire apparaît ici comme résultant de la synthèse de ces deux librations, et se manifeste comme résultant de l'indi-

Google

vidualité extraite du monde archétype, irradié du ternaire.

Cette relation trouve dans la géométrie une représentation très suggestive. Divisons un carré en 9 petits carrés égaux. Enlevons les 4 carrés des angles (fig. 1) : une croix grecque est constituée avec 5 carrés juxtaposés par le côté. Enlevons encore le carré central (fig. 2).



Ce sont à leur tour les 5 carrés enlevés qui donnent une croix grecque, mais ici l'orientation est inclinée à 45°, et les carrés s'opposent par les sommets. Ces deux formes de la croix se rencontrent dans l'art de toutes les époques. On voit les symboles profonds cachés sous ces figures enfantines et les différences de conditions auxquelles doivent répondre ces deux croix : l'une, droite, pleine de cohésion, ayant 12 angles dont 4 rentrants, l'autre, à direction oblique, reliée seulement par les axes et présentant 20 angles dont 8 rentrants.

Le processus complémentaire de l'opération $3^2 - 5$ consisterait dans l'extraction du quaternaire, soit

Google

$3^2 - 4 = 5$, qui peut s'écrire $3^2 - 2^2 = (3 + 2)(3 - 2) = 5 \times 1 = 5$. Ici, l'individualité et l'unité sont mises en évidence comme les deux pôles opposés entre lesquels oscille le ternaire.

La contre-partie de ces opérations donne $3^2 + 2^2 = 13$, et fait apparaître le nombre qui, dans le Tarot, exprime la mort ou plutôt la transmigration, et l'émancipation du cycle duodénaire. Ici, 13 apparaît comme le quaternaire juxtaposé extérieurement au monde archétype et s'y accolant comme un appendice. Cette opération implique des racines imaginaires.

Il en serait de même pour l'opération $3^2 + 5 = 14$ par $(3 + \sqrt{-5})(3 - \sqrt{-5})$ et amenant le double septenaire.

La Décade

La série des facteurs qui permet d'obtenir les sommets des formes à 3 et 4 dimensions manifeste une loi évidente. Mais il faut découvrir comment elle se développe.

Le nombre 10 sous la forme $3^2 + 1$ est le produit des facteurs$(3 \pm \sqrt{-1})$, qui sont les racines de l'équation $x^2 - 6x - 10 = 0$. Dans cette équation, 6 représente (changé de signe) la somme des racines. Les deux nombres 6 et 10 répondent l'un à la section méridienne, l'autre à la section équatoriale de l'icosaèdre. 6 est le 3e des nombres sommes ; 10 est le 3e des nombres triangulaires, et l'on voit le rapport de ce nombre avec une genèse tétraédrique.

Google

La quantité complexe $(3 \pm \sqrt{-1})$ est ici la contre-partie de celle qui nous a donné le facteur 4 pour la 3e dimension au moyen des racines imaginaires $(1 \pm \sqrt{-3})$ de l'équation de la moyenne raison. On passe de l'expression $(1 \pm \sqrt{-3})$ à l'expression $(3 \pm \sqrt{-1})$ en échangeant les valeurs numériques de leurs 2 éléments. L'expression $(1 \pm \sqrt{-3})$ indiquait un élément réel ajouté à 3 éléments imaginaires; ici, c'est 3 éléments réels combinés à un élément imaginaire. Le terme réel devant répondre à un élément appartenant à une certaine dimension, le terme imaginaire à une autre dimension, chacune des racines $(3 \pm \sqrt{-1})$ exprime une rotation à angle droit par rapport à la face triangulaire de l'icosaèdre ; elle indique un tétraèdre dont le 4e sommet est dans la 4e dimension ; le double signe du radical $(\pm \sqrt{-1})$ montre que ce processus se réalise des deux côtés de la 3e dimension, comme dans la série octaédrique.

10 apparaît ici comme un renversement de 4 par échange à la fois de la partie imaginaire avec la partie réelle de la 1re puissance avec la puissance ½ (racine carrée). L'expression $(1 \pm \sqrt{-3})$ révèle une unité à racines multiples plongeant dans le virtuel : l'expression $(3 \pm \sqrt{-1})$, une triplicité réelle à racine virtuelle unique.

La contre-partie manifestée par ces expressions paraît indiquer que l'algorithme est ainsi complètement épuisé, et leur application aux formes régulières expliquer que la suite de l'icosaèdre est close avec le 600-édroïde. La forme à 4 dimensions apparaît ici comme un

Digitized by Google

épanouissement ; celle à 3 dimensions comme une condensation, et toutes deux se font équilibre, comme les deux temps d'une vibration. Peut-être est-ce là la cristallisation géométrique de la relation qui existe entre la matière et ce qu'on nomme les corps et les forces physiques : les corps atomiques correspondent aux phases condensatrices, les forces, lumière, électricité, chaleur, son, etc., aux phases expansives des vibrations profondes de la vie du kosmos.

Le processus qui fournit les 4 et 10 par $(3+1).(3^2+1)$ pourrait s'envisager, non plus comme contre-partie de deux expressions radicales. mais comme termes d'une série qui donnerait les sommets de la suite icosaédrique. On aurait alors :

$3\,(3+1) = 4 \times 3 = 12 = 3^2 + 3.$

$3\,(3+1)\,(3^2\ 1) = 4 \times 3 \times 10 = 120 = 3^4 + 3^3 + 3^7 + 3.$

Le terme suivant pourrait être $(3^3+1) = 28 = 4 \times 7$ donnant pour la 5e dimension 3.360 sommets. Mais ce nombre n'est plus égal à la somme des puissances consécutives de 3. Pour obtenir la continuation de cette loi, il faut dans les nouveaux facteurs faire croître les exposants de 3 suivant les puissances de 2. Alors, pour, la 5e dimension, ce sera le facteur (3^4+1) et non (3^3+1) qui fera suite à $(3+1)$. On aura alors 9.840 sommets avec $3\ (3+ı\ (3^2+ı\ (3^4+1) = 120 + 82 =$

$$3^8+3^7+3^6+3^5+3^4+3^3+3^2+3.$$

Or, le nombre 82 est le produit des racines de l'équation $x^2 - 2 \times 3^2 x + (3^4+1 = 0$ racines qui sont $(3^2+\sqrt{-1}.$

Cette équation, par la répartition des éléments 3^2 et 3^4 apparaît comme une équation de moyenne raison altérée par l'ingérence du facteur 2 et du terme $+ 1$. Par la forme de ses racines, elle semble continuer le processus qui nous a donné 10.

Il est fort probable que cette série illimitée correspond à quelque manifestation géométrique dans les dimensions supérieures à la 4e, manifestations qui consistent sans doute en distributions de points régulièrement espacés, mais n'étant plus équidistants des formes sphériques correspondant à leur ordre dimensionnel,



Le 120-édroïde procède aussi du quaternaire ; il hérite de 4 dans 12 et 20; pour les sommets, le nouveau facteur intervenant est 10. Nous voilà donc conduit à la relation, jugée si importante par les pythagoriciens, entre la tétrade et la décade. Or nous avons obtenu ce nombre 10 en renversant les radicaux et les imaginaires, transformant $(1 \pm \sqrt{-3})$ en $(3 \pm \sqrt{-1})$.

Dans la 1re formule, l'unité est réelle, manifeste, c'est l'individualisation effective ; elle s'adjoint ou s'oppose le ternaire des principes sous forme de potentialité virtuelle, irréalisée, non éclose, en germe. Dans la 2e, la réalisation est triple, l'unité est virtuelle : c'est le renversement de la réalisation transportée de l'individuel à l'universel qui se trouve réalisé explicitement. On entrevoit quels mystères profonds transpercent à travers les hiéroglyphes inconscients que nous en traçons par

Google

les formules mathématiques. On pressent là certaines lumières cachées, relativement à la Trinité des personnes divines et à l'Unité de substance et d'essence; et il est très curieux de voir que c'est par la combinaison de la somme par la différence de ces deux polarités interverties que l'on obtient dans un cas le quaternaire, dans l'autre la décade, qui est considérée dans l'ésotérisme comme la plénitude de l'être dont l'état quaternaire représente la réalisation élémentaire.

Cette genèse du nombre 10 est plus soudaine, plus directe que celle qui procède par addition des 4 premiers nombres. Ce dernier procédé paraît être l'imitation imparfaite par la superposition, et l'agglomération matérielle d'une projection immédiate et spirituelle. Ce serait au mode de retournement des racines et de la caractéristique imaginaire que se rattacherait plutôt la formation des 120 sommets du 120-édroïde. Cela expliquerait l'achèvement du processus avec les 120 sommets du 600-édroïde et dans la 4e dimension, tandis qu'en considérant 10 comme la somme des 4 premiers nombres, on pourrait continuer.

Trente, et la libration individuelle

La formation des 600 sommets du 120 édroïde par 20 × 30, soit par $(5^2 - 5)(5^2 + 5)$ est la continuation du processus $(5 - \sqrt{5})(5 + \sqrt{5}) = 20$, qui est celui des pentagones inscrits, et qui se rattache à la moyenne raison réciproque. Le facteur 30 proviendra alors de

Google

l'introduction de la caractéristique imaginaire appliquée à l'un des deux termes des parenthèses, mais plus vraisemblablement au radical. En effet, les expressions $(5\sqrt{-1} \pm \sqrt{5})$ ne peuvent s'obtenir sans faire appel à une intervention étrangère à l'algorithme, car si 5 et $\sqrt{5}$ ont même origine, la racine réelle de 5 ne peut donner un carré imaginaire. Il est donc plus normal d'affecter la caractéristique imaginaire au terme de puissance inférieure. On aura alors les expressions $(5 \pm \sqrt{-5})$, qui sont les racines de l'équation $x^2 - 10x + 30 = 0$.

Les expressions de la forme $(5 \pm \sqrt{5})(5^2 \pm 5)$, etc. expriment la somme et la différence d'une quantité avec sa racine. Elles traduisent l'oscillation entre une individualité et sa racine carrée, entre un degré d'être et le degré immédiatement inférieur qui lui a servi de germe. Elles manifestent la tendance d'un être à s'adjoindre son germe ou à l'extraire de soi pour s'en alléger.

Ces expressions peuvent être mises sous la forme $\sqrt{5}(\sqrt{5} \pm 1)$, 5 (5 ± 1), etc. Cela met en évidence le germe et indique l'opération avant son accomplissement. L'expression apparaît alors comme l'opération (par nombre entier) la plus voisine de l'élévation au carré. C'est la moyenne proportionnelle entre deux quantités voisines. Si donc on considère les nombres entiers (ce qu'ils sont en effet) comme les points d'arrêts naturels sur lesquels une évolution tend à se reposer, on voit que les produits de deux nombres consécutifs représentent encore les combinaisons de facteurs différents les plus voisines de la graduation. Et comme,

pour un produit constant, la somme des facteurs est minimum quand les facteurs sont égaux, le cas envisagé ici représente le résultat le plus approché de la graduation avec le minimum de quantité employée. On voit encore que la graduation, par rapport à la sommation (pour les nombres plus grands que l'unité), substitue de l'énergie opératoire à l'intensité des matériaux employés.

Ainsi, les produits de deux nombres voisins répondent à une finalité du même genre que la moyenne et extrême raison. La moyenne et extrême raison représente la moyenne géométrique tirée du sein de l'être lui-même. Ici, la moyenne géométrique est tirée de la relation de l'être avec ce qui lui tient de plus près, son germe. On voit de plus que les quantités de la forme $a^2 \pm a$ représentent une moitié (non comme quantité, mais comme composition d'éléments) de l'équation $a^2 \pm ax - x^2$ de la moyenne et extrême raison, équation qui manifeste la symétrie la plus pure entre deux quantités formant une équation du second degré.

Les quantités de la forme $a \pm \sqrt{a}$ sont ainsi comme l'un des deux bras du levier, dont l'équation de la moyenne et extrême raison traduit l'équilibre. Or, comme la moyenne et extrême raison, dans sa forme réelle, est liée à $\sqrt{5}$, il n'est pas étonnant que ce soit à propos du nombre 5 que nous trouvions developpé l'algorithme de la forme $a \pm \sqrt{a}$ (ou plus généralement) $(a^{2n} \pm a^n)$.

Digitized by Google

La combinaison des deux formes $(a^2 + \sqrt{a})$ $(a^2 - \sqrt{a}) = a^2 - a$ est celle qui figure dans la suite dodécaédrique des sommets. C'est d'elle que sortent les nombres 20 et 30 qui représentent les oscillations minimum par excès et par défaut autour du carré de 5, quand ce nombre est regardé comme unité indivisible. Or c'est bien là le caractère de l'individualité, qui s'unifie le plus qu'elle peut en s'élevant. — La combinaison des deux librations par excès et par défaut montre donc l'oscillation minimum produite par l'être autour de sa finalité réprésentée par son élévation au carré. C'est la différenciation minimum imposée par le nouveau milieu dans lequel il pénètre. Ici, il n'oscille plus entre ses deux moyennes raisons, qui représentent les deux types entre lesquels tout individu est suspendu. C'est entre son germe et lui-même que se produit la libration. Le germe figure dans l'expression positive comme le cordon ombilical auquel l'individu est supendu ; dans l'expression négative, comme l'ombilic cicatrisé laissant une dépression au sein de l'individu.— Ce symbolisme ne doit pas être limité au corps organique ; il doit s'étendre à toutes les enceintes individuelles relatives aux fonctions psychiques, ethniques, individuelles, et, en particulier, à toute la sensibilité, qui fonctionne tantôt passivement en soumettant l'individu à l'empreinte des agents extérieurs, tantôt activement comme l'apport dynamique qui étend l'empire de l'individu sur le monde extérieur.

Mais les mathématiques révèlent encore une loi métaphysique en montrant que le produit des deux oscillations

Google

autour du type, exprimées par $(a + \sqrt{a})(a - \sqrt{a})$ donne un produit moindre que l'élévation pure et simple au carré. C'est l'application du théorème démontrant que le produit de plusieurs quantités à somme constante est maximum quand elles sont égales.

Et en effet, toute libration est une dépense au dehors d'une partie de l'énergie dont dispose l'individu, énergie dont la totalité est l'expression même de sa nature à l'état potentiel, et dont la combinaison avec ce qu'il est déjà réalisera le carré. Pour obtenir des quantités de la forme $(5 + \sqrt{5})$, $(5^2 + 5)$, etc., il faut faire appel aux racines imaginaires. De plus, comme les quantités de la forme $(5^2 - 5)$, $(5^4 - 5^2)$ résultent des produits $(5 + \sqrt{5})$ $(5 - \sqrt{5})$; $(5^2 + 5)$ $(5^2 - 5)$ le facteur positif, celui de la libration positive, par addition à l'individu, a pour provenance des racines imaginaires, et c'est par les racines imaginaires que la moyenne et extrême raison a formé le quaternaire au moyen des racines de 3. — Donc, la libration de l'individu en dehors de lui-même, celle par laquelle il s'ajoute à son germe, met en lumière, comme on pouvait s'y attendre, l'ingérence de forces n'émanant pas de l'individu, mais puisée au dehors. Là se manifeste la condensation, dans le réel, des virtualités, et pour ainsi dire des désirs, qui ont provoqué la génération.

Ici est écrit ce principe que, pour effectuer l'évolution qui donne accès sur un plan supérieur, l'individu ne peut pas se contenter de ses forces propres, mais qu'il doit se rattacher à ses progéniteurs et se servir de leur aide. L'oubli de cette loi est cause de l'échec des révolutions,

toutes amenées par une aspiration normale et raisonnable, mais viciées par leur rupture avec les éléments traditionnels et par la présomption à tirer des seules ressources des individus les énergies nécessaires pour réaliser les fins de l'humanité. C'est encore l'oubli de cette loi qui jette les explications évolutionnistes dans d'inextricables difficultés, en leur faisant rejeter l'élément involutif indispensable pour équilibrer l'évolution et la rendre effective. C'est ce facteur idéal, virtuel, irréel par rapport au plan physique, mais existant et agissant, qui rend efficace la finalité impliquée dans toute évolution pour l'orienter, finalité à laquelle les transformistes refusent toute existence, bien qu'ils l'invoquent sans cesse d'une manière plus ou moins détournée pour expliquer la sélection et le progrès.

Ce complément dont l'origine est exprimée mathématiquement par les quantités imaginaires est l'idéal conçu inévitablement, par réaction du retranchement imposé à l'individu dans son adaptation à des conditions données. Par le seul fait que l'être tel qu'il est n'est pas complet, et qu'il sent, d'une manière plus ou moins consciente, une aspiration vers un état défini qui doit le saturer, on ne peut refuser l'existence effective à ce complément dans un autre milieu.

Si les types n'avaient d'existence que dans les réalisations individuelles définies par les circonstances, le désir, l'aspiration, le besoin d'un autre état serait inconcevable; les êtres seraient parfaits tels qu'ils sont, et le mal serait une notion inintelligible. D'autre part, si le type pur capable de satisfaire pleinement les indi-

Google

vidualités n'existait pas en soi, et s'il n'existait pas quelque part le complément des individualités plus ou moins tronquées, comment pourrait s'expliquer l'orientation du désir, l'instinct et l'affinité ? Il y aurait des changements perpétuels s'annulant sans cesse et de perpétuels et stériles recommencements : c'est là le chaos. Expliquer le progrès de l'évolution par des hasards heureux, par les rencontres exceptionnelles et purement fortuites des conditions convenables, c'est simplement reculer la difficulté ; car il faut expliquer alors pourquoi certains concours de circonstances jouissent du privilège d'amener le progrès. On reporte la sélection dans le milieu pour l'expliquer dans les individus, mais le problème reste le même. Il est insoluble si l'on rejette toute finalité ; et cette finalité n'est possible que si la fin préexiste en quelque manière, à son accomplissement par l'être qui doit y parvenir.

L'algorithme de la moyenne et extrême raison nous montre l'individu se créant deux pôles, l'un d'intériorisation, l'autre d'extériorisation, qui tous deux expriment les conditions les plus pures de son type.

L'algorithme des produits d'un nombre avec les deux nombres voisins indique une indépendance moins grande, une adaptation avec le voisinage, la formation de deux zones, l'une en dedans, l'autre en dehors des limites de l'être et ayant pour bornes les arrêts normaux marqués par les nombres entiers voisins.

Les librations positives proviennent forcément de facteurs ayant, l'un des éléments imaginaires, l'autre

réel. L'imaginaire affectée au terme de plus basse puissance, exprimerait la relation entre un germe virtuel et une éclosion réelle. Affectée au terme de plus haute puissance, elle indiquera une relation entre un germe réel et une éclosion virtuelle. Mais, en ce cas, la caractéristique imaginaire ne peut provenir que d'un coefficient d'origine indépendante, et par là s'affirme la nécessité d'une inspiration pour toute production idéale par la nature, et l'impossibilité de passer par le seul développement physique à la genèse de l'idée.

Le processus de ces expressions imaginaires est forcément limité, car la caractéristique imaginaire doit disparaître avec le carré de $\sqrt{-5}$. Par conséquent, le facteur (5^2+5) sera le terme le plus élevé de la série, et cela correspond au produit $(5^2-5)(5^2+5)=5^4-5^2 = 600$, nombre des sommets du 120-édroïde.

Faut-il inférer de là qu'il existe seulement 4 degrés hiérarchiques possibles dans les conditions d'existence individuelle et centralisatrice dont les formes régulières donnent le schéma abstrait ? Ce schéma est vraisemblablement la manifestation élémentaire et rigoureusement exacte des possibilités ouvertes à la vie physique, puisqu'il correspond aux propriétés de l'espace qui figurent parmi les conditions fondamentales de cette vie. Ces 4 degrés répondent peut-être aux 4 règnes : minéral, végétal, animal et hominal.

On peut former 30 sans recourir immédiatement à des racines imaginaires de 5 en le construisant par $(5+1)$. Alors, c'est 6 qui apparaît comme formé par une

5 quantité imaginaire qui peut être $\sqrt{-1}$, laissant 5 demeurer réel. Cette forme répond assez à la distribution des sommets de l'icosaèdre formant deux pyramides à base pentagonale. A ce titre, il formerait la contre-partie de 20 formé par 5 (5 — 1), c'est-à-dire au moyen des racines de la moyenne et extrême raison.

Les facteurs (5 + 1), (5 — 1) manifesteraient alors la libration opérée entre l'individu et l'unité immédiatement voisine. Or, cet algorithme va se limiter immédiatement du côté positif. On peut avoir $(5^2 - 1) = 24$, mais non $(5^2 + 1) = 26$, car la caractéristique imaginaire, ayant disparu avec le carré de $\sqrt{-1}$, ne peut plus reparaître dans les puissances paires de cette quantité. Le nombre $(5^2 + 1) = 26$ n'a aucune application dans la genèse des formes régulières. Par contre, c'est le nombre que la kabbale assigne au Tétragramme, mais elle le forme alors par 10 + 5 + 6 + 5. Notons cependant que la forme $(5^2 + 1) = 26$ est pour le 5 l'analogue de $(3^2 + 1) = 10$ pour le 3 : il exprime peut-être, par rapport au principe de vie individuelle souveraine, la manifestation absolue et complète.

Vingt-quatre et l'Harmonie

La formation des 600 sommets du 120-édroïde par 24 × 5, soit par $5^2\ (5^2 - 1)$, est la continuation du processus 5 (5 — 1), qui est celui des moyennes raisons en fonction d'une unité intermédiaire, et qui procède de décagones inscrits. Le facteur $24 = (5^2 - 1)$ peut se

concevoir suivant la loi précédemment observée comme produit de la somme par la différence marquée par l'expression (5 ± 1), soit 4 × 6. Cette expression donne les racines de l'équation $y^2 - 10\,y + 24 = 0$, équation remarquable par le lien qui existe entre ses coefficients : 10, somme des racines est la somme, des 4 premiers nombres ; 24, produit des racines, est le produit des 4 premiers nombres.

Cette équation ne donne pas une moyenne raison, mais quelque chose qui en est parent. On n'y extrait pas le carré parfait d'une individualité ; on extrait le carré du lien existant entre la sommation et la reproduction des 4 premiers nombres, et le quaternaire apparaît ici, non comme le résultat, mais comme le substratum de l'opération. Ici, la sommation et la reproduction des mêmes 4 premiers nombres jouent respectivement les rôles que jouaient la première et la 2e puissance de 2 dans la moyenne raison. La sommation apparaît ici comme équivalente à une existence de premier degré, la reproduction (factorielles) comme équivalente à une existence du 2e degré. Or la sommation, c'est l'agrégation, la juxtaposition ; la reproduction, c'est la combinaison, la génération par sexualité, etc. et l'on conçoit que ce dernier mode représente un degré hiérarchique plus élevé que le premier. L'algorithme reproduction est en effet une sommation perfectionnée, simplifiée : il substitue un acte différencié et qualifié unique à une répétition d'actes identiques. Et de même, la génération sexuelle est une abréviation de la reproduction par bourgeonnement.

Google

L'ensemble des deux facteurs 24 = (5^2-1), et 10 = $(3+1)$, qui interviennent en 4e dimension, montre, par rapport aux secondes puissances de 5 et de 3, une libration divergente, tandis que les deux facteurs $4 = (5-1)$, $4 = (3+1)$ qui interviennent en 3e dimension, faisaient converger le 5 et le 3. La 4e dimension représente ainsi une libration en sens inverse de celle opérée en 3e dimension. En 3e dimension, le quaternaire apparaît comme le point de concours du ternaire et de quinaire, comme l'union des principes universels avec la détermination individuelle au moyen de l'équilibre kosmique. En 3e dimension, le carré de 3 et le carré de 5 s'éloignent l'un de l'autre, et leur libration jusqu'à l'unité voisine réalise le quaternaire sous le mode nouveau que nous venons de voir. Ce n'est plus le quaternaire élémentaire du nombre 4, mais la synthèse hiérarchique des 4 degrés, d'une part superposés en sommation, d'autre part combinés en graduation. Ici, l'identification entre le 3 et le 5 s'opère encore, non plus dans le résultat, mais dans la norme appliquée aux deux seuls modes de génération de la quantité qui unissent des éléments hétérogènes. (La graduation demeure en dehors, comme opérant sur une base unique.)

Ainsi, les deux principes du ternaire et du quinaire parachèvent ici le cycle quaternaire en le réalisant par expansion et divergence, et dans son épanouissement le plus complet. Le facteur 10 × 24, multiplié d'une part par 3, de l'autre par 5, donne les éléments intermédiaires (arêtes, faces) des formes à 4 dimensions.

Google

Isolément, le 10 et le 24 interviennent chacun dans l'un des éléments extrêmes. 24 est, nous l'avons déjà vu, la synthèse de toutes les combinaisons de contrastes successifs et simultanés sous les formes 4 × 6 et 3 × 8. Le 24 édroïde nous a donné ce nombre comme exprimant le summum du quaternaire par la 4e factorielle (1 × 2 × 3 × 4). Dans le 120-édroïde, il forme les 600 sommets en se combinant à 5^2, et donne la formule $5^2 (5^2 - 1)$, qui fait suite à 5 (5 — 1) ; il indique le renouvellement de la relation de la vie individuelle avec le quaternaire ; mais ici, l'individu est parvenu à un stade supérieur d'existence (son carré), et le quaternaire est pleinement épanoui dans son union avec la Beauté. On pourrait traduire ce symbole ainsi : *la combinaison de l'individualité pleinement consciente et maîtresse de toutes ses énergies avec le kosmos développant son harmonie complète.* Science et Beauté se pénétrant et unies à leur tour à la plénitude de l'autonomie consciente.

Dans le 24-édroïde, 24 se manifestait comme la synthèse des contrastes simultanés et successifs groupés deux à deux. Les expressions (5 — 1) (5 + 1) équivalentes à l'un de ces groupements, celui par 4 × 6, expriment encore la combinaison des éléments (4) avec la beauté (6). Mais c'est en fonction de la détermination individuelle (5) qu'ici s'opère cette pénétration. Les facteurs (5 — 1), (5 + 1) marquent les deux librations de l'individu, qui se condense, d'une part, sur la base physique par contraste maximum successif pour assurer son autonomie en lui-même et qui,

d'autre part, s'étend dans l'éclosion esthétique pour l'affirmer au dehors. C'est l'union dans la vie individuelle de la simultanéité et de la sucession par la Synthèse concrète. Noces merveilleuses du Kosmos et de la Beauté à travers la Vie !

Remontant à la constitution du facteur $(5 + 1) = 6$, comme nous l'avons fait pour $(5 - 1) = 4$. Nous aurons $(5 + 1) = (1 + \sqrt{-5})(1 - \sqrt{-5})$ ou bien $(\sqrt{5} + \sqrt{-1})(\sqrt{5} - \sqrt{-1})$. La première de ces formules est la contre-partie de celles qui donnent 4; la seconde offre des analogies avec celle qui nous a donné 10. C'est dans le premier cas l'unité réelle alliée aux racines imaginaires de l'individualité ; dans le 2e cas, la racine réelle de l'individualité alliée à l'unité virtuelle. Dans les deux cas, c'est l'unité et la multiplicité mises en présence en fonction du principe d'individualisation. C'est l'expression géométrique de cette définition classique de la beauté : « L'unité dans la variété. »

La Beauté consiste, en effet, à manifester l'un par le multiple, à faire de la matière l'expression de l'Idée. Une quantité réelle est ici ajoutée ou retranchée à une quantité imaginaire ; c'est dire que la matière, pour exprimer l'idée, devra subir là des retranchements, là des adjonctions, les unes et les autres déterminées par l'idéal poursuivi. C'est la combinaison de l'acte additif et de l'acte soustractif. Et en effet, la beauté ne peut s'exprimer dans la matière qu'en respectant les lois de la matière. Si donc la matière subit isolément soit des

Google

retranchements, soit des adjonctions, son équilibre passif est troublé ; elle devient un gouffre ténébreux tendant à s'emplir, ou un amas sans cohésion tendant à se désagréger. Donc,sans cesse, l'acte esthétique doit résoudre le problème du mal en combinant les retranchements et les adjonctions, et par là, l'être de la matière se trouve haussé à un degré supérieur d'existence.

Ici, les deux éléments en présence sont l'unité et la racine de 5 (principe d'individualité). La combinaison de leur somme avec leur différence, opérée exclusivement au sein de la réalité physique (cas où les deux éléments sont réels) donne le quaternaire et exprime la base physique de toute vie individuelle ; la nature virtuelle ou idéale de l'un des deux éléments (cas où l'un d'eux est imaginaire) conduit la vie individuelle à l'harmonie esthétique.

La caractéristique imaginaire appliquée à l'unité exprime le pouvoir unificateur de la pensée mis en présence de la multiplicité matérielle qui fournit par sa division les germes d'individualité. L'individualité se constitue par l'adjonction d'un principe idéal unificateur qui se liera à ce germe, sans s'identifier avec lui, mais en s'attelant à la matière tantôt pour réprimer (—), tantôt pour contenir (+) ses tendances. La combinaison de ces deux opérations : contenir et satisfaire, est ce qui établit dans toute individualité l'harmonie parfaite. C'est le *Coagula, solve,* des alchimistes.

La caractéristique imaginaire appliquée au principe d'individualisation montre l'unité globale et inexpressive de la matière, qui tend à se distribuer en individualités

Google

pour devenir la réalisation de telles ou telles idées définies. Les germes d'individualisation ne sont pas ici des désirs d'être soi, mais des désirs de réaliser telle idée.

Tels sont les deux pôles de l'acte esthétique, répondant aux grandes écoles opposées de l'art. Dans l'une, l'idée s'adapte à la matière, et l'intelligence cherche à tirer de la matière les harmonies qui s'accordent le mieux avec son essence (Vénus Aphrodite) ; dans l'autre, la matière se met au service de l'idée, et l'intelligence s'en sert pour conférer l'existence individuelle aux idées. (La Lune-Isis.)

Le nombre de Beauté 6 se présente donc comme réalisable par diverses voies remarquables : la forme 2×3, dédoublement du ternaire ; la forme 3×2, ternaire appliqué au binaire ; la somme des 3 premiers nombres $(1 + 2 + 3)$ et leur produit $(1 \times 2 \times 3)$; enfin la forme $(5 + 1)$ comme produit de deux racines imaginaires conjuguées. La Kabbale fait correspondre le nombre 6 à la lettre ו (vau), signe convertible exprimant la relation entre le passif et l'actif, leur lien. C'est une sorte de neutralisation par exaltation. C'est bien la Beauté qui unit le discontinu et le continu dans leurs développements universels [algorithme somme$(1+2+3)$ et factorielle $(1 \times 2 \times 3)$].

Les formations de 6 par 2×3 et par 3×2 sont plus primitives. Elles pénètrent jusqu'aux plus profondes essences et concilient, par la synthèse primordiale de l'unification absolue, l'opposition radicale et irréductible du binaire. — C'est l'étoile à 6 branches,

Google

si le ternaire est primitif et contemple son reflet, réalisant son désir et se limitant lui-même dans l'harmonie parfaite. Cela répond en musique à la division binaire de la mesure à 3 temps. — Au contraire, c'est l'hexagone convexe, si le binaire est primitif, si c'est la ligne qui est donnée. Alors, la multiplication par 3 ferme le cycle, et centralise par le contraste minimum. En musique, c'est la division ternaire de la mesure à 2 temps (mesure 6/8).

Le 6 réalisé par 5 + 1 participe des deux précédents. Il résout le contraste inharmonique créé par l'individualité, non plus comme le quaternaire en tonifiant, en élaguant l'expansion de l'individu, mais au contraire en déliant les entraves et en calmant le trouble occasionné au sein de l'universel, par l'adaptation et par la réponse du milieu aux affinités. C'est bien encore là l'expression de la Beauté, mais non plus de la beauté purement objective, cristalline, basée sur les lois absolues des nombres et des formes (Venus-Uranie, Minerve), mais de la beauté attirante, apaisante, breuvage calmant l'angoisse et saturant dans la paix harmonieuse l'âpre convoitise (Hera).

10 et 6 ne figurent en 3e dimension que pour donner, soit des moitiés de figures, soit des sections équatoriales ou méridiennes. Ils proviennent d'un dédoublement du 3 et du 5 dans la 3e dimension et introduisent le double courant en sens inverse qui donne l'équilibre mobile et fait apparaître le principe du rythme, l'un dans les principes, l'autre dans l'individualité.— Le dédoublement de 5, synthétisé en unité

complexe par l'alternance rythmique, indique le moyen de réaliser la finalité de la vie, qui est l'équilibre au sein de l'individualité par réflexion de sa nature. C'est l'esthétique transportée de la sphère idéale et imaginative dans la réalisation individuelle. C'est l'harmonie, non plus chantée par les lois, les concepts et les formes, mais effectuée par les appétitions et les actions individuelles parvenues à leur fin.

Aussi, en 4e dimension, 10 nous est apparu comme épanouissement des principes comme (3^2+1), comme la couronne du 9, 9 représentant les principes qui, chacun, rendent explicite leur triplicité essentielle. Le rapprochement de 6 et de 10, au point de vue des sommes $6 = 1 + 2 + 3$; $10 = 1 + 2 + 3 + 4$ indique le processus élémentaire de l'agrégation franchissant la triple enceinte des principes pour l'auréoler de la sphère kosmique (1).

Dans les formules, le facteur 15 $(= 1+2+3+4+5)$ se montre aussi et étend encore l'aggrégation jusqu'à

---

(1) L'attribution de 3 à l'essence des principes et de 4 au Kosmos est une donnée traditionnelle de l'ésoterisme. Néanmoins, l'esprit moderne ne se contente plus d'assertions. Or, la démonstration de ces dogmes traditionnels nous paraît établie par le schéma de la loi de Création qui constitue la formule résumée de la philosophie de Wronski. (Voir ce sujet parmi les œuvres de Wronski, notamment : l'*Apodectique* et la *Nomothétique*. — Voir aussi l'appendice de notre ouvrage la *Synthèse Concrète* consacré à l'exposition du schéma de Wronski. — Voir aussi notre article : *La Triade de la Réalité* (revue de Philosophie, mars 1906).

Google

la sphère individuelle. Sous le même rapport, $30 = (1 + 2^2 + 3^2 + 4^2)$ opère sur les carrés comme 10 sur les premières puissances ; il constitue l'élément intermédiaire en 3e dimension, indiquant ici la réflexion qui existe entre les foyers d'existence (sommets) et leur expansion (faces). En 4e dimension, 30 opère dans un des termes extrêmes, 10 dans l'autre. 30 représente ainsi l'affirmation réfléchie et consciente du développement dont 10 exprime la production. C'est là ce qui distingue entre eux le 120 et le 600-édroïde.

Douze, Huit, Vingt

Les aspects multiples du nombre 12 et ses manifestations géométriques dans les sommets de l'icosaèdre et dans les faces du dodécaèdre, ses relations avec le nombre 20, qui lui est conjugué dans ces polyèdres, et avec le nombre 30, qui correspond à l'élément intermédiaire, apporteront peut-être quelque jour l'explication des données traditionnelles de l'astrologie. La division du zodiaque et des maisons astrologiques en 12 régions distribuées par 3 et 4 groupes, et ces divisions correspondant, l'une aux harmonies (3 groupes de 4), l'autre aux polarisations et aux obstacles (4 groupes de 3), enfin, la division par 2 ou par 6 soit par opposition, soit par contiguïté, tout cela mériterait d'être vérifié et perfectionné au moyen des mathématiques modernes. On est tenté aussi de comparer la relation entre le cercle zodiacal (qui correspond aux courants relatifs à la

Google

révolution annuelle de la terre), le cercle des maisons (qui correspond au mouvement diurne et au rapport de l'horizon avec l'équateur et l'écliptique), à la relation conjuguée qui existe entre l'icosaèdre et le dodécaèdre

12, obtenu par 3 × 4, se rapporte plutôt aux causes efficientes ; par 2 × 6, plutôt aux finalités. Comme 3 × 4 ce sont les principes qui se quaternisent, qui se revêtent de la nature, comme 4 × 3, c'est le Kosmos qui s'ordonne suivant les Principes. Comme 2 × 6, c'est la Beauté appliquée au binaire primitif, ou inversement comme 6 × 2, la Beauté dualisée.—Mais 12 est encore remarquable comparé à 20 dans les relations de ces deux nombres avec 16 et avec 10. On a 12 $(4^2 - 4)$ et 20 $= (4^2 + 4)$ expriment la libration du quaternaire développé autour de sa source. Les relations $\frac{12}{20} = \frac{3}{5}$, soit $\frac{12}{3} = \frac{20}{5} = 4$, sont d'autres relations de l'équilibre quaternaire avec les principes universels et l'individualité.

12 = 10 + 2 ; 10 manifeste l'unification dans la plénitude du développement quaternaire. C'est un nombre de finalité. 12, en ajoutant 2, rompt la détermination qui parachève et rétablit la révolution cyclique produite par la combinaison du ternaire et du quaternaire.

Dans 2 × 10 = 20, on passe de l'agrégat du binaire à son ingérence.

Dans le dodécaèdre, 20 considéré comme 2 × 10 correspond à deux zones prismatiques, l'une allongée et étroite, donnant les deux faces extrêmes, l'autre, aplatie

Google

et large, donnant le décagone gauche. Une distribution quelque peu analogue est donnée par les faces de l'icosaèdre : deux pyramides et une zone médiane.Ici c'est 10 orienté suivant les pôles,combiné à 10 orienté suivant l'équateur. Cela semble schématiser l'antithèse du volume longitudinal et du volume périphérique, des courants méridiens et équatoriaux. 10 évoque une plénitude mais toujours une orientation doublement polarisée; 20 donne la plénitude complémentaire qui établit l'équilibre quaternaire. Dans l'icosaèdre et le dodécaèdre, le groupement par 20 s'effectue avec alternance entre les hémisphères ; de même qu'à deux dimensions, le décagone était obtenu comme deux pentagones opposés par les sommets.

Entre 12 et 20 (sommets dans la 3e dimension),il y a la distinction entre la sommation et la reproduction entre 120 et 600 (sommets en 4e dimension),la distinction a lieu entre la reproduction et la graduation toujours appliquées au nombre 2. En effet, $120 = 6 \times 10 \times 2$; $600 = 6 \times 10^2$. Le binaire n'agit plus comme dualité reproductrice ; il est incorporé au dénaire pour l'élever à sa 2e puissance, 100, qui est en même temps la somme des 4 premiers cubes : $(1 + 2^3 + 3^3 + 4^3) = 100$.

120 peut aussi se concevoir comme $(5^3 - 5) = (5^2 - 5)(5 + 1) = 20 \times 6$. Ceci rattache un élément extrême de la 4e dimension à l'élément extrême opposé dans la 3e. Les considérations précédentes nous dispensent de développer l'interprétation de cette forme. Elle offre un caractère d'asymétrie intermédiaire entre

$(5^3 - 5)$ et $(5^4 - 5^2)$. Ici, c'est le nombre esthétique appliqué au 20. — 20 est encore le 4[e] triangulaire venant après 4 et 10.

Une correlation analogue à celle de $(10 + 2)$ avec (10×2) se trouve aussi entre $4 + 2$ et 4×2 pour l'octaèdre et l'hexaèdre. 8 et 6 paraissent en fonction de 4 jouer un rôle analogue à 12 et 20 en fonction de 10. La Beauté en face de la base kosmique apparaît comme une addition, de même que le cycle complet (12) en fonction de l'accomplissement parfait (10).

Le 8, comme 2×4 et le 20 comme 2×10 doivent avoir aussi quelque parenté. Le quaternaire dedoublé, établit au sein de la stabilité kosmique, une sorte de va et vient : 8 se retrouvera surtout dans les mouvements oscillatoires. Dans l'hexaèdre et l'octaèdre, il apparaît comme un retour de l'établissement quaternaire.

8 représente dans la théorie des contrastes de M. Ch. Henry, le contraste maximum simultané dans le cas où l'un des deux segments reste fixé à l'origine.

Dans le plan, c'est l'angle à 45° évoqué par la division trice de l'angle droit. En effet, 2 perpendiculaires opposent 4 directions, évoquent comme complément des angles droits formés au centre, des angles droits périphériques. Ces 4 carrés répondent à l'unité complexe $1 + \sqrt{-1}$; le module ou résultante qui est la bissectrice de l'angle droit se trouve évoqué spontanément, et la figuration de 2 perpendiculaires entraîne immédiatement celle de 2 autres qui les croisent à 45°.

Digitized by Google

Mais là s'arrête la bipartition naturelle, car les angles de 45° font disparaître le caractère qui a provoqué cette bipartition,

8 présente la contre-partie de 10 par rapport à 3^2. On a, en effet $(3^2 + 1) = 10$ et $(3^2 - 1) = 8$. Ainsi 8 et 10 représentent la libration-unité autour de 3^2. Nous avons étudié précédemment ces librations-unités, mais en fonction de l'individualité caractérisée par 5. Ici, c'est en fonction des principes explicitement développés, chacun d'eux épanouissant le ternaire, soit l'essence même de la principiation. C'est par ce point de vue que s'explique le rapprochement, fréquent dans l'ésotérisme, de 8 avec 10 comme nombre de perfection. 8 représente pour ainsi dire cette perfection, fermée, à l'état d'incubation, non encore épanouie; et l'idée de 8 se trouve liée à celle de souffrance. Le caractère de perfection attribué à 8 s'explique encore en ce qu'il donne le ternaire de puissance par rapport à 2, car $8 = 2^3$.

La construction de l'angle de 45°, qui correspond à la division du cycle par 8, montre ce nombre comme lié à $\sqrt{2}$, nombre de la brisure médiane, triton, intervalle dissonant, qu'il faut apprivoiser en le transformant en une consonance attractive, qui se résoudra sur la tierce et la tonique.

L'importance du nombre 8 est encore manifestée par la numération chinoise des Koua, qui paraît antérieure à la numération décimale, et qui représente un degré supérieur de numération binaire (1).

(1) Voir La *Numération par huit* par Aimé Mariage (1857), où

Google

Les nombres de la 4e dimension

120 par 10 × 12 réunit dans la 4e dimension la finalité déterminée et orientée et le cours du cycle universel qui doit également animer toutes les directions. C'est la synthèse du quaternaire par sommation et du quaternaire par combinaison. 120 par 24 × 5, soit (5^2-1) 5 répond, d'autre part, à l'échelon intermédiaire entre 5 (5—1) et $5^2(5^2-1)$, et, à la suite de 3, de 6 et de 24, il est la 5e factorielle. C'est la combinaison des divers degrés genésiques : dualité, principes, kosmos, jusqu'au 5e, celui de la vie individualisée; 600 représentera une intensification de ce développement en répétant le 5 comme norme directrice et indépendante, et non plus seulement comme terme final du produit. En effet, $600 = 5 \times (1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5) = 5 \times 120$.

120, comme 6 × 20, apparaît comme nombre esthétique; il se rapproche encore de 6 par les connexions entre la sommation et la graduation. C'est un des nombres très rares qui aient ce caractère. 120 est en effet le 15e nombre somme et le 8e nombre triangulaire en même

---

l'auteur attribue les nombreuses anomalies dans les chronologies des anciens textes à la confusion opérée par les traducteurs entre des nombres exprimés en numération par 8 et d'autres en numération décimale. Il parvient en lisant certains nombres en numération par 8 à identifier beaucoup de mesures en apparence étrangères les unes aux autres.

Google

temps que la 5e factorielle. (6 est 3e nombre somme et 3e factorielle.)

Le développement des factorielles s'étend plus loin avec 720, qui, pour un des éléments intermédiaires en 4e dimension, donne $(1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6.)$ Ici, c'est l'extension, jusqu'à la réalisation esthétique de la combinaison de tous les degrés hiérarchiques. 720 se présente encore comme 72×10, et 72, c'est 24×3, soit le ternaire appliquée au nombre de la plénitude quaternaire. C'est encore $3^4 — 3^2 = (3^2 + 3)(3^2 — 3)$, forme dont nous avons analysé les caractères.

720 présente en fonction des puissances de 3 et de 5 des formes intéressantes :

$720 = (3^6 — 3^2) = (9^3 — 9) = 729 — 9.$

$720 = 5^4 + 5^3 — 5^2 — 5.$

$720 = 5^3 (5 + 1) — 5 (5 + 1).$

$720 = (5 + 1) (5^3 — 5) = 5 (5 + 1) (5^2 — 1).$

$720 = (24 \times 10)\, 3$; $1200 = (24 \times 10)\, 5.$

Or, 24×10 : c'est, nous l'avons vu, la synthèse des deux quaternaires parfaits, l'un par combinaison, l'autre par agrégation. 7200 combine cette synthèse au nombre des principes ; 1200 la combine au nombre de l'individualité. D'autre part, 720 et 1200, en fonction de la 5e factorielle (120), sont entre eux comme 6 et 10, et cela peut se traduire ainsi : la combinaison des 5 premiers modes d'existence dans 720 sert d'élément à l'harmonie formelle, dans 1200 à la perfection accomplie. Les relations avec le senaire et le denaire sont ici distinctes et coexistantes. En 3e dimension, le nombre 30, qui constituait le terme inter-

Google

médiaire, condensait en lui-même ces deux relations, et pouvait être considéré soit comme 3 × 10, principes et perfection, soit comme 5 × 6, individualité et beauté.

En définitive, la 3e dimension paraît réaliser les synthèses, en contractant les éléments dans une unification plus ou moins obscure, répondant à ce domaine psychique où l'objectif et le subjectif s'entrecroisent d'une manière inextricable. Tout corps à 3 dimensions conserve quelque chose de caché ; la forme ne s'y manifeste qu'en voilant la structure, et la structure ne se montre que par la dissection.

Il semble au contraire que le monde à 4 dimensions réponde à un épanouissement et à une neutralisation équilibrée entre la tendance expansive et la tendance centralisatrice. L'objectif et le subjectif doivent s'y développer distinctement et face à face, la forme et la structure y transparaître l'une à travers l'autre, coexister et se réfléchir. Idéation et Réalisation, Beauté et Perfection ne doivent pas, comme chez nous, se confondre ou se substituer l'une à l'autre, mais se répondre dans une double harmonie, l'une figurative, l'autre effectuée, formant deux liens distincts entre les deux pôles de l'individualité : le point et l'enveloppe.

F. Warrain.

Google

LA GENÈSE PAR L'AME

(Suite)

L'âme avait donc sacrifié son organisme et avait,avec le reste de sa force immortelle, conquis la terre, préservant son étincelle vitale dans les formes végétales. Ses corps gigantesques s'incarnèrent alors dans d'énormes fougères tandis que l'irritation de ces êtres et leur opposition à la nature se montrèrent dans les fortes épines qui garnissaient les hautes forêts dont la terre se couvrit. Ce globe alors circula parmi Tes étoiles frémissant, pelu et sombre, car les brouillards et l'humidité planèrent, comme les plis d'un drap funéraire, sur les cimes de ces premiers transgresseurs de l'ordre de la nature. Mon œil ose à peine plonger dans ces forêts terrifiantes. Là parfois,une branche s'oppose orgueilleusement à la tempête et bat l'air d'un bruit de tonnerre; là aussi, la semence éparpillée par les fougères éclate en émettant un son assourdissant; là l'humidité même émanant

Google

du sol avec force fait que les rochers se fendent, que les blocs de basalte projetés en l'air retombent, se brisant en poussière et en sable menu. Ces brumes, ces brouillards, ces nuages me paraissent être l'effet d'un gigantesque travail de l'âme, dans ce règne du Pan des forêts, alors qu'elle chercha plutôt à développer les formes matérielles qu'à cultiver sa propre essence angélique. Tout ce qui devait tomber sous le pouvoir de la mort, les troncs réduits plus tard en charbon, les feuilles changées en pourriture, furent alors l'objet principal du travail de l'âme, tandis qu'elle-même, s'élevant déjà au-dessus de ces formes, attendait la miséricorde divine, attendait l'incendie et le déluge.

Les corps morts de la première création, les formes pétrifiées des monstruosités marines furent détruits par une colonne de feu ; et Encélade, le second destructeur des formes animées vint lutter flambant le front couronné de nuages, c'était le déluge — ses pieds embrasés desséchèrent le fond des mers, et cette terre flamba des siècles et des siècles d'un rouge incendie, qui rayonnait vers les hauteurs célestes ; cette terre, travaillée et éclairée depuis des siècles par l'esprit d'amour, s'illumina du feu des douze pierres précieuses, de même comme saint Jean vit qu'elle brûlera au déclin des mondes.

O mon âme ! tu avais déjà mis la pensée et même le sentiment dans les germes informes de tes premiers essais. La pensée se révélait déjà dans l'idéation des formes nouvelles, et c'était le sentiment qui s'adressait en amour fervent au Créateur et Père pour les faire

Google

surgir en manifestation. Mon âme, Tu concentras alors ces deux forces, mettant chacune dans un point précis de ton corps : l'une dans ton cerveau et l'autre dans ton cœur ; et ce que tu t'es approprié par leur aide dans les temps primitifs de la création, le Seigneur ne t'a plus ôté, mais il t'a contraint par la pression de la nécessité et la souffrance à te créer des formes meilleures et de faire surgir une plus grande puissance créatrice de ta nature. Terrifiée et irritée par la résistance de la matière, tu te mis à rêver des rubans argentés au fond des mers et tu initias ainsi le troisième règne des serpents effroyables. Il semble presque comme si ces mêmes troncs d'arbres brûlés ressuscitent au sein des flots, changeant leur fibre de bois en système nerveux et posant leur pensée et leur cœur au niveau du sol, car dorénavant la pensée allait en avant en éclaireur, ayant pour lanternes les yeux, qui, prudemment, précédaient le cœur, ce qui témoigne de toutes les terreurs jadis éprouvées par l'âme. Seigneur ! je vois sortir de l'eau la tête d'un gigantesque reptile, la première tête qui ose sortir des ondes placides et qui se sent maîtresse de toute la nature reine de toutes les perfections. Je vois, comme elle fait faire tranquillement le tour des cieux à son regard, mais ses yeux se rencontrent avec le disque solaire, alors effrayée, elle se cache au sein des ténèbres.

Seulement, après de longues années de la vie centenaire du serpent, la même tête ose une seconde fois affronter la lutte contre le soleil. Elle ouvre sa gueule, elle siffle, et par ce sifflement elle s'aperçoit qu'elle possède le don de.la voix, que l'activité de l'âme devait acquérir

un jour. Tremblante, elle retourne au fond des eaux, méditant si parmi les trésors élaborés antérieurement il se trouvât quelque chose digne de Toi, Seigneur, pour t'être offert en échange de la voix, de ce chant des émotions et de l'intelligence, qui, après d'innombrables siècles chante aujourd'hui Tes louanges et sert d'instrument et de lien aux âmes qui aspirent vers Toi.

Depuis ce temps, ô Seigneur, le monde ce remplit de soupirs ; j'entends les lamentations sur les rochers qui bordent l'océan; elles appellent Ta miséricorde du fond de l'air dense, car l'âme souffre grandement dans ses formes de plus en plus conscientes. Déjà, près du cœur, la mamelle nourricière s'est formée ; déjà le sang des amphibies se rougit pour se changer ensuite en lait (ce sang qui, un jour, plus purifié encore, jaillira en liquide diamanté des plaies du Christ). Alors surgit aussi une loi fatale, qui semble atroce et lamentable à ceux qui ne l'approfondissent point, une loi qui fit que l'âme qui s'était élaboré un corps perfectionné, sentant à ses côtés les bas instincts des formes qu'elle avait quittées, se prit de mépris pour ces dernières et se rua sur elles comme Kaïn. Les êtres plus avancés dévorèrent les cerveaux des moins évolués, et essuyèrent leurs lèvres ensanglantées avec la chevelure de leurs frères cadets. Ce fut là le premier fratricide dans la nature, nuisible, il est vrai, aux âmes meurtrières, car cela les enchaîna à celles de nature plus basse ; mais à tes yeux, Seigneur, aucun mal n'en résulta dans l'enchaînement des renaissances, car par la mort accélérée des corps, l'évolution de la vie de l'âme fut hâtée. La *mort* devint la

Google

loi de la forme,elle devint pour ainsi dire reine des masques, fourreaux et vêtements de l'âme et jusqu'aujourd'hui elle reste un spectre sans pouvoir réel dans la création.

Tu sais, ô mon Dieu, que je n'ai pas entrepris d'écrire toutes les productions de la nature. Sera-ce la tâche des siècles à venir d'éclairer l'enchevêtrement des formes subies par l'âme créatrice Quels furent les sacrifices qu'elle t'offrit ? Que gagna-t-elle ? Que perdit-elle ? Quel fut son gain ultérieur ? Aujourd'hui, cet enchaînement est encore un mystère, et l'âme humaine serait terrifiée si Tu voulais nous montrer, ô Seigneur, tout d'un coup ces labeurs passés accomplis autrefois par elle-même. Si Tu voulais lui dévoiler subitement cet abîme de science, Tu serais forcé de la tenir par la main pour la guider comme un enfant,et ses yeux seraient aveuglés par le rayonnement de Ta Vérité.

Et moi, qui ne suis qu'un admirateur de tes œuvres, je me réjouis des quelques lueurs de vérités entrevues par moi quand j'observe les choses qui m'entourent ; souvent ce n'est qu'un brin d'herbe ou un oisillon qui gazouille sur une haie. Mais quel plaisir, ô Seigneur, de comprendre comme toutes ces choses sont sorties d'une seule idée,et qu'elle s'expliquent si bien par la puissance créatrice de l'âme. Tu le sais bien, car c'est Toi qui a retenu le souffle sur mes lèvres, me permettant de vivre encore quelques jours afin que je puisse trouver la joie d'investiguer quelques mystères de la nature.

Jules SLOWATZKI.

(*A suivre.*) (Trad. par A. D'ULRICH.)

Google

DEUXIÈME PARTIE

PARAHI TÉ MARAË

L'Aroaï tonnait dans la nuit du déluge,
Inaccessible et seul, phare, temple, refuge,
Parmi l'horreur de l'épouvantable marée,
Et, lui dédiant leurs âmes désespérées,
Quelques-uns, les meilleurs de tes fils, race impie,
Race oublieuse du vrai chemin de la vie,
Atteignirent la cime et purent voir encore
Sur l'abîme des eaux se lever les aurores.

Bientôt recommença la coutumière extase :
Lumière ! Amour ! Bientôt le seuil fleuri des cases
Sonna du rire clair des enfants. L'Ile heureuse
Respirait à nouveau la lumière amoureuse,
Et du sommet sacré, les dieux veillaient sur elle,
Car elle fut durant de longs âges fidèle,
Et, gravissant aux jours marqués la cime rude,
Aux Invisibles de la haute solitude

Google

Les générations longtemps, selon le rite,
Versèrent le flot des libations prescrites.
Vint le crime et vint la peine.

Ceux qu'on oublie,
Les dieux se sont vengés sur ta gloire abolie,
Race défaite, race réduite et captive,
Et tu ne mires, sur l'enchantement des rives,
Que l'indolence d'un sourire nostalgique,
Où le ressouvenir de ta grandeur tragique,
Ecrit en traits d'inaltérable orgueil, demeure.

Qu'attends-tu, sachant la fatalité de l'heure,
Et que les dieux trahis ignorent l'indulgence ?

Ah ! reconquiers ton vieil honneur dans leur
[vengeance !
Hors du temps lâche, qui lentement te décime,
Bondis jusque vers l'éternité de la cime
Qui tonne encore comme en la nuit de l'antique
Désespoir, et plus haut que le flux méphitique
De l'injure, de l'esclavage, de la honte,
Retourne à tes dieux, race expirante, remonte !

Charles Morice.

Google

BIBLIOGRAPHIE

L'Evangile de l'Esprit (1)

Notre ami, frère et maître Alta vient de faire paraître l'*Evangile de l'Esprit*, l'Evangile de Jean, dont nous avons donné, dans la *Voie*, au cours de l'an 1906, de nombreux extraits et l'admirable préface.

Je ne puis, on le comprendra, ni résumer ni analyser ici ce merveilleux commentaire, où, pour la première fois peut-être, se trouve institué en langage vulgaire le sens véritable de la synthèse ésotérique qu'est le quatrième Evangile. Jean de Pathmos, solitaire au fond de son île méditerranéenne, n'eut, parmi les premiers chrétiens, c'est-à-dire parmi les ex-juifs et les tenants

(1) *Saint Jean*, traduit et commenté par *Alta*. Paris, Chacornac, 1907.

Google

des Synoptiques, que des envieux et des ennemis. Dans les douze qui suivirent plus ou moins étroitement le Christ, combien compte-t-on d'âmes fidèles, entre Judas qui trahit et Pierre qui renia ? Peu, sans doute. Mais combien compte-t-on d'esprits pieux et clairvoyants qui comprirent et conservèrent intacte la doctrine du Galiléen ? C'est une question à laquelle nous ne répondrons pas, à laquelle personne n'a répondu, à laquelle on ne répondra jamais, parce que cette religion chrétienne, qui passa pour être l'émanation des enseignements du Christ, fut l'œuvre exclusive (et l'histoire et les Ecritures le démontrent, même sans le vouloir) d'un certain Saul, qui jamais ne vit ni n'entendit le Christ, et malaxa les cerveaux obéissants de ses compatriotes avec la forte poigne d'un centurion romain.

Il apparaît bien que, dans la chrétienté actuelle, on lit plus volontiers les Synoptiques que l'Evangile de Jean. Cela se comprend facilement. Les trois Synoptiques sont, tout au plus, des éphémérides manquant de sûreté dans les dates, manquant d'intelligence dans les raisonnements, et tâchant à s'en rattraper par une précision de détail sur les faits les plus vulgaires.

A lire les Synoptiques, je ne dis pas en croyant, mais en lecteur impartial, il semble que Marc, Luc et Matthieu n'ont rien compris de ce qu'ils ont vu, et que, ignorant de l'esprit qui vivifie, ils ont rapporté soigneusement la lettre qui tue. Mais qu'importe aux modernes ?

Aujourd'hui qu'il convient qu'il y ait trois cents évêques en Italie et vingt-cinq mille prêtres séculiers en France — sans compter les moines, les tiers ordres

et les moniales — on ne peut pas exiger, vu le nombre, le recrutement et, hélas ! l'instruction spéciale de chacun d'eux — qu'ils soient des apôtres ou des philosophes. C'est pourquoi, entre le métaphysicien ésotérique Jean et les trois chroniqueurs, l'esprit de ces prêtres et de ces moines n'hésite pas : ils vont à ce qui leur convient, à ce qui est à leur hauteur intellectuelle ; et ils se nourrissent et ils nourrissent la foule des fidèles avec les petites histoires de Marc et de Matthieu.

Si les enseignements du Galiléen n'ont jamais été mieux synthétisés que dans l'évangile de Pathmos, il faut savoir aussi que le Christ, cet Essénien surhumain dont la vie cachée se passa aux sources mêmes de la Connaissance et du Mystère, n'a jamais été plus complètement défiguré que dans l'Eglise Romaine bien qu'elle prétende avoir complété et perfectionné sa doctrine. Crucifié un jour sur le Golgotha, Jésus est crucifié tous les jours à Rome depuis bientôt dix-huit siècles. Jean de Pathmos fut peut-être le dernier disciple complet du Maître, et l'empereur Constantin ne se convertit point au Christianisme, mais bien convertit le Christianisme à l'empire.

De ce jour, l'enseignement universel du Christ fut particularisé au profit d'une puissance de ce monde, laquelle bientôt se personnifia dans les évêques de Rome, dans les Papes omnipotents et temporels. Alta peut bien dédier ironiquement son magistral commentaire au « pape de génie qui remettra l'Eglise catholique sur le plan spirituel », et se déclarer son très humble annonciateur ; à la voix de cet annonciateur, aucun annoncé ne se présen-

Google

tera, du moins sous la forme catholique actuelle; la fiction du pouvoir papal, qu'il soit matériel ou œcuménique, a pour toujours fait dérailler l'Eglise du Christ dans les voies humaines ; le Christ ne réapparaîtra pas sur la terre, tant qu'un homme osera s'y dire son Vicaire : cette institution portait avec elle la mort spirituelle du Christianisme ; la chrétienté à la romaine n'est qu'une chapelle inquisitoriale ; les plus beaux caractères s'y défigurent : hors le Christ, il n'y a point de salut pour l'Eglise chrétienne ; hors le Christ, c'est-à-dire hors l'enseignement du Maître et le détachement des biens de ce monde ; les princes des prêtres modernes, continuateurs du sanhédrin juif, ont rétabli, à leur dam, le pharisaïsme qui assassina Jésus ; car, sans parler de la naïveté des Pie et de l'ordure des Alexandre, ils ne savent que s'asservir l'Eglise, cette Eglise que les plus grands papes eux-mêmes ont avilie, Hildebrand en faisant d'elle une caserne, Léon X en faisant d'elle un bazar.

L'admirable « mission du Roi des Juifs » est victime de ce sectarisme intransigeant. « Religion et orthodoxie sont choses si différentes, que c'est l'orthodoxie qui condamne la religion dans la personne de Jésus ; c'est l'orthodoxie encore qui, après avoir crucifié Jésus, tuera, si c'était possible, la religion de Jésus, en l'étranglant de ses formules et de ses tyrannies. »

Quos vult perdere Jupiter dementat. Si un évêque ou un prêtre à la Pie X lit le livre d'Alta, il n'y comprendra rien, ou le jettera au feu, qui purifie tout — tout, sauf la stupidité finale des clercs aussi bien que celle des laïques. Alta se consolera de cette ignorance de ses collègues

par l'affectueuse admiration de ses pairs. En tout cas, ce sera un réconfort suffisant à son esprit de véritable catholique de savoir que, en traduisant et en commentant le « *Discours après la Cène* » (totalement incompris et soigneusement oublié par les Synoptiques), il a livré, à la pieuse admiration de ceux-là mêmes qui ne sauraient partager sa foi spéciale, une des plus belles synthèses transcendantales — la plus belle peut-être — qui aient été mises sous les yeux de l'incomplète et indifférente humanité.

MONTAGNY.

Essai sur le Cantique des Cantiques

La plaquette que nous donne Sédir sur son interprétation du Cantique des Cantiques et que, très justement, il n'a pas mise dans le commerce (*non margaritas*, etc.), — est peut-être une des plus délicates et des plus complètes productions de l'écrivain mystique. J'ai déjà fait remarquer dans une autre occasion, combien Sédir est ici dans son élément, et sur le plan particulièrement naturel et cher à son esprit.

Je ne veux pas lui chercher noise pour certains détails et pour certains passages, comme celui-ci, où il dit que, d'après les Orientaux, le Verbe naît dans le cœur : quels Orientaux, sinon les Orientaux de l'Occident, ont parlé du cœur autrement que comme d'un assez

fort viscère nécessaire à l'existence humaine actuelle? — Ou encore comme cet autre passage où il prête à Laotseu des vues sur l'extase. Si je ne m'abuse, l'extase paraît être la communication intuitive de ce qu'on n'a jamais ni su, ni étudié, ni soupçonné. Or Laotseu savait; donc l'extase lui était inutile ; et, en réalité, il n'en a jamais parlé.

Mais laissons ces choses, et insistons, au contraire, sur les beautés et sur les véritables trouvailles de l'étude récente de Paul Sédir. Les sept sens du Cantique des Cantiques, parmi lesquels le sens magique, sur lequel notre auteur mystique n'insiste pas, mais auquel on sent qu'il donne une place importante ; l'excellente définition du mariage total, c'est-à-dire sur les quatre plans, physique, sentimental, intellectuel, spirituel ; l'explication de la présence du Verbe, qui est une explication du fameux proverbe, rendu, bien entendu, à son intégrité : « Le Tout est dans tout » ; l'excellente tentative de la détermination du sens intérieur des Parfums dans le texte salomonique : la parfaite négation de l'existence du temps et de l'espace : et, enfin et surtout, cette phrase où se retrouve, dans toute sa pureté, la Tradition primitive de l'humanité : « Dieu est le Père de l'âme ; la Nature est sa mère : Dieu lui a donné sa substance ; la Nature lui a donné sa forme. » Wen-Wang, le premier des Mages, a dit la même chose, et la formule occulte en est restée : « Vo dzan Thien diâ thi Thuy. »

Google

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

Il conviendrait de lire tout entier l'article « *Politique et religions* », non pas tant pour y lire la manière dont Marie Alacoque lavait les planchers (Elle nettoyait, dit son biographe Lanquet, les vomissements d'un malade avec sa langue) que pour approuver la conclusion si intéressante que voici :

« Toutes les religions sont des essais, des cas particuliers, ou, si l'on veut, des romans métaphysiques, concourant toutes, chacune dans la mesure de leurs conceptions propres, à l'établissement d'une plus grande conception métaphysique rationnelle qui, devenant une religion générale, guidera l'humanité toujours incertaine vers un idéal moins problématique. C'est pourquoi il faut travailler constamment à éclairer ce grand problème de la vie et réagir avec force contre ces superstitions vulgaires qui nous éloignent de la solution en nous faisant retourner aux âges primitifs.

Google

« Un jour peut venir, et il viendra, n'en doutons pas, où un esprit plus synthétique sera capable de coordonner toutes les théories connues avec celles qui sont en germe, et qui lui auront préparé les voies pour en tirer enfin une vérité supérieure en harmonie avec les tendances de notre race.

« C'est la raison pour laquelle il ne faut rejeter de prime abord, avec une dédaigneuse indifférence, les découvertes de l'esprit humain, quelque étranges qu'elles puissent paraître au premier aspect. Nous sommes toujours plus ou moins aveuglés par l'hypothèque ancestrale, que ceux qui nous ont précédés ont pris sur notre clairvoyance; il faut tendre à nous en dégager, et tout fait pressentir que nous sommes sur le seuil d'une évolution bien plus radicale que toutes celles dont nous subissons encore les influences. »

***

La Revue de philosophie.

Quelques réflexions de M. Ch. Boucaud sur l'*Etre et l'amour* méritent d'être retenues :

« L'être et l'amour, voilà les deux pôles autour desquels roule esthétiquement l'univers. L'amour de l'être est la grande force universelle. Les êtres inférieurs se bornent mécaniquement, organiquement ou sensuellement à l'amour-propre de leur être particulier ; leur appétit est satisfait de se conserver et de se propager ; — conscients de leur propre insuffisance, envieux d'être plus, les êtres supérieurs se surpassent intelligemment eux-mêmes par l'amour esthétique de l'être pour lui-

Google

même et par l'admiration de ce qui les dépasse ; — conscient de sa propre plénitude, amoureux possesseur d'une beauté en laquelle il a « mis toutes ses complaisances », l'être infini se communique charitablement aux esthétiques amours allumés par lui-même dans les intelligences.

« L'amour du beau, le sentiment esthétique, l'amour de l'être pour lui-même, est donc le sentiment propre et radical de l'être intelligent. Le sens esthétique est le grand ressort de la vie proprement spirituelle. Tandis que l'animal ne s'intéresse qu'au *bien* de l'individu et de l'espèce, l'esprit s'intéresse au *beau*, c'est-à-dire à l'être pour lui-même et non pas seulement en tant qu'il lui est bon. Aussi toute vie de l'esprit est-elle essentiellement esthétique : c'est évidemment le cas de la vie artistique ; mais c'est aussi le cas de la vie scientifique et de la vie mystique. Qu'est-ce, en effet, qui incite le savant à risquer des hypothèses et à mesurer des observations, sinon l'espoir d'annexer encore de l'être aux connaissances de la théorie et aux puissances de la pratique ? Et qu'est-ce qui incite le mystique aux élans de son cœur et aux mortifications de sa chair, sinon l'espérance de mêler sa vie à la vie éternelle de l'être infini ? La psychologie du savant et celle du saint ne diffèrent guère de celle du poète : tous trois sont essentiellement des amoureux de l'être : le poète en suggère l'intéressant et mystérieux problème ; le savant l'explore, et le saint le résout. L'art, la science et la religion sont les trois grandes étapes de l'intelligence à la poursuite de l'être.

***

Google

Le Mercure de France.

A lire en entier un ingénieux essai de classification des poésies de Baudelaire, par M. Gilbert MAIRE.

***

La Lumière.

Un article de notre collaborateur et ami FABRE DES ESSARTS sur la mission salvatrice de la femme, dont voici le passage principal, éminemment gnostique :

« Nous croyons très sincèrement — et les enseignements secrets de la Gnose ne sont point pour combattre cette foi — que la femme, qui, jusqu'à présent, n'a joué dans la marche ascendante de l'humanité que des rôles accidentels et parcellaires, est missionnée pour remplir un jour quelque auguste devoir messianique. Quel que soit son nom, d'où qu'elle vienne, elle apportera aux hommes la bonne nouvelle des temps futurs. Par elle sera prêché l'Evangile de douceur, de pitié souveraine pour tout ce qui souffre, de bonté universelle allant jusqu'aux animaux, ces frères inférieurs, comme les appellent les Bouddhistes, et ainsi, en notre Occident, sera ajouté à l'Evangile de Jésus le chapitre qui lui manquait.

« Et par la femme s'affirmera l'avènement du Paraclet, *Notre-Dame le Saint Esprit*, ainsi qu'est désigné Pneuma-Agion dans la Gnose de Valentin II.

« Ce Pneuma, qui, dans l'indécision des générations écoulées, a gardé le genre neutre, se sexualisera, prendra le nom de la Femme.

Google

« Et alors l'être unifié passera entre les colonne de la porte dont il sait les noms ; il ouvrira la porte du Temple, et il contemplera la Vierge de Lumière, symbole éclatant de la Divinité. »

***

L'Echo du merveilleux.

M. Gaston Méry, qui est un merveilleux pince-sans-rire, résout le problème de l'aviation par les sciences psychiques (lévitation des tables, par Mlle Sabourault. — Lévitation des corps humains, par le colonel de Rochas. — Lévitation des pierres du temps des Atlantes, par M. Sinnett).

***

Metaphysische Rundschau.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. De savants commentateurs viennent de trouver trace d'armes à feu et de poudre de guerre dans le Mahabarata.

Der durch seine Fürsorge für den Buddhismuss bekannte König Asoka (259-222 v. Chr.) spricht in seinem Edikt von « Feuerwerken und anderen himmlischen Schaustellungen ». Auch im Mahabharata, Harivamsa und Ramayana werden häufig feurige Waffen erwähnt, also schon im 2. Jahrh. n. Chr.

***

Google

Les Nouveaux Horizons.

Extrait d'un article sur la *Formation artificielle d'êtres vivants :*

« Un chimiste savant et ingénieux, M. Leduc, est parvenu, par l'emploi des forces physiques, à reproduire les formes des divers tissus cellulaires constituant les êtres vivants. Ces cellules ainsi obtenues possèdent les principales fonctions des cellules vivantes.

Voici comment opère M. Leduc : dans des solutions de gélatine à 5 ou 10 %, il sème des gouttes de solution de ferrocyanure de potassium à 5 ou 10 %. Il se forme un tissu cellulaire. Chaque cellule a sa membrane d'enveloppe, son protoplasme et son noyau.

Allant plus loin encore, M. Leduc a fabriqué des graines artificielles formées d'un tiers de sulfate de cuivre, de deux tiers de sucre et d'eau. Il a semé ces graines dans un plasma artificiel constitué par de l'eau de la gélatine, du ferrocyanure de potassium et un peu de sel. Les graines ont germé et poussé, émettant des racines et des tiges verticales de 20 à 30 centimètres de hauteur, garnies de feuilles latérales. Ces véritables « plantes » ont un appareil circulatoire où le sucre s'élève comme la sève dans les végétaux. Bref, ces cellules artificielles se comportent ainsi que des êtres vivants : elles se nourrissent, croissent, sont sensibles, réparent leurs blessures. Elles constituent donc, selon les paroles de M. Leduc lui-même, *un intermédiaire entre le monde vivant et le monde minéral.* La doctrine de l'évolution des êtres se trouve ainsi confirmée une fois de plus par une très belle expérience, que nous ne pouvons nous

Google

empêcher de rapprocher des travaux alchimiques On sait, en effet, que les alchimistes anciens fabriquaient des végétaux artificiels, même des *homuncules*, d'après leurs affirmations. Sans doute connaissaient-ils le secret de recettes mystérieuses leur permettant de former des sortes de plasmas et de croissances que l'imagination féconde et l'amour du merveilleux leur faisaient assimiler à des êtres complets, à de vrais homuncules.

Il n'est nullement impossible que l'on arrive à fabriquer par synthèse la vie. Car la vie se manifeste fatalement lorsque les forces requises pour la produire sont convenablement disposées. Une telle découverte ne conduit nullement à l'athéisme et au matérialisme, comme le pensent beaucoup de bons esprits qui s'en effraient. Connaître les lois de la nature, savoir manier les énergies de l'univers vivant, n'est-ce point là une sublime œuvre, une « prière » scientifique au Dieu immanent !

***

Luce è umbrà.

Cette revue donne, sous le titre « Mein letzter Seufzer », une composition musicale médiumnique attribuée à l'esprit de Schumann. Nous n'avons pas qualité pour dire si c'est bien Schumann qui est revenu dans le piano de *Luce è umbrà* ; mais il est certain que, dans les quelques lignes musicales en question, il n'y a pas de fautes d'harmonie, et que le *dessin* est un agréable pastiche de la manière de Schumann.

***

Google

Ultrà.

Nous avons déjà fait remarquer l'ardeur du mouvement théosophique en Italie. Une nouvelle preuve nous en est donnée par l'apparition de cette nouvelle revue, qui est éditée à Rome, sous la direction de D. Calvari, et dont voici le premier sommaire :

Il nostro punto di vista. Decio Calvari. — De Ecclesia. Augusto Agabiti. — Rincarnazione. Olga Calvari. — L'Alchimia. Benedetto Bonacelli. — L'Arte di vivere. Teophrastus Medicus. — Rinnovamento spiritualista. Doctor. — Movimento teosofico e Bibliografia. M. S. T.

***

Reçu en outre :

Revues de langue française : *Les Entretiens idéalistes, Revue de spiritisme, Vie nouvelle, Phare de l'Espérance.*

Revue de langue espagnole : *El siglo espirito.*

Revue de langue russe : *Rebus.*

LEO CAIE.

Google

LES MÉDIUMS TRICHEURS

De la *Revue*, par M. Camille Flammarion :

J'ai étudié, depuis une quarantaine d'années, à peu près tous les médiums dont les expériences ont eu le plus de retentissement. En général, je dois avouer que j'ai été absolument déçu. Quand je prenais les précautions nécessaires pour mettre le médium dans l'impossibilité de tricher, je n'obtenais aucun résultat ; si je faisais semblant de ne rien voir, j'apercevais du coin de l'œil la tricherie. Et, en général, les phénomènes qui se produisaient arrivaient en des moments de distraction où mon attention s'était un instant relâchée. En poussant un peu loin l'enquête, j'ai vu, de mes yeux vu, les clichés préparés de Buguet ; vu, de mes yeux vu, Slade écrire au-dessous de la table, sur une ardoise dissimulée, etc. Pourtant, ceux qui pensent que les fraudes des médiums annihilent la médiumnité se trompent. La médiumnité existe, aussi bien que l'hystérie, aussi bien que l'hypnotisme, aussi bien que le somnambulisme. La tricherie existe aussi.

Google

UJILUU

N° 34 MARS 1907

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

France. .	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS.....	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

Google

Bibliothèque de La VOIE

PARIS (VI)

5, rue du Pont-de-Lodi.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTE

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

Préface par MATGIOI

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS

DE LA

GNOSE

Par † **SIMON**, év. de Tyr et d'Orient,

Et † **THEOPHANE**, év. de Versailles,

Avec des notes documentaires

Par † **SYNESIUS**, Patriarche Gnostique.

Google

PREMIÈRE PARTIE

HATHAYOGA CONDUIT A RAJAYOGA

Le « Hathavidya ». (*Ha* désigne la lune et *tha* le soleil, tous les deux étant symboles des deux souffles.) *Hathavidyâ* ou *Hathayoga* est la science du règlement du souffle (de l'haleine) (Prâna) ; elle ne devrait être mise en pratique, étudiée que tout à fait en secret (en particulier) par les étudiants qui veulent réussir ; cette science conduit au pouvoir quand on s'y exerce de cette façon et devient inutile autrement.

Les pratiquants de *Hatha* devraient résider dans un monastère ou dans un endroit tout à fait retiré, situé dans un pays dirigé par un bon gouvernement, habité par un peuple pieux, fournissant des moyens faciles de subsistance, et exempt de tourments ; qui de plus ne serait pas plus long ni plus large que la longueur d'un arc (une portée de flèche), et serait exempt de pierres, de feu et d'eau. La place qui convient à *yoga* est

Google

ce qui a une petite porte pour entrer et sortir ; qui est autrement sans créneaux et exempte de crevasses et de trous, qui n'est ni trop haute ni trop basse, qui est proprement lavée et préservée d'insectes de toute espèce, et qui est agréable, avec des jardins, des puits et des alentours semblables.

Yoga ne réussit jamais quand il est accompagné d'une alimentation excessive, d'une occupation fatigante, trop de conversation, l'attachement à des vœux pénibles, la fréquentation mondaine et l'inconstance d'esprit.

Il réussit par l'énergie, l'entreprise, la persévérance, la connaissance du *tattva*, la résolution et la solitude.

Le premier degré est *yama* — ne pas tuer, ne pas voler, ne pas recevoir de présents, la sincérité et la continence. Le deuxième degré est *Niyama* (propreté, satisfaction, mortification, étude) et l'abandon de soi-même à Dieu.

Ces deux degrés, le *yama* et *Niyama*, comme nous le voyons, sont des exercices moraux ; sans ceux-ci comme base, aucune pratique de la *yoga* ne réussira ; sans ceux-ci, c'est folie de penser atteindre le résultat. Sans ceux-ci, un homme ne peut être vrai envers lui-même, et sans être vrai envers soi-même, comment peut-on espérer avoir confiance en soi-même? Et sans confiance en soi-même, il est impossible de pratiquer aucune *yoga*.

Un *yogi* ne doit pas penser à nuire à qui que ce soit par la pensée, la parole ou l'action ; et ceci s'applique, non seulement aux hommes, mais à tous les animaux. La

Google

pitié ne sera pas pour les hommes seulement, mais elle ira plus loin et s'adressera à l'univers entier. De plus, un commençant devrait être guidé entièrement par l'instructeur, c'est-à-dire qu'il devrait suivre les paroles et les instructions de celui-ci sans aucune omission. Il doit obéir à son maître et sans hésitation ; bien plus, sans même ressentir quoi que ce soit, un élève doit faire tout ce que son maître lui dit de faire ; peu importe ce qui est ordonné, comme maintes choses sont souvent demandées à seule fin d'éprouver l'élève seulement.

Le troisième degré est celui de *Asana.* Les Asanas ou *postures* doivent atteindre le nombre de quatre-vingt-quatre, et chacune a son influence particulière sur le corps et l'esprit. Par la variation des attitudes et les diverses sortes de Pranayama, les *yogis* surmontent presque toutes les maladies. De toutes les différentes postures, on en considère quatre comme les meilleures. :

1° S'asseoir avec le corps parfaitement droit, après avoir placé le pied droit dans la cavité entre la cuisse gauche et le mollet, et le pied gauche dans la cavité entre la cuisse droite et le mollet. Ceci s'appelle *Svastikâsana.*

2° Ayant pressé le périnée avec l'extrémité du pied gauche, placer l'extrémité du pied droit à l'endroit exactement au-dessus du pénis. Fixer ensuite le menton fermement sur le cœur, et, restant sans bouger comme un pilier, diriger les yeux vers la place au milieu des sourcils. Ceci s'appelle *siddhâsana.* On le nomme aussi *vajrâsana-*

Google

muktâsana ou *guptâsana*. Dans toutes les 84 positions, s'exercer toujours au *siddhâsana*, car c'est l'attitude qui purifie les 72.000 nâdis.

3° Placer le pied gauche sur la cuisse droite, tout près de la jointure, et placer le pied droit de même façon sur la cuisse gauche. Alors, étendant les bras en arrière, tenir le pouce du pied droit avec la main droite et celui du pied gauche avec la main gauche. Placer le menton sur le cœur et fixer les yeux sur l'extrémité du nez, en restant assis parfaitement droit. C'est le *Padmâsana*, le destructeur de toutes les maladies.

4° Placer le pied gauche dans une position renversée sous la partie droite du périnée et le pied droit sous la partie gauche, et tenir les deux pieds par les mains. Ceci est *Thadrâsana*.

Quand on s'est rendu maître (quand on connaît bien une des positions), l'exercice véritable de la *yoga* peut commencer. Celui qui s'abstient complètement de tout commerce sexuel, qui a des habitudes tempérées et qui reste exempt de frivolité devient un *yogi* après quelques heures d'exercice. Par la tempérance dans l'alimentation, on veut dire qu'il faut seulement manger les trois quarts de ce qui est nécessaire vraiment. La nourriture aussi devrait se composer de liquides substantiels et d'aliments solides savoureux. Tout ce qui est amer, acide, piquant, saumâtre et épicé, l'huile, les boissons enivrantes, la nourriture animale de toute sorte, le lait caillé, le petit-lait doivent sévèrement être évités; le froment, le riz, l'orge, le lait, le beurre, le sucre, le miel, le gingembre sec, les beaux légumes, commençant

avec *Patol*, l'avoine et les eaux naturelles conviennent très bien.

Au commencement, éviter le feu, la femme et la fatigue. Les jeunes, les vieux, les caducs ou les malades peuvent tous obtenir le succès par un exercice assidu. Le succès vient avec l'exercice ; la simple lecture de livres *yoga* ou la conversation sur le même sujet ne peuvent jamais conduire au succès.

Quand il connaît bien une de ces attitudes et qu'il observe les règles de la diète, etc., le yogi peut commencer l'étude du règlement de la respiration. Une agitation de l'esprit suit une agitation de la respiration, et l'esprit reste calme quand la respiration est calme ; c'est pourquoi, afin d'atteindre l'assurance de l'esprit, la respiration devrait être contrôlée. Tant que les Nâdis, les véhicules de Prâna, sont obstrués par des humeurs anormales, il n'y a aucune possibilité que le Prâna coule dans le cours moyen (*sasúmnâ*) et accomplisse le *Turmani-mudrâ*. C'est pourquoi Prânâyâma devrait être pratiqué tout d'abord pour l'enlèvement de ces humeurs.

D. S. N. D, BRAHMINE.



LES NOMS DIVINS

Une fois de plus, Denys, au début de ce traité, repousse les méthodes de la philosophie des Gentils en vue de qualifier Dieu, et il ne veut s'en rapporter qu'à la science forte, inspirée du ciel, et par laquelle l'Initié est uni d'une manière occulte et ineffable aux réalités inconnaissables et inexprimables aux et par les méthodes de la raison discursive.

Seule, la Divinité se connaît elle-même, et l'homme l'ignore dans sa suressence ; il ne peut que s'élever vers elle *gradatim* et, au moyen des espèces sensibles, acquérir quelque idée des choses intelligibles, et cela d'une façon encore très insuffisante. Toute la théologie proclame que Dieu est l'Impensable, l'Inconcevable, l'Incognoscible en soi, et qu'à travers et vers les profondeurs de l'Abîme Divin, il n'y a pas de voie. Telle est la

Google

loi qui domine toutes les natures contingentes, même les natures spirituelles. Cause, origine, essence et vie de toutes choses, Dieu est tout ce qu'il y a de divin dans les êtres qui sont dans ses voies et tout ce qui y rappelle ceux qui s'en sont écartés. Voilà ce qu'apprennent les Symboles de l'Ecriture Sacrée concernant Dieu.

C'est par les attributs et selon les œuvres de Dieu que les théologiens ont composé les noms divins. Ils appellent Dieu Unité, à cause de son absolue et indivisible simplicité d'où vient l'individualité des hommes qui, malgré leurs puissances multiples, ont un fonds divin d'unité; Trinité, à cause de sa fécondité suréminente d'où vient toute fécondité, dont la loi est tri-une; Souverain Auteur de tout, parce que c'est de son Etre que vient toute existence ; Sagesse et Beauté, parce qu'il est la Vérité et la Beauté en tout être ; notre Ami, à cause du Sauveur, en qui Dieu et la Nature se rencontrèrent en une alliance où le Divin ne fut ni altéré par le naturel ni confondu avec lui à son désavantage éternel. Ainsi, pour tous les noms dont il sera question, est-il bien entendu que ce ne sont que des symboles employés par les oracles et le sacerdoce pour donner forme et figure à ce qui n'en a point, car Dieu est au delà de toute parole, savoir, entendement, substance, sens, imagination, intelligence. Il est l'insaisissable et l'impénétrable, qui saisit et pénètre tout; il est sans nom et innommable, non seulement présentement et ici-bas, mais éternellement et dans l'éternité même. C'est pourquoi, ne pouvant donner à Dieu son vrai Nom ineffable, on lui donne une infinité de noms impropres à le nommer et empruntés à toute l'échelle des expressions humaines,

Google

et même on le représente comme se donnant lui-même tous ces noms. Car il est tout ce qui est et n'est rien de ce qui est. Absolu, cause, principe et fin de et en tout et tous, tout ce qu il y a de réalité en tout peut être affirmé dans cet Impensable. Les voyants même, sujets contemplatifs des théophanies, les voient en symboles sensibles dont se réclame la théologie symbolique. Gardons-nous donc, nous, initiés parfaits, esprits déifiés, de trahir nos serments en livrant le secret des choses divines aux profanes profanateurs, et, pour nous, contemplons-les clairement à travers ces voiles mystiques ; louons l'Innommable par tous les noms et prenons garde que l'Ineffable nous conserve dans la lumière de sa vérité sans nom.



De l'Unité et de la distinction en Dieu.— Nous ne connaissons les choses divines et ce que le ciel nous manifeste que dans la mesure où nous y participons, et non en ce qu'elles sont réellement en elles-mêmes, et c'est ainsi que nous essayons d'unir et de distinguer discursivement ce qui est un et distinct dans la divinité. Pour nous, personnellement, nous avons longuement parlé de ces choses dans nos *Institutions théologiques* (1), et notre méthode a consisté à déduire les raisons de ces unions et distinctions, de l'enseignement dogmatique des saints oracles, avec un esprit calme et pur. Quant aux raisons mystiques, nous les avons dégagées par la méthode mystique

(1) Ouvrage perdu.

Digitized by Google

traditionnelle, c'est-à-dire en nous servant d'une faculté supérieure à la raison et à ses opérations discursives.

Dieu est essentiellement Un. Chaque fois que l'on attribue à Dieu des propriétés absolues, qu'on ait en vue ses opérations internes ou externes, ces propriétés conviennent essentiellement à ces trois hypostases rigoureusement coessentielles, et il n'en peut être autrement affirmé sans un blasphème qui déchire l'unité de leur indivisible nature qui est l'essence divine intégrale. A nos contradicteurs éventuels, nous nous bornerons à répondre qu'il est parfaitement inutile de parler théologie avec eux, car ils n'y entendent rien et nient le principe même de notre sagesse : l'autorité des divins oracles. Or ils nous enseignent que l'on ne doit pas diviser ce qui est un, ni confondre ce qui est distinct, et c'est par eux que les secrets divins nous sont manifestés dans la mesure où il nous est donné de les connaître.

Donc, et de là, rentrent dans l'Unité tous les noms qui placent la Tri-Unité divine en surexcellence de bonté, Divinité, Essence, Vie, Sagesse ; tous ceux qui appartiennent à la méthode théologique de négation transcendantale, toutes les désignations de causalité, toutes celles de principiation. Donc, et de là, rentrent dans la distinction les noms de Père, Fils, Saint-Esprit, qui excluent naturellement des affirmations de généralité. Ainsi en est-il du fait de l'Incarnation de Jésus, devenu homme tout en restant Dieu, et des œuvres opérées par lui dans son Humanité en ordre de Sainteté (1). Autrement dit : nos

(1) Inutile, peut-être, d'observer que Denys, en initié parfait,

Google

maîtres en théologie nomment Unité en Dieu les propriétés absolues, ineffables et inconcevables de cette indivisible essence, et distinctions les processions et manifestations des forces expansives divines. Ils affirment que cette unité essentielle a ses caractères propres, et que chaque distinction a elle-même son unité et ses distinctions relatives. Dans la plus parfaite unité, chaque hypostase subsiste proprement ; ainsi, dans la génération éternelle, il n'y a pas réciprocité : le Père n'est pas le fils, ni le Fils le Père, et la Théologie donne aux hypostases des propriétés relatives ; il y a quelque chose de commun et de distinct à la fois dans cet indivisible ineffable. Distinction encore entre l'unité inaltérable de Dieu et les formes innombrables de la vie, produites par sa fécondité et sous lesquelles cette unité subsiste, cachée. Ici, la distinction est commune aux trois hypostases, car elle est fondée sur l'acte inconcevable par lequel l'Incommunicable se communique réellement, tout en restant essentiellement incommunicable ; c'est un fait indivisiblement propre à la Tri-Unité intégrale (1) Distinction encore sur le fait de notre salut : œuvre commune à la Tri-Unité par l'attribut absolu d'amour, mais spéciale au Verbe suressen-

---

entend le nom de Jésus non exotériquement mais ésotériquement, IESHUA, (comme nous aurons occasion de le constater d'une manière indubitable par la suite.

(1) Ici, Denys indique que la participation des êtres à la réalité communiquée est proportionnelle à la malléabilité des substances, autrement dit à leur degré de passivité sympathique, à l'activité déifique des essences. Leur imperfection vient donc de et se proportionne à leur manque d'excitabilité sympathique.

Google

tiel en ce que c'est lui qui a assumé notre nature et l'a opérée selon le plan commun à la Tri-Unité.

Ce fait de l'incarnation du Sauveur, qui est le centre même de notre philosophie sacrée, est ineffable, inconcevable en soi, même à l'entendement du plus sublime des Archanges. Nous l'acceptons comme vérité sans le comprendre. Dans ses *Eléments de Théologie*, B. Hiérothée a dit : « La Divinité du Seigneur Jésus est la cause et le complément de tout. Elle est la tonique des harmonies universelles, sans en être ni tout ni partie, tout en comprenant et possédant en elle excellemment et éternellement toutes choses. Principe de perfection des choses, elle est la perfection dans l'imparfait par antécédence et supériorité, et, dans ce qui est parfait, elle est d'une perfection qui n'est pas leur perfection propre. Elle est archétype, évertuant l'informe au type, et, dans les types, sa superexcellence même fait qu'elle disparaît comme forme ; Essence impénétrable, elle pénètre toutes les substances ; déterminatrice et classificatrice des essences des choses, elle reste suressentielle et inclassable ; principe de la durée, elle-même éternelle durée, elle fixe les essences dans la durée ; plénitude du vide des êtres, surabondance dans leur propre plénitude, indicible et ineffable, inconcevable et impensable par là même dans l'Incarnation, ce Verbe divin, supernaturel et supersubstantiel à nous, impassible comme nature divine non confondue à notre nature humaine, et supérieur à nous dans les choses mêmes de notre nature et substance assumée par lui, comme possédant transcendantalement les choses qui nous sont propres. »

Google

Admirables choses que B. Hiérothée a sues, soit par les théologiens, soit en approfondissant les Ecritures, soit par une spéciale inspiration ; car il n'a pas seulement appris les choses divines, il les a éprouvées pathétiquement, jusqu'à cette union mystique et cette conviction que la leçon humaine ne peut donner.

En nommant l'Océan mystérieux de l'Etre : Dieu, Vie, Substance, Lumière, Verbe, nous ne concevons que ce que nous en recevons : déification, existence, vie, sagesse ; mais nous ne l'atteignons lui-même qu'au delà de ces notions et de l'entendement, par le repos parfait : et alors, nous ne pouvons plus le comparer ni le nommer, aucun effet ne pouvant être comparé à sa cause exactement, parce qu'elle est principe. Les distinctions sont donc les productions de la divinité dont l'unité reste immuable, radicale, indivisible, quoiqu'on dise qu'elle se multiplie avec ses productions : expression impropre, car, alors même qu'elle déifie les êtres et multiplie les dieux, l'Unité Principe reste intégrale à elle-même, indivise en soi dans le divisible, sans mélange dans les choses mélangées, et simple dans la multiplicité ; car cette Unité est antécédente et supérieure à la distinction, qui ne peut rien sur elle.

Veillons donc à ces principes, en parlant des distinctions, à la gloire de l'Unité.

***

Du Bien et du mal.— C'est par l'oraison que l'homme s'élève à la contemplation du Bien, objet des ardeurs insa-

Google

tiables des esprits. La Bonté est le premier attribut divin, l'origine des natures intelligibles et intelligentes, leur essence, leur vie, leur durée, leur liberté, leur immutabilité. La Bonté divine est cet attribut par lequel les célestes intelligences sont éclairées sur les raisons propres des choses et transmettent cette lumière en ordre hiérarchique aux substances, comme messagères du divin Silence ou flambeaux fixes du vestibule du sanctuaire du Dieu caché. C'est de la bonté divine que les âmes reçoivent l'entendement, la vie, l'immortalité, et tirent tous les biens que nous avons énumérés dans notre *Traité de l'Ame* (1). C'est d'elle encore que les âmes animales, les vies végétales et les éléments de toute sorte tirent ce par quoi tout existe et tout est substance. C'est par elle enfin, qu'a été produite l'inaltérable économie des cieux et toute l'ordonnance des univers. La Bonté divine, surcellente et sans forme, informe toutes choses ; lui dénier le mode contingent, c'est l'affirmer dans le sublime de l'essence ; la priver de tout, c'est la déclarer surabondante de tout, au point, si l'on peut dire, qu'elle en travaille le non-être du désir d'atteindre l'Etre, Océan sans rivages et sans fond ; de sorte que, de même que le soleil, que les Grecs ont nommé *hélios*, du mot *aollès*, parce qu'il rassemble et unifie les êtres de l'Univers, qu'il évertue à la vie, alimente, accroît, perfectionne, purifie, renouvelle, et qui aspirent à recevoir de lui mouvement, lumière, chaleur et conservation vivifiante, ainsi la Bonté divine

(1) Livre perdu.

rend visible et intelligible, dans et par les êtres, ce qu'il y a d'invisible en Dieu, même son éternelle puissance et sa divinité. Ainsi, la Bonté est appelée lumière spirituelle intelligible, réalisant les êtres en proportion de leur amour, et les évertuant à l'unité intelligente et raisonnable, comme les ténèbres créent la déraison et l'erreur dans l'ignorance.

La Bonté parfaite, c'est la Beauté parfaite ; dans la cause absolue, Bonté et Beauté sont immuables, sans distinction aucune ; dans les êtres, on distingue, au contraire, entre le principe de beauté et de bonté et la somme de beauté et de bonté qu'ils manifestent.

Le Beau et le Bon, unité essentielle, infinie, est la cause générale de la nature et de la subsistance des choses et des êtres, de leur unité et distinction, identité et diversité, similitude et dissemblance, de l'alliance des contraires, du mélange sans confusion ; de la protection des choses inférieures par les supérieures, de la subordination de celles-là à celles-ci, de la conservation immuable de toutes les origines, des affinités et des équilibres, des harmonies et des combinaisons, de l'ordre inviolable du plan général et de la succession perpétuelle des choses qui passent. C'est la cause immuable du repos et du mouvement, de la raison et de la direction des choses.

La loi du mouvement est la loi d'Amour, et elle imprime aux êtres qui se meuvent selon cette loi une triple activité : ciculaire, directe et oblique.

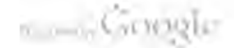
Pour les pures intelligences, le mouvement circulaire est cette force qui les fait graviter sans cesse vers le Soleil éternel du Bon et du Beau infinis ; le mouvement

Google

direct est cette force qui les pousse à la sollicitude pour les natures inférieures, et le mouvement oblique est cette force d'équilibre qui corrige l'atraction d'en bas par l'attraction d'en haut et, les maintient dans l'orbite de gloire de leur Principe. Pour les âmes, le mouvement circulaire est une force de réintégration en elles-mêmes, qui, des spéculations de la multiplicité, les rappelle vers l'idée d'unité, les isolent des influences externes dispersives, les simplifient et les unit aux pures Intelligences unitaires et unificatrices à l'Identique éternel. Leur mouvement oblique est celui de la force intellectuelle qui recherche la Science divine par le raisonnement et ses opérations complexes et multiples. Leur mouvement direct consiste à observer, dans les objets extérieurs et multiples, la tonique unitaire, pour s'élever elles-mêmes à contempler la simplicité de l'Unité. Cette loi tri-une régit aussi l'Univers matériel en tout et pour tout ; car la Beauté et Bonté, dans leur infinie suressence, est ce dont tout vient et vers quoi tout tend par un invincible désir, et c'est par cette participation d'amour au Bon et au Beau que s'évertuent toutes les vies à atteindre le Bien de leur désir.

De quelque nom que l'on désigne cette force universelle d'attraction vers la réalité de l'Etre, elle est l'Amour et non autre chose (1) ; ce n'est pas autrement que

(1) Denys fait observer ici énergiquement qu'il entend parler de l'amour déifiant, et non de ce que les Gentils entendent, dans leur corruption, par ce mot, avili par eux jusqu'à désigner des attractions ignobles, qui sont le contraire même de ce qu'il signifie essentiellement.



l'entendent les divins oracles : « Je suis devenu l'amant de sa beauté », dit le prophète de la Sagesse ; « mon amour a été crucifié », dit le divin Ignace. La raison enseigne que l'on ne se sert de mots qu'à cause de leur sens ; il faut donc, selon l'ordre du raisonnement intellectuel, se servir des mots les plus précis, désignant les choses les plus évidentes aux sens, afin que la notion transmise par eux à l'esprit soit claire : cela est si vrai que, selon l'ordre de l'entendement pur de l'âme divinisée au delà des sphères de la raison intellectuelle, des sens et des choses sensibles, dans l'intelligible pur, il n'y a plus de mots (1).

Dans le langage théologique, amour et dilection sont une force sainte d'harmonie et de réciprocité par laquelle les supérieurs sont la providence des inférieurs, qui sont excités ainsi à se tourner vers ceux-là qui les établissent et les affermissent.

En mystique divine, l'amour est une force de ravissement du sujet à lui-même par son objet qui l'unit à soi et hors de lui comme jalousement ; mais qui dira si l'extase n'est pas double, et si le sujet et l'objet ne se rencontrent pas, l'un hors de ses limites et l'autre hors de son infinitude !

B. Hiérothée, en ses hymnes, a chanté :

---

(1) Tous ceux qui ont pénétré dans les sphères intelligibles savent qu'à partir de certaines hauteurs, le langage n'est plus symbolique ni sonique, le vrai est vu en synthèse de normes, puis en principes purs, enfin en union simple de vie du sujet et de l'objet.

Google

« L'amour, quel qu'il soit, est la force d'harmonie et de réciprocité de tous les êtres. Tous les amours sont un seul amour, origine et fin de tous les amours. A une certaine hauteur, on perçoit le double amour des âmes humaines et des célestes intelligences, et dans les profondeurs des altitudes sublimes règne la Cause infinie et inconcevable de tout amour, l'Objet de l'aspiration unanime de toutes les natures. Ramenant donc ces ruisseaux divers à la source unique, reconnaissons une force simple, spontanée, d'union et d'harmonie, qui agit du Souverain Bien à la dernière des créatures et remonte par les mêmes voies à sa Source, accomplissant d'elle-même en elle-même et sur elle-même sa révolution invariable en un cycle éternel. »

***

Le problème du mal. — Eh quoi ! d'où vient donc le mal? Si non seulement toute existence, mais même le non-être, aspire au Bon, au Beau, au Bien, comment et pourquoi le mal, d'où est son principe, pourquoi des méchants et des démons? Dieu a-t-il voulu le mal, a-t-il pu le vouloir, comment ne l'empêche-t-il pas, comment peut-on aimer le mal ?

Il est évident que le mal ne procède pas du Bien ; car, s'il en procédait, il ne serait pas le mal. De sa nature, le Bien produit et conserve ; de sa nature, au contraire, le mal corrompt et détruit. Or, il est certain que, le Bien étant l'Etre, tous les êtres, n'étant êtres que parce qu'ils procèdent de l'Etre, procèdent du Bien absolu. D'autre part, il est constant que toute créature désire ce qui est

Google

bon, beau et bien, à son point de vue tout au moins, et qu'aucune n'a pour objet exclusif : le mal.

Cependant, nous voyons le mal s'opposer constamment au bien, et l'on ne peut dire que le bien et le mal sont identiques. Il semble aussi que l'altération d'une substance engendre une autre substance, et donc le mal serait principe générateur en quelque sorte ?

La vérité est que le mal n'a absolument pas d'essence. On ne peut pas dire du mal ni qu'il est être, ni même qu'il est non-être, comme on le dit du Bien, selon la méthode positive théologique ou négative mystique ; le mal, en soi, est néant, privation absolue du Bien ; or le Bien est l'Etre, donc le mal, en soi, n'est pas.

Mais le Bien ou l'Etre en soi est absolu, et les êtres qui procèdent de lui sont relatifs à l'Absolu et relatifs entre eux ; ils ne participent pas tous dans une mesure égale au Bien, et donc à la réalité transcendantale de l'Etre. Ce qui apparaît come mal, peut n'être qu'un bien relatif, mais suppose néanmoins un bien, par le fait que cela existe, que cela n'existe que de par une participation à l'Etre, et que l'Etre est le Bien.

Le mal n'existe donc qu'en vertu d'une distinction ou opposition entre lui-même et ce qui est bon ; il se constate par une comparaison ; il n'est donc pas plus substance qu'il n'est essence.

Toutes choses procédent du Bien qui leur donne l'Etre et, en vertu de son infinitude, les pénètre et les baigne; si le mal n'est pas dans le Bien, s'il n'a ni essence ni substance, il n'est même pas dans les substances. Le Bien ne peut produire une essence contraire à la sienne, ce serait

Google

absurde. Il ne peut pas y avoir non plus deux absolus contraires en antagonisme coessentiel, deux impénétrables se compénétrant, non plus que l'harmonie cosmique ne peut être le fait d'une anarchie dualistique et de principe. La dualité elle-même n'est pas principe d'unité, mais c'est l'unité qui est le principe de la dualité. Il est nécessaire qu'un principe soit simple et un. Donc, le mal, qui n'est ni substance ni essence, n'est ni dans les substances, ni dans les essences, ni en Dieu, avec qui il n'a rien de commun, l'essence même de Dieu étant le Bien. Le mal n'est pas en Dieu, et il n'en vient ni absolument ni accidentellement.

Il n'est pas dans les célestes intelligences, purs miroirs de la Bonté divine, dont elles sont les organes expressifs, les transmetteurs. Il n'est pas dans les démons, même par nature ; leur être vient, en effet, de l'Etre, qui est le Bien, et, s'ils sont déchus d'un rang sublime, néanmoins ils gardent un rang parmi les êtres ; donc, ils sont des êtres ; donc, ils le sont par une participation à l'Etre, qui est le Bien. S'ils étaient radicalement mauvais, ils se détruiraient entre eux, ce qui n'est pas, ou ils détruiraient les autres êtres, ce qui n'est pas non plus. S'ils altèrent les substances, ce n'est qu'en tant qu'elles sont altérables, et non dans leur essence et nature, qui sont inaltérables. De plus, il y a des altérations qui sont dans l'ordre des choses, et donc ne sont pas nécessairement un mal ; l'altération radicale serait un anéantissement du mal lui-même dans son objet et son sujet. Les démons ne sont donc pas mauvais en tant qu'êtres, mais comme volontés perverties. De plus, ils subsistent et gardent un

Google

état d'être ; or, le propre du mal est l'instabilité et la non-subsistance ; donc, ils ne sont pas complètement mauvais en tant qu'êtres, mais seulement quant à ce qui leur manque du Bien, et quant à leur passions. Mais encore les passions, même fortes, ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ; tandis que leur présence est un mal chez certains êtres, c'est leur absence qui est un mal chez certains autres ; bien plus, nous voyons les démons exister et être protégés précisément par ces passions. Le mal, chez les démons, est donc tout négatif, car il consiste à être indigents de la plénitude originelle du Bien, et leur désir du mal consiste simplement à désirer ce qui n'a pas de réalité dans l'ordre du Bien vrai et divin.

Le mal n'est pas dans les âmes. Dirons-nous qu'il y a des âmes qui ont des alliances de compassion avec les méchants pour les améliorer ? Mais c'est un bien ! Dirons-nous qu'il y en a qui se dépravent ? Mais ce n'est qu'une défaite du bien en elles, comme la nuit est une éclipse de la lumière. Ici encore, le mal est tout négatif, il n'est qu'une privation du bien.

Le mal n'est pas dans les brutes : ce sont des natures brutales qui se conservent elles-mêmes ; or, se conserver dans sa nature est un fait du bien, et en sortir, c'est détruire cette nature par l'affaiblissement des instincts et l'abolition des facultés de cette nature. Les natures sont imparfaites, sans doute, mais l'imperfection n'est pas un mal, puisqu'elle est dans la voie du perfectionnement par les spires d'une longue évolution.

Le mal n'est donc pas *in genere* dans la nature. Il y consiste en ce que, étant donné que chaque être a son

Google

essence, ses propriétés et ses modes, il éprouve obstacle à se réaliser lui-même, conformément à son essence, et subit la perte du fait de ce qui lui est naturellement hostile en vertu de la même loi.

Le mal n'est pas dans les corps ; ils ne souffrent que d'un état incomplet du bien. Le mal ne vient pas du corps à l'âme, puisque des êtres incorporels peuvent l'éprouver. En tout état d'être, le mal consiste donc dans la ruine plus ou moins profonde du bien, qui est l'essence des êtres.

On dit que la matière est mauvaise. Comment cela serait-il ? Si l'on nie son existence, elle n'est ni bonne ni mauvaise ; si l'on reconnaît son existence, elle ne peut que la tirer de l'Etre; donc du Bien, d'où rien de mauvais ne peut venir, et nous avons réfuté l'opinion du dualisme de principe. Si la matière est le complément nécessaire du monde, elle est bonne, parce que nécessaire, les deux idées de nécessaire et de mal s'excluant. La matière alimente des êtres : est-ce là le propre du mal ? C'est le contraire ! Dit-on qu'elle corrompt et maléficie ? Pas tous les êtres, et donc c'est faux *in genere*. Donc, la matière ne produit pas le mal, qui est le fait d'une fausse orientation de l'activité des êtres. On dira que les êtres sont fatalement entraînés en raison de leur dépendance même de la matière ? Est-il donc possible que, le nécessaire et le mauvais s'excluant, le mal soit nécessaire, et comment cela ?

Le mal est abstraction du bien. Le bien procède de la perfection absolue; le mal résulte de toutes les imperfections. Dieu ne connaît le mal que comme bien en puissance. Tout ce qui existe est bon en puissance et par son

Digitized by Google

origine et sa fin, et c'est là précisément sa vertu. Aucun être n'a le mal pour objectif, mais naturellement le bien, qui est le principe et la fin, même de ce qui est mauvais. Ce que nous appelons le mal est donc un accident des substances, accident produit par la recherche précisément, non du mal, mais du bien, mais du bien vu sous un angle relatif et cherché dans des réalisations irréelles parce qu'égoïstes et aveugles.

Le mal n'existe pas, parce qu'il est sans principe d'être; il n'a pas de substance et n'est rien de ce qui existe ; toute sa puissance lui vient des énergies dévoyées du bien dans et par les êtres, et encore le mal est-il tout à fait relatif et infixable : ce qui est mal ici, est bien ailleurs. C'est une question d'ordre ; le mal est, en somme, un désordre, il est ce qui blesse la nature intime des êtres, dont la loi est dans leur essence, laquelle a pour loi l'essence du bien, laquelle est divine.

Comment, dira-t-on, Dieu permet-il le mal, comment l'éternelle Providence n'a-t-elle pas lié invinciblement les êtres aux voies de la vertu et du bien, de façon qu'ils ne puissent pas s'en écarter ? Ainsi parlent les ignorants, les imprudents et les insensés (1). La loi même du Bien

---

(1) Et aussi tous les sectaires soi-disant religieux ou autres, qui prétendent faire régner le bien par la violence. Il suffit de remarquer que ce qu'ils appellent le Bien est sujet et non objet de leur dogmatisme, qui se résume en un seul et unique principe empirique, qui est le faux principe même de l'Enfer : « le Bien c'est ma domination absolue sur votre esclavage absolu. » Si le mal avait un principe, ce serait là le principe même du mal.

est la loi souveraine de la liberté, et l'œuvre même de la Providence, du Tout Bien et de la Toute Sagesse, est de maintenir les êtres dans leur essence, et donc dans le principe et les droits imprescriptibles de leur liberté, car c'est comme cela seulement que chacun,en son ordre et à sa place, est bon.

Comment, maintenant, le mal est-il un péché et mérite-t-il un châtiment ?

Il n'y a pas de mal, tout est bon par origine et destination.Le péché ou mal est proprement une abstraction du bien ; c'est un déséquilibre ; mais ce désordre peut venir de l'ignorance, et aussi peut-il venir de la connaissance. Et c'est ici que la responsabilité commence.

Le Bien est principe d'être, essenee des êtres et loi de lumière des êtres, et chacun en reçoit ce qu'il est capable d'en saisir et d'en mettre en acte vif. La responsabilité des êtres est donc corrélative à l'emploi qu'ils font,selon leurs forces,de la puissance de bien qui est en eux. Chez eux donc, le mal est péché de volonté en tant qu'ils négligent d'en développer les puissances selon leurs forces et leurs moyens,ou font servir ces mêmes puissances au désordre au lieu de les faire servir à l'ordre ; et c'est ce qui fut expliqué dans le livre du *Juste Jugement de Dieu* (1) à la confusion des sophistes.

Principe, fin et bien universel des êtres, formateur de ce qui n'existe pas, cause bénéfique et jamais maléfique, réparateur du mauvais, conservateur et donateur du bon, tel est le Bien suprême, tel est Dieu, et gloire à Lui !

(*A suivre.*) L. Le Leu.

---

(1) Livre perdu.

PRINCIPE GENÉTIQUE DES FORMES RÉGULIÈRES

Rapport des formes régulières avec les formes sphériques

Le développement de l'espace par expansion centralisée se réalise par les formes sphériques, formes dans lesquelles l'intensité d'étendue autour d'un point central est égale en tous sens. Le point central dont les diverses puissances sont les sphères de tous les ordres dimensionnels est donc équilibré et sans orientation. La ligne, l'intensité d'expansion est la même dans toutes.

En 1re dimension la forme sphérique consiste dans la ligne bipolarisée et centrée : un diamètre. Dans une ligne l'intensité d'expansion est la même pour toutes les directions, directions qui se réduisent à deux. Cette ligne doit se concevoir comme un cycle fermé, parcouru par une oscillation d'aller et retour entre les deux extrémités.

Google

En 2e dimension, c'est le cercle : le nombre des directions linéaires devient infini, mais le diamètre primitif crée seulement deux régions du plan. En poursuivant, on trouvera toujours un nombre infini d'orientations pour les éléments d'ordre $(n-1)$ et deux seulement pour les éléments d'ordre n.

Le nombre 2 apparaît donc toujours comme racine des divisions sphériques. Son rôle est encore plus manifeste dans le nombre π.

En effet $\frac{\pi}{2} = \frac{2}{\sqrt{2}} \cdot \frac{2}{\sqrt{2+2}} \cdot \frac{2}{\sqrt{2+\sqrt{2+\sqrt{2}}}} \cdots$

indéfiniment, et encore

$\pi = \text{limite } 2^m \sqrt{2-\sqrt{2+\sqrt{2+\sqrt{2+\cdots}}}}$ indéfiniment.

Or, π est le coefficient qui exprime l'équidistance au centre de tous les points d'une périphérie, autrement dit la rotation pure. Il indique une infinité d'orientations réalisées, avec une intensité infiniment petite, l'évanouissement des éléments rectilinéaires distincts et discontinus dans l'homogénéité et la continuité sphérique.

A l'opposé de l'expansion centralisée se trouve l'expansion orientée caractérisée par les éléments rectilinéaires. Ceux-ci ont pour essence l'unicité et l'invariabilité de direction ; leur combinaison amène une pluralité finie de directions et une discontinuité marquée par les angles ; et les angles, en même temps, ramènent indirectement à la centralisation sphérique.

L'hétérogénéité absolue entre la génération sphérique et la génération rectilinéaire ne cesse que dans l'infini.

Google

La recherche de leur commune mesure est le problème de la quadrature du cercle, problème désespérément cherché pendant des siècles. Il y a trente ans, on a enfin démontré l'impossibilité de la quadrature du cercle. Non seulement le rapport de la circonférence au rayon est incommensurable comme l'est celui du côté du carré à sa diagonale, mais encore il n'est pas réalisable par la règle et le compas. Autrement dit, le nombre π n'est la racine d'aucune équation de degré quelconque à coefficients rationnels (réels ou imaginaires). Le nombre π est transcendant, ainsi que le nombre e, auquel il se rattache étroitement. L'impossibilité d'une solution numérique ou graphique avait été déjà mise en lumière par la formule donnée par Wronski, formule qui a l'avantage d'indiquer que la solution de la quadrature s'obtient dans l'infini (1). Nous étudierons ailleurs cette importante question, qui ne peut être traitée incidemment.

Laissant donc de côté cette réunion suprême dans l'infini, qui constitue la parité coronale du système spatial, édifié sur le jeu combiné des deux principes élémentaires et absolument hétérogènes, translation et rotation, nous trouvons, dans le fini, une relation qui, sans unifier les deux principes, les combine en les maintenant distincts : cette relation est réalisée par les formes régulières.

Les formes régulières représentent, à travers tous les

(1) Formule de la quadature du cercle d'après Wronski :

$$\pi = \frac{4\infty}{\sqrt{-1}}\left[(1+\sqrt{-1})^{\frac{1}{\infty}} - (1-\sqrt{-1})^{\frac{1}{\infty}}\right]$$

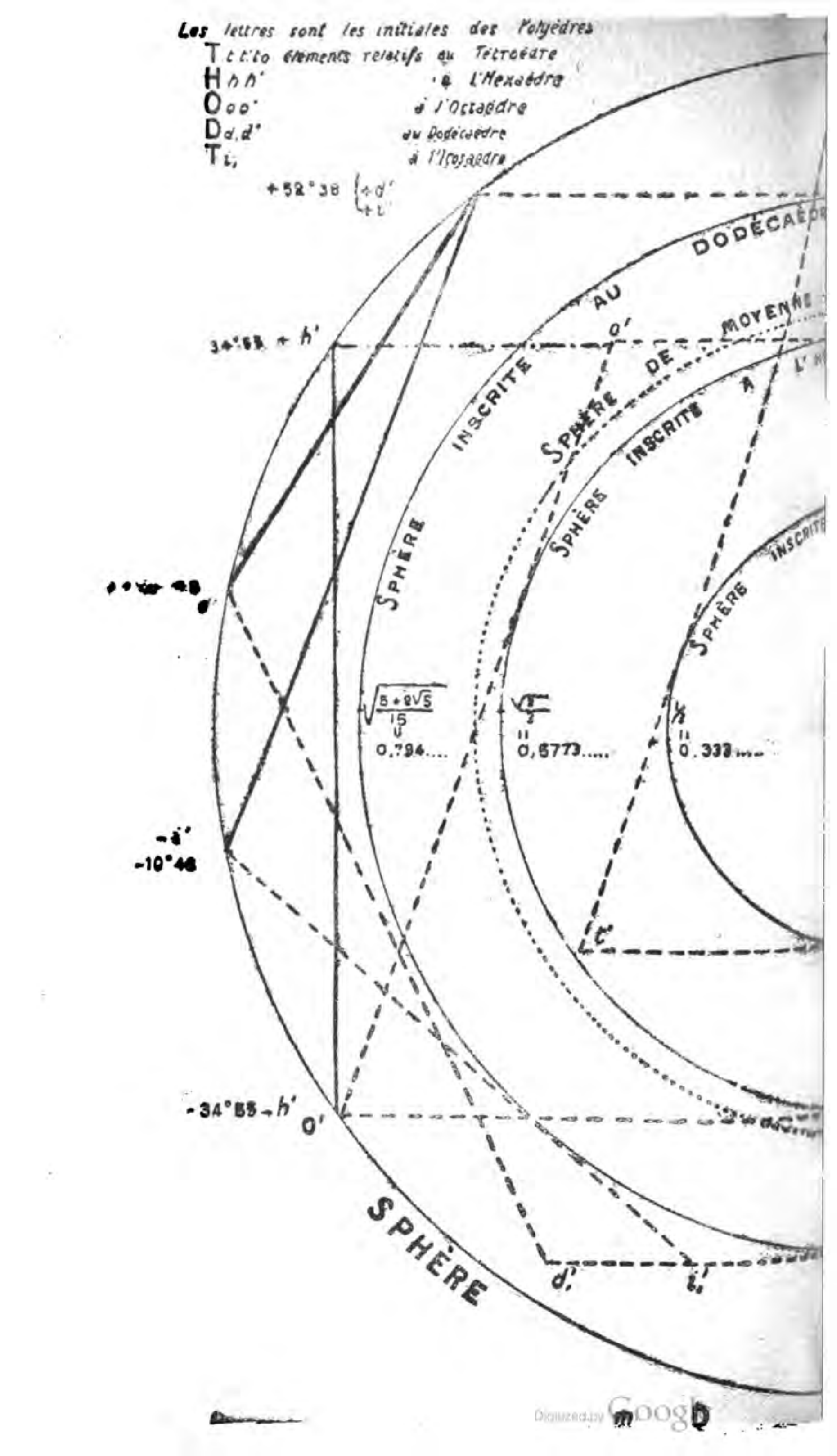
Google

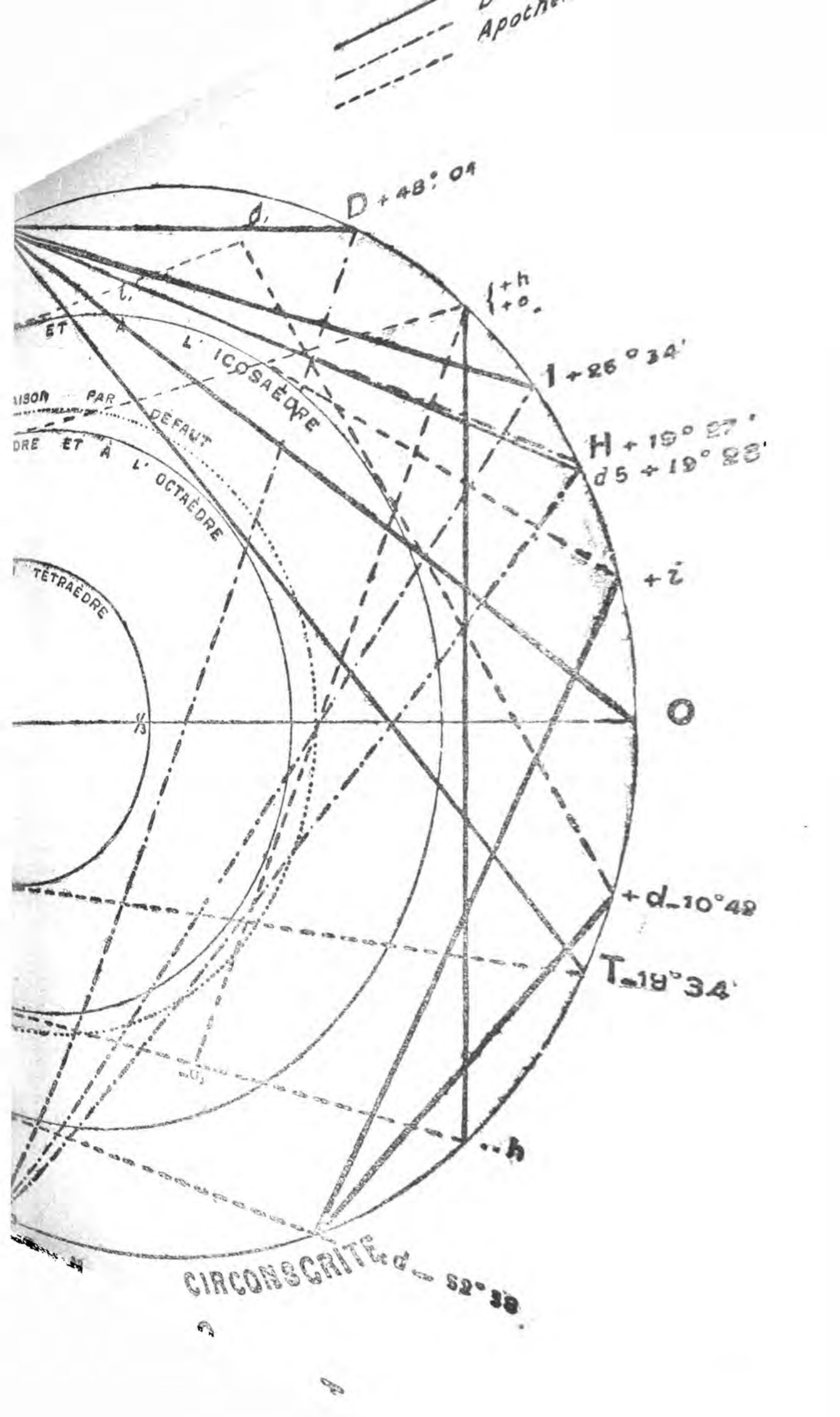
ordres dimensionnels, l'adaptation réciproque de ces deux principes, et répondent au concours final du système spatial. Le concours final d'un système est caractérisé par l'intervention d'une influence téléologique où se manifeste l'ingérence d'un principe étranger du système, et qui apporte une détermination et une finalité au sein du développement indéfini et arbitraire dont les éléments sont susceptibles. Ici, ce principe étranger aux éléments géométriques, c'est le Nombre avec les qualités étroitement liées à son essence.

Les formes régulières répondent bien à l'adaptation réciproque de la rotation et de la translation. A l'unité de contour et à l'homogénéité des périphéries sphériques, elles substituent des multiplicités d'éléments hiérarchiquement distincts, et répondant à chaque ordre dimensionnel (sommets, arêtes droites, plans, polyèdres, etc.), cela tout en conservant entre les éléments d'un même ordre l'équidistance à un centre unique. C'est le maximum d'hétérogénéité et de discontinuité conpatible avec l'intégrité du principe de rotation. D'autre part, dans ces figures, les intersections d'une pluralité d'éléments de translation distincts et diversement orientés sont telles, que tous les éléments d'une même ordre sont égaux et également répartis sur la sphère, chacun conservant l'invariabilité de direction qui caractérise tout élément rectiligne. C'est le maximum d'homogénéité et de continuité compatible avec l'intégrité du principe de translation.

Les formes régulières ont donc pour essence de diviser l'homogénéité et la continuité des sphères à *n* dimension

Google


Les lettres sont les initiales des Polyèdres
T t t' éléments relatifs au Tétraèdre
H h h' à l'Hexaèdre
O o o' à l'Octaèdre
D d d' au Dodécaèdre
I i i' à l'Icosaèdre
+52° 38
34° 55 + h'
-10° 48
-34° 55 - h'
o'
d'
i'
t'
0,794....
0,5773.....
0.333....
SPHÈRE INSCRITE AU DODÉCAÈDRE
SPHÈRE DE MOYENNE
SPHÈRE INSCRITE À L'H
SPHÈRE INSCRITE
SPHÈRE



Apoth
D + 48° 01
d,
+ h
+ o
I + 26° 34'
t,
ET
L' ICOSAÈDRE
RAISON PAR
DÉFAUT
DRE ET A L' OCTAÈDRE
H + 19° 27'
d5 + 19° 28'
TÉTRAÈDRE
+ i
O
1/3
+ d - 10° 48
T - 19° 34'
..h
CIRCONSCRITE d - 52° 38

par des éléments rectilignes égaux dans chaque ordre dimensionnel. Or cette divisibilité possible par n'importe quel nombre l'éléments en 2ᵉ dimension se restreintà 5 espèces dans la 3ᵉ, à 6 dans la 4ᵉ, à 3 dans toutes les dimensions successives.

La centralisation autour d'un point est donc réfractaire à la division égale et indéfinie par les éléments rectilinéaires ; elle restreint la possibilité de multiplier les orientations d'étendue égales et finies et cette incompatibilité est décelée par la nature du nombre incommensurable π. Au delà de ces degrés restreints de division, la différenciation s'opère, les distinctions individuelles se multiplient, les types s'altèrent, les réductions de symétrie diminuent l'équilibre des objets et les inclinent au mouvement, et ainsi, le serpent qui enveloppe les sphères contraint les formes à sortir de l'état statique, et active la vie individuelle par les atteintes portées à l'équilibre des types.

Lois de limitation des formes régulières

Il existe, pour la possibilité des formes régulières d'un ordre dimensionnel donné, deux lois restrictives. La première, plus générale, opère la sélection entre les espèces de formes des dimensions (n —1) susceptibles de donner des formes de la dimension n. M. Stringham (1) a formulé

---

(1) V. Stringham : *Regular figures in n dimensional Space* (Journal of Mathematics, vol. III.) V. aussi Maurice Boucher : *Essai sur l'hyperespace*, où se trouve exposée en détail la théorie de M. Stringham. Nous insistons ici sur les points de la théorie que

Google

cette loi en un double principe : tout angle régulier a n dimensions doit avoir, d'une part, pour enveloppes, d'autre part pour bases, des formes régulières appartenant à une des espèces existant dans la (n — 1[e]) dimension. Cela résulte de la définition même des formes régulières. On obtiendra ensuite une première sélection des formes possibles par les combinaisons 2 à 2 entre espèces de formes, une espèce étant prise pour enveloppe, l'autre pour base. Par exemple, un angle à 4 dimensions ayant pour face un tétraèdre aura forcément des arêtes se terminant soit à un trétraèdre, soit à l'un des quatre autres polyèdres. Cette loi donne, pour la 4[e] dimension, une première élimination qui ne laisse subsister que 11 combinaisons ; pour la 5[e] et, pour toutes les dimensions supérieures, il y a 12 combinaisons.

Cette loi n'a pas d'application dans la 3[e] dimension. En effet, comme il existe des polygones réguliers d'un nombre quelconque de côtés, la loi précitée permettrait de concevoir des angles polyèdres ayant pour faces ou pour bases n'importe quel polyèdre.

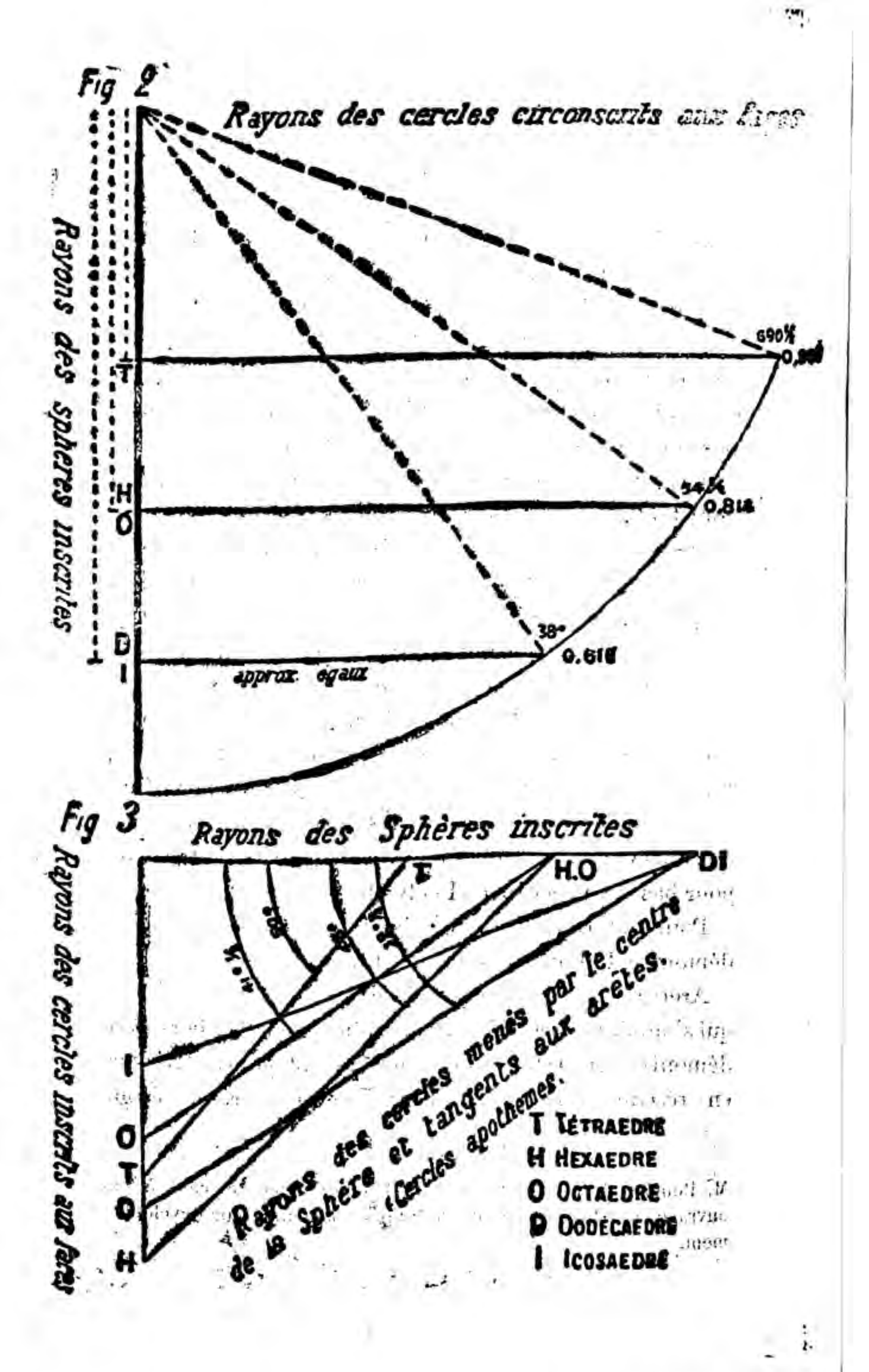
Pour déterminer les 5 polyèdres seuls possibles, on démontre d'abord l'équation d'Euler :

Arêtes + 2 = sommets + faces,

qui s'applique aux polyèdres réguliers ou irréguliers, et se démontre en juxtaposant plusieurs polygones convexes en réseau sans vide. Puis, chaque arête, étant

---

M. Boucher a omis ou laissé dans l'ombre, nous référant à son ouvrage pour les parties qu'il a données dans tout leur développement.



Digitized by Google

commune à 2 faces et réunissant 2 sommets, on pose :

Arêtes + 2 = *n* Faces = m Sommets

n étant le nombre d'arêtes circonscrivant une face, *m* le nombre d'arêtes rayonnant d'un sommet.

De ces équations, on tire celle-ci :

Somme — Produit × { du rayonnement d'un sommet (*m*) / de la circonscription d'une face (*n*) } = 4 × le quotient du rayonnement d'un sommet par le nombre total des faces F

$$(m + n)\ m\ n = 4\ \frac{m}{F}$$

D'autres théorèmes établissent certaines corrélations entre la nature des rayonnements et celle des circonscriptions pour les polyèdres convexes réguliers ou irréguliers (1).

La détermination des polyèdres réguliers est ainsi présentée comme un cas particulier de celle des polyèdres irréguliers. Elle possède la sûreté logique des démonstrations algébriques, mais elle masque le principe fondamental, qui provient de la nature de la sphère et du plan, principe qui est le contraste quaternaire simultané marqué par l'angle droit et caractéristique de l'espace euclidien.

Au contraire, ce principe est mis en évidence par la démonstration spéciale aux polyèdres réguliers, tirée de ce théorème : la somme des faces d'un angle polyèdre est inférieure à 4 droits. Et, comme tout angle polyèdre a au

(1) Voir Traité de Géométrie (T. II, pp. 108 et suiv.). Bouché et Comberousse.

Google

moins 3 faces, il est évident que les seuls polygones susceptibles de former des polyèdres sont ceux dont l'angle inscrit est inférieur au tiers du cercle soit à 120° ; ils donneront chacun autant de polyèdres qu'on pourra en grouper autour d'un sommet, sans atteindre 4 angles droits, le groupe étant de 3 au minimum. Les possibilités sont alors 3, 4 ou 5 triangles, 3 carrés, 3 pentagones. La limite de 4 angles droits se trouverait exactement atteinte avec 4 carrès ou 3 hexagones. Ces groupements donnent des réseaux plans sans interstices.

Le principe sur lequel est fondée cette détermination a été étendu par M. Césaro (1) à tous les ordres de dimensions. Elle est pour la 4e dimension de 8 trièdres trirectangles.

D'autre part, M. Césaro a généralisé également la démonstration qui conduit pour les polyèdres à la formule d'Euler, puis établissant, comme on le fait pour les polyèdres, certaines relations entre les nombres d'éléments constituant les rayonnements et les circonscriptions, il est parvenu, sans invoquer la loi de M. Stringham, aux mêmes 11 cas de première élimination. Le principe du maximum des angles opère une deuxième élimination, qui ne laisse subsister comme possibles que 6 polyèdres et un réseau d'hexaèdres. M. Stringham aboutit au même résultat avec un procédé moins rigoureux peut-être, et consistant dans cette remarque que les polyèdres formant la base d'un angle à 4 dimensions doivent

---

(1) *Forme poliedriche regolari et semi-regolari in tutti gli spazi* (1885), par Césaro.

Google

s'inscrire dans une sphère à 3 dimensions de rayon inférieur à celui de la sphère à 4 dimensions dans lequel s'inscrit le polyèdroïde.

Pour la 5e dimension, ces deux auteurs aboutissent aux mêmes conclusions encore, mais chacun en suivant leurs procédés distincts. Après avoir trouvé par première élimination 30 combinaisons, M. Césaro tombe comme M. Stringham à 12 cas, qui se réduisent aux 3 formes appartenant aux séries illimitées, et tous deux établissent que ces trois séries seules persistent dans les dimensions supérieures. Parmi les autres combinaisons, 3 viennent se confondre avec les précédentes, auxquelles elles sont identiques, 3 sont imaginaires, 3 enfin donnent des réseaux qui proviennent, d'après M. Césaro, du 24-édroïde, l'octaédroïde et de l'hexadodécaèdroïde. Enfin, M. Césaro établit qu'au delà de la 5e dimension, il n'existe plus qu'un seul réseau.

La 3e et la 5e dimension seules donnent donc 3 réseaux (qui, bien entendu, se réduisent à des figures à 2 et à 4 dimensions).

Par des procédés à peu près analogues, M. Stringham et M. Césaro construisent les 3 séries illimitées d'après le système qui leur est propre : déplacement parallèle dans la nouvelle dimension pour la série hexaédrique, axe perpendiculaire à la forme dans la nouvelle dimension, sur lequel on place un sommet pour la série tétraédrique, 2 sommets (un de chaque côté de la forme de base pour la série octaédrique). De cette construction résultent les lois combinatoires dont M. Stringham a tiré les 3 for-

mules binomales caractérisant un développement indéfini. Des mêmes procédés de construction, M. Stringham a déduit les formules donnant la longueur des arêtes a en fonction du rayon r_n de lasphère à n dimensions. Les voici :

Série tétraédrique $a = r_n \sqrt{\frac{2n+1}{n}}$ car la distance du centre d'une figure à l'un de ses sommets a pour mesure $\frac{n}{n+1}$ fois la distance d'un sommet au au centre de l'élément opposé d'ordre $\frac{n}{n+1}$

Série hexaédrique : $(2\,r_n)^2 = n\,a_n^2$ ou $r_n\frac{2}{\sqrt{n}}$ autrement dit le carré du diamètre de la sphère à n dimensions est égal à n fois le carré de l'arête.

Série octaédrique $a = r_n\sqrt{2}$ puisque chaque arête est obtenue en ramenant l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont les deux autres côtés sont deux rayons de la sphère à n dimensions. Cette valeur $\sqrt{2}$ est constante à travers toutes les dimensions et persiste dans un espace ayant un nombre indéfini de dimensions.

Pour cette valeur infinie de n, l'arête devient nulle dans la série hexaédrique et dans la série tétraédrique; elle atteint comme valeur limite $\sqrt{2}$, valeur constante pour la série octaédrique. Ainsi, dans l'espace absolu, le processus du contraste maximum successif (série tétraédrique) se résout dans celui du constraste maximum simultané (série octaèdrique) ; tandis que le développement par translation ne peut plus rien engendrer,

l'étendue étant épuisée. Cette évolution exprime clairement l'essence de l'espace : séparation et coexistence des différences, qui répond à la notion de contraste maximum simultané.

M. Jouffret (1) a construit les polyédroïdes des 3 séries illimitées et le 24-édroïde en partant du quadrièdre droit résultant des 4 axes perpendiculaires. Ce quadrièdre a 4 arêtes, 6 faces, 4 trièdres et un tétraèdre pour couvercle. Il y a 16 quadrièdres droits autour d'un point.

Chose remarquable, il y a, en 4ème dimensions, deux degrés de perpendicularité et de parallélisme pour les plans. Deux plans absolument perpendiculaires, en 4e dimension, s'intersectent suivant un point ; c'est l'intersection de 4 espaces à 3 dimensions. Il n'y a qu'une seule droite du plan qui soit parallèle à un plan absolument parallèle au premier. — Dans le quadrièdre droit, les 6 plans se divisent en 3 couples; les plans d'un même couple sont entre eux absolument perpendiculaires ; ils ne sont que simplement perpendiculaires avec les plans des autres couples. Pris 3 à 3, les demi-axes forment 4 trièdres rectangles.

Le quadrièdre droit et les bissectrices des axes fournissent 3 octaèdroïdes, 3 hexadécaédroïdes diversement situés, et la synthèse de ces polyédroïdes donne le 24-édroïde ou icosatétraédroïde). Le longueurs des arêtes de ces divers polyédroïdes sont toutes exprimables par des nom-

(1) V. Jouffret : *Mélanges de géométrie à 4 dimensions.*

Digitized by Google

bres très simples en fonction d'une longueur unité prise sur les axes à partir du centre. L'arête des tétraèdres réguliers qui forment couvercles des quadrièdres $= \sqrt{2}$. Cette arête étant prise à son tour pour unité, il y a 96, droites de longueur = à l'unité, qui sont les arêtes de l'octaédroïde et du 24-édroïde ; 72 droites $= \sqrt{2}$, arêtes de l'hexadécaédroïde (diagonale des octaèdres constitutifs du 24-édroïde) ; 96 droites $= \sqrt{3}$, diagonales des hexaèdres constitutifs de l'octaédroïde ; 12 droites = 2 ou $\sqrt{4}$, qui sont les grandes diagonales des octadréoïdes et du 24-édroïde.

M. Jouffret n'a pas parlé du 120 et du 600-édroïde ; M. Césaro révoque en doute leur existence, regardant comme douteux le procédé de construction employé par M. Stringham, que voici : Il groupe autour d'un polyèdre, pris pour base, des polyèdres de l'un quelconque des 5 types. Il amène ensuite en contact toutes les faces extérieures, grâce à la double hypothèse que les polyèdres sont élastiques, et que la 4e dimension permet ce rapprochement sans déformer les éléments à 3 dimensions. Les 3 cas où l'arête du polyèdre-enveloppe est plus longue que le rayon de la sphère inscrite au polyèdre de base donnent les 3 formes précitées.

De cette construction, M. Stringham a tiré un moyen de calculer l'arête du 24-édroïde. Elle est égale au rayon de la sphère circonscrite à 4 dimensions, ainsi que celle de l'octaédroïde (série hexaédrique). Cette propriété ne se rencontre pas en 3e dimension ; en 2e elle appartient à l'hexagone. — M. Stringham établit encore que les arêtes

Google

du 120 et du 600-édroïde sont plus courtes que celles d'un dodécaèdre inscrit, car les dodécaèdres-enveloppes sont eux-mêmes inscrits dans des sphères dont les rayons sont plus courts que le rayon de la sphère circonscrite à 4 dimensions. Il s'ensuit que ces deux formes ont (comme le dodécaèdre en 3ᵉ dimension) une arête plus courte que le rayon de la sphère circonscrite à 4 dimensions.

M. Stringham obtient le nombre des sommets de ces diverses formes par voie d'addition et opère les réductions qui résultent des groupements effectués. De ses trois critériums, il tire ensuite le nombre de autres éléments. Mais il n'a établi, comme pour les séries illimitées, ni principe géométrique, ni une formule générale dont on puisse déduire immédiatement le nombre des éléments. Les formules que nous avons exposées pour les suites du dodécaèdre et de l'icosaèdre, sans prétendre donner l'expression complète et définitive de leur loi genétique, nous révèlent, il me semble, le principe et le mode évolutif qui régit ces suites.

Ainsi que M. Stringham lui-même le fait observer, les conditions restrictives qui limitent le nombre des formes régulières possibles à travers les *n* dimensions sont relatives seulement au mode de génération par rayonnement autour d'un sommet. Or, bien qu'en 3ᵉ dimension, tous les polyèdres satisfassent à ces conditions, ils peuvent être construits par des procédés étrangers au principe fondamental. Telle, la construction de l'hexaèdre et surtout du dodécaèdre, quand on part d'un réseau de faces, et non d'un rayonnement autour d'un sommet. Il est donc fort possible que, dans les dimensions supérieures

on puisse générer des formes régulières par des modes autres que le rayonnement autour d'un sommet. Or les formules obtenues pour les suites de l'icosaèdre et du dodécaèdre présentent, nous l'avons vu, certains caractères qui tendent à indiquer une limitation, et d'autres, au contraire,qui se prêtent à un développement indéfini. Ces réserves faites, les limitations établies par M. Stringham conservent toute leur valeur, eu égard aux procédes genétiques qui nous sont connus.

Enfin, le fait que les trois séries du tétraèdre, de l'hexaèdre et de l'octaèdre se prolongent indéfiniment ne prouve pas la possibilité d'un nombre illimité de dimensions, mais seulement que, cette dernière conditions étant satisfaite, l'autre s'ensuit. En effet, établir une nouvelle dimension, c'est élever une perpendiculaire commune à l'universalité d'un ordre spatial. Or, la série hexaédrique consiste à élever autant de perpendiculaires qu'il y a de sommets dans la dimension précédente. La série du tétraèdre pose un sommet nouveau sur l'axe nouveau ; la série octaédrique en place deux (un de chaque côté). Le prolongement indéfini de ces trois séries est ainsi une conséquence, et non une preuve, du développement indéfini des dimensions.

Causes des limitations des formes régulières

Malgré la rigueur des démonstrations (sauf peut-être pour le 120 et le 600-édroïde) par lesquelles on établit quelles sont les formes régulières possibles dans les *n*

Google

dimensions, l'esprit demeure étonné de ce changement brusque dans les conditions de la divisibilité de l'étendue subordonnée à la centralisation ponctuelle. L'enchaînement des propositions et les transformations de formules ressemblent à des réactions chimiques qui montrent par quelles étapes s'opèrent les combinaisons, sans renseigner sur l'essence des affinités qui les provoquent. Les preuves mathématiques apportent plus souvent l'affirmation certaine d'une nécessité qu'elles ne dévoilent le fondement essentiel de cette nécessité. Elles montrent la nécessité comme résultant d'un concours de circonstances restrictives de la possibilité ; mais l'esprit se demande encore comment le groupement des circonstances aboutit à une synthèse typique, évocatrice d'une essence causale et d'une finalité caractéristique. Il y a donc quelque chose à découvrir par delà le fait purement mathématique ; la source des lois qui commencent à agir sur la quantité, à partir d'un certain ordre ou d'un certain point, peut être cherchée dans des degrés plus reculés et se dévoiler à l'examen des modes genétiques divers dont une même quantité ou une même forme sont susceptibles.

La loi qui établit un premier degré de sélection en imposant, comme enveloppes aux formes à n dimensions, les seules formes possibles à $n-1$ dimensions ne commence à se manifester qu'avec la 4e dimension. En effet, tous les polygones réguliers existent; on pourrait donc supposer que tous peuvent constituer des polyèdres. C'est l'autre loi qui restreint ce privilège à trois seulement d'entre les polygones. Mais ne peut-on pas découvrir, dans la nature

POLYÈDRES	Nombre de Faces	Nombre des côtés d'une face	Espèce des faces	Nombre de sommets	Nombre des arêtes d'un angle polyèdre	Espèce des angles polyèdres	Nombre des Arêtes	Espèce du Polyèdre	DIÈDRE DES FACES — Expression trigonométrique	DIÈDRE DES FACES — Degrés	des … en fo … F…
TÉTRAÈDRE.	4	3	1	4	3	1	6	1	Cos. $\alpha = \frac{1}{3}$	70° 37'	[illegible]
HEXAÈDRE.	6	4	1	8	3	1	12	1	Cos. $\alpha = 0$ (exact)	90°	2…
. Diagonale de face. . . .	...	...	...	...	...	...	...	...	....	....	ar. ×
OCTAÈDRE.	8	3	1	6	4	1	12	1	Cos. $\alpha = -\frac{1}{3}$	109° 28' 16" 4	[illegible]
DODÉCAÈDRE.	12	5	1	20	3	1	30	1	Tg. $\alpha = -2$	116° 33' 58" (approché)	$\sqrt{15 - \dots}$
. Diagonale de face. . . .	...	...	...	...	...	...	...	...	....	....	ar. × (
. Diagonale Tropique. . . .	...	...	...	...	...	...	...	...	....	....	$\sqrt{4R^2 - \dots}$
. Diagonale Arctique (arête du dodécaèdre de 7e espèce)	...	...	...	...	...	...	...	...	....	....	Diag. face
ICOSAÈDRE.	20	3	1	12	5	1	30	1	Sin. $\alpha = \frac{2}{3}$	138° 11'22"75 (exact)	$\sqrt{10 (5 \dots}$
. Diagonale (arête de l'icosaèdre de 7e espèce).	...	...	...	...	...	...	...	...	....	....	Arête ×
Dodécaèdre (7e esp.) étoilé.	12	5	2	20	3	1	30	7	....	....	= diago…
Icosaèdre (7e esp.) étoilé . .	20	3	1	12	5	2	30	7	....	....	= diago…
Dodécaèdre (3e espèce) étoilé, à faces convexe	12	5	1	12	5	2	30	3	....	....	= arête …
Dodécaèdre (3e esp.) étoilé, à faces étoilées.	12	5	2	12	5	1	30	3	....	....	= diago…

Digitized by Google

[illegible] LONGUEUR ...arêtes et des diagonales ...ction du rayon de la sphère circonscrite			LATITUDE l'équateur étant 0° en plaçant le pôle +		RAYON DES SPHÈRES inscrites	RAYON DES SPHÈRES (l'arête ou la diagonale étant prise pour unité)	
...mules	Valeur numérique	Corde	(+ boréal sur un sommet	— austral; sur l'axe passant p' le centre d'une face		circonscrite	inscrite
$\frac{\sqrt{6}}{3}$	1,632994	109°34	+90° −19°34	+19°34 −90°	$\frac{1}{3}$	$\frac{\sqrt{6}}{4}=0{,}6123$	$\frac{\sqrt{6}}{12}=0{,}2041$
$\frac{\overline{3}}{3}$	1,154700	70°33	±90° ±19°27	±34°55'	$\frac{\sqrt{3}}{3}$ égal à 0,5773	$\frac{\sqrt{3}}{2}=0{,}866$	$\frac{1}{2}=0{,}5$
$\sqrt{2}$	1,6326458	109°27	......	......	égal	$\frac{\sqrt{6}}{2}=1{,}2246$	....
$\overline{2}$	1,414	90°	±90° 0°	±34°55'	$\frac{\sqrt{3}}{3}$	$\frac{\sqrt{2}}{2}=0{,}707$	$\frac{\sqrt{6}}{6}=0{,}4082$
$\sqrt{3}$ ...	0,713644	41°56	±90° ±48°04 ±19°28	±52°38' ±10°48'	$\sqrt{\frac{5+2\sqrt{5}}{15}}$	$\frac{\sqrt{15+\sqrt{3}}}{4}=1{,}401$	$\frac{1}{2}\sqrt{\frac{25+11\sqrt{5}}{10}}$
$\frac{\sqrt{5}+1)}{2}$	1,15367	70°32	(mêmes latitudes)		égal à 0,794	$\frac{\sqrt{3}}{2}=0{,}866$	égal à 1,1134
$\overline{}-2$ Diag face	1,63270	109°23				(mêmes rayons)	
$\frac{(\sqrt{5}+1)}{2}$	1,868256	138°10	......	......	égal à		
$\sqrt{5}$)	1,051462	63°26	±90 ±26°34	±52°38 ∓10°42	$\sqrt{\frac{5+2\sqrt{5}}{15}}$	$\frac{1}{2}\sqrt{\frac{5+\sqrt{5}}{2}}=0{,}951$	$\frac{1}{2}\sqrt{\frac{7+3\sqrt{5}}{6}}$ égal à 0,75573
$\frac{5+1}{2}$	1,7011632	117°29	......	......	....	....	
...le arctique du dodécaèdre convexe.....					(*non calculées*).	mêmes rayons que pour les polyèdres convexes.	(*non calculées*).
...le de l'icosaèdre convexe............							
...l'icosaèdre convexe................							
...le de l'icosaèdre convexe............							

Google

même de ces trois polygones, un caractère spécial qui laisse entrevoir l'apparition de la loi plus générale devenue manifeste dans la 4ᵉ dimension ?

La loi plus restreinte achève de déterminer les formes possibles en établissant la somme des angles-enveloppes à $n-1$ dimensions, groupés autour d'un point dans cette $(n-1)^{ième}$ dimension, comme limite supérieure du même groupement opéré dans la n^{e} dimension. Cette loi, qui seule détermine la sélection des 5 polyèdres, semble s'évanouir vis-à-vis des polygones, puisqu'il existe des polygones d'un nombre quelconque de côtés. Cherchons cependant si elle ne s'y trouve pas d'une manière potentielle et comme en germe.

En fonction des polyèdres, cette loi s'énonce ainsi : la somme des angles formés autour d'un point dans le plan (2ᵉ dimension) est la limite supérieure des angles-faces d'un angle polyèdre (3ᵉ dimension). Pour appliquer cette loi aux polygones, on dirait : la somme des angles formés autour d'un point sur une ligne (1ʳᵉ dimension) est la limite supérieure des angles des côtés qu'on peut grouper autour du sommet d'un angle plan (2ᵉ dimension). — Un tel énoncé paraît dépourvu de sens, car on ne peut concevoir d'angles contenus dans la première dimension.

Mais on peut rechercher si le germe de l'angle n'est pas manifesté par quelque indice au sein de la simple ligne. Si cela est, retenons que cet indice consiste forcément dans un rapport de longueur.

Pour appliquer à la troisième dimension la loi plus générale qui fait dépendre l'existence d'une forme régulière à n dimension de l'existence des formes régulières à $n-1$

Google

dimensions, il faut supposer qu'elle exige, outre l'existence, un attribut de plus. La possession de cet attribut impliquant, à fortiori l'existence pure et simple, ce défaut d'existence masque la nécessité plus spéciale de l'attribut exigé. Pour découvrir cet attribut, il faut donc remonter jusqu'à un degré où son absence n'a pas déjà entraîné, pour le degré suivant, le défaut d'existence. Ainsi, on peut pressentir que la cause fondamentale de la sélection des formes régulières réside dans une prérogative appartenant exclusivement au triangle, au carré, au pentagone et, comme cas limite, à l'hexagone.

Reliant ces deux lois, nous chercherons cette prérogative dans un rapport numérique réalisé dans la 1re dimension et provoquant, dans la 2e dimension, les divisions du cercle qui correspondent à l'un des 3 ou 4 polygones prédestinés. Nous allons montrer, en effet, que les deux lois de sélection des formes ne sont que deux degrés de manifestation d'un des principes les plus fondamentaux de la divisibilité de l'étendue en fonction de la centralisation. Sur le terrain psychique, ces principes correspondent aux conditions mêmes de la conscience et concernent les rapports du sujet avec le temps, l'espace et avec sa propre synthèse individuelle. C'est sur ce rapport entre la conception objective de la science mathématique et son adaptation subjective à la conscience que se base la remarquable théorie de M. Ch. Henry sur les contrastes et les rythmes, théorie à laquelle nous avons déjà apporté, je pense, de nouveaux étais, et dont nous allons ici encore fortifier les bases.

Le mode de division d'une grandeur peut provenir d'un caractère propre à l'agent qui divise, ou à la fin qu'il se propose. En ce cas, la grandeur homogène et continue répond docilement à l'action. A cet ordre d'idées appartiennent les sectionnements suivant des rapports incommensurables ou transcendants. Au premier chef, ce genre de division donne le passage de la ligne droite à la circonférence, relation qui est, en somme, la base de toutes les formes régulières, et appartient au caractère transcendant.

La division par les nombres racines est moins hétérogène à la grandeur que celle par les nombres transcendants : elle n'exige pas pour s'exprimer l'opposition d'une courbe à une droite, comme le font généralement les divisions transcendantes; elle trouve le moyen de s'exprimer par un simple rapport angulaire. Elle se relie davantage aux divisions opérées par les nombres commensurables, qui, elles, dérivent surtout de l'essence même de la quantité, et beaucoup moins d'une qualité ou d'une modalité spéciale.

En effet, si l'on suppose l'acte diviseur indéterminé, tendant simplement à diviser de la manière la plus simple, le mode de division recevra sa détermination d'une part, des conditions générales de la quantité, et temps et espace, de l'autre, des procédés opératoires généraux auxquels se prête naturellement la quantité. Ces procédés sont exprimés par les trois algorithmes fondamentaux (sommation, reproduction), graduation, qui répondent, le premier à la succession, le dernier à l'intensité, le second à la simultanéité.

Google

Les contrastes successifs et simultanés répondent aux conditions du temps et de l'espace, à la sommation et à la reproduction. Quant à la graduation, elle ne peut s'accomplir dans l'étendue et s'exprimer en pluralité qu'en empruntant les procédés de la reproduction. En effet, il n'existe pas d'opération arithmétique ou géométrique spéciale pour cet algorithme. Pour élever à une puissance, on fait une série de multiplications, on mène une série de perpendiculaires, mais l'on ne peut passer d'une puissance à une autre directement pas substitution instantanée de la puissance à la racine ou d'une forme hexaédrique ayant *n* dimension à la forme hexaédrique de dimension $(n \pm a)$.

Les contrastes

La division introduit par son essence l'hétérogénéité. Elle porte avec elle, et quel que soit son coefficient, la notion de contraste. Diviser, c'est distinguer, opposer des parties. Moins les parties seront nombreuses plus elles seront distinctes. Quand elles se multiplient, le seul élément qui les différencie, c'est-à-dire la situation, s'efface peu à peu ; elles tendent à disparaître comme individus pour constituer une classe, un ensemble, équivalant au tout et contrastant avec lui par les seuls caractères génériques de la discontinuité opposée à la continuité et de la pluralité comparée à l'unité. Laissant ici de côté la théorie des ensembles, remarquons seulement que la notion de contraste est liée aux nombres très voisins de l'unité.

Google

Il y a donc à déterminer quel est le nombre qui limite la notion de contraste, et quels sont les nombres qui correspondent aux divers contrastes.

Le nombre 2 apparaît évidemment comme le fondement de tout contraste ; il se rattache à la simultanéité, car la première opération de division élémentaire établit simultanément 2 segments. D'autres fractionnements peuvent s'accomplir aussi simultanément, mais ils ne mettront pas aussi bien en évidence le contraste des parties entre elles. Géométriquement et dans la 1re dimension, le contraste simultané donnera une ligne divisée en deux parties avec une centre et deux extrémités. Les parties contrasteront entre elles au minimum, car c'est par la situation seulement qu'elle diffèrent. Chacune contrastera au maximum avec le tout.

Le nombre 2 peut se concevoir comme successif au point de vue ordinal; mais, si l'on s'y arrête, l'équivalence de la dualité immédiate obtenue par l'acte de division le plus élémentaire substitue une idée de simultanéité à celle de succession.

Le nombre 3 peut se concevoir comme simultané, mais médiatement, comme résultat d'une division binaire; car, chose remarquable, la division d'un tout en deux parties entraîne immédiatement trois points d'arrêt, le milieu et les extrémités. Si on conçoit une division ternaire s'accomplissant d'un coup (chose que l'expérience géométrique démontre très difficile), cette division équivaut à une division binaire transformée par dualité, les points d'arrêt étant remplacés par des longueurs et les longueurs par des points d'arrêts. Dans cette substitution

Digitized by Google

réciproque entre le ternaire et le binaire se trouve le germe de toutes les relations spatiales non métriques.

Le caractère métaphysique de cette substitution, qui est le principe de la loi de dualité, consiste dans le transport d'un caractère de l'acte à l'objet, de la cause à l'effet.

Le nombre 3 apparaît encore comme synthèse du binaire ; c'est déjà là un caractère successif, au moins vis-à-vis de la pensée, qui ne le conçoit ainsi qu'après avoir préalablement conçu le binaire.

Mais c'est au point de vue ordinal que 3 est caractéristique du contraste successif; car, tandis que la division par 2 s'accomplit par un seul acte, donc instantanément, la division par 3 exige 2 actes (sauf le cas de simultanéité réductible au binaire par substitution). Elle pose en même temps deux grandeurs, le tiers et les deux tiers et, par conséquent, le contraste successif se dédouble. Les deux tiers ont, pour commune mesure avec le tout, le tiers restant. Ce tiers est un contraste minimum, puisque sa répétition normale ramène le tout aussi vite que possible (après 2) ; les deux tiers sont un contraste maximum, comme également différent du tiers et du tout.

Tels sont les contrastes fondamentaux appliqués à la 1re dimension ou à l'échelle des nombres entiers.

M. Ch. Henry a établi les contrastes en fonction de la 2e dimension ou du cercle. Les résultats sont équivalents. Mais la propriété du contraste minimum successif est alors bien mieux affirmée, car il a pour mesure le tiers du demi-cercle qui a pour corde le côté de l'hexagone inscrit, égal au rayon. Le contraste maximum successif est

alors marqué par les deux tiers du demi-cercle dont la corde (côté du triangle équilatéral) a pour longueur $\sqrt{3}$ en fonction du rayon.

Le contraste simultané donnait, en 1re dimension, par la ligne bipolarisée, à la fois son maximum et son minimum. Ici, le diamètre ne donne plus que le minimum, puisqu'il représente les deux directions qui seules ne pénètrent pas dans la 2e dimension, dont l'ensemble contraste avec la 1re dimension tout entière. Le maximum simultané sera donné par la division binaire de cette étendue qui sépare les deux extrémités du diamètre, c'est-à-dire par l'angle droit et par le quart de cercle dont la corde (côté du carré inscrit) est $\sqrt{2}$.

Ainsi, dans le cercle, les radicaux se substituent aux premières puissances pour exprimer les contrastes.

Dans les contrastes simultanés, l'arc du maximum divise par moitié celui du minimum ; dans les contrastes successifs, c'est, au contraire, l'arc du minimum qui divise par moitié celui du maximum.

Ces quatre contrastes nous donnent les cordes constitutives des deux polygones inscrits (triangle et carré) qui seuls produisent des séries illimitées de formes. L'hexagone apparaît comme cas limite; il donne la limite des réseaux possibles à travers les *n* dimensions. Le pentagone a aussi sa corde comprise entre le diamètre et le rayon. Il procède, il est vrai, du segment de moyenne raison, qui est plus petit que le rayon; mais il s'obtient, nous allons le voir, d'une manière plus directe au moyen des seuls contrastes précédents.

L'hexagone convexe inscrit se décompose en 6 trian-

gles équilatéraux, groupés autour du centre, et le triangle équilatéral inscrit a pour côté le côté de l'hexagone étoilé. D'autre part, le carré a pour diagonale le diamètre. Carré et triangle synthétisent donc chacun le maximum et le minimum des contrastes qu'ils expriment, mais le triangle équilatéral donne le minimum par rapport à un cercle de rayon double de celui auquel il correspond comme maximum ; tandis que le carré donne le maximum et le minimum simultanés en fonction du même cercle.

La construction de ces deux figures est spontanée et immédiate dans un milieu équilibré. En effet, l'angle droit apparaît comme résultante du mouvement des deux rayons du diamètre primitif qui tournent simultanément. Si, dans nos graphiques, nous sommes obligés de déterminer les perpendiculaires au milieu d'une ligne par les intersections d'arcs de cercle d'un diamètre plus grand que le segment donné, c'est que nous ne sommes pas dans un état d'équilibre parfait. Mais un être absolument équilibré trouverait cette direction médiane immédiatement. Le triangle équilatéral inscrit se trace aussi d'une manière immédiate, quand on prend le rayon pour segment symétrique; il est donné par la corde perpendiculaire élevée dans le cercle sur le milieu du rayon. L'hexagone résulte aussitôt de cette construction, mais il est donné plus directement par le rayon lui-même. Ainsi, le triangle et le carré s'obtiennent sans faire appel aux moyennes géométriques comme cela a lieu pour les polygones rythmiques.

Le triangle équilatéral construit par ce moyen, et non

Google

pas médiatement comme diagonale de l'hexagone, répond au processus des solutions imaginaires des moyennes raisons.

Reste le pentagone. Il est susceptible d'une construction très simple. En effet, le côté du triangle équilatéral obtenu comme corde perpendiculaire élevée sur le milieu du rayon évoque la symétrie du rayon primitivement orienté sur un seul sens. Ce rayon devient alors diamètre d'un nouveau cercle. Joignons le centre M de ce nouveau cercle à l'extrémité du diamètre I, perpendiculaire au segment primitif AB, qui constitue le diamètre du premier cercle. De cette extrémité I, décrivons un 3e cercle dont le rayon est égal à l'excès de la droite MI sur le rayon du petit cercle: les intersections de ce cercle avec le cercle primitif donnent la corde du pentagone inscrit.

Cette construction fait intervenir une ouverture de compas autre que le rayon et le diamètre du cercle primitif, bien que ce nouveau paramètre résulte très directement des deux contrastes fondamentaux ; mais aussi le pentagone ne donne plus de formes régulières au delà de la quatrième dimension.

Ainsi, ce qui distingue les polygones expressifs des contrastes, ce qui détermine le pouvoir de construire les formes régulières, c'est la faculté de diviser le cercle sans recourir à des intersections d'arcs de cercles de rayons étrangers aux deux unités primitives données (rayon et diamètre du cercle primitif).

Les formes régulières sont ainsi la manifestation directe du principe des contrastes à travers les divers ordres spatiaux. Elles sont liées étroitement à la fixité ca-

Google

ractéristique de l'espace ; elles jalonnent l'étendue homogène, et opèrent le classement en régions identiques nettement distinctes et épuisant la périphérie tout entière. Elles répondent, psychiquement et matériellement, à l'établissement de l'ordre dans les coexistences. Et c'est pour cela que leur étude s'imposait ici de préférence à celle de toute autre relation spatiale.

Les polygones rythmiques

L'algorithme de la graduation donne, dans les formes régulières, celles qui expriment le maximum de l'homogénéité compatible avec la discontinuité angulaire joint au maximum de symétrie autour d'un centre. Mais cet algorithme répond, par sa nature, à la génération continue de la quantité, et c'est pour cela qu'il ne s'applique à la génération des formes par contraste que d'une manière pour ainsi dire médiate.

Aussi, il existe des algorithmes dérivés qui ramènent les hétérogénéités aux homogénéités et le discontinu au continu. Le plus fondamental est celui qui supplée à l'impossibilité de développer directement sous les modes extensifs de la quantité, la graduation, algorithme dont l'essence est la génération intensive. Cet algorithme adapte l'intensité à l'extensité en établissant une équivalence entre une graduation et une reproduction. C'est dans sa forme la plus élémentaire : la moyenne géométrique entre deux quantités : $AB = K^2$.

Or la moyenne géométrique, prise dans son état le plus typique, (la moyenne raison), nous a donné les suites

Google

icosaédriques et dodécaédriques. La moyenne raison, nous l'avons vu, a pour spécialité de s'établir entre deux quantités empruntées l'une à l'autre à une même individualité ; elle tire ses éléments de la sommation même, puisqu'elle détermine l'un des facteurs en retranchant la moyenne à l'autre facteur. C'est là son lien avec la génération discontinue caractérisée par les contrastes, et c'est ainsi qu'elle intervient dans les formes régulières. Mais le contraste qu'elle traduit a, nous l'avons vu, un caractère particulièrement subjectif, individuel et finaliste par oposition aux deux contrastes successifs et simultanés, qui portent sur les conditions objectives et universelles du temps et de l'espace. De là la clôture des suites générées par la moyenne géométrique avec le cycle quaternaire qui épuise la diversité des racines imaginaires, racines qui traduisent la réaction synthétique de l'espace à l'unité intensive de la graduation.

Mais,si la moyenne géométrique voit son action bornée tant qu'elle est contrainte à s'enfermer dans la discontinuité des éléments linéaires; elle n'en a pas moins un pouvoir réducteur inépuisable de l'hétérogénéité à l'homogénéité. Elle peut ainsi diviser la grandeur indéfiniment, à la condition d'effacer les éléments rectilignes et les angles, et de leur substituer les courbes et les arcs. Et ainsi, c'est la moyenne géométrique qui est le pivot d'un des deux modes fondamentaux de division de la quantité : le mode des rythmes.

La division par contraste découle, nous l'avons vu, de l'indétermination de l'acte diviseur et de la nature même de toute quantité extensive : et c'est naturellement la

Google

division binaire qui est le point de tous les contrastes. La division par rythme découle également d'un acte et d'une grandeur inqualifiés. Mais la détermination est apportée ici non par l'essence de toute grandeur mais por l'essence de tout acte diviseur. C'est encore le nombre 2 qui sera le pivot des rythmes, mais son application n'est plus la même,comme nous allons le voir.

La circonférence se prête à la construction des polygones réguliers d'un nombre quelconque de côtés. Les polygones convexes répondent aux fractions commensurables ayant l'unité pour numérateur ; les polygones étoilés à celles ayant pour numérateur un autre chiffre, chiffre qui indique le nombre de tours nécessaires pour revenir au point de départ.

Cette possibilité d'établir sur la circonférence tous les degrés de division aussi bien que sur une droite tient à la continuité de cette ligne. Ce sont les arcs qu'on divise, les cordes s'ensuivent ; l'opération diffère donc essentiellement de celle qui a formé les polygones résultant des contrastes. Mais, au sein de cette possibilité indéfinie, il existe une sélection : certaines divisions sont aisées à tracer ; d'autres exigent des constructions compliquées, ou ne peuvent s'obtenir que par tâtonnements. Donc, il existe, par rapport au cycle, certains actes et certains nombres qui répondent aux divisions naturelles et pour ainsi dire spontanées du cycle. Et, comme le cycle est développable en ligne droite, ces divisions naturelles s'appliquent à toute continuité linéaire à paramètre constant.

Google

Les arcs rythmiques (et médiatement les polygones rythmiques) sont ceux que l'on peut déterminer géométriquement au moyen du compas seulement, c'est-à-dire par des tracés d'arcs de cercle. Pour obtenir les autres arcs, il faut pour le moins construire une conique.

Cette propriété des rythmes met en évidence le rapport entre la translation et la rotation prises dans toute leur pureté. Les coniques autres que le cercle, résultent au contraire d'un alliage entre la translation et la rotation ; leur courbure n'est pas constante.

La sélection porte ici sur le mode d'opération ; lors qu'il s'agissait des contrastes, elle s'appliquait à des grandeurs définies. Le mode divisionnel résulte donc, ici, non de la nature de la grandeur à diviser, mais de la nature de l'agent diviseur.

Cet usage exclusif des intersections d'arcs de cercle se ramène à la construction géométrique des racines d'équations du 1er ou du 2e degré. Or les polygones réguliers sont la traduction géométrique des racines $m^{\text{ièmes}}$ imaginaires de l'unité, racines données par les équations binômes de la forme $x^m = 1$. Les polygones rythmiques répondent aux valeurs de l'exposant m qui permettent de décomposer l'équation $x^m = 1$ en plusieurs autres ne dépassant pas le 2e degré. Construire des polygones rythmiques, c'est donc construire les racines d'une série d'équations du 1e et du 2e degré.

Or les racines des équations du 2e degré s'obtiennent par la construction d'une moyenne géométrique. Et ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, c'est cet algorithme

Digitized by Google

dont la fonction consiste à ramèner l'hétérogénéité de deux facteurs à l'homogénéité d'un carré, qui est le pivot de toute division rythmique.

Les valeurs numériques de l'exposant *m* supposé premier (autrement dit les degrés des racines de l'unité), qui sont rythmiques (1), appartiennent tous à l'un des 3 types suivants :

1° Les puissances de 2 (Formule : $2^n + 1$) ;

2° Les nombres impairs premiers immédiatement supérieurs à l'une des puissances de 2 (formule : $2^n + 1$):

3° Les produits d'un nombre du 1er type par un ou plusieurs nombres du 2e type.

On obtient ainsi, entre 1 et 120 :

1er *type* : 2, 4, 8, 16, 32. 64.

2e *type* : 3, 5. 17.

3e *type* : 6, 10, 12, 15, 20, 24, 30, 34, 40, 48, 51, 60, 68, 80, 85, 96, 102, 120.

Donc, entre 1 et 120, 6 nombres du 1er type, 3 du 2e et 18 du 2e. Total : 27 nombres, dont 25 compris dans les 100 premiers nombres.

Il y a 53 nombres rythmiques inférieurs à 1000 ; 208 inférieurs à 1 million. Sur ces 208, 19 appartiennent au 1er type et 5 seulement au 2e, savoir : 3, 5, 17, puis les deux nombres : 257, qui suit 2^8, et 65. 537, qui suit 2^{17}.

Cette 17e puissance est immédiatement précédée par un nombre rythmique de la 3e série. En dehors des 5 premiers nombres, 2, 3, 4, 5, 6, c'est le seul cas (jusqu'à 1 million) de 3 nombres rythmiques consécutifs.

---

(1) V. Le Cercle chromatique, par Ch. Henry.

Google

On voit que le 2e type est extrêmement pauvre. C'est le premier type qui est fondamental, et dans lequel on doit chercher le principe essentiel du rythme. Et ce principe, c'est la division binaire, la plus simple et la plus immédiate de toutes, se répétant intensivement sur chaque partie obtenue.

M. Ch. Henry considère les divisions rythmiques comme l'expression des changements dynamogènes du vivant et, plus généralement, comme les modes de distributions spontanées de l'énergie. En effet, il y a économie de travail dans tout tracé circulaire, puisque la longueur du rayon demeure invariable et le centre immobile. L'arc de cercle représente ainsi le minimum de travail mécanique dans l'espace. D'autre part, la division binaire indéfiniment répétée est évidemment le minimum de travail intellectuel appliqué à la division et au classement des notions.

La propriété rythmique de la série $2^n + 1$ vient de ceci. Etant donnée une rotation commensurable (ayant 1 pour numérateur), l'excédent du cercle tend à se diviser indéfiniment suivant la série 2^n, puisque le binaire représente la division spontanée par excellence. Dans cette opération, si l'on parvient à rencontrer une fraction égale à la portion restée en dehors de l'opération binaire, on aura un rythme. Or cela ne se peut que pour les nombres qui dépassent seulement d'une unité l'une des puissances de 2 ; et encore faut-il que ce nombre soit premier, sans quoi il serait déjà décomposé en plusieurs autres, et l'identité de cette portion avec les divisions de l'excédent de l'ordre 2 n'aurait plus lieu.

Google

La propriété rythmique de la 3e série se conçoit ainsi : étant donnée une ou plusieurs divisions de la série $2^n + 1$, on leur supposera toujours aisément la division par 2^n qui est spontanée.

Les rythmes se rapportent ainsi aux arcs de cercle et non aux cordes constitutives des polygones. En 3e dimension, ce n'est pas par les polyèdres qu'ils s'expriment, mais par des tracés sur la ligne à courbure constante, l'hélice, et sur la surface à courbure constante, la sphère. Il faudra donc les rechercher parmi les tracés hélicoïdaux décrits à la surface de la sphère. Du reste, il est à remarquer que l'hélice est la trajectoire qu'on rencontre partout dans la nature ; elle s'applique notamment aux corps célestes, et l'on vient de découvrir récemment que les inclinaisons des équateurs planétaires sur les plans des orbites, inexplicables tant qu'on considère le soleil comme fixe, résultent des trajectoires hélicoïdales provoquées par la translation du soleil qui entraînent tout son système dans la direction de la constellation d'Hercule (1).

L'étude des rythmes ne peut trouver ici de plus amples développements : nous espérons la creuser davantage dans des travaux ultérieurs. D'ailleurs, les rythmes dépendent au premier chef du Temps, et paraissent constituer le concours final de l'ordre temporel. Ils n'inter-

---

(1) Voir : *Essai de Cosmogonie tourbillonnaire*, par Em. Belot. (Bulletin de la Société Astronomique de France. — Janvier 1907.)

Google

viennent dans l'espace que médiatement; et ici, il y avait lieu seulement de les opposer aux contrastes, qui, eux, tiennent intimement à l'essence de l'Espace.

Les contrastes sont les premières assises de l'organisation spatiale. Simultanés, ils tiennent à l'Espace pur, dont ils affirment et cararctéisent la stabilité; successifs, ils le rendent accessible à la division du mouvement et à une influence extérieure du Temps. Par les angles, ils posent, d'une part la distinction des qualités et classent ainsi entre elles les espèces d'un même ordre, et d'autre part, ils superposent les dimensions et établissent une hiérarchie entre les modes d'existence plus ou moins concrets.

Les rythmes, au contraire, au lieu d'affirmer dans l'Espace les distinctions par séparation et hiérarchie, mettent en relief des liaisons entre les existences séparées ; ils établissent des rampes continues qui relient les degrés dimensionnels. Les contrastes successifs manifestent la réaction de l'Espace à l'influence extérieure du Temps. Les rythmes sont la pénétration intime du Temps au sein de l'Espace.

Le rythme est, en somme, la réaction opposée par la continuité à la discontinuité inhérente à toute division. L'aisance qu'il apporte dans le passage d'une fraction à l'autre rétablit, dans le mouvement et dans la conscience la continuité brisée par la division dans l'étendue. Le rythme transfère ainsi la continuité de la grandeur à l'acte, de la passivité à l'activité. Il fait éprouver et percevoir comme simultané ce qui, comme

excitant, est successif : les parties objectivement séparées deviennent pour lui subjectivement unifiées. Cela s'accomplit, non par un retour à l'homogénéité confuse et inqualifiée, mais au moyen d'une unité qualifiée, expressive, significatrice. Le Rythme c'est un Verbe pénétrant la quantité pour y résoudre le chaos, une action du Logos qui fait luire la Lumière à travers la matière pour la rendre intelligible et pour réaliser en elle les virtualités idéales.

Le Rythme, c'est donc l'ingérence du nombre qualifié dans la Grandeur continue et indéterminée ; c'est la pénération de la qualité dans la quantité ; c'est l'élimination de la résistance opposée par la discontinuité de la matière à l'assimilation animique intellectuelle.

Rythmes et Contrastes sont ainsi les deux pôles de l'existence quantifiée dans le Temps et dans l'Espace. Colonnes d'Hercule de la Finalité qui séparent l'Océan de la Quantité de l'empire de la Qualité. Nœud des mathématiques et de l'esthétique ils indiqueront à la science les mesures optima cachées dans les variations arbitraires de la Quantité, et lui donneront la clef des problèmes inextricables ; régénéreront l'art en lui découvrant les secrets des proportions idéales.

C'est enfin l'union des Rythmes et des Contrastes qui résout par la Vie l'antinomie du mouvement et de l'inertie, de l'être et du devenir, et qui accomplit en elle l'interchange réciproque du Temps et de l'Espace, et les synthétise dans l'harmonie d'une vivante Beauté (1).

F. WARRAIN.

---

(1) Cf : La 2e partie de notre ouvrage : La Synthèse concrète, notamment le ch. VI.

Google

LA GENÈSE PAR L'AME

(*Suite*)

Je n'exposerai donc pas aux yeux des hommes cette seconde période, ensevelie dans un royaume souterrain de catacombes où gisent les corps de la seconde formation, dans une profondeur qui, souvent, n'est éloignée de nous que de la longueur d'une pioche, et qui, pour tant est divisée du monde vivant par des siècles incalculables. L'âme qui animait ces ossements, surgissait alors devant Toi, Seigneur, comme un grand poète ivre du nectar des dieux et qui, dans son ivresse, imagina des corps étranges et monstrueux. Chaque corps portait en soi la réminiscence de la forme antérieure et la prédiction de la forme postérieure; dans tout cet ensemble,il y a comme une révélation anticipée de l'humanité, comme un rêve de l'homme futur. Car, pendant toute cette longue période, le but final de l'âme créatrice sur la terre était l'homme.

Google

Mais, pour le moment, tout est encore désordre et impuissance. Il semble que l'âme opère avec désespoir, nullement convaincue de sa puissance et de sa force créatrice ; les sauts qu'elle fait d'un règne à l'autre démontrent son indécision. C'est pour cela, mon Dieu, que Tu détruisis presque toutes ces anciennes formes, voulant pour ainsi dire donner plus de grandeur à la nature par le mystère et, nous cachant le passé, Tu dirigeas notre âme de plus en plus vers l'avenir.

A mes yeux surgissent, ô Seigneur, les tristes nuits lunaires de la nature primitive : je vois le désordre du temps des reptiles; je vois sur les débris rocheux ce lézard primitif dans la forme duquel l'âme s'efforce d'exprimer une pensée nouvelle, par la tête de l'oiseau et les ailes d'Icare — car l'âme descendue sur la terre a besoin de la survoler en oiseau, elle doit acquérir la connaissance synthétique de la nature, savoir où courent les fleuves, quelle est l'extension des forêts, où se trouvent les chaînes de montagnes.

Le premier chef d'Israël, qui chanta l'épopée de la création, a bien vu par intuition qu'il fut donné aux oiseaux d'avoir le pas sur les quadrupèdes — que les âmes de la terre s'élevèrent d'abord par le moyen des ailes pour observer leurs futures habitations, et qu'ensuite elles firent le sacrifice de leur vol pour obtenir une forme plus attachée au sol, plus apte à régner sur la terre.

Je souris maintenant en voyant ce squelette, retrouvé dans les fouilles, qui n'a pas de nom dans le langage présent, car il fut effacé à jamais de la série des formes ;

Google

je souris en voyant ce lézard primitif au bec d'oiseau, avec une aile au pied qui, comme Colomb, s'est mis à la recherche d'un monde, pour reconnaître l'habitation future des monstres pesants qui le suivront et qui dévoreront l'herbe de prairies entières et les feuilles avec les branches d'entières forêts.

Et qui sait si le pouvoir de l'âme, perdu aujourd'hui, de produire la lumière ne fit dans ces temps-là rayonner cet étrange quartier-maître des êtres comme une lanterne terrifiante volant au-dessus de la terre — dragon de feu dont la mémoire humaine a retenu jusqu'à nos jours une ténébreuse et effrayante réminiscence ?

Derrière ce dragon venaient, en rampant sur le sol, ces horribles navires de chair et d'os, bâtis par l'âme. Ils adoraient la vie et cherchaient pour la soutenir leur nourriture avec des yeux étincelants, prêts à dévorer la terre elle-même. Un troupeau monstrueux que Tu as, mon Dieu, détruit trois fois par les ondes, et que Tu nous a préservé sous un triple linceul de poussière comme dans un triple cercueil, et dont seule la mémoire évoquée nous effraye encore.

Seigneur ! Quelle âme était-ce donc que ce Noé, qui, le cinquième soir, ne laissa pas entrer dans l'arche édifiée par lui les lézards et les éléphants gigantesques, mais réunit les êtres en harmonie avec les temps présents et surtout les formes qui devaient produire les proportions humaines ? Ce mystère est voilé pour moi, mais j'y reconnais pourtant ta volonté propre et l'imposition de Ta main sur le monde, que Tu ne retiras de la nature asservie qu'après le contrat ultérieurement établi avec

Google

l'humanité, qui, laissant à la nature ses droits spéciaux, donna, dans la limite de ces lois, à l'homme la force créatrice et la liberté de l'âme.

C'est ainsi qu'il advint que l'âme au sixième jour conçut l'idée de l'homme, mais déjà depuis longtemps le plus petit brin d'herbe l'avait contenue en logique dans sa forme. L'âme, comme servante du Maître, se mit donc à créer, avançant très lentement, car, par son interminable travail sur la matière, elle s'était éprise des corps et chercha à les conserver. Elle s'irrita, fut infectée de désirs et s'opposa alors à ses propres règlements, qui avaient régi le passé. Parfois aussi, elle ressentit de la paresse et s'endormit sur la voie de la création ; parfois encore elle s'abstint, vendant sa primogéniture pour la nourriture, pour un plat de lentilles, alors une autre âme plus courageuse, bien que née plus tard, s'affubla de la toison de l'agneau, rechercha la bénédiction du Père, et par suite, la progéniture de son frère fut dépassée par la sienne. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette injustice racontée par Moïse, qui sentit bien que c'était la justice dans le monde de l'âme. Ensuite, les événements de l'histoire humaine renouvelèrent, comme dans un miroir, toute l'histoire de la création de l'univers;

Il faudrait ressusciter les cadavres des cinq jours précédents et parler aux âmes de ces formes éteintes pour décrire exactement l'enchaînement de toutes ces productions que tant de savants ont déjà investiguées.

Toi, Seigneur, Tu sais que beaucoup de ces formes, transportées d'un règne à l'autre, ne furent pas admises dans

Google

l'Arche de vie, étant trop monstrueuses. A cause de ces anneaux perdus de la chaîne, les investigations sur les orps resteront toujours infructueuses ; et il n'y aura que celui qui commence à étudier la nature au point de vue de l'âme qui pourra avec certitude dévoiler ce mystère en fouillant dans les profondeurs de son propre être.

Permets-moi, Seigneur, de revivre, pour ainsi dire, une seconde fois le travail préhumain de mon âme — le travail du sixième jour que l'âme accomplit, enrichie par l'expérience des cinq jours passés. Elle se mit alors à recréer tout à nouveau, retenant toutefois, sans en rien perdre, les dons et qualités déjà élaborés.

Chaque arbre est une solution d'une grande donnée mathématique. Un mystère numéral s'exprime dans les végétaux moins évolués par nombres pairs et par impairs dans les mieux développés, et finit par devenir l'*unité* dans l'arbre entier. Le sentiment intérieur de cette pluralité dans l'unité est la première tâche de l'âme végétale ; cette solution est son plaisir intime et son contentement. La principale couleur que nous apercevons sur les plantes est parfaitement logique, car elle provient de la lumière jaune qui l'alimente, mêlée à l'azur de l'air et de l'eau. Ainsi, ces deux couleurs atmosphériques réunies et concentrées dans les fibres végétales fabriquent pour l'âme de la plante sa première robe, ce manteau et cette chevelure d'émeraudes qui nous sont représentés dans le livre de Moïse par cette feuille de figuier, dont l'homme fit son premier vêtement.

Google

Nulle couleur, nulle forme de feuille ne peut donc m'être indifférente, ô Seigneur, car toutes elles me dévoilent l'âme de la nature et me raconte mon propre travail, jadis accompli dans la plante. Je connais la signification de chaque dentelure du feuillage, car mon âme s'est exprimée par chacune de ces formes.

Ainsi, quand je me rends compte du chemin parcouru par une âme forte et méchante, qui a combattu avec désespoir contre les tempêtes maritimes, maîtrisant l'opposition des éléments pour s'élever et succomber ensuite sous leur force, se repliant alors sur elle-même pour reprendre vigueur et s'élancer derechef, et qui a fini par vaincre la puissance des éléments. Si ce chemin a dû rejoindre la ligne droite qui mène vers le but par des zigzags aigus, l'âme le démontre bien dans la feuille épineuse du chardon, dont la pâleur et le dessin rappellent ce chemin parcouru avec méchanceté et vigueur afin de s'approprier la forme de cette plante aux contours pointus.

Une âme nullement méchante, mais bien plus puissante que la première, s'opposera plus sûrement à la nature mouvementée et produira la feuille du chêne à la dentelure profonde, mais arrondie des deux côtés, dans laquelle elle s'est pliée aux éléments pour se relever puissamment, semblable aux vagues de l'océan, majestueuses dans leur assurance.

Si c'est une âme qui a combattu contre des forces moindres, contre de petits empêchements, j'aperçois ce sentier parcouru tranquillement autour d'une ligne médiane dans la feuille du rosier dentelée finement,

Google

et je m'imagine que c'est une âme qui ne possède ni le venin du serpent, ni la force du chêne, mais bien une fine beauté et peut-être même le germe du premier sentiment du beau.

Le chemin que l'âme de l'homme parcourt aujourd'hui est identique au petit sentier qu'elle se fraya il y a de cela des éternités, quand elle aspira vers son but sous la forme d'une feuille de végétal.

Quelles merveilles, mon Dieu, renferment ces premiers efforts de l'âme des plantes, qui se créa des formes qui plus tard, devaient se répéter dans l'organisation du monde, et dont quelques-unes sont aujourd'hui le triomphe de l'intellect humain. Voici, par exemple, la marguerite, qui semble une fleur unique, mais qui, en vérité, est un *peuple* de fleurs, implanté dans une unique capsule, réuni dans un seul réceptacle. C'est un peuple dont le centre est formé par les bourgeois qui travaillent et fructifient, et dont le contour se compose de fleurettes blanches asexuelles, une armée d'Hilotes. O Seigneur, observant ce premier miracle de l'âme qui crée, je prévois déjà qu'en continuant son œuvre, elle produira le royaume des abeilles, la prison de la ruche et les rois que celle-ci contient ; que l'âme répétera la même idée dans les associations d'oiseaux, et qu'enfin des institutions similaires se retrouveront parmi les hommes, qui ne se doutent même pas que l'idée primitive d'association et de gouvernement se trouve déjà élaborée dans les végétaux, et qu'elle devait passer par un enchaînement de formes diverses, pour se développer finalement dans la nature humaine.

Google

Pardonne-moi, République d'Athènes, si j'aperçois ton principe dans cette fleur de trèfle, qui se compose d'individus distincts mais égaux, qui, sans être unis par une capsule, sont pourtant attachés à la même tige, et parmi lesquelles Thémistoclès, sans se distinguer en rien des autres, se trouve pourtant au haut de la pyramide et occupe la place proéminente.

Au commencement, l'âme végétale crée bien simplement, comptant trois feuilles au bout de la tige et cinq pour la fleur; mais ensuite la pensée créatrice groupa les fleurs autour d'une seule mère, et crée ainsi la famille et le pressentiment de la nationalité. Bien qu'il semble que la pensée seule se développe mathématiquement dans la plante, le sentiment est pourtant tout étonné d'exister déjà, le sentiment qui n'est encore qu'un germe, mais qui bientôt pénétrera toute chose et deviendra le cœur, tire déjà les enseignements pour ses travaux ultérieurs des qualités élaborées par la pensée. Les fleurs et les fruits sont déjà les conséquences de cette double force de l'âme, la douceur de ces dernières acquisitions végétales, ainsi que l'âcre poison renfermé dans les fruits de certains buissons épineux dépendent déjà des lois de la moralité. Voilà pourquoi la pomme put être défendue à l'homme comme un symbole de sa propre âme ayant vertus et vices comme elle; voilà pourquoi il pouvait s'unir, en la goûtant, à l'esprit malveillant ou bienfaisant. En produisant fleurs et fruits, l'âme connaissait déjà le bien et le mal, avait déjà le pressentiment du beau et du laid, s'approchait ou s'éloignait déjà du but final de l'Esprit. O toi, livre de la première

création, tout en toi est un abîme insondable de sagesse et de vérité ; tu expliques et démontres aux enfants de Dieu leur lente sortie hors du voile qui les enveloppe s'ouvre peu à peu pour les faire arriver à la filiation divine.

Où finit ton travail, âme des végétaux ? Est-ce dans l'idéation d'organismes plus parfaits ? Est-ce en produisant des séries de plantes qui acquièrent un système nerveux et peuvent par la suite prendre place parmi les êtres à organes des sens ? Grand Dieu ! est-ce peut-être cet insecte, entrevu dans un livre quelconque et qui ressemblait parfaitement à une feuille, qui doit m'éclaircir sur les mystères de l'âme ? Ou n'est-ce-là qu'un simple jeu de la nature, un hasard quelconque parmi les choses produites ? Mais voilà, ô Seigneur, que j'aperçois derrière cette haie champêtre, ce germe sortant d'une graine de pois désagrégée, et qui, semblable à une petite chenille verte, s'avance avec les précautions d'un vermisseau vers les espaliers protecteurs. L'âme de la nature semble déjà avoir tout donné, de ce qu'elle était capable d'offrir en sacrifice au Seigneur, dans sa vie végétale pour obtenir une vie meilleure ; les nombres impairs sont déjà la dernière idée du perfectionnement, il n'y a plus de changements et d'améliorations à produire, mais voilà, ô Seigneur, que cette plante frêle et pâle, oubliant sa propre instabilité, jette avec désespoir ses bras en l'air, et sa fleur veut déjà se détacher de sa tige ; elle est déjà ailée comme Psyché ; elle te demande la possibilité de s'envoler en papillon. Tu exauces sa prière, et Tu lui donnes la forme demandée ; alors, elle

Google

laisse sa chétive forme première, qui pourtant subsistera tout de même au profit des âmes sœurs qui la suivent.

Seigneur ! que de sagesse j'aperçois dans les premières demandes accordées aux âmes des végétaux, quel mission exquise elles accomplissent sur la terre !

Les âmes qui vivent près de l'océan, là où la rosée saline mord et détruit même les briques des monuments érigés par la main des hommes, là ces âmes ont imaginé de se vêtir d'un beau velours, qui fait qu'elles peuvent, comme les nymphes à la longue chevelure, retenir en l'air suspendues au-dessus de leurs têtes les perles argentées qui tombent des tresses des Océanides, afin que ces diamants aériens soient bus par le soleil, et que ces larmes salées soient séchées avant de tomber sur le cœur de la plante. D'autre part, les Dryades des citronniers se sont fait un miroir pour se protéger contre les rayons ardents du soleil ; enveloppées de toutes parts par les flèches dorées, elles les renvoient au soleil par le moyen de la laque lisse et brillante dont leurs feuilles sont revêtues.

Jules SLOWATSKI.

(*A suivre.*) (Trad. par A. d'Ulrich.)

Google

DEUXIÈME PARTIE

NIRVANA

Loin, bien loin, au delà des sept sphères des terres
Où les Dhyans-Chohans président aux destins,
Par delà les Yogas où, seul dans ses mystères,
Brahma médite en paix aux avatars lointains,

Il est un seuil sacré de Ténèbres austères,
Où l'Ame universelle immane, où l'Incertain
Se confond dans la Nuit vaste des Caractères,
Dont l'âme humaine est un microcosme enfantin.

Là, dans l'Incognoscible,immuable et sans âge,
Au sein de Parabrahm, sans forme et sans visage,
Les âmes des élus s'unissent à jamais ;

Et, Conscience unique en mille consciences,
Elles savent enfin l'Absolu des Sciences,
Libres d'illusions de Maya désormais !

L. COMBES.

Google

LE MOUVEMENT DES IDÉES

« *Le problème de l'aviation résolu par les sciences psychiques* ». Tel est le titre suggestif sous lequel M. Gaston Méry (1), dans un de ces aperçus rapides, légers et synthétiques dont il a le secret, met nos intelligences aux prises avec le gros problème de la pondérabilité de la matière. Pourquoi l'atome matériel est-il pesant ? Peut-on concevoir que cette propriété soit susceptible de modifications, voire de disparition complète ? Comment expliquer cet étrange phénomène qui fait que les médiums en transe et les saints en extase s'envolent subitement au plafond ? Nous voici transportés sur un de ces terrains frontières de la connaissance humaine, que savants, philosophes et occultistes s'efforcent à l'envi de labourer.

(1) *L'Écho du Merv.*, 1er février.

Google

Au milieu de ce champ en friche, M. Méry évolue avec une légèreté que nous envions et que nous ne saurions imiter. Il résume brièvement les phénomènes observés par les physiciens et les psychistes, esquisse en deux mots une théorie explicative à la forme aimablement paradoxale, bondit au milieu des conclusions pratiques les plus imprévues, pour nous prophétiser un mode futur d'aviation basé sur la lévitation des corps, et prend congé de nous sur une pirouette en disant avec un aimable sourire : « J'ai équipé la chimère. A d'autres de la chevaucher et de la conduire au but. »

Nous sommes, hélas! trop mauvais cavalier pour tenter semblable aventure : la chimère nous désarçonnerait assurément. Mais il nous semble que cette noble bête, que M. G. Méry fait passer devant nous dans un galop fantastique, mérite d'être examinée au repos et d'un peu plus près. Peut-être n'a-t-elle d'une chimère que l'apparence....

Après avoir rappelé les phénomènes bien connus aujourd'hui de lévitation d'objets ou de corps humains, d'augmentation ou de diminution du poids des médiums, le directeur de l'*Echo du Merveilleux* ramène à deux les hypothèses explicatives possibles. Ou bien, en effet, il faut que la force attractive de la pesanteur, supposée constante, soit contre-balancée par une autre force variable, comme elle l'est, par exemple, par la force ascensionnelle du gaz dans l'hypothèse d'un ballon qui s'élève en l'air ; suivant que la résultante de ce couple de forces sera négative, nulle ou positive, le ballon s'élèvera, restera stationnaire ou redescendra. Ou bien il faut supposer

Google

que la force de la pesanteur même, l'attraction terrestre, le potentiel gravifique, pour parler en physicien, soit variable, susceptible de s'annuler ou de prendre des valeurs négatives, c'est-à-dire de se transformer en force répulsive. Et alors, les objets matériels, cessant d'être pesants, flotteront ou même s'élèveront en l'air.

De ces deux hypothèses, la première est généralement adoptée. On admet que, si Eusapia, placée par le colonel de Rochas dans le plateau d'une balance, accuse un poids variable, c'est parce qu'Eusapia est une façon de pile électrique, un générateur de force, produisant des effets d'attraction et de répulsion qui viennent tantôt s'ajouter à l'action de la pesanteur et tantôt la contre-balancer. M. G. Méry trouve cette théorie trop compliquée pour être réellement conforme aux lois de la nature : il faudrait supposer, dit-il, l'existence, non seulement d'une force inconnue, mais de deux : l'une du même sens que la pesanteur et l'autre de sens inverse. Et pourquoi ces deux actions inverses ne seraient-elles pas produites par la même force ? Les sensitifs de Reichenbach ne sont-ils pas endormis par l'un des pôles de l'aimant et réveillés par l'autre ? La balle de sureau du pendule électrique n'est-elle pas attirée et repoussée tour à tour par le verre électrisé qu'on lui présente, suivant les polarisations sucessives d'une même force ? Il n'y a rien d'invraisemblable, semble-t-il, à croire que les atomes qui constituent le corps d'Eusapia pèsent toujours leur même poids c'est-à-dire sont toujours attirés vers le centre de la terre par une force constante, mais que la force magnétique

Google

développée par le sujet les sollicite en outre dans un sens ou dans un autre.

M. G. Méry préfère supposer que c'est la pesanteur même qui constitue une force variable. Sans doute, la thèse ne peut pas se soutenir, s'il s'agit de la matière à l'état physique, telle que nous la connaissons : toute la physique la condamne. Mais rien ne prouve que la matière ne puisse avoir d'autres modalités que la modalité physique, qu'il ne puisse exister, comme disent les occultistes, un plan astral, un plan mental, etc..., c'est-à-dire un monde — nécessairement matériel, puisque tout est substance dans l'Univers créé — mais composé d'une matière différente de la matière physique, jouissant d'autres propriétés. Si la matière physique est pondérable, c'est-à-dire pesante, rien ne prouve qu'une modalité plus subtile de la matière (disons de la matière astrale, pour fixer les idées) (1), doive nécessairement aussi être pondérable. Toutes les expériences de psychisme, d'occultisme et de mystique semblent bien arriver à démontrer le contraire. La pondérabilité ne serait donc qu'une propriété temporaire ou accidentelle de la matière, liée à la seule modalité physique, tandis que certaines autres de ses propriétés, comme l'impénétrabilité ou l'inertie seraient des propriétés permanentes liées à toutes ses

(1) Nous n'ajoutons à ce terme d'*astral* aucun sens précis et défini, et nous nous en servons simplement pour désigner une modalité hypothétique de la matière différente de la modalité physique. On pourrait aussi bien dire la modalité A et la modalité B.

modalités. En effet, on n'arrive pas à concevoir que, sur aucun plan, par définition, un atome de matière puisse se laisser pénétrer par un autre atome(1), et on peut définir la matière en disant que c'est l'Impénétrable, l'Indivisible, et l'Inertie ou la Passivité. On ne peut pas, au contraire, définir la matière en disant qu'elle est pondérable, car c'est là une simple notion expérimentale, et rien ne prouve que la pondérabilité subsiste encore si la matière peut changer de modalité.

Ceci dit, nous arrivons à la « chimère » de M. Gaston Méry, qui peut se résumer à peu près ainsi: la matière physique, telle que nous la connaissons, se compose de l'union intime de deux éléments : l'un est l'atome proprement dit, l'autre le « fluide ». De ces deux éléments, celui dans lequel réside l'attribut de pondérabilité, c'est le « fluide ». Si un médium s'extériorise en dissociant la matière même de son corps, son corps perd son poids parce que le fluide sort de lui. En s'extériorisant suffisamment, il pourra arriver à flotter en l'air. S'il absorbe, au contraire, le fluide des assistants, il deviendra surpesant. Et voilà le problème de l'aviation résolu.... au pays des chimères.

---

(1) Nous ne voulons pas entrer ici dans la discussion de la théorie des ions qui ne nous semble pas jeter sur la question une lumière philosophique bien vive. Car, si l'ion est une charge d'électricité, l'électricité une vibration de l'éther, et l'éther une forme de la matière, l'ion est la plus petite particule de matière indivisible. N'est-ce pas l'ancienne définition de l'atome ? N'arrive-t-on pas simplement à appeler ion l'atome, et atome la molécule.

Google

Présentée sous cette forme, l'idée semble un paradoxe fait à plaisir pour déconcerter le lecteur. Le « fluide » pesant et la matière sans poids par elle-même ! Ne pourrait-on demander à M. G. Méry pourquoi, lorsqu'un homme meurt, son cadavre ne s'envole pas au ciel, puisque cet homme a subi l'extériorisation » la plus complète qui se puisse imaginer, et a dû perdre tout principe pondérable ? Soutenir que la matière physique, telle que nous la connaissons, puisse échapper aux lois de la pesanteur ne peut être qu'un agréable jeu d'esprit. Et cependant, nous croyons qu'il suffirait de modifier bien légèrement la formule, de mettre le mot *force* à la place du mot *fluide*, et de nous rappeler quelques principes de physique pour transformer cet apparent paradoxe en une théorie pleine d'intérêt.

La matière par elle-même, avons-nous dit, c'est l'Inertie. Mais, nulle part dans la nature, nous ne connaissons cette matière inerte, cette matière morte. La matière se présente à nous mue par l'énergie. Ses atomes gravitent les uns autour des autres comme des astres, actionnés par une certaine force, dont il n'y a pas lieu de rechercher ici l'origine. C'est en ce sens que l'on peut dire que tout corps a une âme. Toutes les propriétés de la matière que perçoivent nos sens, y compris la pondérabilité, sont la conséquence des mouvements moléculaires de cette matière. Ce que nous percevons, c'est la réaction des mouvements moléculaires d'un corps sur les mouvements moléculaires de notre propre corps ; et, si la matière pouvait se trcuver à l'état mort, tous ses atomes immobiles et se touchant, elle serait imperceptible à nos sens.

Google

On sait que tout système de forces physiques en action provoque autour de lui le développement d'un « champ de force », portion de l'espace qui jouit de propriétés particulières. Un aimant est le centre d'un champ de force dont on démontre l'existence en saupoudrant de limaille de fer un carton placé sur l'aimant : les dessins de la limaille correspondent aux lignes du champ de force. Pareillement, chaque atome est le centre d'un champ de force.

Rappelons-nous maintenant un grand principe de physique *que deux champs de force de même nature sont impénétrables l'un à l'autre*, et *que deux champs de force de nature différente sont pénétrables l'un à l'autre* ; nous aurons un aperçu des changements de propriété que peut éprouver la matière. Une belle démonstration expérimentale en a été faite par le physicien Thomson. Si l'on fait traverser le fil d'une bobine par un courant électrique assez puissant, et qu'on laisse tomber une boule de cuivre à l'intérieur de cette bobine, la boule sera arrêtée dans sa chute par une force invisible et restera suspendue en l'air. Il se développe dans cette boule un champ de force électro-magnétique analogue à celui du solénoïde, et ces deux champs de force de même nature se repoussant, sont impénétrables l'un à l'autre. Si l'on recommence la même expérience avec une boule de bois, la boule tombera parfaitement à travers la bobine. Cette boule n'est pas susceptible, en effet, de développer un champ de force électro-magnétique : elle ne développe qu'un champ de force gravifique (dû à l'action de l'attraction terrestre), et ce dernier passe

à travers le champ de force électrique comme s'il n'existait pas.

La tête d'un marteau ne touche jamais la tête du clou qu'il enfonce; car, dans la matière *vivante*, deux atomes ne peuvent jamais se toucher. C'est le champ de force du marteau qui repousse celui du clou.

Et maintenant, supposons que le champ de force qui donne à l'atome ses propriétés puisse changer de nature, qu'un champ de force dit *astral* puisse remplacer le champ de force dit *physique* : l'atome changera aussitôt de propriété. Un objet à l'état *astral* pourra passer à travers un objet à l'état *physique* (expérience de Zöllner) ; car ce qui empêche deux corps de passer l'un à travers l'autre, ce n'est pas l'impénétrabilité de leurs atomes, séparés par des espaces vides comparables pour l'immensité aux espaces intersidéraux, c'est la résistance de leurs champs de force de même nature. Par voie de conséquence, la matière à l'état *astral* sera entièrement impondérable et non pesante pour les sens *physiques* d'un homme. Et, si le champ de force de la moitié d'un objet quelconque vient à changer et passe de l'état physique à l'état astral, cet objet perdra pour nous la moitié de son poids. Nous voici d'accord avec M. Gasto Méry. Nous lui ferons seulement remarquer que, pour que ce phénomène se produise chez un médium, il ne suffit par que celui-ci extériorise peu ou prou la force nerveuse qui est en lui et qui n'est évidemment pas pesante : il faut qu'il dématérialise une partie de son corps matériel et la fasse changer de modalité, ce qui est bien différent. Ainsi s'expliquerait l'expérience faite par Mac Nab, dans

Google

laquelle le médium aurait été transporté à travers un mur.

En résumé, nous croyons que certains phénomènes dans lesquels le poids de la matière semble se modifier (lévitation, par exemple) sont dus simplement au développement, par un sujet approprié, d'une force spéciale, qui vient contre-balancer l'action de la pesanteur; mais que, dans une classe de phénomènes plus transcendants, tels que la perte de poids du médium pendant la formation d'une matérialisation, ou surtout le passage de la matière à travers la matière (Zöllner, Mac Nab), la pondérabilité même de la matière se modifie par suite d'un changement de modalité dans les champs de force atomiques des corps. La matière changerait de *modalité* sans avoir d'ailleurs à changer d'*état* : la matière liquide physique deviendrait matière astrale liquide, par exemple ; conceptions assurément plus satisfaisantes que celle qui veut que les modalités impondérables de la matière ne soient que des états physiques de raréfaction supérieure, et que le malheureux médium de Mac Nab ait dû, pour traverser son mur, passer successivement par les états solide, liquide, gazeux et radiant ! En tout cas, nous avons cru intéressant de rapprocher ces conceptions de haute physique (dues à la science d'un savant trop modeste, M. le Dr R.) de la « chimère » de M. Gaston Méry.

A. ROUGIER.

Google

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

Echo du concile de la Muette, par un *flamine* qui ne signe pas.

Sept à huit mille catholiques (papistes) du diocèse de New-York ont assisté, le dimanche 27 janvier, à l'hippodrome de cette ville, à un grand meeting contre le gouvernement français, spoliateur et persécuteur (?) de l'Eglise romaine. Un grand nombre de prêtres et l'archevêque Farley, en habits sacerdotaux, étaient présents ; des orateurs, y compris l'archevêque, ont fulminé avec violence contre nous. Ceci est la manifestation retentissante organisée pour répondre à celle des évêques américains libéraux, qui ont rejeté sur la conduite politique du clergé français la responsabilité de la loi de séparation. Mais quelques jours auparavant, dans des prédications plus discrètes, des prêtres new-yorkais avaient prêché le boycottage des marchandises de France.

Google

Cette conduite, qui émane d'un mot d'ordre suscité par la haine religieuse, va permettre à Sa Sainteté Pie X de mettre d'accord ses actes avec ses paroles, en rappelant à la tolérance et à la charité chrétiennes ces trop zélés défenseurs du despotisme romain, que leur gouvernement ne tolérerait pas plus chez lui que le nôtre ne le tolérera chez nous. D'autant mieux que les vrais fidèles peuvent en être aussi bien victimes que les indifférents et les schismatiques.

De nos jours, l'intolérance romaine remplace la Sainte Inquisition par le boycottage : l'Eglise fait ce qu'elle peut.

⁂

Mercure de France.

Un très intéressant article de *Laurent Tailhade* sur la *Noire Idole* (morphinomanie). Mais pourquoi noire idole ? La morphine n'est pas noire, cet alcaloïde est chimiquement blanc. C'est d'ailleurs une querelle secondaire. Le homard, pour avoir été appelé le cardinal des mers, ne cesse pas d'être un homard.

La question de l'opium, par *Carl Siger*, qui, enfin, est un Européen qui dit quelque chose de raisonnable, et qui, par suite, n'est pas du tout de l'avis d'Ajalbert :

« M. Jean Ajalbert soutient une thèse *morale*. Il appelle l'opium la *pâte de mort*. Il admire les Chinois,

qui vont enrayer le fléau, et ont pris des mesures décisives à cet égard. Enfin, il blâme le fumeur d'opium d'être un être *prostré*, obligé de « se coucher pour fumer ».

« On pourrait répondre à M. Ajalbert que l'amour se fait aussi au lit, du moins en général. Cette pratique ne nuit en rien à l'individu, et elle assure la conservation de l'espèce. De plus, il est reconnu que l'amour pratiqué debout donne de fâcheuses secousses aux centres nerveux. Il en est peut-être de même pour la pipe d'opium. Mais laissons ces arguments d'ordre physiologique.

Je veux en venir simplement à deux considérations décisives, à mon sens : l'une d'ordre économique, donc capitale, et l'autre d'ordre moral, puisque morale il y a, hélas !

Au point de vue économique, d'abord à quoi tend cette campagne contre l'opium ? A la suppression en Indo-Chine de la régie instituée pour la fabrication et la vente de la drogue.

Or, au budget général de l'Indo-Chine pour l'exercice 1906, la régie de l'opium figurait aux recettes pour la modique somme de 7.600.000 piastres, soit, au cours moyen de la piastre, d'environ 19 millions de francs. Le budget général, pour maintes causes qu'il serait trop long d'énumérer, est, dit-on, en déficit. Est-ce le moment de supprimer une recette de cette importance ? Et par quoi compenser cette suppression ? Je laisse la parole à M. Ajalbert. En France même, une campagne saugrenue est menée contre les absinthes et vermouts. Mais du moins tend-elle à une élévation de taxe,

Google

par suite à une plus-value possible pour le Trésor. Mais, pour l'opium, il n'en est pas de même. Et se contentât-on d'élever les prix de vente, ce serait un formidable encouragement donné à la fraude, déjà fort active dans l'union indo-chinoise, et un non moins formidable stimulant apporté à l'esprit de révolte qui anime déjà nos sujets annamites. Donc, économiquement, la réforme ne vaut pas une once de *dross !*

Au point de vue moral maintenant, depuis quand une loi, un règlement ont-ils modifié les mœurs ? De quel droit M. Ajalbert veut-il empêcher M. X... de se prostrer pour fumer sa pipette ? Voilà bien l'affreux moraliste qui surgit de toutes parts, habillé d'hypocrites prétextes : — « Tu ne forniqueras pas. Cela te fatiguerait. Tu ne boiras pas ; tu ne mangeras pas ; tu ne fumeras pas! Tu deviendrais dyspepsique ou cardiaque ! » — Eh bien ? et puis après ? Et s'il me plaît, à moi, d'être cardiaque ? Cela ne fait de tort qu'à moi-même ; car il est, en somme, un point de vue social auquel il m'est bien permis de ne pas condescendre. Soit, je veux bien qu'on proscrive tabac, absinthe, opium et courtisanes, tous facteurs qui diminuent évidemment la valeur de l'homme, tant au point de vue individuel (qui m'intéresse) qu'au point de vue social (dont je me moque). Mais qu'avant tout cela qu'on supprime le *travail*, qui abrutit cent fois plus l'individu et la race que les quatre drogues précitées.

La vie de bureau (je parle de ce que je connais) tue plus sûrement l'énergie d'un homme que dix mille pipes d'opium. Et puis, enfin, pour revenir à la physio-

Google

logie, la seule vérité, je me suis laissé dire que l'opium était, en Extrême-Orient, un excellent préventif contre la dysenterie. Et voilà qui doit primer toutes divagations littéraires ou morales !

***

Revue de philosophie.

Continuation de la discussion sur la *Transcendance de Dieu*, entre MM. *Gardair* et *Sertillanges*.

Une bonne étude de M. de *Visan* sur le *Mensonge de l'art*, de M. *Paulhan* :

« Le caractère général le plus important de l'art, c'est, il me semble, de créer une réalité illusoire et superficielle, destinée à déguiser, à remplacer provisoirement, et même, en certains cas, à remplacer pour toujours la vraie réalité ; c'est de nous faire vivre dans un univers qui n'existe pas, ou qui n'existe guère, mais qui correspond à nos désirs. L'art consiste essentiellement à remplacer un monde réel qui nous froisse, qui ne nous satisfait pas, par un autre monde, moins vrai, mais plus satisfaisant.» Telle est l'idée mère du livre de M. Paulhan, et tout l'ouvrage est consacré à l'illustration de cette thèse : « L'art ne tend que vers la création d'un monde illusoire et fictif, et ne se soucie guère de la vérité. »

De même, nous dit encore l'auteur, que la religion et la science dirigent l'homme en le trompant, de même l'art nous élève au-dessus des réalités coutumières, et s'impose à nous comme un mensonge permanent. L'art est propulseur d'une vie propre qui se substitue à notre

Google

vie. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que toute activité humaine a pour point de départ une désharmonie. Le but de l'art est précisément de rétablir en nous une harmonie supérieure, de même que le but de la morale consiste en une systématisation de la vie, aussi rapprochée que possible de la perfection.

***

Bulletin de la Société des études psychiques de Nancy.

Notre ami Léonce Cézard a fait à cette Société une conférence sur le jaïnisme, que nous avons déjà publiée dans la *Voie* du

***

Les Nouveaux Horizons.

A lire *les médecins de la villa Carmen,* par le docteur *Rouby,* et, sur le même sujet, l'article du docteur *Bouget.* On verra que les illuminés de Mustapha sont encore plus à plaindre qu'à blâmer, et qu'il vaudrait mieux enfermer leurs personnes que sortir leurs théories. Au reste, les gens qui les patronnent et qui nous cornent aux oreilles leurs fantastiques expériences, sont toujours les mêmes, et toujours dignes de la même attention et de la même estime. Félicitons *Les Nouveaux Horizons* de n'être jamais tombés dans leurs grossiers panneaux.

***

Revue de l'hypnotisme.

Conclusion d'un excellent article sur la *Suggestion par l'entraînement* :

Google

Le point de vue éducatif est aussi intéressant que le point de vue médical, dans l'utilisation des effets de l'entraînement corporel : l'éducation morale n'étant autre chose qu'une suggestion lente et répétée, et l'éducation intellectuelle n'étant que l'entraînement de l'esprit.

Nous avons vu quelle part considérable les facultés de l'esprit prennent à l'éducation du corps. Nous pouvons dire que l'éducation physique porte toujours avec elle un certain degré d'éducation intellectuelle et morale. L'entraînement corporel pourrait être utilisé comme une sorte d'entrée en matière, chez les sujets mal doués au point de vue de l'esprit. Chez les enfants arriérés, par exemple, l'apprentissage des mouvements pourrait être une préparation à celui des matières plus difficiles des programmes scolaires. Et, chez les sujets de caractère faible, on trouverait, dans l'accoutumance à faire effort, dans l'habitude de supporter la fatigue, un moyen de développer la Volonté, tout en atténnant la Sensibilité qui vient si souvent lui faire échec.



Echo du merveilleux.

Nous extrayons du numéro du 15 février un article de M. P. *Silvestre* sur le *Pouvoir des fétiches* : l'histoire est rapportée d'après le P. Derouet, qui a fait des explorations au Congo.

Un jour, séjournant dans un district de son diocèse il pénétra dans une case habitée par un ménage. Il y

Google

avait là un tout petit enfant malade à mourir. Le P. Derouet demanda à le baptiser, ce à quoi la mère ne s'opposa pas, car elle fréquentait elle-même les catéchismes.

En présence du père et de la mère, le P. Derouet administra le baptême. Quand il eut terminé, le papa dit au P. Derouet : « Tu as fini; moi, je vais opérer à mon tour. Je veux savoir de quoi mon enfant est malade, et je le saurai. »

Il prend alors (en présence du P. Derouet, qui a tout vu) un fétiche ; il lui parle une langue inconnue du R. Père et de la maman, appelée la langue des *initiés*, ou diabolique, et il engage comme une lutte avec le fétiche, le tournant, le retournant, le renversant, le redressant, etc.,et le P. Derouet entendait de ses oreilles comme un bruit sourd de combattants lointains. Cela fait, le papa laisse le fétiche couché à terre ; ce fétiche, sans qu'aucune main le touchât, se redressa , seul, à trois reprises, tenta de prendre l'équilibre, comme pour se fixer; mais, à la troisième fois, il se coucha pour ne plus faire un mouvement. « Je sais maintenant, dit le papa, de quoi mon enfant est si gravement malade : le fétiche n'ayant pu parvenir à se tenir debout, il résulte clairement que, quand l'enfant est venu au monde, toi, sa mère, tu ne lui as pas passé, autour des reins, les amulettes d'usage. (Ce que la maman n'avait point fait, ce fut constaté par l'examen de l'enfant. Et ces amulettes consistent, paraît-il, en une griffe de tigre, une dent de léopard, une patte de homard, etc.) Eh bien, tu vas immédiatement partir chez le féticheur *un tel* (il habitait à quatre heures de là),et tu apporteras

Google

ce qu'il faut. » Et il fallut que la pauvre femme s'exécutât.

Le P. Derouet n'a jamais plus revu cette pauvre femme, que le mari, pour la punir, a sans doute tuée.

Du même.

Un journal allemand raconte la curieuse anecdote suivante :

M. Krupp, le célèbre métallurgiste, mort récemment, voyageait un jour en chemin de fer avec l'Impératrice Victoria d'Allemagne, mère de Guillaume II.

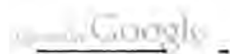
Quelques-unes des dames présentes parlèrent des sciences occultes et de la vie secrète de l'âme pendant le sommeil.

« Je suis sûre, dit l'impératrice, que vous, homme pratique par excellence, vous devez sourire en entendant de pareils propos et désirer même les contredire. Je vous en prie, ne vous gênez pas ; je serai heureuse de vous entendre discuter cette question.

— Je crains de tromper l'attente de Votre Majesté, répondit M. Krupp, attendu que mon père était un fervent de l'occultisme.

« Ainsi, il a souvent raconté à sa famille et à ses amis, qu'il découvrit la formule définitive de nos canons pendant son sommeil, dans une voiture de chemin de fer.

« Il s'était profondément assoupi après avoir en vain essayé de résoudre le problème. Son crayon et son carnet de notes étaient restés sur le coussin, à côté de lui.



« Quand il s'éveilla, quelques heures après, il fut stupéfait de trouver plusieurs pages du carnet, blanches auparavant, couvertes de chiffres. C'étaient des problèmes où il trouva la solution de la formule qui l'avait tant préoccupé.

« Son cerveau enfiévré avait fonctionné pendant son sommeil somnambulique et, à son insu, sa main avait noté les calculs avec une exactitude qui n'a jamais cessé d'être pour lui un objet d'étonnement. »

***

Lucé e umbra.

Sommaire de février 1907 :

A. DE ROCHAS : Eusapia Paladino. — La sua storia e la sua persona. — ESPERIENZE MEDIANICHE CON EUSAPIA PALADINO ALLA SOCIETA DI STUDI PSICHICI DI MILANO. — A. MARZORATI e A. BACCIGALUPPI : Il metodo. — La camera degli esperimenti. — Le esperienze. — AVV. GIORDANA : A caccia di fenomeni. — Prof. G. SCOTTI : Note e impressioni intorno a quattro sedute con E. PALADINO. — O. CIPRIANI : La seduta del 23. — G. MASSARO : La seduta de 26 (Le mie impressioni). — L. BARZINI. — Nel mondo dei Misteri (Con E. Paladino).

***

Neue Metaphysische Rundschau.

Un très intéressant article sur les formes de l'homme biblique, par *Lanz-Liebenfels*, dont voici la conclusion, spécialement intéressante pour le public français :

Diese Auffassung Loisys ist ohne Zweifel geistvoller als die kindliche von manchen anderen Theologen noch heute vorgebrachte Ausflucht,dass Gott in seiner allumfassenden Langmut das Weltende und Gericht uber die ursprunglich von ihm festgesetzte und von Jesus verkundete Frist hinausgeschoben habe. Und sie ist auch weniger plump und gewaltsam als die z. B. von einem protestantischen Gegner Harnacks, Dr. L. Lemme beliebte Versicherung, die sogenannten Wiederkunftsreden Jesu hatten in der Zerstorun Jerusalems und der Niederwerfung des antimessianischen Judentums ihre tatsachliche Erfullung gefunden. Aber unhaltbar ist die Erklarung des gelehrten Katholiken trotz alledem. Denn es ist bei ihr zunachst ganz ubersehen, dass Jesus selbst das Gottesreich seiner Botschaft nie als ein blosses Symbol hingestellt, sondern es vielmehr durchaus realistisch verstanden hat und verstanden haben will : namlich als eine aussere, in naher Zukunft bevorstehende Tatsache, oder eine von ihm selbst unter Gottes Hulfe mit herbeizuführende irdische Wirklichkeit.

***

Reçu en outre :

Revues de langue française: *L'Etincelle*, *Le Phare de l'Espérance*, la *Revue de spiritisme*, *La Vie Nouvelle.*

Revue de langue italienne : *La Nuova parola.*

Revues de langue espagnole : *El siglo espirita*, *Revista teosofica.*

Revue de langue russe : *Rebus.*

LEO CAIE.

Google

BIBLIOGRAPHIE

A travers le Monde, Investigations dans le domaine de l'Occultisme, par *Willy Reichel*, professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques de Paris. Paris, Frédéric Gittler, 2, rue Bonaparte. In-8°, 112 pages, avec portrait de l'auteur.

Ce petit volume a un double intérêt : c'est d'abord un récit de voyage très attrayant aux pays lointains, au Far-West américain, depuis l'Alaska jusqu'au Mexique ; c'est ensuite la relation d'expériences médiumiques et occultiques, auxquelles l'auteur a pris part dans le cours de ses prérégrinations à Lily Dale, à Chicago, à Los Angeles et surtout à San-Francisco ; parmi ces expériences, les matérialisations obtenues avec le médium Miller sont certainement les plus importantes. Les résultats obtenus à Paris avec ce même médium, chez M. Gaston Méry, Mme Noeggerath et M. Letort, sont venus corroborer les récits stupéfiants faits par M. Reichel.

Google

Les déductions philosophiques que l'auteur a tirées de ces expériences sont des plus remarquables, et concordent avec les doctrines admises par de grands esprits tels que Kant, Schopenhauer, Du Prel, A. J. Davis, Hollenbach, Gœthe, etc. C'est en somme un ouvrage très instructif et d'une forme littéraire qui en rend la lecture très attachante.

***

Formulaire de haute Magie, par Pierre Piobb. H. Daragon, éditeur, 30, rue Duperre, Paris. Prix : 2 fr. 50.

L'étude des sciences occultes est de plus en plus à l'ordre du jour. Dans toutes les classes de la société, on cherche à connaître cette science, à en approfondir les secrets. De nombreux recueils paraissent dans tous les pays ; ils ont le défaut d'être d'un prix élevé et écrits dans une langue que comprennent seuls les érudits. C'est pour parer à cet inconvénient que M. Pierre Piobb vient de publier un cours de haute magie qui, dans un format réduit, est un résumé des œuvres des grands maîtres anciens et modernes : il est aussi nécessaire aux curieux qu'indispensable aux étudiants de l'occulte.

Montagny.

Google

A détacher en suivant

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE*, Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom .... Signature

Qualité ....

Adresse ....

....

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont-de-Lodi, Paris VI[e].



AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront, le cas échéant, transmises aux rédacteurs compétents.

Le Gérant : Lucien Bodin.

Paris. — Imprimerie Ch. VALIN

Google

951180

N° 35 AVRIL 1907

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO........ Un franc

Abonnements:

France. . UN AN...... 12 Fr. | Union postale. UN AN .. 15 Fr.
— SIX MOIS. ... 7 Fr. | — SIX MOIS. 8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

Bibliothèque de La VOIE

PARIS (VI)

5, rue du Pont-de-Lodi.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTE

Par F. WARRAIN

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

La Voie Rationnelle

Par MATGIOI

Préface par ALTA

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS

DE LA

GNOSE

Par ✝ **SIMON**, év. de Tyr et d'Orient,

Et ✝ **THEOPHANE**, év. de Versailles.

Avec des notes documentaires

Par ✝ **SYNESIUS**, Patriarche Gnostique.

Google

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES MAGIQUES DE L'EMPEREUR MOUWANG

On ne s'attend pas à ce que nous suivions pas à pas la marche de la civilisation jaune dans sa voie d'involution ; tout au plus, pouvons-nous nous arrêter un instant aux grandes phases de ces mouvements qui, après avoir ouvert la période séparative sous l'impulsion de Fou-Hi, l'ont conduite à la période unitive, inaugurée par Confucius et qui dure actuellement encore, sans avoir atteint son développement normal.

Déjà, au point où nous sommes rendus, la science primitive n'existe plus qu'à l'état de connaissances vagues ou de souvenirs obscurs; s'il est encore parlé d'elle dans les annales, ce n'est plus qu'en termes inin-

Google

telligibles, incohérents, qui montrent que les initiés se tiennent à l'écart. Où se sont-ils retirés ? L'histoire nous le dira. Les savants qui ont rompu avec les traditions jalouses du magasisme, n'ont pas su garder la lumière ; elle se perd de plus en plus, et nous en voyons la preuve dans ce fait, rapporté par le P. de Mailla d'après le Toueng-Kien-Kang-Mou. En l'année 2159 avant l'ère chrétienne, sous le règne de Tchoung-Kang, il y eut une éclipse de soleil (le P. Gaubil, dans son histoire de l'astronomie chinoise, l'a fait remonter à 2155). D'après ce que l'on sait des temps antérieurs à cette date, sous les règnes de Yao, Chun et Yu, l'état des sciences permettait de calculer par des méthodes sûres et à l'avance, la date précise des éclipses. Un ministère spécial était resté chargé de ces calculs, et, d'ailleurs, de l'établissement du calendrier officiel. Ces fonctions étaient héréditaires dans certaines familles qui, ayant aidé « à détruire le faux culte et la superstition », avaient gardé la direction du culte et des cérémonies. L'histoire les appelle « Ni » et « No ». Par erreur ou par négligence, peut-être volontairement, les astronomes n'annoncèrent point le phénomène et l'empereur les fit mettre à mort, pour des raisons politiques, pense-t-on, plutôt que par un excès de zèle pour la science. Voici, du reste, comment s'exprime le vieux texte chinois que Pauthier a traduit littéralement : « En ce temps, Ni et No, s'abandonnant aux vices, ont foulé aux pieds leurs devoirs ; ils se sont livrés avec emportement à l'ivrognerie ; ils ont agi contrairement aux devoirs de leur magistrature, et se sont par là écartés de leur

condition. Dès le commencement, ils ont porté le trouble dans la chaîne céleste, et ont rejeté bien loin leurs fonctions. Au premier jour de la troisième lune d'automne, le Tchin n'a pas été en harmonie dans la constellation Fang. L'aveugle a frappé du tambour ; les magistrats et la foule du peuple ont couru apec précipitation, tels qu'un cheval égaré. Ni et No étaient comme des cadavres dans leurs fonctions ; ils n'ont rien entendu ni rien appris. Aveugles et rendus stupides sur les apparences ou sur les signes célestes, ils ont encouru la peine portée par les rois, nos prédécesseurs. Le Tching-tien dit : Celui qui devance les temps doit être mis à mort sans rémission.

Ainsi, ce gouvernement, qui se vantait d'avoir aboli ce qu'il appelait des superstitions, croyait ou feignait de croire encore que le Ciel, qui n'est pas insensible à ce qui se passe sur la terre, manifeste sa colère ou ses menaces contre les mauvaises actions des hommes, et surtout des princes, par des signes célestes. Le P. Gaubil constatait qu'en Chine on est resté encore fort attentif, pour la même cause, au calcul et à l'observation des éclipses, et l'on trouve encore dans les codes de la Chine et de l'Annam des dispositions pénales toutes spéciales aux astronomes officiels coupables de négligence ou d'incapacité.

Mais Ni et No, qui furent mis à mort par ordre de Tchoung-Kang, n'étaient pas seulement les chefs du collège des astronomes, ils étaient princes aussi ; ils avaient des terres des vassaux et demeuraient dans des places fortifiées. Pour les réduire, l'Empereur dut faire

marcher une armée. Ce furent sans doute les derniers rois mages en Chine, et il semble qu'avec eux disparut un frein puissant opposé jusqu'alors aux désordres du pouvoir. En effet, ainsi que le constate Pauthier, après les règnes d'abnégation, de dévouement au bien public des premiers empereurs, tels que nous les représente l'histoire chinoise, on ne rencontre plus guère, dans le cours de plusieurs siècles, que luttes sanglantes entre les grands et les rois, non dans l'intérêt du peuple, mais dans des vues et des intérêts d'ambitions personnelles.

***

Le second fait que nous voulons retenir encore est tiré des grands « Tableaux chronologiques » chinois. Mouwang était mort ; son fils Tching-Wang lui avait succédé. A la troisième année du nouveau règne, on vit arriver à la cour des hommes du royaume de Nui-li (Ni-Li-Kou), qui racontèrent qu'en quittant leur pays, ils avaient navigué au milieu d'une mer ambulante : l'eau passait sur leur navire ; ils entendaient les grandes vagues se briser sur leurs têtes ; ils avaient dirigé leur route en regardant les astres. D'où venaient ces étrangers ? Pauthier croit qu'ils venaient de l'Egypte, désignée ici par le nom de son grand fleuve et qui se trouve également ainsi indiquée dans les anciens livres sanscrits.

Cent ans plus tard, monta sur le trône le prince à qui l'on doit un dernier et suprême effort pour renouer la chaîne brisée des antiques traditions et de la science primitive. Mouwang, qui accomplit un grand voyage

Google

en dehors des frontières de l'empire. C'est la première fois qu'on voit mentionner un pareil événement.

Il remonta au point d'où nous avons vu descendre le courant de la civilisation extrême-asiatique, à ce mystérieux Kouen-lun dont nous avons parlé,et ce fait, diversement apprécié par les écrivains, a donné lieu aux plus étranges commentaires. Le grand historien et géographe chinois Sse-ma-thsian place dans le voisinage de la Perse le pays que visita l'Empereur. Cette indication semble appuyée par un auteur persan, Athallah Beïdavy, dans son histoire générale. Ce serait une confirmation des hypothèses avancées par Bailly. Mais, d'autre part, quelques missionnaires jésuites en ont profité pour insinuer que cette circonstance a pu permettre aux annalistes chinois d'emprunter à l'histoire des Juifs un certain nombre des faits qu'ils racontent ; et, en l'espèce, ils citent la visite de la reine de Saba à Salomon. Sans attacher à cette appréciation plus de valeur qu'elle ne mérite, contentons-nous de rapprocher ici les différents textes traduits par Pauthier, d'après le Hi-Taï-Sse, les mémoires Chi-i et Sse-ma-thsian, afin d'en extraire la substance.

Dans le voyage qu'il fit au Kouen-lun, Mouwang s'avança, racontent les auteurs chinois, jusqu'au royaume de Li-Wang-Mou. Pauthier traduit Li-Wang-Mou par « la Mère du roi occidental ». Les disciples de Lao-Tseu veulent que ce soit le nom, ou plutôt le titre d'un homme qui fut l'un des pères de leur doctrine. Il semble que cette interprétation doive être préférée, par cette raison que le seul élément étranger que le voyage de Mou-

Google

wang vers l'Occident ait introduit en Chine, le seul du moins qui y ait laissé des vestiges, c'est justement cet élément philosophique que Lao-Tseu mit plus en lumière quatre cents ans plus tard, et il suffit de lire les récits qu'ont fait les auteurs pour être frappé du caractère exotérique qu'ils affectent, et sous lequel se trouvent cachés, pour l'écrivain et le lecteur profanes, des enseignements réservés aux seuls initiés.

Le livre sacré des Annales ne parle point de ce voyage de Mouwang. Est-ce une raison de le révoquer en doute ? On sait que la moitié de ce livre a été perdue, et que, pour ce qui reste, Confucius, son rédacteur, a éliminé tout ce qui pouvait paraître inutile ou contraire aux enseignements historiques, scientifiques, politiques ou moraux qui lui convenaient ? Sse-ma-thsian qui vivait plus de cent ans avant notre ère, et dont les travaux, basés sur de sérieux documents, jouissent d'une autorité réelle et justifiée, donne le fait comme certain, et Pauthier le trouve également mentionné dans quelques autres ouvrages, notamment dans ceux cités plus haut, et dont nous allons extraire les passages les plus saillants. Le savant sinologue nous en a fourni une traduction, littérale à l'excès. Loin de nous la pensée de contester l'érudition ni le soin qu'y a apportés l'éminent linguiste ; mais on jugera tout à l'heure s'il est permis de critiquer l'interprétation qu'il a faite des textes.

Selon le philosophe Lie-Tseu, Mouwang fit deux voyages en Occident. « On lui présenta des hommes d'art (Koung-piu) pour l'instruire en lui servant de

Google

guides et pour l'accompagner dans ses visites (aux monuments curieux ? suppose Pauthier...) Le roi les considéra, les accueillit avec bonté, ayant reconnu qu'ils étaient sincères. Après les avoir traités magnifiquement, il fit chanter des chants et exécuter des concerts retentissants et harmonieux. Ils entrelacèrent leurs mains et formèrent des danses accompagnées de mille accords, si variés que l'on ne peut se les représenter que par la pensée. Tout ce qui se trouvait là réuni de peaux d'animaux ou de bois était peint et verni. Le blanc, le noir, l'incarnat, le vert, voilà les couleurs qui y brillaient. Mouwang était ravi, et il s'écria avec transport : « Quels sont les hommes qui pourraient montrer autant d'habileté et de génie dans l'art d'opérer des créations pareilles ! »

Devant cette sorte d'amphigouri et les morceaux plus amphigouriques encore qui vont suivre, on se sent prêt à hausser les épaules et à tourner la page... Il y a mieux à faire ; nous faisons un appel instant à la patience et à l'attention du lecteur : qu'il veuille bien considérer que nous sommes évidemment en face d'œuvres de style hiératique, au sens déguisé à dessein, où on en a voulu user du procédé employé par les fatallistes de tous les temps et de tous les pays ; que, par suite, chacune des propositions qui, à première vue, semblent incohérentes chacunes des images qui paraissent insensées, ne sont qu'autant de voiles sous lesquels sont cachés, aux yeux du vulgaire, des circonstances très réelles et très raisonnables, des faits parfaitement clairs et intelligibles pour l'initié, qui possède la clef du langage sacré ! Pau-

thier ne soupçonnait pas, avons-nous pensé, l'existence d'un sens secret. Ses interprétations naïves nous en donnent la preuve, et conséquemment, il n'en a pas cherché la clef. Nous allons tenter cette recherche, en dépit de l'imperfection et de l'insuffisance de nos documents; et, si nous ne savons pas faire jaillir une lumière suffisante au milieu de textes si obscurs, peut-être pourrons-nous fournir quelques éléments nouveaux à l'histoire de la philosophie extrême-orientale.

Les « Tableaux chronologiques » (Li-Taï-Ki-Sse) ont noté qu'en 1001, première année de son règne, Mou-wang bâtit le palais de l'Esprit et de la Terre.

Au printemps de l'année 995, les Tsen de l'état de Siu furent mandés à la cour; le roi leur conféra le titre de Pé, et ils devinrent chefs des vassaux. En 992, il bâtit le palais du Printemps.

En 988, le roi va faire la guerre à l'Occident ; il campe à Yang-Kan. On lit, dans les mémoires Koueï-thsang, que Mouwang consulta les sorts avant de commencer son voyage. « Les présages ne furent pas heureux : ils annoncèrent que le Dragon descendrait du ciel, et que sa course serait lointaine ; qu'il volerait et s'élèverait dans le ciel en étendant ses ailes. » C'est sans doute pour conjurer ces présages menaçants que le Président des lettrés fit des représentations au roi, en ces termes, selon Pauthier :

Prenez modèle sur la brillante vertu ;
Méditez sur la conduite de nos rois.
Soyez comme le jade ; soyez comme l'or :

Ils sont la force et la puissance des peuples,

Parce qu'ils ne cèdent point à l'enivrement des passions.

Le roi doit rester dans le palais élevé aux esprits de la terre.

Inutiles supplications : Mouwang reprit la route de Kouen-lun. En parcourant le monde, disent les mémoires de Chi-i, il avait avec lui dix historiens. Ils firent la relation des contrées qu'il visita. De plus, ils recueillirent avec soin sur un char les fleurs et les pierres précieuses qu'ils rencontrèrent. Ils allaient à la suite du roi pour composer leurs livres. Le roi était traîné par huit chevaux, qui étaient de véritables dragons. Le premier se nommait Ahsionei - thi (qui se sépare de la terre) ; la terre ne lui suffisait pas pour courir. Le deuxième se nommait Fan-Yu (qui s'élance avec des ailes) ;il courait comme le kui ailé. Le troisième se nommait Pen-siao (qui court comme un nuage rapide) ; il parcourait mille lis dans un soir. Le quatrième se nommait Tchao-ying (qui court comme l'ombre) ;il aurait suivi le soleil dans sa course. Le cinquième se nommait Yu-kuin (qui dépasse l'éclair). La forme de sa queue était comme une flamme. Le sixième se nommait Tchao-kouang (qui court comme la lumière) ; il donnait en même temps dix ombres à un corps solide. Le septième se nommait Tang-wou (qui court comme un nuage de vapeurs) ; il monte un nuage et part comme l'éclair. Le huitième se nommais Hié-i (qui s'élance avec des ailes); son corps était aussi léger que s'il avait eu réellement des ailes. Ils furent placés dans leur ordre et attelés. (Tsao-fou) prit les rênes et dirigea vers le royaume de Siu,

Google

afin de faire le tour des régions du ciel et de la terre. »

« Le roi se rendit à l'Occident, dans la vallée Ta-Ki. Il remarqua le palais obscur du Printemps,et recueillit ce qu'il y avait de plus important dans les arts magiques de toutes les parties du monde, et des espèces des insectes nommés tchi, des grandes oies aquatiques nommées Kou, des dragons et des serpents, des semences ou graines merveilleuses qui croissent dans le vide. La mère du roi occidental monta sur un char orné d'oiseaux à plumes vertes, et le suivit. D'abord, elle le dirigea avec des tigres bigarrés et des léopards ; ensuite, elle traversa les airs avec des faucons, de grands cerfs d'espèce fabuleuse,nommée hi, et d'autres de couleur fauve. Puis elle s'avança lentement et avec grâce,avec des brodequins de jade, de topazes et d'autres pierres précieuses les plus rares. Elle étendit partout des nattes faites de jonc et de pierreries couleur d'azur sur le gazon de la vallée jaune nommée Kouan. Elle réunit ensemble toutes ces pierres précieuses et ses nattes, et elle fit retentir le ciel des accords les plus harmonieux. Elle se fit de tous ces objets précieux une grande couronne lumineuse. Elle se consola de la contrainte de ses sentiments par des chants et des mélodies variées. Les dix mille intelligences étant toutes rassemblées, la mère du roi occidental et Mouwang s'abandonnèrent jusqu'à la fin à toutes ces délices de la joie et des chants. Ensuite, ils ordonnèrent que l'on attelât les chevaux, montèrent sur un nuage et disparurent. »

Ce voyage eut lieu en 986 avant J.-C. D'après l'historien Sse-thsian, le Fils du Ciel se rendit dans l'occi-

dent pour voyager le jour cyclique Koueï-haï; il parvint jusqu'au royaume de Si-Wang-Mou. Au jour heureux Kia-tseu, il offrit des présents à la mère du roi occidental.

Ici, Pauthier fait cette remarque, que nous reproduisons textuellement : Le jour Koueï-haï est le dernier du cycle suivant, de sorte que, d'après ce calcul chinois, le roi Wou n'aurait mis qu'un jour pour aller de sa cour à celle de la mère du roi occidental. Il est vrai que la sienne était située dans le Chien-si, province la plus occidentale de la Chine, et qu'il avait les meilleurs chevaux et le meilleur cocher de tout l'empire. Mais cependant, la possibilité de cette course, dans cet espace de temps nous paraît sujette à discussion, à moins de supposer la cour de la mère du roi occidental très rapprochée de la frontière chinoise. Nous verrons quelle portée peut avoir cette note, qui, en tout cas, suffit à montrer que le traducteur doutait un peu de son interprétation.

Après trois années, le Fils du Ciel offrit sur le lac Yao un festin à Li-Wang-Mou, qui lui parla en ces termes : *Albæ nubes sunt in cœlo : Montis vertex seipsum ostendit. Viæ mensura maxime longinqua ; montes, amnes intercedunt illæ, Cum filio non mors ; uxorem duc ; deinde poteris revertere.*

A quoi Mouwang répondit, dans le même langage rythmé : « *Ego reverto orientalem plagam ; harmonia gubernavi omnes novem tonos. Docem millia populorum, æqualitate recti sunt ; Ego attentus conspicio vos. Comparando assecutus sum tres annos ; jam jam rediturus sum deserto.* » Puis le Fils du Ciel se mit en marche et

Google

s'éloigna lentement. De retour au Chien-si, il investit Tsao-fou de la possession d'une ville enceinte de murs, nommée Tchao, et de son territoire, à cause, dit Pauthier, de « son habileté à conduire et diriger les huit fougueux chevaux ».

983. — Au printemps, à la première lune, le roi habite le palais des Esprits de la terre.

. . . .

946. — Le roi meurt dans le palais des Esprits de la terre.

Sans nous arrêter au caractère étrange des images employées dans ces textes, ni aux erreurs ou confusions imputables au traducteur, essayons maintenant de mettre à profit les connaissances acquises depuis le temps où Pauthier publia *La Chine* (1837), pour lire à travers cette phraséologie kabbalistique.

A son avènement, Mouwang, élevé à l'école de l'exotérisme, nous est présenté en réalité comme imbu des idées de la philosophie des lettres d'alors, qui n'envisageaient que les avantages pratiques, matériels, parfaitement tangible des choses. C'est pourquoi l'on dit qu'il bâtit le palais des Esprits de la terre. Il faut croire que, peu après, des tendances spiritualistes se manifestèrent en lui, puisque nous voyons, six ans plus tard, des Tseu (de l'Etat de Siu) mandés à la cour et le roi leur conférer des titres et des dignités, on ne dit point pour quels motifs. En 992, il bâtit le palais du Printemps. Le printemps, c'est la nouvelle naissance, et cette image est à juste titre usitée chez les occultistes ; car l'ini-

tiation est appelée nouvelle naissance, même dans notre Evangile. Cette renaissance, qui est la naissance à la vie de l'esprit, introduit le néophyte dans « un palais », contre-partie de « l'étable », où se produit la naissance première.

Ainsi préparé, le roi fait un voyage aux pays d'occident ; il y va faire la guerre, dit le Li-taï-ki-Sse ; chasser, dit le philosophe Lie-Tseu. Quelques grands de sa cour l'accompagnent, parmi lesquels on doit citer Asi-Koung, dont le père avait été élevé, deux ans auparavant, à la dignité de Président des lettrés. C'est dans cette circonstance que ceux que Pauthier appelle des « hommes d'arts » (du nom de Koung-Hiu que leur donne Lie-Tseu) lui furent présentés. Ce furent des maîtres, sans doute, mais des maîtres de l'école des mages de Kouen-lun ; ils unirent leurs efforts, enseignèrent au roi les éléments des sciences et ouvrirent ses yeux à des merveilles. Que vient faire ici la mention de « peaux d'animaux et de bois », peints et vernis, « blanc, noir, incarnat, vert » ? Fausse interprétation, évidemment, d'allusions et de symboles dont le sens nous échappe. En tout cas, Mouwang fait éclater son enthousiasme, à tel point qu'une vive inquiétude s'empare des lettrés, du Chen-Si, de l'école hétérodoxe formée depuis Hoang-ti, qui craignent de voir leur ignorance dévoilée par un retour de l'école des mages primitifs. Aussi, lorsqu'il s'agit de consulter les sorts, découvrirent-ils les plus funestes présages ; leur oracle, fort ambigu d'ailleurs, peut être entendu comme une menace : chute de leur école, qui pourtant, après un temps d'effa-

Google

cement, saura bien reparaître et reprendre sa place de sa propre force. C'est en effet ce qui se réalisera. Les philosophes du Kouen-lun, appliqués à l'étude, détachés des ambitions vulgaires, ne s'apercevront pas des intrigues qui s'ourdiront contre eux, et, inhabiles à ces luttes, finiront par voir le roi lui-même se tourner contre eux.

La vieille rivalité créée par le pouvoir politique et à son profit entre les deux écoles, depuis le XXVIIe siècle avant notre ère, se montre plus ardente à cette époque ; elle n'est pas près de s'apaiser ; elle se continuera à travers l'histoire, et ce n'est pas là le côté le moins intéressant de la vie des peuples asiatiques. Sur quel fonds repose le différend ? Quelques mots vont nous l'apprendre. Il suffit pour cela de rapprocher, des représentations faites à Mouwang par le Président des lettrés, les derniers conseils donnés au roi par Si-Wang-Mou. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Mouwang avait repris la route de Kouen-lun, à la recherche de l'initiation supérieure. Que le récit de son voyage ait un sens symbolique, la preuve en est patente par la citation que fait Pauthirr. D'après les mémoires Chi-i, des huit chevaux qui traînaient son char, et qui étaient de véritables « dragons », le premier « qui se sépare de la terre, et ainsi tous les autres, marquent par leurs noms significatifs la gamme complète des ascensions spirituelles. Notre traducteur s'évertue naïvement à expliquer au sens matériel qu'un voyage si considérable ait pu s'accomplir en si peu de temps ; un seul jour aurait suffi pour que Mouwang allât de sa cour à celle de Si-Wang-Mou. Le prodige n'est plus un

prodige au sens initiatique, car le passage de l'ignorance matérialiste à la science spirituelle n'est l'œuvre que d'un jet de lumière ; l'existence du noumène se révèle au matérialiste aveuglé par le phénomène, l'exotériste aveuglé par la lettre reconnaît l'existence de l'ésotérisme : « Ils furent placés dans leur ordre et attelés ; Tsao-Fou prit les rênes et dirigea vers le royaume de Siu, afin de faire le tour des régions du ciel et de la terre. »

Dans la vallée Ta-Ki, « le roi remarqua le palais obscur du Printemps ». Nous avons dit plus haut quel sens nous attachons à cette figure. Ce palais splendide au dedans est obscur à l'extérieur, tellement que fort peu le remarquent ; la matière est, en effet, la porte obscure de l'invisible, si obscure que, pour la plupart des hommes, elle est le mur où tout finit, tandis que, pour l'initié, elle est la porte après laquelle commence le vrai.

Une fois introduit dans l'invisible, Mouwang y apprend la science secrète de toutes les traditions, la philosophie de toutes les écoles, désignées par des symboles que nous connaissons bien aujourd'hui : Les « grandes oies aquatiques » symbolisent peut-être la tradition des songes (de l'Atlandide de Platon) ; les insectes tchi représenteraient l'Egypte, avec son scarabée sacré ; le dragon, la tradition jaune ; le serpent, la tradition noire. Mais tout cela n'est que la science des choses terrestres. On y joignit l'étude « des germes merveilleux qui croissent dans le vide », c'est-à-dire des semences invisibles latentes dans l'espace. A l'entendre ainsi, il doit y avoir dans le texte chinois une séparation de phrase, que Pauthier n'a pas marquée, entre les quatre

Google

premiers objets et le cinquième. Mais, si les cinq sont réellement unis par de simples conjonctions, ils doivent représenter des idées analogues, soit alors cinq traditions de cinq écoles d'occultisme, dont la dernière serait symbolisée par ces « graines mystérieuses » ; nous y trouverions alors l'indication des cinq catégories de la science cosmogonique des Mages, lesquelles se rapporteraient: 1° aux choses du monde souterrain (insectes tchi), 2° à l'eau, 3° au feu (dragon), 4° à la terre (serpent), 5° enfin à l'air.

Si-Wang-Mou voulut donner lui-même au roi l'enseignement synthétique qu'exigieait un tel disciple, sollicité par les devoirs du gouvernement, et qu'il ne pouvait, par des raisons faciles à comprendre, ni repousser ni retenir longtemps au pied de sa chaire. « Il monta sur un char orné d'oiseaux à plumes vertes et le suivit. » C'est ici sans doute le symbole de puissance du Mage, qui parcourt le monde avec éclat, attelant à son char, c'est-à-dire soumettant à ses ordres les élémentaux ou forces invisibles des différents règnes de la nature. Successivement ensuite, ils parcoururent ensemble les degrés de la science, s'élevant de la physique à la psychologie, à la psychurgie, à la cosmogonie et à la théogonie. Ces « nattes faites de jonc et de pierreries couleur d'azur » dont il est parlé, ne signifient-elles point la marche , désormais facile et glorieuse de l'intuitif, de l'ésotériste, par qui la vallée d'ombre, le monde matériel est devenu « la vallée jaune », la vallée pleine de lumière et d'or alchimique.

Certes, le mage dut s'imposer une réelle contrainte

Google

pour consentir à résumer ainsi en une harmonieuse synthèse toutes les connaissances (les dix mille intelligences pour s'en faire « une grande couronne lumineuse » ; mais, l'équilibre moral obtenu, l'initiateur et l'initié éprouvèrent la joie intérieure et communicative.

Au moment où le roi va reprendre la route du Chen-si, Si-Wang-Mou lui parle en ces termes : Souviens-toi, lui dit-il, que « des nuées lumineuses sont dans le ciel » (Des clartés condensées se cachent dans l'invisible) laisse apercevoir. (La raison de l'homme lui dit qu'il y a, au-dessus de la masse, des connaissances, une science suprême totale, synthétique.)

La longueur de la route est très grande ; des montagnes, des fleurs font obstacle. (Mais acquérir cette science est un immense travail, que les préjugés et les passions rendent plus difficile.) « Qui a le fils ne meurt pas. Prends l'épouse, tu pourras alors retourner. »

(L'épouse est le symbole de l'âme que l'homme corporel doit connaître, aimer, épouser, et de laquelle il doit engendrer le fils, c'est-à-dire l'homme spirituel, l'homme divin qui jamais ne mourra. Qui a consommé cette union avec l'âme peut retourner sans crainte, soit par la vie pratique au milieu des hommes corporels, soit par la mort et la renaissance à une nouvelle vie terrestre.)

Rapprochons de ce sixain, dans lequel un chef de l'école des Mages a condensé la doctrine spiritualiste, cet autre sixain, rapporté plus haut, où le Président des lettrés, le chef de l'école positiviste, a voulu, lui aussi, condenser sa doctrine pour la mieux graver en l'esprit

Google

de Mouwang. Nous aurons ainsi la mesure de l'abîme qui séparait alors les deux écoles, qui séparait encore Lao-Tseu de Confucius, et qui sépare aujourd'hui les plus purs taoïstes des purs confucéens.

Nous devons croire que le roi, une fois rentré à la cour du Chen-Si, se retrouvant au milieu de ses familiers, de ses habitudes, de ses passions, oublia les enseignements de Si-Mouwang et les promesses qu'il lui avait faites au départ. Il lui disait : Je garde, fixés sur vous, mon attention et mes regards. « Je me souviendrai toujours des préceptes et des forces de l'initiation. Je vous ai suivi trois années en acquérant toujours. »

Et pourtant, les « Tableaux chronologiques » le montrent dès l'année suivante habitant « le palais des Esprits de la terre », où il mourut en 946 av. J.-C.

Retombé sous l'influence des lettrés du Chen-Si, il semble toutefois qu'il ne perdit jamais, à l'égard des mages, un certain sentiment de respect mêlé de crainte, qui se manifeste visiblement dans sa conduite au milieu des intrigues de leurs ennemis. Ceux-ci les accusent, à tort ou à raison, de fomenter des troubles ; le roi ordonne séparément aux princes vassaux « de soumettre les chefs de Siu ». Mais ces chefs vont au devant du mouvement préparé contre eux, se soumettent d'eux-mêmes au roi, qui, ayant entendu les justifications publiques des chefs de Siu, ordonna à Tsao-fou de prendre la direction de son char et de retourner. Il ordonna que les habitants du royaume de Tsou, qui inquiétaient les habitants de Siu, fussent décimés. Il investit ensuite Tsao-fou de la possession d'une ville enceinte de murs et de son terri-

Google

toire nommé Tchao. » En automne, à la 8e lune, il transporte des barbares dans le Taï-Yonan », la primitive origine qui est dans le Chen-Si, et son règne s'achève au milieu de troubles, dans lesquels on voit Siu sans cesse attaqué.

Depuis cette époque, tout lien semble rompu entre la civilisation de l'Asie orientale et celle de l'Asie occidentale, entre le Kouen-lun et le Céleste Empire dont la cour fut d'ailleurs transportée dans le Ho-Van par le roi Ping-Wang (770), et ce n'est, à vrai dire, que par induction qu'on a pu croire que le philosophe Lao-Tseu (né en 604 av. notre ère) avait étudié chez des maîtres de l'Occident (par rapport à la Chine), au Kouen-lun, et qu'il alla peut-être jusque chez ceux-là mêmes qui, vers la même époque, instruisirent Pythagore.

J. Silvestre.

Google

NATURE DU BOUDDHISME

Les êtres sensibles sont imbus de cupidité comme une éponge est imbue d'eau. Par là, ils souffrent des misères sans nombre, et sont incapables de parvenir au bonheur durable.

De l'état spirituel où sont les Bouddhas, le Bienheureux Sâkya Mouni, prenant en pitié — façon de parler pour se faire entendre—la condition misérable des hommes, vint en ce monde pour leur annoncer Mokcha, la délivrance de toute passion et, par conséquent, de toute douleur, et leur faire comprendre que, pour trouver le chemin de Mokcha, la première chose qu'ils avaient à faire était d'expulser de leur conscience la cupidité, de même que par la sueur on expulse les humeurs mauvaises du corps.

Comme Bouddha connaît la nature intime des choses, ses paroles et ses actes furent toujours en parfait accord

Google

avec la vérité. Or, dans le monde des hommes, la vérité est incompréhensible ; on ne peut donc pas l'y proclamer. Aussi, au cours des nombreux enseignements que le Bouddha donna durant sa vie, il n'établit jamais de doctrine immuable composée de dogmes définitifs.

Ceux qui cherchent la vérité dans le bouddhisme se trompent grossièrement ; elle n'y est pas : ni le bouddhisme ni aucune doctrine terrestre ne peuvent contenir la vérité.

Bien qu'*Anâtman* (la non-individualité) soit le principe général du bouddhisme, le Bouddha n'a point enseigné ce principe en vue d'en établir le vrai sens philosophique, mais seulement comme moyen de détruire l'attachement au moi qui est la source d'où coulent toutes les misères de la vie humaine. Les hommes sont incapables de comprendre ce qu'est *Anâtman* ; la compréhension qu'ils paraissent en avoir ne peut jamais être qu'un reflet donné par le miroir déformateur de leur entendement, par conséquent toujours une erreur, mais une erreur en rapport avec une vérité.

Bouddha réprimanda son disciple *Kâtyâna*, parce qu'il insistait trop sur la doctrine de la non-individualité. Comme tous les disciples de tous les temps et de toutes les doctrines, il croyait comprendre beaucoup ce à quoi il n'entendait pas grand'chose ou rien du tout.

Quand Bouddha disait : les choses existent, son intention n'était pas de faire voir et comprendre leur existence réelle. Il n'avait pas non plus l'intention de démontrer leur non-existence lorsqu'il disait : les choses n'existent pas. Dans les deux cas, son but était de re-

Google

pousser l'attachement aveugle à l'une ou à l'autre de ces doctrines, afin de ramener les hommes au point de départ, afin de leur faire reprendre pied sur le terrain de la nature, hors des brumes de la fantaisie.

Confucius de même, quoiqu'il ait enseigné le devoir filial de façons différentes en des occasions diverses, n'a jamais abandonné le principe essentiel, qui est ce devoir même.

Les moyens de gouverner les nations sont variés ; mais, dans toutes leurs variations, ces moyens ont pour raison d'être bien ou mal incorporée en eux, le même but, qui est de procurer le bien-être aux peuples.

Tout ce qui a été dit ou fait par Bouddha doit être envisagé du même point de vue.

Quelque différents que soient les sens qu'on ait pu attribuer à ces enseignements, ceux-ci ont toujours eu pour but d'enseigner aux hommes que Mokcha peut être atteinte, et qu'ils ont à chercher le chemin qui y conduit.

Bouddha n'est pas venu apporter aux hommes le salut comme un cadeau ; il est venu leur enseigner qu'ils étaient capables de trouver le salut ; ils étaient profondément ignorants de l'existence en eux de cette capacité. La leur avoir fait connaître est l'immense et inestimable service que Bouddha a rendu à l'humanité.

Au cours de ses prédications, c'est toujours de cet capacité que Bouddha a entretenu les hommes.

On estime que les doctrines du bouddhisme sont au nombre de 84.000 ; mais c'est une erreur de les prendre pour des prescriptions nettement arrêtées : elles sont

sans forme fixe, et parmi elles il n'y en a pas une qui puisse être considérée comme un dogme immuable.

Le seul dogme du bouddhisme, c'est Mokcha et la possibilité d'y parvenir.

Dans les *Soutras* (discours de Bouddha), il est écrit que Bouddha ne prononça jamais un mot après qu'il eut atteint l'Illumination.

Un Bouddha ne peut pas parler à l'entendement humain. Ou est, sur terre, le cerveau qui comprendrait sa langue ?

Dans l'*Abidharma* (discours de Bodhisattva), on blâme le penchant à l'observance des disciplines et des préceptes.

Mokcha, la Délivrance, et la possibilité de l'atteindre. Mais on ne peut l'atteindre que par l effort personnel. Aucune route n'est tracée devant les pas de celui qui veut y parvenir ; il faut qu'il fasse lui-même sa route.

Les disciplines et l'observance des préceptes sont des chemins tracés ; mais ils ne conduisent nulle part quand on les a suivis jusqu'au bout. On n'est pas plus avancé d'être au bout qu'au point de départ.

Compter parvenir à la Délivrance en se soumettant à une certaine discipline et en observant fidèlement certains préceptes, c'est tomber dans la même erreur qu'un homme qui, voulant arriver dans la lune, userait ses pieds à parcourir toutes les routes de la terre, comptant que l'une d'elles doit aboutir à l'astre des nuits.

Celui qui compterait découvrir l'essence du bouddhisme par l'étude des Soutras se tromperait aussi.

Google

Il aurait beau lire des milliers de volumes qu'il n'arriverait pas à comprendre totalement ce qu'est le bouddhisme, et le peu qu'il croirait en avoir compris serait encore mélangé d'erreurs. Ainsi, Mahâdeva (qui vécut environ cent ans après Bouddha) lut entièrement les Trois Corbeilles (Tripitakas), mais n'en apprit rien, tandis que Suddhipamhaka, disciple de Bouddha, ne lut qu'une courte pièce des Soutras, et, en y réfléchissant, tout en remplissant ses humbles fonctions de balayeur de son monastère, il comprit l'essence du bouddhisme.

Il ne faudrait pas voir là un précédent pour le « Bienheureux les pauvres d'esprit » du Sermon sur la montagne. La réflexion intense n'est pas l'apanage de la pauvreté d'esprit et peut dépasser beaucoup en portée l'intelligence des érudits.

Ce n'est pas dans les mots et les phrases des Soutras qu'il faut chercher le sens vrai du bouddhisme. Ceux qui l'étudient sans connaître la raison d'être de l'enseignement de Bouddha, et qui y trouvent des doctrines fixes sont, sans le savoir, des hérétiques. Leur situation est aussi précaire que celle d'un aveugle au bord d'un précipice.

De même que l'eau pure s'imprègne de poison en passant par la gorge d'un reptile venimeux, les mots et les phrases des Soutras, en passant par un mental vulgaire qui cherche en eux l'essence du bouddhisme, se chargent de préjugés qui l'égarent bien loin du sentier qui conduit à la Délivrance.

Il y a Mokcha et il est possible d'y parvenir. C'est la

grande nouvelle que Bouddha est venu annoncer au monde.

A chacun de trouver, par son effort incessant, par sa conduite et par la méditation, le chemin qui mène à l'affranchissement de la douleur, et de l'obligation de revenir dans le monde, d'être encore ballotté par les flots du Samsara.

GUYMIOT.

Digitized by Google

LES RELATIONS SPATIALES

Nature des Relations spatiales

Nous avons défini l'Espace, indépendamment de toute représentation sensible et de toute subjectivité mentale, comme étant *l'universel des conditions de coexistence d'une pluralité d'individus et d'exclusion d'une pluralité de formes en un même individu.* Toutes les relations spatiales doivent découler de ce double caractère, dont la résultante est la *persistance*, tandis que la *variation* est la résultante des caractères essentiels du temps. — *L'individualité est ce qu'il y a d'exclusif dans une détermination d'existence.* C'est cette exclusion qui nécessite pour la diversité des formes soit le Temps, soit l'Espace.

---

(1) On objectera que plusieurs formes peuvent se superposer ou se combiner en un même individu. Mais cette superposition ou

Ce qui assimile les individus malgré leur exclusivisme, c'est la Quantité. La quantité compatible avec cet exclusivisme, c'est l'Intensité. L'Intensité est la quantité intériorisée dans l'individu. Sous cette forme, la Quantité ne peut faire cesser l'isolement individuel. Pour que l'Individuel reflète l'Universel, la Quantité doit s'extérioriser ; elle devient alors Grandeur et Nombre. Comme grandeur, elle développe l'unité individuelle vers l'expansion totale ; comme Nombre, elle pluralise l'Individuel. L'Individuel n'atteint l'Universel que par la synthèse de ces deux développements. La Grandeur devient Durée dans le Temps, Etendue dans l'Espace ; le Nombre devient Suite dans le Temps, Ensemble dans l'Espace.

Ce qui différencie les individus malgré leur pluralité, c'est la Qualité. Le caractère universel des essences ne peut se conserver en mode d'existence individuelle que par la pluralité d'individus de même qualité ; et il faut que la Qualité soit extériorisée pour que cette pluralité constitue une totalité. Elle s'exprime alors par une Distribution et par une Forme. La Distribution devient Ordre dans le Temps, Situation dans l'Espace ; la Forme devient Mode dans le Temps, Figure dans l'Espace.

---

cette combinaison constitue alors une nouvelle forme, qui est la synthèse des formes plus abstraites qui la composent. Et cette synthèse n'est possible que si les formes composantes ne sont pas contradictoires entre elles. Sinon, ces composantes demeurent distinctes, et ne peuvent affecter un même individu que successivement.

Google

Le Temps et l'Espace apportent ainsi le complément d'homogénéité et d'hétérogénéité nécessaires pour relier les individus complètement dissemblables, et pour distinguer les individus complètement semblables. Ils sont l'un et l'autre caractérisés par les expressions les plus abstraites et les plus générales de la Quantité et de la Qualité. Vis-à-vis du milieu universel constitué par le Temps et l'Espace, l'autonomie et l'hétéronomie des individus se caractérisent par des fonctions inverses au moyen de la Figure et du Mode s'opposant à la Succession et à la Collection, au moyen de l'Ordre et de la Situation s'opposant à l'Etendue et à la Durée. Le Nombre et la Grandeur réunis engendrent la Mesure, et par là intègrent dans les individus une quantité tirée du Temps et de l'Espace. La Forme et la Distribution réunies différencient, au sein du Temps et de l'Espace, une qualité individualisée.

Le Temps et l'Espace accordent la pluralité des individus et la diversité des formes avec l'unité d'existence et la pureté d'essence ; ils sont les racines virtuelles de l'univers, qui doit recevoir son accomplissement par la réunion de tout l'Individuel et réaliser ainsi la synthèse du Kosmos.

L'Etendue, dans son mode le plus élémentaire, c'est le Segment ou la Distance, suivant qu'on l'attribue à un individu ou à la région de l'espace qui sépare les individus. La Situation, dans son mode le plus élémentaire, c'est la Direction ou l'Orientation,suivant qu'on la considère comme un caractère propre à l'individu

Google

ou comme la position assignée à l'individu dans l'espace. Segment ou Direction sont synthétisés par la notion de Vecteur. La Distance et l'Orientation (qui sont équivalentes au Segment et à la Direction) expriment les deux principes universels qui sont la source de toutes les relations d'espace : la Translation et la Rotation.

Nous avons défini la Translation et la Rotation en fonction de l'existence individuelle (c'est-à-dire en fonction de ce qu'il y a d'exclusif dans une détermination d'existence) : la Translation répondant aux modifications d'un sujet qui fonctionne comme unité élémentaire et indivisible ; et la Rotation, aux modifications d'un sujet qui fonctionne comme unité synthétique.

Il en résulte que, dans la Translation, la relation entre individus a le caractère de réciprocité ; dans la Rotation, celui de subordination. De là une division des figures géométriques en deux classes : les figures périphériques et les figures centrales.

Les périphéries, les contours courbes ou brisés représentent l'influence du principe de rotation dans un élément de Translation ; les rayonnements, les axes, les plans de symétrie, les éléments bissecteurs, médians, perpendiculaires, les lieux de concours représentent l'influence du principe de translation dans un élément de rotation,

La relation la plus simple qui existe entre une figure périphérique et une figure centrale est la perspective, relation dont les formes régulières offrent le cas extrême

Google

où la rotation prédomine. Dans la perspective, les figures planes (cas de la périphérie où la translation est indépendante de la rotation) sont des sections d'une figure centrale projetante, à laquelle elles sont subordonnées. Cette relation commune vis à vis de la projetante, établit des relations réciproques entre ces diverses sections.

La Translation possède cependant en elle-même un principe centralisateur ; mais ce principe se manifeste virtuellement, comme acte et comme chose : il consiste dans l'unité de direction. Il en résulte que plusieurs figures centrales se subordonnent à leur tour à une seule figure périphérique. Cette subordination réciproque entre les centres et les périphéries est manifestée dans la perspective par la constance du rapport enharmonique , qui s'étend, d'une part, à toutes les transversales d'un faisceau, et d'autre part, à tous les faisceaux passant par les mêmes points d'une transversale.

Une réciprocité d'ordre supérieur s'établit entre deux figures composées de centralisation et de périphérie, celle qui unit les éléments centraux de l'une aux éléments périphériques de l'autre, et réciproquement. Cette réciprocité, dont l'état le plus simple, est manifestée dans un faisceau coupé par une transversale, est le germe des transformations corrélatives.

Dans ces relations, translation et rotation restent distinctes ; dans la construction dimensionnelle, elles s'identifient pour ainsi dire, et c'est pour cela que les

Google

dimensions donnent l'expression la plus explicite de l'essence de l'Espace.

Isolées, la translation et la rotation sont deux principes polaires du développement spatial. La translation dans son état élémentaire se réduit à la ligne ; elle établit la 1re dimension. Elle est le fondement des contrastes, puisqu'elle substitue intégralement les relations les unes aux autres. Elle introduit les contrastes dans la rotation au moyen de l'angle, et de cette combinaison résulte la 2e dimension.

Mais ce n'est pas dans le cercle, qui représente ce principe dans la 2e dimension, qu'il faut placer l'origine de la rotation. Son essence ne provient pas du rayon; car rien dans le rayon, considéré comme segment, ne permet de concevoir une pluralité de directions et ne fournit le germe de la rotation. Le cercle a sa genèse véritable dans la section de la sphère par l'élément de translation à deux dimensions, le plan. A son tour, la sphère à trois dimensions provient d'une section euclidienne de la sphère à quatre dimensions, et ainsi de suite.

La rotation implique la totalité des directions possibles. La ligne bipolarisée de la 1re dimension n'est pas son germe ; c'est au contraire la projection du cercle sur son diamètre. Le résidu ultime de la rotation, aboutissant à sa dissociation, est l'opposition du positif et négatif. C'est dans l'espace homogène supérieur, indivisé en dimensions et dont les espaces de toutes dimensions sont des sections plus ou moins abstraites, que réside le principe de rotation.

Google

On comprend que la rotation, consistant dans une relation d'une universalité d'antécédents (les directions) à un seul conséquent (le centre), ne peut provenir de la dualité, mais, au contraire, que celle-ci est son état d'épuisement; et ainsi, la polarité binaire, qui se manifeste comme une des lois fondamentales de l'univers, se révèle comme résultant d'une restriction, comme un principe de distinction extrême, et non comme un principe de développement primordial. Mais, par la distinction qu'il établit, il prépare la transformation de la totalité indivise en unification complexe et synthétique.

Revenant à la géométrie, si l'on considère la rotation comme originaire de l'espace de l'ordre le plus élevé au lieu de la faire sortir de l'angulaison, on fait disparaître l'anomalie apparente qui exige pour la rotation une dimension de plus que pour la translation ; et nous avons vu que les malentendus soulevés par les géométries non euclideinnes venaient de ce qu'on voulait faire dériver l'angle de la droite et la rotation de la translation, au lieu de les établir comme deux principes du même degré.

L'expression de cette polarité, qui marque les deux extrémités de l'échelle dimensionnelle, l'une fixée par le point (unité élémentaire inétendue, indivisible et multipliable), l'autre, occupée par l'immensité globale (illimitée, divisible et non multipliable), nous est donné, avec sa loi de développement et de combinaison, par le binôme $(1-1)^n$, qui est la loi de la série tétraédrique, et à laquelle

Google

se rattachent également les deux autres séries illimitées de formes régulières : l'hexadérique et l'octaédrique.

Cette polarité explique encore pourquoi la géométrie métrique, qui s'appuie sur la translation, est surtout constructive et étudie les solides en se basant sur les figures planes, tandis que la géométrie projective, qui s'appuie sur la rotation, explique plus simplement les combinaisons à 3 dimensions, et découvre dans un même solide l'origine commune de plusieurs figures planes. Tel le cône si riche en propriétés projectives, qui appartiennent au cercle, à l'ellipse, à l'hyperbole, à la parabole et au système de deux droites.

De même, les propriétés projectives (1) d'un système de 6 points ou de 6 droites dans le plan, caractérisées par les hexagrammes de Pascal et de Brianchon, ne paraissent liées à aucun principe bien net en 2e dimension ; la synthèse se prépare en 3e dimension au moyen d'une forme spéciale de la surface du 3e degré, celle qui a un point nodal ; mais les autres formes de cette surface donnent d'autres combinaisons jouissant des propriétés de l'hexagramme. Enfin, M. Jouffret établit la synthèse complète de ces diverses combinaisons en considérant la surface du 3e degré comme section de la figure très simple formée par 6 points répartis dans les 4 dimensions, nommée l'hexastigme. Et par là, M. Jouffret découvre le principe de l'Involution tout entière : le sénaire à 4

---

(1) V. Jouffret, *Mélanges de géométrie à 4 dimensions*, p. 147 et suiv.

dimensions. M. Jouffret remarque encore que le principe des figures homologiques dans le plan est donné par la relation de 5 points dans l'espace à 3 dimensions ; enfin, que le principe du rapport anharmonique par une ligne est donné par la relation de 4 points dans l'espace à 2 dimensions. On remarquera que ces relations fondamentales font intervenir un point de plus que les formes régulières de la série tétraédrique, autrement dit, un point de plus qu'il n'est nécessaire pour déterminer un élément à n dimensions.

La Translation se rapporte primitivement à la quantité de l'espace et à l'action. En effet, en elle, aucun point ne demeure fixe : l'élément commun de comparaison ne peut être qu'un facteur dynamique et les relations entre les états s'expriment par des différences d'intensité. La Translation est la base des relations métriques. La qualité lui est apportée par les Nombres, et surtout, comme nous le verrons plus tard, par la fonction exponentielle.

La Rotation se rapporte primitivement à la qualité de l'espace et aux idées. Elle ne connaît pas d'intensité, puisqu'elle ne franchit aucune étendue, mais elle distingue des directions diverses. Elle ne peut s'évaluer en quantité que comme rapport entre deux translations. Dans ce rapport, les éléments de translation peuvent isolément être nuls en grandeur ; c'est le qualificatif numérique exprimé par le rapport qui définit la direction. Là est le principe du calcul différentiel. Si les quantités comparées sont considérées comme de véritables

Google

grandeurs, il faut les exprimer en fonction d'une unité commune, et l'on a les fonctions trigonométriques. Le Nombre joue donc, vis-à-vis de la translation, un rôle qualitatif, et, vis-à-vis de la rotation, un rôle quantitatif.

L'antinomie entre la Translation et la Rotation, exprimée dans son aspect contradictoire par les géométries non enclidiennes, se trouve résolue par les Dimensions. Et dans le schéma dimensionnel l'union de ces deux principes se manifeste dans sa plus parfaite harmonie par les figures où domine le plus la congruence, c'est-dire par les formes régulières et par les réseaux.

Les formes sphériques suppriment la distinction des éléments et éliminent toute translation. Le parallélisme supprime toute fusion des éléments et élimine toute rotation. L'homogénéité obtenue en alliant la Rotation et la Translation est réalisée au maximum par la congruence géométrique. Or les formes régulières réalisent cette congruence au maximum, car elle s'étend aux éléments de tous les degrés qui les composent et à leurs relations avec leurs centres de tous degrés.

La formule de la congruence entre deux figures exprime l'égalité entre éléments homologues SA = SA', SB = SB' ; mais, dans les formes régulières, on a de plus SA = SB = K, (K désignant une constante S, le centre commun).

Les formes régulières réalisent ainsi le maximum de synthèse possible au moyen d'éléments de translation, car tous les éléments sont égaux et ils demeurent distincts en se subordonnant de la même manière à un centre

Google

unique et à une série de centres intermédiaires. (Dans les réseaux, la subordination est la même, mais par rapport à une infinité de centres.)

L'Homothétie et la Similitude

La première altération de cette synthèse commence à émanciper la translation en créant une variété entre les distances au centre et entre les éléments homologues : c'est l'homothétrie.

L'homothétie réduite à son schéma fondamental comprend un angle fixe coupé par des parallèles ; elle consiste dans la valeur constante des rapports de contenance ou quotients, déterminés par ces parallèles. Elle fournit des quotients constants de valeur K, K_1, K_2

1° Les quotients d'un élément rayonnant ou périphérique par son homologue :

$$\frac{S\,A}{S\,A'} = \frac{S\,B}{S\,B'} = K$$

2° Les quotients homologues d'un élément périphérique par l'élément rayonnant correspondant :

$$\frac{S\,A}{A\,B} = \frac{S\,A'}{A\,B'} = K_1$$

3° Les quotients homologues d'éléments rayonnants entre eux.

$$\frac{S\,A}{S\,B} = \frac{S\,A'}{S\,B'} = K_2$$

Ces diverses relations s'entraînent réciproquement. La symétrie entre les deux côtés de l'angle au centre caractéristique des figures régulières est ici rompue

Google

mais l'égalité des angles homologues subsistent par le parallélisme des éléments périphériques homologues, et la situation sur un même rayon des éléments rayonnants homologues.

Si l'on juxtapose des triangles isocèles égaux par coïncidence de leurs côtés latéraux, on obtient une figure inscrite dans le cercle, et qui est de la famille des formes régulières.

Si l'on construit une série de triangles semblables juxtaposés en joignant les extrémités des rayons voisins faisant des angles égaux, mais étant de longueur croissante, le contour ainsi obtenu s'inscrit dans une spirale. Les sommets du contour expriment les puissances entières d'une quantité imaginaire. Le contour s'ouvre dans le sens de l'angle périphérique le plus grand, et d'autant plus que l'angle au centre est plus grand. Quand un angle périphérique et l'angle au centre sont droits en même temps, le segment a une longueur infinie. Quatre semi-tangentes à un cercle tournant dans le même sens, et menées des extrémités de deux diamètres perpendiculaires répondent ainsi au cas limite d'une juxtaposition de triangles semblables ayant deux angles droits. C'est la figure du Svastika, symbole très riche en significations, mais qui par là se rattache à l'homothétie.

Un autre cas limite se présente quand l'angle au centre tend vers zéro : les segments infiniment petits se confondent alors avec la spirale, et par là avec la direction des tangentes à cette courbe. Or ces directions font avec les rayons vecteurs un angle constant. C'est alors

Google

la spirale logarithmique, et cette courbe exprime entre autre chose l'essence de la similitude par juxtaposition rayonnante. Les diverses spirales répondent à des altérations du rapport de similitude suivant des lois diverses, tandis que la spirale logarithmique conserve la constance de ce rapport. Les spirales traduisent donc la variation croissante (ou décroissante) de l'intensité de rotation : elles répondent par là à la force centrifuge. Les nébuleuses nous montrent le lien de la forme sphérique à la spirale ; et, dans le règne animal, après les Rayonnés aux formes régulières, viennent les Gastéropodes avec leurs coquilles en spirales.

L'Homothétie est le principe géométrique qui engendre le rapport métrique de Similitude, comme les formes régulières sont le principe géométrique de la congruence entre figures. Congruence et Similitude font abstraction de cette situation primitive, et ne comparent que les figures en les plaçant d'une façon quelconque. Mais les déplacements n'empêchent pas le centre d'homothétie de persister et d'être le pivot d'une rotation toujours possible, qui ramènera les figures en situation d'homothétie. Le centre d'homothétie, nommé alors centre de similitude, est le point qui considéré tour à tour comme appartenant à chacune des figures demeure son propre homologue. Le rapport de ses distances à n'importe quel couple de points homologue est le rapport constant K de similitude de figures. Il se trouve à l'une des intersections S de deux cercles, menés chacun par un couple de points homologue AA', BB' et ayant pour seconde

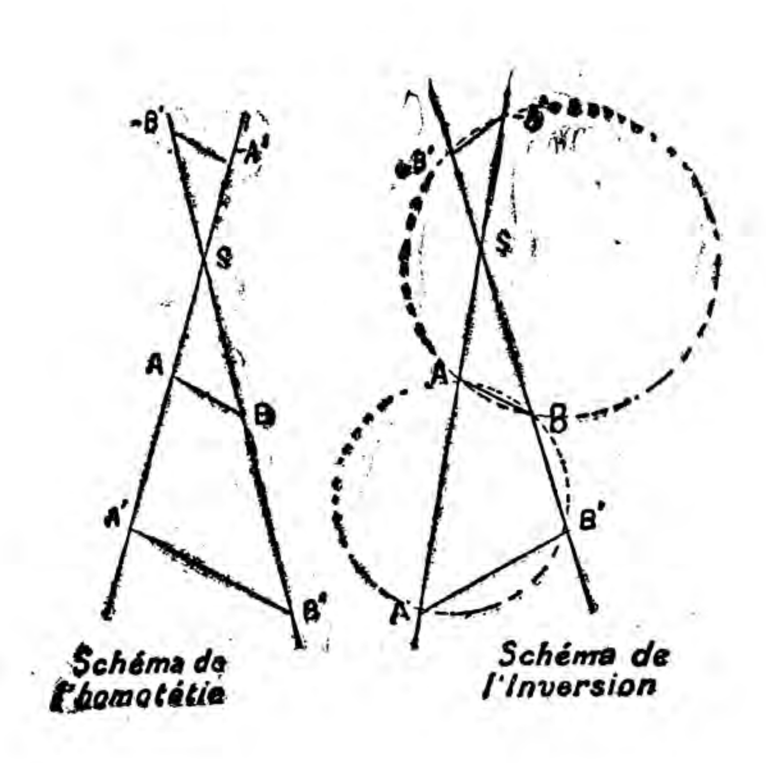


Schéma de l'homotétie

Schéma de l'Inversion

Google

intersection le point de concours I des droites homologues correspondantes AB, A'B'.

Dans la Similitude, l'intensité de qualification d'un être varie seule ; la qualité reste la même. La Similitude entre figures implique ainsi que les données angulaires homologues soient égales, et que les données linéaires homologues soient proportionnelles. S'il n'existe dans la détermination d'un type de figures qu'une seule donnée linéaire, celle-ci ne peut donner lieu à aucun rapport, et toutes les figures du type sont semblables. Tels sont : le cercle, la parabole, la lemniscate, la spirale d'Archimède.

Appliquant ce principe aux genèses biologiques, on peut penser que les espèces, divisées en de nombreuses variétés différant par les proportions, résultent d'un concours d'actions très complexes dont les rapports d'intensité ont varié beaucoup.

L'Inversion

L'Inversion correspond à l'opération algébrique opposée de celle de l'Homothétie : au lieu de la constance d'un quotient, c'est la constance d'un produit. La formule de l'Homothétie étant $\frac{SM}{SM'} = K$, celle de l'Inversion est $SM \times SM' = K$. Ce sont les deux voies régressive et progressive de l'algorithme de la reproduction.

Dans la Similitude, les deux termes homologues crois-

Google

sent ou décroissent en même temps ; dans l'Inversion, l'un croît quand l'autre décroît et vice versa. L'identité des termes dans la Similitude réalise l'égalité ; dans l'Inversion, elle donne la moyenne géométrique. Cette moyenne se nomme puissance d'inversion. C'est la racine carrée de la constante K. Si les deux facteurs sont de même signe, cette racine est réelle et la puissance est positive ; s'ils sont de signe contraire,la racine est imaginaire et la puissance est négative.

Tandis que le schéma de l'Homothétie est un angle angle coupé par des parallèles, celui de l'Inversion est un angle coupé par des antiparallèles. Quand la puissance est positive, les points homologues d'un rayon sont du même côté du pôle d'inversion S : l'ordre est SMM' ; quand elle est négative, le centre S les sépare : l'ordre est MSM'.

Géométriquement, l'Inversion positive s'obtient en menant du pôle d'inversion un faisceau de rayons. On choisit un rayon de longueur $\sqrt{K}$, et tous les cercles tangents à ce rayon en son extrémité couperont les autres rayons suivant la relation $SM \times SM' = K$. Le pôle d'inversion S est extérieur à ces cercles.

Quand l'inversion est négative, on mène par S une droite MM' dont S est le milieu et dont les 2 moitiés ont pour longueur $\sqrt{K}$; on trace tous les cercles ayant leur centre sur la perpendiculaire à cette droite élevée en S sur MM' et passant tous par MM' ; toutes les cordes passant par S donneront la relation $SM \times SM' = -K$ La demi-corde, perpendiculaire à l'axe des centres des cercles et commune à tous ces cercles, corde mini-

Google

mum de celles qu'on peut mener par S, donne la moyenne géométrique.

Les deux tangentes (pour + K), la corde minimum (pour — K) forment donc un pivot, un élément centralisateur de la relation d'inversion.

L'Inversion conserve les angles en changeant leur orientation ; il en résulte « la similitude des triangles infiniment petits, de sorte que deux figures inverses l'une de l'autre sont deux figures semblables dont le rapport de similitude varie d'un lieu à un autre ». L'Inversion représente donc le devenir, la transformation de la similitude, et ainsi, la relation d'*intus ad extra*, qui oppose la division d'un tout à la multiplication d'un élément (inversion) n'est autre chose que la synthèse de toutes les étapes de la croissance marquées par la Similitude. La constante d'inversion est la norme de cette variation, et les diverses valeurs qu'elle peut prendre traduisent la rapidité plus ou moins grande des variations de la Similitude ; elle marque en même temps le cas moyen commun des combinaisons équivalentes de tous les couples.

L'Inversion transforme les propriétés métriques de la façon suivante ; AB devient : $\frac{AB}{SA \times SB'}$, autrement dit, à toute grandeur, on substitue le rapport de cette grandeur à l'inversion déterminée par ses deux termes pris comme homologues par rapport au centre S.

L'Inversion transforme la translation en rotation; car toute droite a pour inverse un cercle, et une droite peut avoir pour inverse un cercle quelconque de son plan

Google

en prenant pour centre d'inversion l'extrémité du diamètre perpendiculaire à la droite. Mais, hors ce cas où un cercle passe par le centre d'inversion, un cercle a pour inverse un autre cercle. Il devient son propre inverse si le centre d'inversion coïncide avec le centre du cercle.

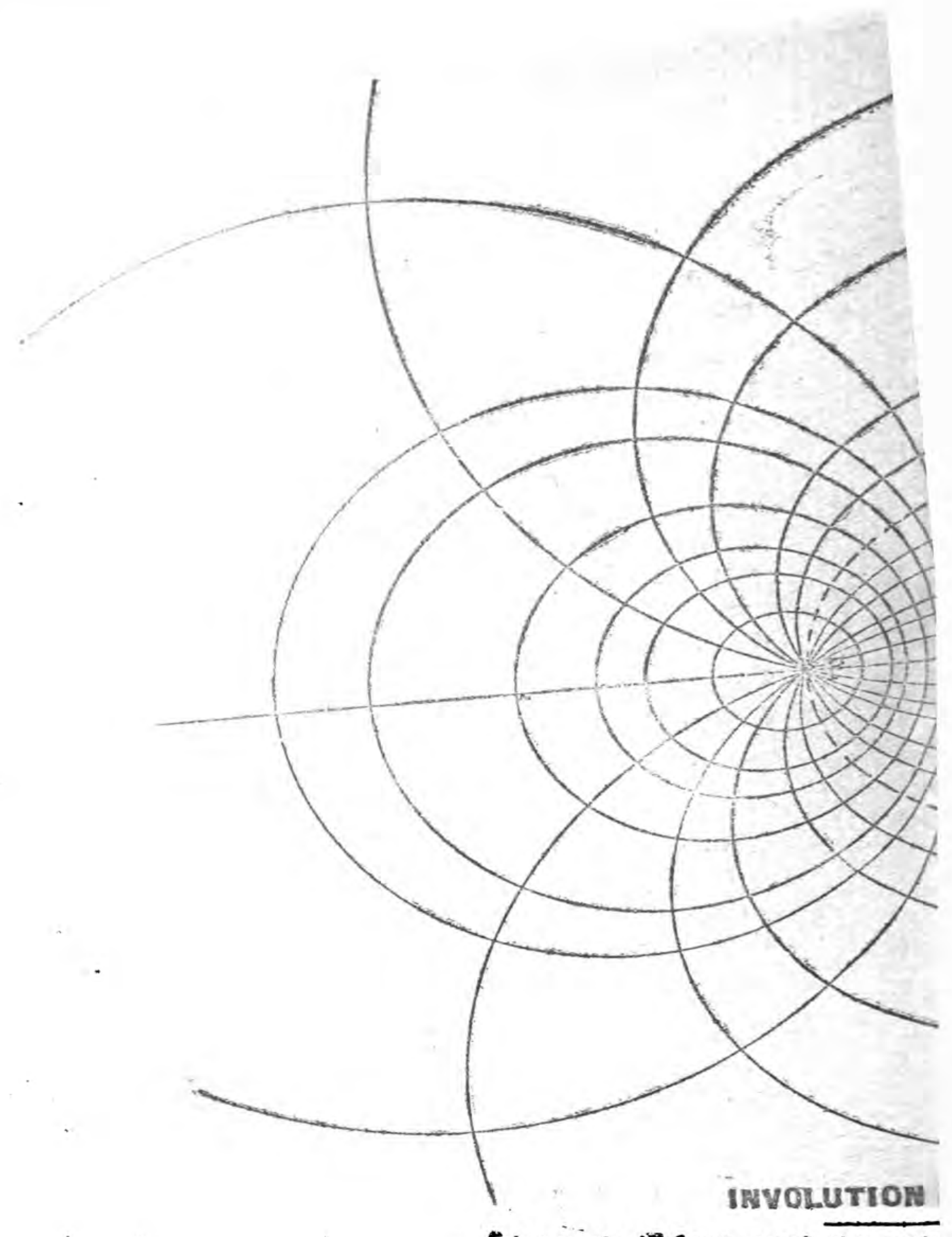
Le centre d'inversion est d'un ordre plus virtuel et plus élevé qu'un centre de figure, car c'est le centre d'un système de figures dont il règle la subordination à un même principe. Et ce principe consiste à relier les deux zones de la quantité séparées par l'unité, l'une, domaine de la division intérieure, ayant pour limite le continu, l'autre, domaine de la multiplication extérieure, ayant pour limite l'infini.

L'Involution

Rabattons sur une droite appelée base le faisceau qui règle une inversion. Tous les points homologues formeront sur cette droite des couples satisfaisant à la relation d'inversion. On dit alors qu'ils forment une Involution. L'Involution s'étend à des figures de toute espèce, mais c'est toujours en se rapportant à la droite involutive qu'on évalue cette relation.

Le pôle d'inversion devient point central de l'involution. Il y a sur la base deux points doubles (c'est-à-dire deux points qui sont leurs propres homologues). Ces points répondent au rabattement des tangentes ou de la corde minimum ; ils sont réels ou imaginaires, suivant que la puissance est positive ou négative, et donnent la moyenne géométrique qui caractérise la constante K.

Google



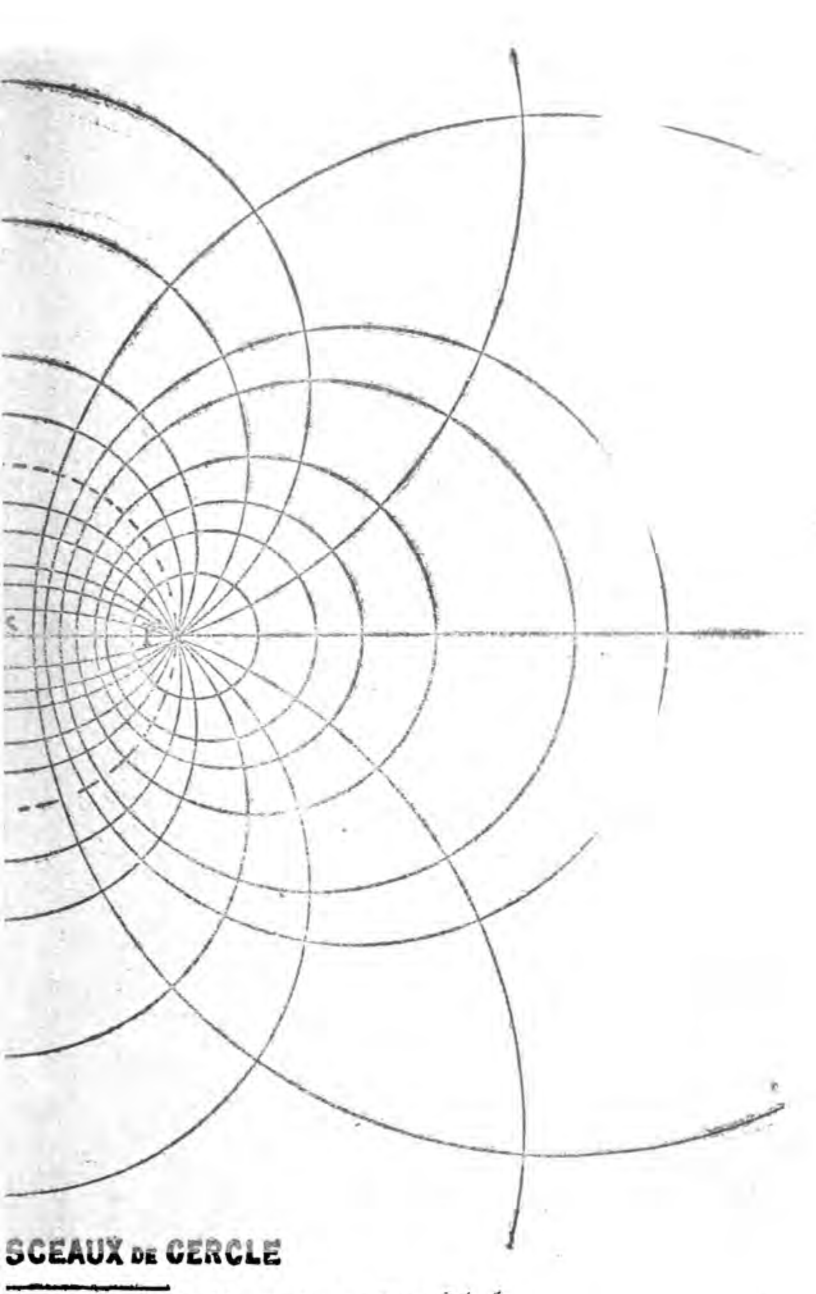
INVOLUTION

Faisceau du 1er Genre ayant des centr

Faisceau du 2me Genre ayant des centr

F F' sont les points limites du faisceau du 1er Genre et les point

Digitized by Google



SCEAUX DE CERCLE

l'axe horizontal. (Involution positive) ——

l'axe vertical. (Involution négative) - - -

mentaux du faisceau du 2e Genre.– S est le Centre des deux involutions

Digitized by Google

Quand la puissance est positive,les points homologues ne sont pas séparés par le pôle,les couples ne se chevauchent pas,mais ils sont tous compris les uns dans les autres, de sorte que les cercles décrits sur chaque couple pris comme diamètre s'enveloppent tous ; ils ne sont pas concentriques,mais forment un faisceau de cercles du 1er genre. La construction est symétrique des deux côtés du pôle S.

Chacun de ces cercles représente ainsi le rayonnement d'un couple. Les points doubles sont les points limites du faisceau, c'est-à-dire que tous les centres des cercles (ou des couples) sont en dehors du segment compris entre les points doubles.

Ces points sont comme les gardiens du seuil d'une zone qui se laisse pénétrer par le rayonnement des couples mais jamais par leurs centres. Les circonférences se resserrent donc de plus en plus dans la région voisine du pôle (ou point central d'involution), sans sans jamais se croiser avec celles de la région symétrique, tandis qu'elles s'écartent de plus en plus du côté de l'infini.

Le cercle de rayon infini, celui décrit sur le couple formé par le point central S et le point à l'infini, est la perpendiculaire à la base élevée en S ; c'est l'axe radical du faisceau, c'est-à-dire le lien des points d'égale puissance par rapport aux cercles symétriques deux à deux du faisceau. Et tous les cercles du faisceau coupent à angle droit le cercle décrit du point central S, sur le segment des points doubles.

Google

Quand la puissance est négative, les points homologues de chaque couple sont situés de part et d'autre du point central S, et tous les couples, au lieu de s'envelopper, se chevauchent. et par conséquent, les cercles ayant pour diamètre les segments de chaque couple se croisent. Ils forment un faisceau du 2e genre ayant pour corde commune et pour axe radical la perpendiculaire à la base élevée de S, et leurs points d'intersections, points fondamentaux du faisceau, sont situés, de part et d'autre de S, à une distance égale à la puissance d'inversion. Ce sont les points doubles, imaginaires de l'involution. Ici, pas de zone interdite. Ce n'est plus une suite d'enveloppement se densifiant contre l'axe radical et se dilatant vers l'infini. C'est un entrelac universel qui forme un fuseau d'arcs de cercles se densifiant autour de l'axe radical. Le cercle construit sur le segment des points doubles appartient au faisceau ; c'est celui de rayon minimum, tandis que, dans le faisceau de 1er genre, ce cercle ne fait pas partie du faisceau, et que le cercle de rayon minimum se réduit aux points limites. Et, tandis que dans le faisceau du 1er genre, les rayons de tous les cercles qui déterminent les couples sont donnés par les tangentes menées de leurs centres au cercle des points doubles, dans le faisceau du 2e genre, ils sont donnés par la distance de ces centres aux points fondamentaux ; et, si l'on joint les deux points homologues d'un couple à l'un des points fondamentaux, ces deux droites sont perpendiculaires.

Google

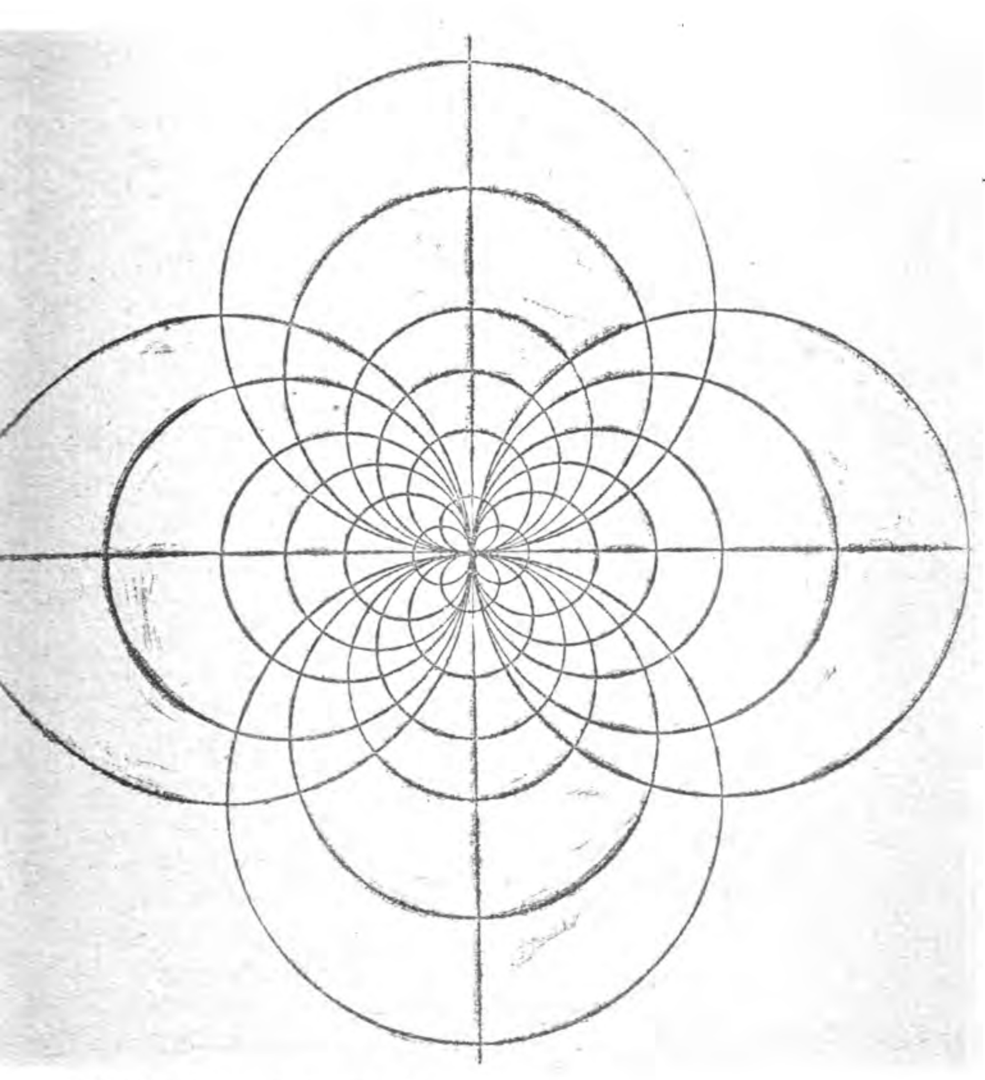
Ainsi, l'involution est liée étroitement à l'angle droit de deux manières différentes. Dans l'involution à puissance positive (faisceau du 1er genre), l'angle droit enveloppe le cercle des points doubles, un de ses côtés glissant comme tangente, tandis que l'autre, de longueur constante, décrit le cercle des points doubles dont il constitue le rayon. Dans l'involution à puissance négative (faisceau du 2e genre), l'angle droit se balance autour de son sommet. Ici, le point double, au lieu de tourner autour du centre d'inversion, sert de pivot, et l'angle oscille autour de l'axe radical.

C'est donc le contraste simultané, principe des dimensions, qui se manifeste ici, non pas fixe, mais réalisant de deux manières différentes le mouvement de rotation nécessaire pour relier les contrastes et constituer l'espace dimensionnel. On peut rapprocher la révolution périphérique de l'angle droit, dans l'involution à puissance positive, du principe du carré et de la série hexaédrique, et sa rotation dans l'involution à puissance négative, du principe de la croix perpendiculaire et de la série octaédrique.

L'involution marque la trace sur une droite (et plus généralement, l'empreinte sur un élément de translation pure) du principe des contrastes maximum simultanés ou de la perpendicularité soumis au principe de rotation.

L'axe radical perpendiculaire à la base d'involution répond, dans les deux cas, au couple formé par le centre d'involution, et son conjugué, qui est le point à l'infini. Et ainsi, la base et l'axe radical établissent au sein de la perpendicularité mobile, qui détermine tous les cou-

Google



FAISCEAU MIXTE (Involution de puissance zéro)

Digitized by Google

ples, une perpendicularité fondamentale qui régit tout le système.

L'involution à puissance négative répond à un levier du premier genre, coudé ; le point d'appui marqué par le point central sépare la puissance de la résistance marquées par les points homologues de chaque couple. L'involution à puissance réelle répond à un levier du 2e ou du 3e genre, le point d'appui se trouvant à l'une des extrémités.

Prenant la puissance donnée pour unité, l'involution exprime, par chacun de ses couples, la liaison entre deux zones séparées par l'unité : l'une, limitée par zéro, l'autre, par l'infini. L'Inversion exprime une des lois d'opposition les plus fondamentales, celle du dedans au dehors, du convergent au divergent, de la division à la multiplication, source de l'opposition de l'infini et du continu. L'Involution exprime l'Inversion au sein de la première dimension, et les faisceaux de cercles traduisent l'essence de ce principe en donnant le schéma le plus simple de son développement à travers l'espace.

Il y a deux cas extrêmes où la puissance d'inversion ne peut être prise pour unité, c'est lorsqu'elle a une valeur infinie ou nulle.

Pour une puissance infinie, l'involution positive devient un carré infini ; l'involution négative, une croix à branches infinies. Ce sont les racines des développements hexaédriques et octaédriques ; c'est l'affirmation du schéma dimensionnel dans toute sa plénitude et sous sa double forme périphérique et axiale.

Digitized by Google

Pour une puissance nulle, les deux faisceaux conjugués s'identifient et deviennent d'un genre intermédiaire ; ils constituent 4 groupes de cercles ayant leurs centres sur l'un ou l'autre des deux axes et tous tangents à l'autre axe au point central. Ici, c'est le principe dimensionnel s'incarnant pour ainsi dire dans la rotation,et chaque axe émettant des ondes circulaires croissantes jusqu'à l'infini. Les cercles s'intersectent suivant les quatre bissectrices, et dessinent ainsi une nouvelle croix diagonale formée par les nœuds vibratoires.

Dans son schéma le plus élémentaire, cette figure constitue le trèfle à 4 feuilles, et peut-être la superstition qu'on y attache et l'usage fréquent des rosaces quadrilobées dans l'art ogival tiennent-ils au profond symbolisme de cette figure.

Hors ces deux cas, la symétrie est binaire, et autour des deux axes perpendiculaires un faisceau du 1er genre a pour conjugué un faisceau du 2e genre, l'axe radical de l'un étant la base de l'autre.

Dans l'involution positive, l'onde partant du point limite sur le cercle unité s'amplifie de plus en plus à mesure que son centre s'éloigne ; elle tend vers le contact avec l'onde symétrique, mais ce contact s'accomplit par les faces convexes ; les deux ondes tendent à s'accoler en se tournant le dos ; elles regardent vers l'infini comme des réflecteurs convergents ; leur axe radical est un appui pris en recul pour bander,par une gerbe de ressorts serrés et divergents autour de cette tige comprimée comme par un laminoir, la tension qui

Google

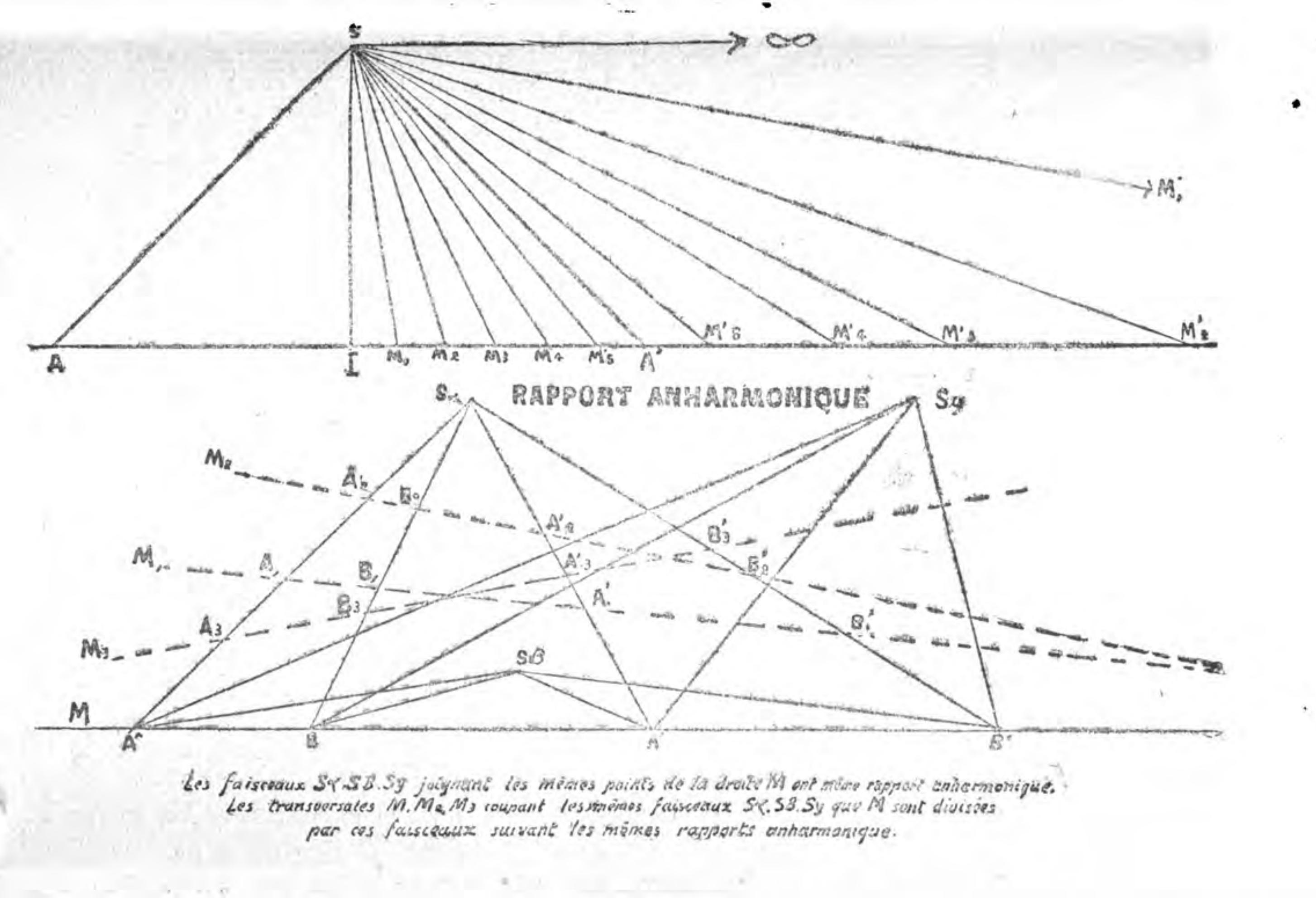
fait face aux émanations venant de l'infini. La zone interdite aux centres est le domaine s'étendant de zéro à l'unité ; elle agit comme force répulsive, refoulant la vibration initiale jusqu'aux points limites situés sur l'unité. Celle-ci part d'une amplitude nulle : c'est la tension opérée entre les deux points limites par la zone interdite qui provoque l'impulsion.

Dans l'involution négative, au contraire, les points limites devenus fondamentaux jouent le rôle de nœud, et la vibration initiale part du centre, et remplit d'un coup la zone comprise s'étendant jusqu'à l'unité. La dualité se manifeste,non plus comme impulsion motrice, mais, au contraire, comme fixation. Au lieu d'une gerbe divergeant autour de l'axe radical, il se forme ici un fuseau dense d'arcs convergeant autour de l'axe radical.

Ici, les ondes symétriques se regardent et se complémentent ; elles vont les unes vers les autres en enfermant dans une trame de plus en plus serrée la région fuselée du pivot,tandis qu'elles s'écartent vers l'infini,regardant toujours le centre. Enfin, les arcs infinis s'accolent sur l'axe radical par leurs côtés concaves.

L'ensemble des deux faisceaux conjugués montre les deux manifestations opposées de l'expansion circulaire adaptée au contraste maximum simultané des dimensions.Il y a là comme deux forces complémentaires qui s'équilibrent, tels le magnétisme et l'électricité. Et sans doute, ces relations géométriques sont les hiéroglyphes de quelque profond arcane des lois fondamentales de l'univers. Et nous n'avons examiné pour-

Google



RAPPORT ANHARMONIQUE

Les faisceaux Sα.SB.Sγ joignant les mêmes points de la droite M ont même rapport anharmonique.
Les transversales M.M₂.M₃ coupant les mêmes faisceaux Sα.SB.Sγ que M sont divisées par ces faisceaux suivant les mêmes rapports anharmonique.

Digitized by Google

tant que les manifestations élémentaires de l'involùtion et de l'Inversion, sans remonter aux principes plus généraux auxquels elles se rattachent..!

La Proportion harmonique

La similitude s'exprime par l'égalité de deux quotients, de telle sorte que, si on divise l'un par l'autre, le produit est égal à l'unité. Changeons cette unité de signe et nous avons la Proportion Harmonique

$$\frac{A\,C}{A\,D} = \frac{-B\,C}{B\,D}$$

Supposons donc un angle de sommet S, ayant sur l'un des côtés les points A et B, sur l'autre C et D, de telle sorte qu'en rabattant l'un des côtés sur l'autre, C tombe entre A et B et D au delà de B, nous aurons une division de 4 points sur une droite, qui pourra, dans certains cas, donner l'égalité des rapports

$$\frac{A_c}{A\,D} = \frac{-B\,C}{B\,D}$$

En ce cas, A et B sont conjugués harmoniques par rapport à C et D et réciproquement. On peut exprimer la Proportion Harmonique en fonction du point S pris pour origine, on aurait alors :

$$\frac{S\,A - S\,C}{S\,B - S\,C} = \frac{S\,A - S\,D}{S\,B - S\,D}$$

Mais cela n'est pas nécessaire. Comme on le voit, les segments consistent seulement dans les distances de 4 points ABCD entre eux, et ces 4 points suffisent à établir la relation. Le point S, pris pour origine

commune,n'est qu'un repère arbitraire qui ne tient pas à l'essence de la relation. Au contraire, le sommet S est indispensable à l'établissement de l'Homothétie.

Ainsi, le changement de signe dans l'égalité de deux quotients entre longueurs substitue à la centralisation la relation réciproque de deux couples entrelacés. Cela se conçoit, puisque l'opposition du positif et du négatif répond à une synthèse de complémentaires, tandis que l'égalité entre rapports de même signe ne donne qu'une échelle d'intensité.

Cependant, une centralisation d'un autre genre peut découler de la proportion harmonique, et cela de deux manières différentes.

Si l'on subordonne tout le système au milieu I de l'un des couples AB, ce couple donne par sa moitié la moyenne géométrique entre les deux autres segments. On a $IA = IB$ et $\overline{IA}^2 = IC.\ ID$.

Ce retour vers l'homogénéité, qui caractérise les moyennes géométriques et qui transforme deux points soit en un point double, soit en points symétriques (carrés négatifs), se rapproche du principe centralisateur. C'est par la moyenne géométrique-type que l'on obtient le pentagone et les suites du dodécaèdre et de l'icosaèdre.

Nous retrouvons ici cet agent d'homogénéité sous une forme plus générale, et la Proportion Harmonique se lie étroitement à l'Inversion et à l'Involution. En effet, les points doubles d'une involution positive sont : moyenne géométrique entre tous les couples ; ces cou-

Google

ples sont réciproquement liés entre eux par la Proportion Harmonique. On voit aussi que, dans une proportion harmonique, le point milieu ne se sépare jamais des couples, et qu'ils s'enveloppent tous et ne s'entrelacent jamais, enfin que le point milieu I du segment AB a pour conjugué le point à l'infini.

En résumé, les divisions harmoniques établies en fonction du couple fixe AB ne sont autre chose que l'involution positive ayant pour points doubles A et B, et pour point central, par conséquent, le point I.

L'Involution (et l'Inversion) est donc l'accomplissement de tous les rapports pouvant former Proportion Harmonique avec un couple donné. La moyenne géométrique marquée par le segment des points doubles, établit au milieu des faisceaux de cercles comme un astre central au sein d'une émanation d'ondes divergentes, oscillant autour de l'unité. L'Involution exprime ainsi le développement universel à travers les alliages en proportions diverses de la relation réciproque de deux couples, dont l'équilibre est marqué par la Proportion Harmonique, et dont le type pur est donné par la Moyenne Géométrique.

La Moyenne Géométrique est un agent d'individualisation et d'autonomie, sorte d'équilibre de soi, réalisé par l'homogénéité de qualité. La Moyenne Arithmétique est un agent de centralisation, pour ainsi dire hétéronome et donnant un équilibre statique par rapport au milieu.

La Proportion Harmonique fait apparaître une autre

Google

moyenne ayant des caractères spéciaux : la Moyenne Harmonique entre 4 segments. En généralisant, on obtient un centre des moyennes harmoniques, entre *n* segments issus d'un même point.

La Moyenne Harmonique est égale à deux fois (*n* fois pour la relation générale) l'inverse de la distance du point pris pour centre à son conjugué. Cette quantité est aussi égale à la somme des inverses de toutes les distances des autres points au point pris pour centre. Ainsi, A étant pris pour centre et formant couple avec le point B, la Moyenne Harmonique consiste dans l'égalité établie, d'une part, entre 2 (ou *n* fois) l'inverse du segment AB, et, d'autre part, la somme des inverses des 2 (ou des *n*) segments formés avec A par d'autres points substitués à B.

Ainsi, la moyenne harmonique entre 4 points d'un rapport harmonique a pour formule :

$$\frac{2}{AB} = \frac{1}{AC} + \frac{1}{AD}$$

La formule générale relative au centre des moyennes harmoniques entre n points sera :

$$\frac{n}{AB} = \frac{1}{AC} + \frac{1}{AC_1} - \frac{1}{AC_2} + \ldots + \frac{1}{AC_n} \text{ soit } n.$$

Réduisant au même dénominateur et faisant passer et isolant dans un des membres de l'égalité le couple de base AB la formule des 4 points devient

$$\frac{AC \cdot AD}{\frac{AD + AC}{2}} = AB$$

et la formule générale :

Google

$$\frac{AC_1 \,.\, AC_2 \,.\, AC_3 \,\ldots\ldots\, AC_n}{\dfrac{AC_1 + AC_2 + AC_3 + \quad + AC_n}{n}} = AB$$

Ce qui signifie que le couple de base AB est égal au quotient de la moyenne géométrique par la moyenne arithmétique des distances de tous les points au centre A. Et nous reportant à la signification de ces deux moyennes, le couple de base AB, non plus symétrique comme dans le cas de l'involution, mais orienté, ayant son origine en A et sa terminaison en B, apparaît comme l'expression du rapport entre l'équilibre interne, autonome du soi, qui constitue l'individualité typique, à l'équilibre passif, hétéronome, relatif au milieu au sein duquel l'être se trouve immergé. Ainsi, la Proportion Harmonique, considérée non plus comme relation de réciprocité entre deux couples, mais comme subordonnée à l'un d'eux, est l'expression élémentaire, primitive de deux relations différentes et universelles. Comme moyenne géométrique et involution, le couple de base est rapporté à son centre, et cela répond à l'expression de l'universelle autonomie. Comme moyenne harmonique, les deux points du couple de base sont subordonnés l'un à l'autre ; l'individualité se rétracte sur son origine, sur le point initial de son développement.

Tout ce processus est le cas général de la genèse des suites dodécaédriques et icosaédriques par la Moyenne Raison, que nous avons étudiée précédemment.

Comparons les deux relations entre les mêmes points :

Google

La Proportion Harmonique $\frac{AC}{AD} = \frac{-BC}{BD}$ et la Moyenne Harmonique $\frac{1}{AB} = \frac{1}{2}\left(\frac{1}{AC} + \frac{1}{AD}\right)$.

La Proportion harmonique compare les distances du 2e couple à chacun des 2 points du premier. Cela consiste en deux quotients égaux, c'est-à-dire en deux combinaisons.

La Moyenne Harmonique exprime, par l'inverse du couple de base, la moyenne arithmétique des inverses des distances du 2e couple à un point du premier. Ici, les deux points du 2e couple sont entre eux en relation de simple juxtaposition (addition). Cette moyenne arithmétique, traduisant un équilibre externe en fonction du milieu se réalise entre les inverses des segments qui directement s'équilibrent par combinaison. Or les inverses représentent la correspondance d'*intus ad extra.* Ainsi, proportion et moyenne réciproque montrent la contre-partie corrélative qui s'accomplit en deçà et au delà de l'unité.

La relation de pôle à polaire marque une influence nouvelle du principe centralisateur sur la division harmonique. En effet, elle établit l'invariabilité de cette relation entre une infinité de groupes de 3 points et un quatrième. D'autre part, le système de ces groupes et du pôle constitue un faisceau de 4 droites, et pose un sommet qui manifeste, sous une forme bien plus complète, le principe centralisateur, le faisceau jouissant de la division harmonique par rapport à une trans-

Google

versale quelconque. La relation de pôle à polaire est au contraire réciproque, en ce sens que tout point de la polaire A peut être pris pour pôle par rapport à l'autre droite B, qui est le lieu des pôles de la droite A. La relation de pôle à polaire présente le principe centralisateur plutôt comme agissant comme nécessité virtuelle, couvant le système et amenant par son influence la fixation dans le réel d'un centre unique : le sommet du faisceau. Très suggestive est cette relation s'accomplissant à travers une sorte de barrière formée par la ligne directrice (qui, dans le cas du faisceau, est le couple des deux droites conjuguées à la polaire et au lieu de ses pôles).

Le Rapport Anharmonique

Dire que deux rapports sont égaux, c'est dire que le quotient de l'un par l'autre est égal à l'unité. On peut donc exprimer la similitude $\frac{SA}{SA'} : \frac{SB}{SB'} = +1$

et la proportion harmonique :

$$\frac{AC}{AD} : \frac{BC}{BD} = -1$$

Ainsi, la Similitude et la Proportion Harmonique apparaissent comme des cas particuliers d'une relation plus générale, celle du quotient de deux quotients de segments. Cette relation générale n'exige que 4 points, sauf pour 3 valeurs du quotient, qui sont $+1$, 0 et ∞.

$+1$ est le cas de la Similitude ; il exige la coïncidence

de A avec B, (ou bien l'ingérance d'un 5e point, S) soit le 1er couple condensé en un point double.

La valeur zéro donne la coïncidence de D et de B points voisins.

La valeur infinie donne la coïncidence de D et de A, points extrêmes.

La valeur — 1 n'implique pas coïncidence du point mais symétrie : les 4 points demeurent distincts, et on a le Rapport Harmonique.

Et ainsi, entre ces 4 valeurs cardinales O, ∞, + 1, — 1, de toute quantité, la dernière, qui représente l'opposition qualitative pure, permet la dualité de deux couples en relations réciproques. Les 3 autres impliquent retour au ternaire ou subordination des deux couples à un 5e élément (Similitude).

Dans un rapport Anharmonique, on peut intervertir deux points, pourvu qu'on intervertisse aussi les deux autres.

Ainsi, $\frac{AC}{AD} \div \frac{BC}{BD}$ répondant à la formule (CDAB).

On peut écrire (CDAB) = (BA—DC) = (DCBA) = (CABD)

De là, 4 manières de présenter le même rapport (1).

Les 4 points peuvent être combinés de 24 manières et donneront ainsi 6 rapports Anharmoniques ayant des valeurs distinctes et jouissant tous des mêmes propriétés. Si l'on attribue au rapport (ABCD) la valeur *m*, les 6 rapports distincts avec leurs valeurs correspondantes seront :

---

(1) Voir Richard, *Leçons sur les méthodes en géométrie moderne*.

Digitized by Google

$$(ABCD)=\frac{m}{1}\ ;\ (CBAD)=\frac{m}{m-1};\ (DBCA)=\frac{1-m}{1}$$

$$(BACD)=\frac{1}{m}\ ;\ (BCAD)=\frac{m-1}{m};\ (BDCA)=\frac{1}{1-m}$$

Ces 6 valeurs se groupent en couples, car elles sont deux à deux les inverses les unes des autres.

De plus, les 4 dernières se déduisent des deux premières en remplacant m par $1 - m$ et 1 par $(m - 1.)$, en définitive, par la différence de m et de l'unité.

Les 6 rapports distincts obtenus par le même algorithme se groupent ainsi autour de l'unité en opposant l'extérieur à l'intérieur, et la valeur primitive à son complément en fonction de l'unité. Et ces 6 valeurs peuvent être accouplées deux à deux de manière à former l'unité, soit par leur produit, soit par leur somme, soit par leurs inverses. L'unité apparaît ainsi comme le pivot de toutes ces évolutions.

Les 4 substitutions qui sont réalisables dans chacun de ces rapports sans en changer la valeur ont pour condition de procéder par symétrie binaire. Le rapport anharmonique lui-même est basé sur la répartition de 4 éléments en deux couples. Et ainsi, ce senaire d rapports à quadruples faces exprime la synthèse des relations réciproques par couples d'un quaternaire d'individus, et ces relations accouplées réalisent l'unité.

La relation anharmonique, ce quotient de quotient, manifeste le quaternaire obtenu comme carré de 2, par superposition de deux relations binaires de même

nature. Il doit être un pantacle remarquable des principales conditions de l'existence spatiale, et il est à croire que la place prépondérante qui lui est reconnue par la géométrie moderne n'exprime encore qu'une partie de ses propriétés.

La constance du Rapport Anharmonique répond à une propriété géométrique des plus remarquables : la Perspective. La relation métrique qui correspond à la perspective et qui permet d'amener par déplacement deux figures en situation perspective, c'est l'Homographie, appelée aussi Projectivité et Collinéarité.

Ces trois noms expriment par trois propriétés qui s'impliquent réciproquement la relation générale d'un quaterne,c'est-à-dire de quatre éléments distribués en deux couples. Et ce ternaire de propriétés inséparables définit l'essence du quaterne. La Projectivité exprime la possibilité d'amener deux quaternes liés par la constance métrique de leur rapport anharmonique à être pris comme perspective l'un de l'autre.

L'Homographie exprime la constance du rapport enharmonique entre deux quaternes. La Collinéarité exprime qu'entre figures homographiques, les éléments se correspondent un à un, et que, si les figures comparées sont de même espèce, par exemple, des systèmes de lignes, de plans, etc., la correspondance s'accomplira entre éléments de même espèce, point à point, droite à droite, plan à plan.

Ainsi, outre la synthèse numérique réalisée sur l'unité par les 6 rapports enharmoniques de 4 points,

Google

la constance de ce rapport entraîne la synthèse géométrique des figures qu'elle embrasse par rapport à un point central, par la Perspective, et ensuite l'accouplement (figure à figure) de tous les éléments, sans altérer la hiérarchie des éléments propres à chacun des systèmes.

F. Warrain.

———

Digitized by Google

LA GENÈSE PAR L'AME

(Suite)

Montrez-moi un lieu où règne la fureur des éléments, où la tempête combat les flots, où les plantes incrustées dans le rocher ont une vie dure et laborieuse, et, sans interroger la moindre Dryade, je pourrais, par intuition propre, vous répéter la prière par laquelle ces âmes ont imploré Dieu de leur donner la forme actuelle. Car mon âme implora et travailla de même pendant de longues éternités, et se trouve attristée aujourd'hui quand elle aperçoit au milieu d'une nature aride les suites de ce labeur dans la pâleur des plantes souffreteuses.

Qu'il me soit permis, ô mon Dieu, de révéler un des petits secrets de mon âme devant un jugement qui sera peut-être malveillant et hostile. Pour moi, le sens de l'odorat est un témoin du long séjour de mon âme dans

Google

les formes végétales avant de se revêtir du corps à vaisseaux sanguins, doué des sentiments du beau, du laid et du nuisible que je possède maintenant. Aspirant l'odeur de la rose, j'oublie pour un moment, comme pai enchantement les misères et les tristesses de ma vie humaine et il me semble de retourner au temps quand le but de ma vie était de créer une forme de beauté et quand l'exhalation d'un parfum était la seule joie, le seul délice au milieu de ce labeur incessant. Alors, mon âme paraît retourner vers son enfance, et je sens comme un souffle de jeunesse, un stimulant venir vers moi des temps de la Genèse. La science a voulu m'expliquer ce phénomène par l'action des parfums sur les sens de l'odorat; mais je l'interrogeais sur la provenance de cette joie et de cette tristesse produite par l'action des sens sur l'âme.

L'ange le plus humble et le plus obéissant travailla sur cette même voie, ô Immortel. Ton Fils aussi travailla dans le règne végétal, jusqu'à ce qu'il en sortît pour obtenir sa forme parfaite dans les régions plus élevées, et s'y rencontra avec d'autres courants de forces planétaires, qui, tous étaient arrivés à la perfection par le moyen de la forme humaine.

Voici, ô Seigneur, maintenant l'escargot, premier habitant des mers, prudent et placide dans l'assurance d'une vie longue, protégée par son bouclier de pierre, voici qu'il te sacrific sa demeure nacrée, et la change (par l'ordre de l'âme) contre l'écorce de corne de la tortue; ensuite il t'offrit encore quelque chose de sa sécurité et se procurant des ailes sous son bouclier d'é-

Google

caille il voleta vers le pays des âmes-papillons, sous la forme d'un scarabé (image de la Déité en Egypte), Pendant tout ce labeur long et pesant, il ne Te sacrifia pourtant pas, ô Seigneur, son pouvoir prolifique, et retint toujours une ressemblance à la forme antique, en se transportant de la mer dans le royaume azuré de l'air.

Là-bas, c'est la tribu des serpents, qui avaient déjà obtenu aux premiers temps de la création le privilège de voler sous la forme du Ptérodactyle, qui Te sacrifient leurs ailes de lézard ; ils s'humilient devant Toi ; leur sang se change, et toute la classe des annélides se transforme en insectes de nature supérieure à la leur. Car, ô Seigneur, c'est dans les insectes que l'âme élabore les premières vertus morales ; l'assiduité au travail dans la fourmi et l'ordre social dans les abeilles. Elle réunit ensuite ces vertus et les groupe par paires, de sorte que courage et noblesse acquis par le cheval, fidélité et obéissance élaborées par le chien restent à jamais liés ensemble et habitent simultanément l'âme humaine comme vertus sœurs.

Tu sais, ô Seigneur, que toute la litanie de philosophie des écoles matérialistes, tous les pouvoirs, tous les instincts, toutes les vertus, furent élaborés pour l'homme par un travail préparatoire. Ce n'était encore pour ainsi dire que de la matière brute, qu'il devait transformer consciemment, la réchauffer par le feu de l'amour divin et la diriger vers une nouvelle phase créatrice. Je ne parlerai pas de ces vertus ni du travail de l'âme sur elles, car chacun peut les observer dans les êtres qui lui sont chers ; je ne parlerai que de quelques-unes des acqui-

Google

sitions plus étonnantes dans l'évolution de l'âme.

Par exemple, il advint qu'en demandant un nouveau corps et une nouvelle organisation, l'âme n'exigea que très peu de chose, souvent seulement un changement de couleur pour l'individu. Ainsi, quelques plantes et quelques animaux se réservèrent, si j'ose m'exprimer ainsi, au milieu de la donnée constituelle, obtenue de Dieu, le privilège d'une distinction de poil et de teinte. Cette demande ne fut pas rejetée, mais une offrande si faible et partielle fut punie par une faiblesse de ces âmes, qui ne voulaient pas se soumettre à une forme unifiée et protectrice. De telles plantes sont pour la plupart stériles et de tels oiseaux et quadrupèdes devinrent des esclaves domestiqués, et durent demander la protection à des âmes plus évoluées. Le chat, par exemple, qui n'offrit au Seigneur qu'une chose minime, n'est au fond rien d'autre que le roi du désert, le tigre. — Et nous, Seigneur, si nous Te sacrifions tout ce qui nous rend dissemblables au Christ, quelle sera la hauteur et la puissance à laquelle nous nous élèverons dans la sainte hiérarchie de ton Verbe ?

Mais, malgré tout, Seigneur, Tu posas ta main miséricordieuse même sur les âmes qui tombèrent en esclavage ; Tu les protèges même plus spécialement. L'Arabe, lié à la compagnie de son cheval, développe en lui le sentiment de la noblesse et du courage ; il lui est un père et un initiateur ; et le berger assis dans les champs à côté de son chien l'élève jusqu'à soi, lui inculquant l'obéissance et la fidélité. Dans ce mystère, nous retrouvons toute l'histoire de Joseph en Egypte, qui, le plus misé-

Google

rable de ses frères et condamné à la servitude, devient très puissant et le bienfaiteur de toute sa famille.

Je vois aussi, Seigneur, que les vertus rares parmi les hommes se trouvent aussi plus rarement dans les formes préparatoires des règnes antérieur, et cela démontre bien que nos âmes sont vraiment les mêmes qui jadis formèrent ces corps-là. L'assiduité au travail fut élaborée dans les fourmis, les abeilles et dans toute la série des animaux domestiques, tandis que les qualités plus rares de la valeur et de la force puissante ne se trouvent que dans les corps comparativement rares du lion ou de l'aigle, dont la poitrine affronte avec joie les tempêtes et les orages.

Maintenant, je vois, ô mon Dieu, comme l'âme s'est déjà immergée dans toute la nature, elle la pénètre entièrement et élève sa voix vers Toi pour te demander la forme ultime, celle de l'homme ; car la nature a compris que, par le rehaussement d'une seule âme, toute la création, jusque dans ses recoins les plus lointains, sera relevée. Pour t'adresser cette dernière supplique, Seigneur Dieu, les arbres se couvrent de leurs meilleurs fruits, de leurs plus belles fleurs pour montrer le plus bel aspect du travail de l'âme et des services qu'elle a rendus ; les créatures les plus orgueilleuses se réunissent dans les jardins de l'Eden, oubliant leurs animosités, leur rage et leur soif de sang dans la prière que leur âme émet maintenant et dans cette aspiration qui les élève au-dessus de leur propre nature ; et les aigles arrivent et se tiennent dans les cieux, suivis d'une rangée de cygnes et de cigognes et entourés d'une

Google

incalculable quantité d'oiseaux gazouillants : cela semble une reproduction des chœurs angéliques, une image réfléchie de l'arc-en-ciel des anges qui se tiennent devant Ton trône. Et ce fut alors le seul moment de paix sur la terre — la paix de l'Eden. Alors Tu appelas en Ta présence l'âme devenue digne d'être humaine et Tu lui permis de prendre cette nouvelle forme sur la terre et dans ce corps, comme dans un livre unique, Tu signas le résultat de tous les travaux préhumains. Jusqu'à nos jours, ce livre se trouve au fond de l'âme de chaque être humain, et si toutes les créatures avec toute la création disparaissaient un jour, il suffirait alors d'un seul homme, du dernier survivant pour pouvoir retrouver dans son âme tout le labeur du passé. Et rien n'en serait perdu, rien du règne de ce globe, hormis les formes matérielles. Hosanna ! ô Seigneur, car Tu es le Créateur, et gloire aussi à mon âme pour ses créations personnelles

Me sera-t-il jamais possible maintenant de retourner de cette hauteur de conception vers le savoir d'autrefois ? Pourrais-je jamais redescendre dans l'abîme où la vie avant la naissance était un mystère et où la vie le future n'avait pas de but. Maintenant que je me trouve, comme retourné de l'exploration d'un passé lointain, basé sur les roches fondamentales de la création ? Je vois ce que mon soi a produit et ce qu'il lui reste encore à faire. Une grande partie du labeur a été accompli depuis que mon âme travaille dans l'humanité ; déjà elle s'est élevée au-dessus des instincts et des vertus animalesques, et elle a acquis certaines qualités humaines et même certains pouvoirs angélico-humains. Ces travaux-là

Google

je T'exposerai dans d'autres livres (1); laisse-moi retourner encore pour un moment, mon Dieu, vers cette nature fatiguée qui se repose après ces labeurs de six jours; prenons congé d'elle et laissons-là s'acheminer vers les temps futurs.

O mon âme, quand tu sacrifias ta forme et ta durée de silex, croyant offrir ton éternité, quand tu t'offris toi-même à la mort, le Seigneur accepta ton offrande, mais te trompa comme un père aimant trompe son enfant chéri. Non seulement tu obtins par ce sacrifice de devenir humaine dans le courant des siècles; tu peux donc t'écrier avec Eve : « J'ai obtenu un homme du Seigneur ! » ; mais encore, tu as reçu un don, auquel tu n'avais jamais pensé. Le Seigneur te donna une éternité de formes, toujours renouvelées, te donna le pouvoir de produire des formes à ton image. Par cette grâce il est possible à l'homme, sans perdre son immortalité ni la plus petite partie de ses pouvoirs spirituels, de se refléter dans une forme qui lui ressemble et qui devient l'habitation d'une âme analogue. Car l'homme ne fait pas naître une âme, il prépare seulement un corps à sa propre image pour une âme prête à naître, procurant ainsi à une âme sœur la possibilité de se manifester ici-bas. Ce procédé renferme tout le mystère des vertus héréditaires dans une famille. Elles ne sont nullement versées d'un corps à l'autre par le sang,

---

(1) Ceci l'auteur a fait dans une épopée superbe, restée inachevée : *l'Ame-Roi*.

mais proviennent de ce que les *âmes* qui se ressemblent peuvent seules habiter des *corps* qui se ressemblent.

L'immortalité des formes, obtenue par leur mortalité, démontre que le pouvoir sur la mort s'obtient par le sacrifice, et, en contournant pour ainsi dire les lois de la nature inerte, l'âme peut la vaincre et la détruire. Il advint, mon Dieu, qu'un jour, frappé de la grandeur des ruines laissées par l'Empire romain, mes yeux s'efforcèrent de trouver, ne fût-ce qu'une seule colonne, qui reproduisît sur ma pupille la même image produite autrefois sur la pupille des Césars; mais les œuvres de mains d'hommes avaient changé de forme; une goutte de rosée avait suffi pour creuser les yeux des statues de marbre; les monuments qui devaient survivre aux siècles s'étaient effondrés, et je ne pouvais avoir la certitude si c'était là des choses entrevues jadis, quand j'aperçus un moineau voltiger au-dessus de la route sablonneuse et venir se poser au milieu des tombes en ruines. Alors, j'étais immédiatement convaincu que les légions de Varus avaient contemplé ce même dessin des plumes, cette même gorge noirâtre — et pourtant, il est vrai que la mer s'était retirée de la rive, depuis ce temps-là, et que Rome a disparu sous vingt pieds de poussière!

O toi, âme! ouvrière des temps primitifs! tu sais bien aussi que tu recèles l'étincelle de lumière qui rendra le corps immortel — divine contre-partie du feu qui, un jour, te transfigurera — germe de la rédemption qui, aux temps futurs, dorera merveilleusement la face de tous les êtres; jusque-ici, il n'y eut qu'une ombre

Google

de cet avenir, qui se refléta dans quelque privilégié. Il se trouva parfois qu'une minuscule plante marine refléta les splendeurs de l'arc-en-ciel, que quelque papillon en soi éclairé, ressemblant alors à une étoile spirituelle, qui s'éteint ensuite ; cette et la lumière est échangée contre une qualité plus nécessaire à la misère de l'âme. On ne la voit plus apparaître parmi les oiseaux ; ceux qui sont les guides de ces guirlandes de cigognes qui voyagent la nuit en tristesse et obscurité ne se transforment nullement en lampes et flambeaux ; ils ne jettent nullement des traînées de rubans lumineux aux pauvres navigateurs égarés dans la brume. Mais cette lumière dorée, ô Seigneur, qui surpasse le son, car elle est plus apte à transmettre la joie aux être divins, se montrera à nous un jour puisque nous sommes le vase le plus parfait qui puisse contenir le chant divin, et elle deviendra le support de notre subsistance dans cette cité céleste qui descendra vers nous de la hauteur des nues.

Par ces labeurs séculaires, ô mon âme, par ces victoires remportées sur les tempêtes chaotiques, tu t'es tressé ta première couronne, tu as obtenu ta première récompense. Le Seigneur n'oublia pas tes services. Il les honora, au contraire, en retenant les formes que tu créas. Il ne permet plus d'y apporter un changement et a posé le cachet de la durée sur le livre que tu as écrit ; et, quand tu en es digne et que tu désires ardemment de comprendre la nature, Il ouvre pour toi ce livre d'or, dont toi-même tu as rempli les pages de caractères multicolores, les pages de la Genèse, afin que tu puisses

Google

les lire, les méditer et les confronter avec cet autre livre mystérieux qui repose au fond de ton âme.

Tu te réjouis, ô mon âme, toutes les fois que tu découvres un des vrais mystères du sentier des douleurs, car ta conscience te dit alors que tu as lu dans la pensées. même de Dieu, qui se trouve exprimée dans les forme Mais la connaissance entière du passé n'a aucun prix, si elle ne dévoile pas à tes yeux tout le futur. Dans ces livres se trouve écrit le mystère de la mort, et on y lit visiblement la loi des créations à venir, c'est le *sacrifice.* Ne te détache donc pas du chemin initié par ton Ange manifesté, et crois plutôt à la vérité enseignée par ta conscience qu'aux erreurs qu'enseigne la science.

C'est dans la sainte pureté que repose la libération de l'esprit et sa puissance future, ainsi que la sagesse et la direction que prendra l'action dans l'avenir, comme aussi la victoire et la liberté par la destruction du joug que le mensonge et la force brutale nous imposent.

O Seigneur, qui ordonna au bruit de l'océan, à l'éternel murmure des plaines couvertes d'une pâle floraison, de m'apprendre les paroles de ce livre, et qui éveille le savoir endormi au fond de mon âme, fais que ces paroles écrites d'inspiration aillent comme le vent et le bruit de la mer vers ma patrie, et qu'en passant près de quelques âmes fortes, mais endormies dans l'inconscience de leur puissance, elles les réveillent à la connaissance de leur pouvoir. Fais, ô mon Dieu que de cet Alpha, et du Christ, et de Ton Verbe, le monde entier soit convaincu ; fais que la Sagesse lumineuse créée dans les âmes par l'Amour divin, devienne un flambeau qui éclaircit toutes les

Google

sciences. — Je t'implore, ô mon Dieu et Seigneur, de donner une *Foi qui ne soit plus aveugle* et qui soit unie indissolublement au *sentiment* de *l'immortalité* à toutes les âmes qui existent sur la terre. Je t'implore aussi de faire reluire à nos yeux ce Soleil de Sagesse qui éveille en moi la vision de l'Ange armé du glaive des sacrifices futurs.

Dorénavant, la formule que *tout existe par l'âme et pour l'âme* et que *rien n'existe pour le bien-être des corps* formera la base de la sagesse divine de notre race, et, dans cette conception acceptée de tous, résidera l'unité par le sentiment, et pourtant cette formule fera encore surgir d'innombrables victimes jusqu'à ce que ma Sainte Patrie soit portée au but final que l'âme s'est posé.

Père divin ! selon les paroles du Christ, personne sur la terre n'a jamais vu ta face, mais Tu T'es révélé pourtant par le moyen des corps sanglants et martyrisés de la Genèse. — Ces formes ne disent rien au matérialiste, mais pour les âmes qui pensent, ainsi que pour la mienne, elles démontrent Ta Justice et Tu te présentes dans elles sous un aspect plus compréhensible, plus rapproché de nous, provenant de Ta Miséricorde. Fais, Père divin, que l'unique sentier qui mène au Savoir éclairé, le Sentier de l'Amour, soit de plus en plus illuminé par les Soleils de la Sagesse, et que ce Sentier porte Ton peuple choisi, qui, aujourd'hui marche sur un chemin de douleur, vers le royaume des Cieux.

JULES SLOWATSKI.
(Trad. par A. d'ULRICH.)

Google

DEUXIÈME PARTIE

MAYA

> La substance est une.....
> On la nomme esprit quand elle paraît produire les phénomènes de la pensée active, et matière quand elle est soumise aux phénomènesde la subjectivité et de l'objectivité physique.

Voile de l'Inconnu, ô Maya fugitive,
Mère des univers dans l'espace jetés,
Et qui dérobe aux yeux, sous la splendeur fictive
De tout ce qui nous charme, émeut et nous captive,
Le Néant des Immensités.

Mirage de l'Unique en l'océan des formes,
Qui jaillit de son sein dans l'éternel chaos,
Et dont l'impulsion poussant les flots énormes,
En suivant de Brahma les inflexibles normes,
En éveillèrent les échos !


Google

Toi qui de Parabrahm es l'apparence altière,
Corps subtil et vibrant du Verbe en action :
Vie éternelle et Mort ; berceaux et cimetière ;
Androgyne cosmique ; Adam-Hève ; Matière ;
O protéenne Illusion !

J'aime à me souvenir de ces heures passées
Où je n'avais encore entrevu tes destins,
Où mon front, dédaigneux des sublimes pensées,
Ignorait de l'Esprit les vastes odyssées
En des soleils, depuis éteints !

Poète, je rêvais alors de couchants roses,
De clairs de lune errant sur le front des amants,
De blondes filles d'Eve aux lèvres demi-closes,
Et j'évoquais le soir , dans les bosquets moroses,
Leurs inoubliables serments.

Je croyais à l'amour terrestre, à son extase,
Et des vierges les yeux emplissaient mes pensées;
J'adorais leur splendeur de saphir, de topaze;
Je tremblais au contact de leur robe de gaze,
Et me pâmais sous leurs baisers.

Je croyais à la Gloire, aux honneurs, aux richesses
Que tu sèmes, Maya, dans ta frivolité;
J'admirais les mortels qui flattaient nos faiblesses,
Et me laissais aussi charmer par leurs promesses,
Je croyais en l'humanité !

Google

La vie avait pour moi l'enchantement des rêves:
Quelque éternelle aurore où souriaient les dieux ;
Les heures me semblaient, hélas ! toujours trop brèves,
Et j'ignorais qu'il fût par les cieux d'autres grèves
En des Edens plus radieux !

La mort me paraissait quelque sommeil très sombre
Qui privait du baiser des mères leurs enfants,
Un départ sans retour, une chute dans l'ombre,
D'où ne revenait plus jamais celui qui sombre,
Malgré ses rêves triomphants !

Ainsi je m'égarais, ô Maya, dans tes voiles,
Enivré de parfums, d'amour et de beauté,
Que m'importaient les cieux et leurs immenses toiles ?
Tes beaux yeux me faisaient oublier les étoiles,
Et tes baisers, l'Eternité !

Et je chantais alors tes terrestres ivresses :
L'illusion des sens au souvenir amer ;
Tes vierges, ô Maya, les femmes, tes prêtresses,
Charmeuses aux doux yeux, donneuses de caresses
Et pourvoyeuses de l'enfer !

Je chantais les beautés de tes formes sereines,
Le cristal de tes flots, la neige de tes monts,
Tes levers de soleil sur les blanches moraines,
Tes couchants empourprés, tes splendeurs souterraines
Où l'homme a cru voir des démons.

Google

Je vantais tes héros qui déchaînaient les guerres ;
J'applaudissais, hélas ! à leur œuvre de mort ;
Je méprisais les pleurs desespérés des mères,
Et, dans le grondement des modernes tonnerres,
J'étouffais la voix du remords !

Je me suis prosterné sur le seuil des demeures
Que les faibles mortels peuplèrent de leurs dieux ;
J'ai pleuré sur le deuil de la Vierge des heures :
Je ne soupçonnais pas tes secrets et tes leurres,
Et croyais tout voir par mes yeux !

Mais depuis, j'ai sondé tes occultes abîmes ;
J'ai vu que rien n'était de ce que l'on croit voir ;
Devant ma volonté, tes oripeaux sublimes,
Un par un, sont tombés en dépouilles opimes
Sous mon mystérieux pouvoir.

Et tu t'es révélée, en ta nudité sainte,
Aux regards étonnés de mon Verbe adouci ;
Mais sans pâlir d'effroi, sans hésiter de crainte,
J'ai serré plus encor la formidable étreinte
Qui te livrait à ma merci !

Lors, superbe et les yeux pleins d'éclairs prophétiques,
J'ai dit à tes splendeurs un éternel adieu,
Puis, à travers l'éther des infinis cosmiques,
J'ai commencé l'ascèse aux étapes mystiques
Qui doit un jour m'unir à Dieu !

L. Combes.

Google

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

Sous le titre « *Les nouveaux convertis dans le Midi* », M. *Gaston Mercier* fait une excellente étude de l'existence, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, de ceux de la religion réformée.

Nous pouvons déjà mettre en relief deux caractères des poursuites contre les N. C. Elles furent légales et régulières : légales, parce qu'accomplies en vertu d'un texte de loi formel ; régulières, parce que tout arbitraire en fut banni. Ajoutons que ces attentats contre la conscience furent accomplis avec sérénité et bonne foi, et cette pensée est effrayante. La cons-

Google

cience catholique avait été tellement oblitérée, qu'elle réclamait des mesures, chaque jour plus rigoureuses, contre des hommes dont le seul crime était de vouloir obéir à leur conscience. Mais ces mesures, elle les demandait de bonne foi, en croyant se conformer à l'ordre de Dieu et pour sauver des âmes malgré elles, et cela par une déformation monstrueuse du sens de la parabole de saint Luc, et en prenant à la lettre les mots : « Contrains-les d'entrer. » Les catholiques s'hypnotisèrent sur cette idée, et pour elle ils n'hésitèrent pas à faire mourir les réformés ; pour une idée, aussi, une autre idée plus haute et plus belle, ceux-ci surent souffrir et mourir et, à ce point de vue, on peut dire que le XVIIIe siècle fut un siècle spiritualiste, plus encore que les précédents.

Dans le même numéro, cette satire littéraire, que *Laurent Tailhade* appelle « *Rêves* » :

Pendant que les simples rêvent, en Occident, aux trésors enfouis, à la baguette de coudrier qui leur ouvrira les caveaux pleins de nobles-à-la-rose et de pierres précieuses, pendant que l'imagination orientale s'illumine des escarboucles, des rubis, des saphirs et des beryls que fait jaillir la lampe d'Aladin, quelques phantasmes beaucoup moins ingénus, mais tout aussi extravagants, font délirer les philosophes.

De Nicolas Flammel à Paracelse, de Paracelse à Cagliostro, les adeptes du *Grand Œuvre*, les alchimistes soufflent, distillent, précipitent sans relâche, cuisent le foie de soufre, décantent l'huile de vitriol. Ils se ruinent pour la plupart, au lieu de trouver la

Google

pierre philosophale, et, par elle, de créer l'Or. Quelques-uns finissent mal, ayant excité la cupidité du Roi, qu'ils ne peuvent satisfaire. La question, le bûcher, le cachot à perpétuité sont les risques professionnels qui les suivent chez les princes. Un garçon apothicaire, Botticher, adepte de hasard, prisonnier de l'électeur de Saxe Auguste II, sauve sa vie et sa fortune par la découverte qu'il fait de la porcelaine, trésor mille fois plus précieux que la « poudre de projection ». Il serait fastidieux d'énumérer les procédés ridicules ou nauséabonds employés par ces maniaques. Un moine de Citeaux apprend à Bernard Prévisan la méthode pour créer, avec des œufs, la pierre philosophale. Ils en achètent deux mille qu'ils font durcir dans l'eau bouillante, puis enterrent dans du fumier de cheval ; après quelques jours, ils distillent trente fois le produit malodorant de cette gigantesque omelette, sans obtenir autre chose que l'estime des coquetiers.

⁂

L'Echo du Merveilleux.

Nous remarquons, dans le numéro du 15 mars 1907, un article extrêmement intéressant de son directeur, *G. Méry*. Nous voudrions pouvoir le citer *in extenso*. La place nous manquant, nous nous bornons à en extraire les passages saillants qui suivent (*Les personnalités psychiques : impossibilité de les identifier.*)

Google

Le point que je voudrais traiter aujourd'hui est celui de savoir s'il est légitime de tirer de ces communications la conséquence qu'en tirent les spirites, à savoir qu'elles constituent des preuves péremptoires de la faculté qu'ont les défunts, dans certaines conditions, de se manifester aux vivants et de se faire reconnaître d'eux.

Je crois, pour ma part, que cette conséquence est erronée, et que les preuves dont il s'agit sont de véritables trompe-l'œil, qui, loin de corroborer la thèse spirite de la *survie*, l'infirment et la contredisent.

Rien ne démontre, en effet, que les « esprits » qui se manifestent dans les séances spirites sont des esprits « désincarnés », c'est-à-dire des âmes des défunts.

Puisque les « esprits » peuvent nous citer des faits qui se sont déroulés, non seulement pendant la durée de la vie corporelle des personnages dont ils donnent les noms, mais aussi à n'importe quelle date postérieure à la mort de ces personnages, il s'ensuit que la connaissance qu'ont les esprits des événements dont ils parlent n'est pas liée à leur existence terrestre.

Sur quoi, dans ces conditions, pourrions-nous fonder notre conviction qu'il s'agit d'« esprits » désincarnés plutôt que d'« esprits » non incarnés ?

Les expériences spirites nous prouvent que nous pouvons entrer en communication avec des esprits, mais ne nous prouvent rien de plus. Ces habitants de l'au-delà sont-ils d'anciens habitants de la terre ? Les expériences spirites ne le démontrent pas.

Google

Si manifestement certains esprits ne se communiquent à nous que pour nous berner ou nous mystifier, cela ne doit-il pas nous mettre en défiance à l'égard des autres ? A cela, les spirites répondent que l'humanité n'est pas meilleure dans l'autre monde que dans le nôtre, et que la perversité des esprits s'explique parfaitement par celle des hommes.

J'avoue que cette explication ne me satisfait guère. Il est des circonstances dans la vie où l'homme le plus mystificateur, le plus taquin, le plus menteur oublie ses vices et, sans devenir vertueux, redevient humain, tout simplement. Il me semble que si, après l'épreuve de la mort, cet homme-là avait la faculté, très momentanée, de s'entretenir avec ceux qu'il a connus de son vivant, il n'en profiterait point pour leur dire des galipettes ou les mystifier sans ménagement.

De la même Revue, numéro du 15 avril : « *La pesée du corps astral.* »

Cinq docteurs du Massachusetts se sont attachés depuis six ans à découvrir la preuve scientifique de l'existence de l'âme. Ils ont trouvé qu'invariablement le corps perdait un certain poids au moment de la mort, sans qu'on pût matériellement expliquer comment ni pourquoi.

Les cinq docteurs opéraient de la façon suivante : ils plaçaient le mourant et son lit sur le plateau d'une bascule construite avec une exactitude telle, qu'elle enregistrait des dixièmes d'once (trois grammes). Chaque fois, aussitôt que le cœur cessait de battre, le second plateau, sur lequel étaient les poids, baissait brus-

quement. Le résultat invariable des expériences faites a démontré que le poids de cette substance mystérieuse qui en quelque sorte quittait le corps avec la vie, était d'environ quinze grammes.

***

Mercure de France.

On sait que *Péladan* étudie le Dante avec cette acuité qui lui est spéciale. Extrayons les intéressantes considérations qui suivent :

L'armée du pape a toujours été une expression étrange comme l'est encore la cour du pape. Nous nous étonnons de la conquête des Romagnes, comme de l'actuelle ressemblance entre le Vatican et Monaco.

Au-dessus des évocations politiques, la théocratie se détache par l'ampleur et la beauté du tableau ; mais, de tous les périls que l'homme puisse courir, aucun ne cause autant d'effroi que le pouvoir sacerdotal. Ceux qui se prétendent inspirés de Dieu et bras de Dieu dépassent les autres en implacabilité.

La critique des doctrines commence par la connaissance de l'homme ; car l'homme ajoute à l'idée qu'il épouse une part de fange, de sang ou d'erreur. On peut tout attendre de notre espèce, sauf de la modération, de la tempérance et des mesures, et la méfiance qu'on dédie aux doctrinaires prend sa raison dans l'imperfection humaine, qui pousse toute activité jusqu'à l'excès.

Google

Or, le danger du théocrate, ce qui le rend insociable et terrible, c'est l'idée qu'il pense, veut et frappe pour Dieu,

En demandant l'abolition du pouvoir temporel, Dante était meilleur catholique que le Pape.

Et cet autre :

La noblesse humaine, si l'on considère la multitude de ses fruits, surpasse celle des anges, quoique dans son unité la noblesse angélique soit plus divine.

Comme la couleur *perse* vient de la noire, la vertu descend de la noblesse. Le pers, mélange de pourpre et de noir, ressemble à la vertu, mélange de noblesse et de passion.

Nul ne peut se prétendre noble, quelle que soit sa race, s'il ne possède les fruits de la vraie noblesse morale. Celui qui les possède est semblable aux dieux. Car, de même qu'il y a des hommes bestiaux, il y en a d'autres nobles et divins.

Que les descendants des Uberti de Florence ou des Visconti de Milan ne disent plus : « Parce que je suis de telle extraction, je suis noble. » L'auguste semence ne tombe dans aucune race, mais dans quelques individus. Ce n'est pas la souche qui ennoblit les individus, mais bien eux qui ennoblissent la souche.

***

Nous avons déjà signalé le réveil de l'occultisme en Italie. Voici encore une nouvelle revue, « *Ultra* », qui joint, au mérite interne d'une bonne rédaction, le mérite externe d'une présentation excellente.

Google

Voici son sommaire pour avril :

Massoneria mistica. A. Agabiti. — Rincarnazione. O. Calvari. — Re Numa Pompilio e Pitagora. A. Gianola. — L'arte di vivere. Teophrastus Medicus. — Rinnovamento spiritualista (fatti telepatici, medianici, ecc.)—Movimento teosofico (Morte del col. Olcott. Lettera di G. R. S. Mead Il Congresso di Adyar-Notizie d'Europa e d'America - Corroborazioni teosofiche - Notizie d'Italia - Il gruppo *Roma* - Fratellanza misteriosa - La questione spiritica - Rassegna delle Riviste). V. Varo. — Bibliografia (Libri nuovi filosofici e spiritualisti - Recensioni - Libri ricevuti in dono). Doctor.

***

De Bohème, nous avons aussi le premier numéro de « *Sbornik* », qui institue une enquête internationale sur la franc-maçonnerie, les doctrines sociales et les sociétés secrètes d'aujourd'hui.

***

Reçu en outre :

Revues de langue française : *Les Nouveaux Horizons*, *La Revue du spiritisme*, *la Revue de l'Inconnu*, *la Résurrection*, *l'Etincelle*, *la Vie nouvelle*, qui menace de toutes les foudres spirites le général Picquart, qui a fait vacciner toute l'armée française.

Google

Revue de langue russe : *Rebus*.

Revues de langue italienne : *Lucè è umbra, La Nuova Parola*.

***

Viennent de paraître :

Lettres de direction du Père L..., de la Compagnie de Jésus, par M. A. de Fallois. Lucien Bodin, éditeur, 5, rue Christine, Paris, 1907.

LEO CAIE.

Google

'A détacher en suivant

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE*, Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom .... Signature

Qualité ....

Adresse ....

....

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont-de-Lodi, Paris VIe.



AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront, le cas échéant, transmises aux rédacteurs compétents.

Le Gérant : Lucien Bodin.

Paris. — Imprimerie Ch. VALIN

Google

951180

MAI 1907

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO....... Un franc

Abonnements:

France.	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN ..	15 Fr.
—	SIX MOIS. ...	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

Google

Bibliothèque de La VOIE
PARIS (VI)
5, rue du Pont-de-Lodi.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

LA SYNTHÈSE CONCRÈTE

Par F. WARRAIN

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

La Voie Rationnelle

Par MATGIOI

Préface par ALTA

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE

Par † **SIMON,** év. de Tyr et d'Orient,
Et † **THEOPHANE,** év. de Versailles,

Avec des notes documentaires
Par † **SYNESIUS,** Patriarche Gnostique.

Google

s'ils comptaient, l'un sur la récolte et l'autre sur la paix, dans ces deux cas leur espérance irait à l'encontre de la loi de causalité.

Une cause est invariablement accompagnée d'un effet qui lui correspond, et un effet a, nécessairement, une cause correspondante dont il est le produit.

Pour produire leurs effets, les causes ont pourtant besoin d'aide extérieure. Cette aide est fournie par ce qu'on nomme les conditions. Une semence, par exemple, est une cause, la plante est son effet ; la pluie, la rosée, l'eau, le sol, la lumière, la chaleur, etc., sont les conditions favorables à la production de l'effet. La semence peut rester dans un sac ou dans un vase pendant des années et rester cause capable de produire une plante, quand elle sera mise dans les conditions favorables à cette production.

Les conditions ne sont donc pas la cause; car toutes les conditions favorables réunies, sans la semence,ne produiront pas la plante. La semence toute seule ne produit pas non plus la plante ; et, si l'on regarde celle-ci comme effet de toutes les conditions qui concourent à la produire, il faut cependant reconnaître que l'une de ces conditions, la semence, a plus d'importance que les autres, est essentielle à la production de l'effet : sans elle, la plante ne peut pas apparaître, tandis qu'avec le sol, de l'eau, de la chaleur, sans pluie, sans rosée, sans lumière, on peut quand même avoir une plante produite par la semence.

Il n'y a pas de raison pour qu'une cause, accompagnée de conditions favorables suffisantes, ne produise pas son effet.

Google

Le Samsâra, qui est la suite ininterrompue des naissances et des morts dans les six mondes, la distinction entre les opposés, comme le pur et l'impur, le froid et le chaud, le doux et le rude, la lumière et les ténèbres, ainsi que la génération de toutes choses, sont rigidement soumis à la loi de causalité. Les Bouddhas des trois temps (passé, présent et avenir) eux-mêmes n'ont jamais pu et ne pourront jamais changer cette grande loi.

Parmi les hérétiques, on admet aussi certaines formes de la loi de causalité ; mais ils n'admettent pas que la naissance et la mort soient causées par la coopération des causes et des conditions.

Il y a une école d'hérétiques dans laquelle on pense que la nature de toutes choses est permanente. Avant que les choses prennent des formes, elles sont contenues dans l'Un ; quand elles prennent des formes, elles apparaissent comme montagnes, rivières, hommes, animaux, plantes, etc., et, quand elles disparaissent, quittant leurs formes, elles sont réabsorbées dans l'Un. Cet Un est appelé *Prakriti* (l'élément secret), et les choses qui prennent des formes sont appelées les vingt-trois *Tattvas* (réalités), dont Prakriti est la racine.

Il y a une autre école d'hérétiques qui soutient que les quatre grands principes, terre, eau, air et feu sont les éléments dont toutes choses furent et sont produites. Par la combinaison de ces principes sont formés l'esprit et le corps, les cieux et la terre, les montagnes et les rivières.

Il y a encore une autre école d'hérétiques qui soutient

Google

que l'univers, avec tout ce qui s'y trouve contenu, a été créé par un créateur.

Les opinions qui précèdent ont pour sources les manières de voir erronées qu'on appelle *Nâstika-drichti* et *Astika-drichti*.

Ces hérétiques considèrent la nature de toutes les choses qui sont produites par des causes et des conditions, soit comme permanente, soit comme créée.

Le point de vue trompeur Astika-drichti attribue la réalité aux produits de la fantaisie, et pourrait être comparé à la tentative d'attacher la lune sur l'eau avec des poils de tortue.

Ceux qui sont au point de vue Nâstika-drichti étant incapables de voir la véritable origine de la misère, nient que toutes choses viennent des causes et des conditions, et étant ignorants de la suite ininterrompue des naissances et des morts, ils ne reconnaissent que la composition et la décomposition des choses. De ce point de vue, ils diminuent la nature des choses suivant leurs fantaisies, et pourraient être comparés à des gens qui tenteraient de faire naviguer un vaisseau sur la terre ferme.

Les orgueilleux et les suffisants se complaisent aux préjugés inhérents à ces deux points de vue, et ignorent la loi des causes et des conditions.

Mais, si ces hérétiques parvenaient à comprendre avec justesse cette grande loi, leurs théories de Prakriti et de l'existence d'un créateur pourraient se concilier avec le Bouddhisme.

C'est uniquement la loi de causalité qui oblige à errer

Google

dans les six mondes de l'existence. Il n'y a ni créateur ni créatures, et les hommes ne sont pas des êtres réels. Ce sont les actions et les causes qui, dans des conditions suffisantes, leur donnent naissance. Car les hommes ne sont pas autre chose que la combinaison temporaire des cinq *Skandhas* ou éléments constituant la matière, la perception, la conception, la volonté et la connaissance. Le commencement de cette combinaison est leur naissance ; sa décomposition est leur mort. Pendant que dure l'état de combinaison, des actions bonnes et mauvaises sont faites, des semences de bonheurs futurs et de souffrances à venir sont semées, et ainsi, l'alternance de la naissance et de la mort se poursuit sans interruption.

Les hommes ne sont pas des êtres réels qui se promènent de ci, de là, à leur gré, entre la naissance et la mort, et il n'y a pas de souverain qui les oblige à ce faire, mais ce sont leurs propres actions qui amènent ces résultats.

Les actions agrégées de tous les êtres sensibles donnent naissance aux nombreuses espèces de montagnes, de rivières, de pays, etc. Tout cela a pour cause les actions agrégées, et c'est pourquoi c'est appelé *Adhipati-p'hala* (fruits agrégés).

Comme ceux qui sont vertueux au fond du cœur ne prennent pas d'attitudes vicieuses, et comme, dans les contrées où les bonnes mœurs sont en règne, de bons présages apparaissent, tandis que là où les gens sont corrompus les calamités s'étendent, de même les actions agrégées des hommes donnent naissance à des fruits qui sont de leur nature.

Google

Et de même que ces bonnes et ces mauvaises actions, non pas au moment où elles sont commises, mais dans un temps à venir, on appelle ces fruits *Vipâka-p'hala* (fruits qui mûrissent dans l'avenir).

La période qui s'étend de la naissance à la mort, et pendant laquelle le corps subsiste, est la vie de l'homme ; et la période entre leur formation et leur destruction, pendant laquelle elles conservent les mêmes formes, est la durée des pays, des montagnes, des rivières.

La naissance et la mort des êtres sensibles, aussi bien que la formation et la destruction des pays, des montagnes, des rivières, ne s'arrêtent jamais. De même que le cercle qui n'a pas de bouts, elle s n'ont ni commencement ni fin.

Bien qu'il n'y ait ni hommes réels ni choses réelles, les effets apparaissent et disparaissent là où les actions, qui sont les causes, sont accompagnées de conditions suffisantes, tout juste comme l'écho suit le son.

Et toutes choses, qu'elles soient fines ou grossières, petites ou grandes, vont et viennent, sans avoir de formes fixes. Hommes et choses, par conséquent, sont simplement des noms appliqués à la durée pendant laquelle subsistent des formes semblables.

A chaque instant, le corps d'un homme est différent de ce qu'il était auparavant ; la nutrition et l'excrétion changent incessamment ses parties constituantes ; mais, l'apparence restant la même, on admet que le corps est le même. Comme vous avez changé ! Vous n'êtes plus le même homme ! disent les gens ordinaires, philosophant sans le savoir. Un pays, par la répartition inces-

Google

samment renouvelée de ses particules matérielles dans les plantes et les animaux qui vivent dessus, par la quantité de lumière et de chaleur qu'il reçoit, par celle de pluie qui y tombe, par celle de vapeur d'eau qui s'en exhale, n'est jamais le même à deux minutes qui se suivent ; pourtant, son apparence restant la même, on le considère comme le même pays.

Le pays a bien changé ! les forêts et les bruyères sont défrichées ; il y a du blé maintenant là où poussaient des genêts. Ce n'est plus le même pays ! dit la philosophie inconsciente des bonnes gens. Et pourtant, il est encore le même pays parce qu'il a conservé la même forme dans ses rapports de situation avec les contrées voisines.

Notre vie présente est le reflet des actions passées. Les hommes considèrent ces reflets comme leur être vrai. Ils se croient propriétaires de leurs yeux, de leur nez, de leurs oreilles, de leur langue et de tout leur corps aussi bien que de leurs jardins, de leurs bois, de leurs fermes, de leurs habitations, de leurs serviteurs et de leurs servantes, et cependant, en réalité, tout cela n'est que résultats incessamment produits par des actions innombrables.

En remontant le cours des choses jusqu'aux extrêmes limites du passé, nous ne pouvons trouver de commencement; c'est pourquoi l'on dit que la naissance et la mort n'ont pas de commencement.

De même, quand nous sondons l'avenir, nous ne parvenons pas à y trouver de fin.

C'est pour cela que les Boddhisattvas ont pris la réso-

Google

lution forte et ferme d'atteindre Nirvâna et de sauver tous les êtres.

Ceux qui, par cette résolution, abandonnent tous les vices et pratiquent toutes les vertus, et atteignent ainsi la plus haute délivrance, sont appelés Bouddhas.

S. Kukoda,
de la secte japonaise de Jôdo.

Google

PRÉFACE POUR LA "VOIE RATIONNELLE"

La vision qui ne va pas plus loin que le rayon visuel, si claire soit-elle, est réellement incomplète, et notre langue française est spirituellement ironique lorsqu'elle appelle *suffisance* l'ignorance orgueilleuse que constitue cette connaissance peu étendue. Telle fut, jusqu'à une époque toute récente, dans le monde savant, telle est encore, chez l'immense majorité des gens qui se croient instruits, la science occidentale de la philosophie chinoise, universellement réputée vulgaire, servile et athée et qui nous est démontrée par ceux qui la connaissent, par vous, mon cher Matgioi, plus élevée, plus religieuse et plus libérale que toute notre philosophie occidentale, la plus moderne et la plus orgueilleuse.

D'où pouvait venir l'opinion si inexacte qui est encore chez nous l'opinion courante ?

De deux causes, qui nuisent, hélas ! à toute doctrine sérieuse et à tout enseignement supérieur, non pas seulement aux livres sacrés de la Chine : savoir que la

Google

plupart en parlent sans avoir lu, et que ceux même qui ont lu, généralement n'ont pas compris.

J'ignore absolument le chinois ; mais rien qu'à lire la traduction française du Chou-King par le P. Gaubil, complétée surtout par l'Y-King et par les quatre Livres classiques, puis l'Histoire de la Chine qu'avait publiés M. Pauthier dans la collection Didot, je me suis demandé cent fois si le traducteur avait jamais lu sa propre traduction, tant il témoigne, à chaque instant, qu'il ne l'a pas comprise.

Encore un coup, d'où vient cette incompréhension ?

Cela vient de ce que le Chou-King et les cinq autres Livres, comme tout livre *sacré*, cachent un sens sacré, c'est-à-dire *secret*, sous le sens apparent, une idée mystérieuse sous le mot, sous le fait symboliques.

Un exemple : partout, dans la littérature et dans l'histoire primitives de la Chine, il est question de musique et d'instruments de musique dont les effets sont merveilleux. Voici ce qu'on peut lire dans les « Recherches du P. Prémare sur les temps antérieurs au Chou-King :

« En ce temps-là, les vents furent grands et les saisons tout à fait déréglées : c'est pourquoi le quatorzième empereur Tse-Siang donna ordre à Se-Koueï de faire une guitare à cinq cordes pour remédier au dérangement de l'univers et pour conserver tout ce qui a vie. » — Pauthier, Livres sacrés de l'Orient, p. 31.

Et plus loin : « Fo-Hi prit du bois de Song et fit une guitare de trente-six cordes. Cet instrument servait à

orner la personne de vertus et à régler son cœur. » — Page 34.

Et dans le Chou-King, chapitre II, 24 : « L'empereur dit : Koueï, je vous nomme intendant de la musique ; je veux que vous l'enseigniez aux enfants des princes et des grands, de sorte qu'ils deviennent sincères et affables, indulgents, complaisants et graves, fermes, sans être durs ni cruels, savants, mais non pas orgueilleux. »

Certes, il faut avoir un voile sur l'esprit pour ne pas voir qu'il y a ici un sens caché. M. Pauthier ne s'en doute même pas, et gravement il ajoute : « On souhaiterait d'être au fait sur l'ancienne musique chinoise ; il faut espérer qu'il se trouvera des missionnaires en état de donner là-dessus des connaissances utiles et exactes. »

De même, dans son histoire de la Chine, quand il nous raconte tout au long la visite de Không-Tseu à Laotseu, et la courte leçon de musique sur laquelle Không-Tseu réfléchit des semaines et des mois avant d'en bien comprendre le mystère, M. Pauthier ne soupçonne pas qu'il s'agisse là d'autre chose que d'un morceau de chant et d'un exercice de solfège. Et cependant, le P. Gaubil, plus clairvoyant du symbolisme dans la Bible chinoise que ne le sont ses confrères dans la Bible hébraïque, avait averti, quelques pages plus haut, que « la musique n'est ici que l'accord des deux principes : l'Actif et le Passif, sur lesquels roule la conservation du monde visible. » — Page 31.

Dans cette guitare symbolique, la première corde qu'il faut apprendre à connaître et à diriger, « la Grande

Etude », selon le nom que Không-Tseu donne à une page qui résume toute sa doctrine, c'est « le perfectionnement de soi-même ». Tel est le devoir universel, plus obligatoire encore pour les hommes élevés en dignité ou en intelligence, pour ceux qui ambitionnent les grands emplois ; car, avant de gouverner et de perfectionner les autres, il faut commencer par se gouverner et se perfectionner soi-même. C'est le grand secret et l'absolue condition d'un bon gouvernement. Ecoutons comment s'en exprime Không-Tseu, dans ce style à chaînons redoublés, que nous trouvons trop lent et trop méthodique, nous gens pressés et fantaisistes, mais qui convient à ces esprits réfléchis que sont les Chinois :

« Les anciens princes qui désiraient développer et remettre en lumière dans leurs Etats le principe lumineux de la Raison...s'attachaient auparavant à perfectionner le plus possible leurs connaissances morales. Perfectionner ses connaissances morales consiste à pénétrer et approfondir les principes des actions. Les principes des actions étant pénétrés et approfondis, les connaissances morales parviennent, par suite, à leur dernier degré de perfection. Les connaissances morales étant parvenues à leur dernier degré de perfection, les intentions sont, par suite, rendues pures et sincères. Les intentions étant rendues pures et sincères, l'âme, par suite, se pénètre de probité et de droiture. L'âme étant pénétrée de probité et de droiture, la personne est, par suite, corrigée et améliorée. La personne étant corrigée et améliorée, la famille, par suite, est bien dirigée. La famille étant bien dirigée, le royaume, par suite, est bien gouverné. Le royaume

Google

étant bien gouverné, le monde, par suite, jouit de la paix et de la bonne harmonie. Corriger et améliorer sa personne est ainsi la base fondamentale de tout progrès et de toute efficacité morale.»—Ta Hio ou Grande Etude, §§ 4, 5, 6.

Une doctrine qui sait avec cette logique *relier* les causes aux effets et les faits aux principes ne saurait ignorer la *religion*, logique suprême de la fin dernière et de la cause première. Aussi étais-je convaincu, sans autre preuve, que les chrétiens qui accusaient la tradition chinoise d'athéisme commettaient une erreur analogue à celle des idolâtres qui, aux premiers siècles du Christianisme, portaient la même accusation contre les chrétiens.

La lecture des monuments a justifié mon intuition.

Une incidente que j'ai supprimée tout à l'heure au début de ma citation ajoutait : « Le principe lumineux de la Raison, *que nous recevons du Ciel* », et vingt fois, dans les traductions que nous donne Matgioi, le lecteur verra ainsi la voie remonter jusqu'au Principe, jusqu'au Ciel. C'est donc à d'autres témoignages que je veux ici faire appel pour appuyer mon dire.

Ecoutez le petit-fils et disciple de Khôn-Tseu, Tsen-Ssé, exposer dans le Tchoung-Young, Invariable Milieu, les principes métaphysiques de son Maître :

« La règle de conduite morale qui oblige tous les hommes a sa base fondamentale dans le Ciel, d'où elle tire son origine... car la loi de perfection, qui renferme toutes les autres, est dans le Ciel la loi du Ciel et dans l'homme le mandat du Ciel... Le Parfait est le commen-

Google

cement et la fin de tous les êtres. Sans le Parfait, les êtres ne seraient pas, et le Parfait est par lui-même parce qu'il est le Parfait, parce qu'il est l'Absolu. » — Tchoung-Young, ch. XXII et XXV.

C'est exactement ici le transcendant coup d'aile de l'ontologisme ; c'est la sublime et lumineuse métaphysique de tous les vrais initiés, de tous les vrais initiateurs; le syllogisme intuitif de quiconque a le sentiment de l'art ou le don de la Pensée : le Parfait est le but, donc il est l'origine ; s'il n'existait pas, d'où nous en viendraient l'impulsion, l'attraction et l'idée ? S'il n'existait pas, quoi donc aurait donné, quoi donc continuerait l'existence aux imparfaits, ses sous-multiples, et d'où viendrait aux imparfaits leur perfectionnement ?

Les esprits médiocres qui croient tout voir, et qui ne voient même pas qu'ils sont myopes, appellent cela des *abstractions*, et passent. Savent-ils seulement le sens du mot ?

Abstraire veut dire « séparer d'un ensemble une partie pour la considérer à part. Mais abstraire n'est pas créer, c'est constater. Si, dans un imparfait quelconque, vous abstrayez, vous extrayez et mettez à part le reflet du Parfait, c'est évidemment que ce reflet s'y trouve ou qu'il se trouve en vous. En vous ou dans la chose, il est reflété ; donc il est. Ce qui n'est pas ne se reflète pas. Il est quelque part en lui-même comme producteur de ce reflet, comme cause de cet effet, en dehors et au-dessus de tous ces reflets, de tous ces effets. Vous le voyez d'en bas, parce que vous êtes d'en bas, comme vous voyez reflété en bas le soleil ; mais il est en haut, dans

Google

le ciel de l'esprit, et, si son rayon remonte, réfracté par votre pensée, c'est qu'il était descendu, et que par lui-même, éternellement, Principe et Cause de tout ce qui existe, il est, Etre par Soi, être de tout ce qui est.

Avant toute œuvre intelligente, il faut dans l'homme qui la produit : 1° la force de réalisation capable de produire cette œuvre ; 2° l'idée mère, type et règle de cette œuvre ; 3° la volonté mettant la force en œuvre sous l'impulsion de l'idée. Ainsi, rationnellement, doit-il en être dans l'Etre principe ; ainsi en est-il, dit le Tao. Mais aussi, sachant que toute représentation imaginaire ou matérielle, toute dénomination spéciale diminue l'Infini et en fausse réellement l'idée, ni Laotseu ni Không-Tseu ne nomment cet Etre-Principe que révèle la Voie Rationnelle.

Pour en rappeler, pour en suggérer l'idée, Không-Tseu emploie les symboles qui lui semblent les plus suggestifs. Deux mots, la Terre, le Ciel, résument toutes les choses que nous connaissons et celles que nous supposons. Ceux de nos officiers ou de nos voyageurs qui ont pu entrer jusqu'au cœur de la ville impériale de Péking ont vu, dressés en face l'un de l'autre, comme les deux moitiés d'un même temple, le Temple du Ciel à droite, le Temple de la Terre à gauche. Deux moitiés de l'idée de Dieu sont symbolisées par ces deux matérialisations ; mais quiconque aura lu le Chou-King saura que c'est bien là une suggestion, et d'une seule idée, et toute spirituelle. Không-Tseu, en effet, dans son livre sacré, prend ces deux mots, les unit, « Tien-Ti », ou, mieux encore, il dit « Esprit du Ciel, Esprit de la Terre » ;

Google

ou bien, unissant au mot Ciel le mot qui désigne en chinois la souveraineté, il écrit « Chang-Ti », et les mots ainsi composés rappellent en son langage l'idée que rappelle pour nous le mot « Dieu ». Quiconque voudra lire et comprendre, ne pourra, sur ce point, concevoir aucun doute : « L'auguste Chang-Ti, est-il écrit, a donné la raison naturelle à l'homme. Tout est marqué distinctement dans le cœur de Chang-Ti. Il n'y a que le Ciel qui soit souverainement intelligent et éclairé ; l'homme parfait l'imite... Le Ciel chérit les peuples, et le roi doit se conformer au Ciel... La Raison Eternelle céleste rendra heureux les hommes vertueux, et malheureux les hommes vicieux. » Et ainsi, en cent autres passages, l'existence de Dieu est clairement énoncée, le culte de Dieu est recommandé, et le peuple invité, non seulement à honorer les ancêtres, mais le Grand Ancêtre, souverain du Ciel et souverain de la terre.

Que le peuple ne puisse comprendre les choses du Ciel, c'est indubitable ; mais qu'il ne puisse suffisamment et utilement entrevoir, même la plus haute vérité, le mystère de la Cause Première, je le nie, et la sagesse chinoise est d'avis, comme la sagesse chrétienne, que le devoir des esprits supérieurs est d'indiquer à tous, même aux illettrés, même aux enfants, la baie immense, l'horizon sans fin que la raison nous ouvre sur l'A., et non pas de fermer la fenêtre qui donne sur le Ciel et de fixer à terre les regards déjà trop terrestres de la foule.

Et le second commandement de la sagesse, qui est semblable au premier, c'est de réserver aux esprits supérieurs un enseignement supérieur : « Je ne suis pas né

Google

à la Science », dit Không-Tseu, et cette phrase, qui semble naïve, est empruntée au langage des initiés, qui estiment comme le jour de leur vraie naissance le jour de leur initiation : « Je ne suis point né à la Science ; je suis un homme qui a aimé les anciens et qui a fait tous ses efforts pour acquérir leurs connaissances.» — Lûn Yû, VII, 19. — Ses efforts n'avaient point obtenu plein succès, car son esprit, admirablement doué pour la vie pratique, n'était pas aussi apte à la métaphysique. Quand il se rendit auprès de Lao-Tseu pour l'interroger sur sa science :

— « As-tu découvert le Tao ? lui demanda Lao-Tseu.

— « Je l'ai cherché vingt-sept ans, répondit Không-Tseu, et je ne l'ai pas trouvé. »

Sur cet aveu, Lao n'estima guère le génie d'intuition de son visiteur : « Le sage, reprit-il, aime l'obscurité ; il ne se livre pas à tout venant ; il étudie les temps et les circonstances. Si le moment est propice, il parle ; sinon, il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor ne le montre pas à tout le monde : ainsi, celui qui est véritablement sage ne dévoile pas la sagesse à tout le monde. Voilà tout ce que j'ai à te dire. Fais-en ton profit. »

— « J'ai vu Lao-Tseu, dit Khôn-Tseu en revenant de cette entrevue ; il ressemble au dragon. Quant au dragon, j'ignore comment il peut être porté par les vents et les nuages et s'élever jusqu'au ciel. » — Pauthier, *La Chine*, p. 119.

Cette allusion témoigne que Confucius connaissait du moins le symbole initiatique de la race jaune, s'il en igno-

Google

rait les secrets. Voici de ce dragon ce qu'on peut lire dans les Livres sacrés de la Chine. — Pauthier, p. 32 : « Fo-hi vit un dragon-cheval qui sortit du fleuve, portant une mappe sur son dos, réunissant en lui la semence du ciel et de la terre, ailé, pouvant vivre dans l'eau et, d'après cette vision, il écrivit l'Y-King. » Et qu'est-ce que cet animal plus étrange que le serpent de la pomme dans le Sepher de Moïse ? Pour les initiés, ce dragon ailé, réunissant en lui les attributs divers de toutes les espèces d'être vivants, capable de vivre sur la terre, dans l'eau, dans l'air, représente un initié supérieur, connaissant les secrets du ciel et de la terre, de l'esprit et de la matière, de la force qui unit les deux, et gardant ces secrets dans le mystère, « derrière son dos » ; car, en Chine, c'est le dragon qui symbolise le sage, comme en Inde c'est l'éléphant blanc, comme c'était le taureau pour l'antique race noire. Dans cette description, le feu pourtant est oublié, principe actif, grand agent créateur, être-vie, que la Bible vulgate nomme « le Ciel créé » : « *In principio creavit Deus cælum* », et qui, sous la volonté directrice de Dieu, évolue la substance passive, « *terram* » de la Bible vulgate. Il est omis ici, parce que l'Y-King ne livre pas ce suprême mystère.

« Car, dit Tsen-Sse dans le Tchoung-Young, chapitre XXII, il n'y a que des hommes souverainement parfaits qui puissent connaître à fond leur propre nature, la loi de leur être et les devoirs qui en dérivent... par cela même, connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner tous les devoirs

Google

qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du Ciel... Mais, pouvant connaître à fond, ajoute-t-il, la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du Ciel, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres êtres, vivants et végétants, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature. Ils peuvent, par cela même, au moyen de leurs facultés intellectuelles supérieures, aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres, pour que ceux-ci prennent leur complet développement. Pouvant aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres, ils peuvent, par cela même, constituer un troisième pouvoir avec le Ciel et la Terre. »

Ainsi, comme le remarque M. Pauthier, c'est un caractère propre à la philosophie de l'Orient, et qu'on ne retrouve point dans la philosophie de l'antiquité classique, d'attribuer à l'homme parvenu à la perfection de la science des pouvoirs qui le placent au rang des puissances surhumaines. » Les philosophes de la Grèce et de Rome ignoraient ces pouvoirs surnaturels, parce qu'ils avaient reçu seulement une initiation inférieure ; ils ignoraient même l'existence de cette initiation supérieure et la possibilité de ces pouvoirs surhumains. Không-Tseu, dans le résumé qu'il a donné de l'histoire et de la philosophie antérieures, témoigne, au contraire, que, s'il ne possède pas lui-même ces mystérieux pouvoirs, il les admet comme authentiques et enseignés par l'antique Tradition totale.

Google

La réponse qu'il faisait tout à l'heure à Lao-Tseu témoigne qu'il ignorait également le Taô.

Qu'est-ce donc que le Taô ?

« Il existe, nous dit Lao-Tsé, un Etre suprême qui a fécondé l'abîme du Primitif Possible, et en a fait sortir les éléments des êtres, puis tous les êtres et tous les corps. Je ne saurais dire son nom, absolument supérieur à toute créature ; mais je le désignerai par son attribut le plus frappant : je le nommerai *Tao.* »

M. Pauthier, en citant ces paroles du grand philosophe de la Chine, remarque avec vérité que ce mot *Tao* est matériellement identique au mot grec Θεός, dont les latins ont fait *Deus*, d'où dérive en français le mot *Dieu*. Il aurait pu ajouter que la signification de *Raison Suprême*, attachée à ce mot par Lao-Tsé, est exactement identique à celle que, sept cents ans plus tard, attachera au mot Λόγος, *Verbum*, le plus profond des évangélistes.

« Au commencement, dit saint Jean, le Logos était en Dieu, le Logos était Dieu, et tout ce qui est devenu est devenu par lui. » « Les Formes sensibles de la grande Force créatrice, dit Lao-Tseu, ne sont que des émanations de la Suprême Raison, Taô, qui a donné l'existence aux êtres matériels. Avant, c'était la confusion totale, un chaos indéfini et inintelligible ; mais au milieu de ce chaos était le principe subtil et vivant et vivifiant, Réalité Suprême, le Principe auquel adhère la foi depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, le Principe dont le nom ne s'est jamais perdu et que nous exprimons par ce mot, où se cachent pour nous toutes ses vertus : *Taô.* »

Google

Mieux encore que dans M. Pauthier, mon cher Matgioi, je retrouve dans votre « *Voie Rationnelle* » cette religion du Logos, et vous me donnez cette joie, vous qui ne vous croyez point catholique, de démontrer à ceux qui prennent ce titre qu'ils en ignorent le sens, et que la portée en est bien antérieure, bien supérieure à leur scolastique.

Catholique est un mot grec qui signifie *universel.* Entendre par « Catholicisme » une doctrine et une organisation qui restreignent cet universalisme à telle époque, à telle nation, à telle forme de pensée, de croyance et de culte, est donc une contradiction si flagrante, que tout esprit vraiment réfléchi devrait protester lorsqu'il la voit tranquillement imposée et acceptée par une Eglise qui se réclame de l'Esprit de Dieu. Si Dieu est Dieu, il est le Dieu de l'univers, le Dieu de tous les êtres, le Dieu de tous les hommes ; il a donc dû, dès le commencement, révéler à tous les hommes par la raison humaine les connaissances métaphysiques et morales qui sont précisément le caractère spécifique de l'intelligence humaine au-dessus de l'intelligence des animaux ; et c'est lui également qui a dû susciter partout, en Chine comme dans l'Inde ou en Egypte, ces hommes admirables par leur génie et par leur vertu, qui ont, dans les pays divers, aux diverses époques, non pas créé, comme on le dit improprement, des religions nouvelles opposées les unes aux autres, mais rappelé et restauré, à des degrés divers et selon des formes différentes adaptés aux capacités des différents peuples, la seule, l'universelle Religion qui s'était oubliée ou défigurée dans la série des siècles.

Google

Telle était la doctrine de la grande Ecole chrétienne d'Alexandrie ; tel est, chez les Juifs helléniques, l'enseignement du Livre de la Sagesse, que l'Eglise romaine contredit si canoniquement tout en le déclarant canonique. Tel sera le résultat de cette étude que les curieux de l'histoire antique poursuivent aujourd'hui chez tous les peuples à travers les monuments du passé.

Oui, Dieu est un ; l'unité est donc le cachet du divin dans la loi de l'humanité comme dans la loi de la nature, et je vous remercie, mon cher Matgioi, de contribuer à nous ramener dans la vraie voie, dans la Voie Rationnelle, en nous montrant, par vos révélations sur la Chine, l'unité de plan et d'action dans le monde de l'esprit ; dans l'œuvre religieuse universelle, l'unité du vrai catholicisme, de la religion qui relie d'esprit et de cœur, à travers toutes les différences, tous les hommes de toutes les nations et de toutes les époques.

ALTA.



L'HOMOGRAPHIE

L'homographie (projectivité, ou collinéarité) est à la perspective ce que la similitude est à l'homothétie. Elle compare les mesures et la disposition des parties entre les figures et fait abstraction de la relation de situation qui est le principe de ces rapports. La perspective ou projection centrale est la cause géométrique de l'homographie. Elle consiste à relier tous les points d'une figure à un même point S par un faisceau de rayons. Les intersections de ces rayons par un plan ou une droite transversale quelconque donnent une figure nouvelle, qui est une projection perspective de la première, et réciproquement. Une infinité de figures peuvent ainsi être des projections les unes des autres ; elles ont toutes pour figure projetante le même faisceau.

La projectivité conserve les propriétés descriptives, c'est-à-dire les relationsdéfinies par une qualité géomé-

Google

trique, par une situation. Ainsi, en projections, les systèmes de points en ligne droite, les systèmes de droites ou de plans concourants sont conservés.

Au contraire, les seules relations métriques qui subsistent sont celles qui dépendent exclusivement des angles au centre du faisceau projetant. Elles s'expriment par une fraction dont les deux termes sont composés par un produit de segments pris sur les mêmes lignes se correspondant une à une, et entre un même groupe de points différemment associés. Le rapport anharmonique (et, *a fortiori*, la proportion harmonique) et autres relations de la même famille sont à peu près les seules qui satisfassent à cette condition.

Les propriétés métriques qui ne dépendent pas exclusivement des angles au centre du faisceau ne peuvent se conserver ; car, ainsi que le fait observer Reye, il n'existe dans le faisceau aucun élément qui occupe, par rapport aux relations métriques une situation analogue à celle du point à l'infini propre aux figures rectilignes ;et réciproquement, dans les figures rectilignes, aucun segment ne peut, par rapport aux relations métriques, se définir et se distinguer d'une façon spéciale comme l'angle droit dans le faisceau. En un mot, il faut comparer une rotation, c'est-à-dire une totalité divisée à une translation, c'est-à-dire à un élément multiplié. L'angle possède une unité absolue dans la perpendicularité : les segments n'ont pas d'unité absolue. L'opposition qui existe entre ces deux facteurs de la projectivité consiste donc dans l'inversion. Et les

Google

seules propriétés métriques qui peuvent subsister à travers une inversion sont celles qui, comme la relation anharmonique, se composent de deux rapports opposés, et sont en quelque sorte réversibles. On peut rapprocher ce caractère métrique du caractère descriptif des figures anallagmatiques, figures qui demeurent invariables dans une inversion.

Formule de l'Homographie

L'homographie s'exprime en fonction de la constance du rapport anharmonique par la formule
$\frac{AC}{AD} : \frac{BC}{BD} = \frac{A'C'}{A'D'} : \frac{B'C'}{B'D'}$ On voit immédiatement qu'à un couple donné, on peut en associer une infinité d'autres ; mais que, si 3 éléments sont déterminés, le 4e l'est aussi. Il s'ensuit que 3 couples déterminent une homographie. Cette loi découle également de l'équation que nous allons voir, parce qu'elle contient 3 coefficients indépendants.

L'homographie se définit algébriquement en fonction de la collinéarité, c'est-à-dire de la correspondance univoque et réciproque des éléments entre deux figures. Cette propriété exprime l'homographie par la généralité de son domaine. C'est une liaison entre deux variables m et m', telle qu'à toute valeur de l'une corresponde une valeur unique de l'autre, et réciproquement. Or, algébriquement, cela répond à une équation du 1er degré en m et m', qui sera de la forme
$mm' - J'm - Im' + D = 0.$

Google

(Le coefficient du 1er terme pouvant toujours être ramené à l'unité et les coefficients des autres termes choisis de manière à pouvoir être affectés du signe —.)

Choisissons, dans chacune des deux divisions F et F', un point origine pour évaluer tous les points de sa division. Les deux points origines ne sont pas nécessairement homologues entre eux.

Les points m de F et m' de F' étant deux points homologues, l'équation montre que le coefficient J' est la valeur de m' quand m devient infini, et le coefficient I est la valeur de m quand m' devient infini. Les points I et J' sont respectivement les points homologues des points à l'infini des divisions F' et F. On les appelle *points limites.*

L'équation précédente peut être amenée à la forme suivante :

$(m - I)\ (m' - J') = IJ'$ (qui est une constante).

Elle peut alors s'énoncer ainsi : le produit formé par les distances qui séparent respectivement deux points homologues du point limite de leur division est constant et égal au produit des points doubles.

Cette forme de l'équation n'a pas de sens quand les points à l'infini des deux divisions sont homologues. En ce cas, les deux divisions homographiques sont semblables, et réciproquement. Si $IJ' = +1$, les divisions sont égales et de même sens ; si $IJ' = -1$, elles sont égales et de sens contraire.

La formule $(m - I)\ (m' - J') = IJ'$ exprime l'homographie d'une manière synthétique, chaque couple de points homologues étant rapporté aux points limites, points qui lient entre elles les deux divisions par un pro-

Google

duit constant, c'est-à-dire par une relation d'inversion ou d'involution,

Homographie dans la 1re dimension

Examinons d'abord l'homographie dans la 1re dimension : c'est-à-dire deux divisions homographiques établies sur une droite servant de base commune. On appelle alors point double tout point d'une division qui coïncide avec son homologue. Quand les deux divisions ont une même base, il ne peut y avoir plus de deux points doubles sans que les divisions coïncident, cela en vertu du rapport anharmonique, qui se trouve entièrement déterminé par 3 points.

D'autre part, il y a toujours en ce cas deux points doubles réels ou imaginaires, en vertu de l'équation générale de l'homographie ; car, si on fait $m = m'$, elle devient équation du 2e degré en m et a donc deux racines réelles ou imaginaires.

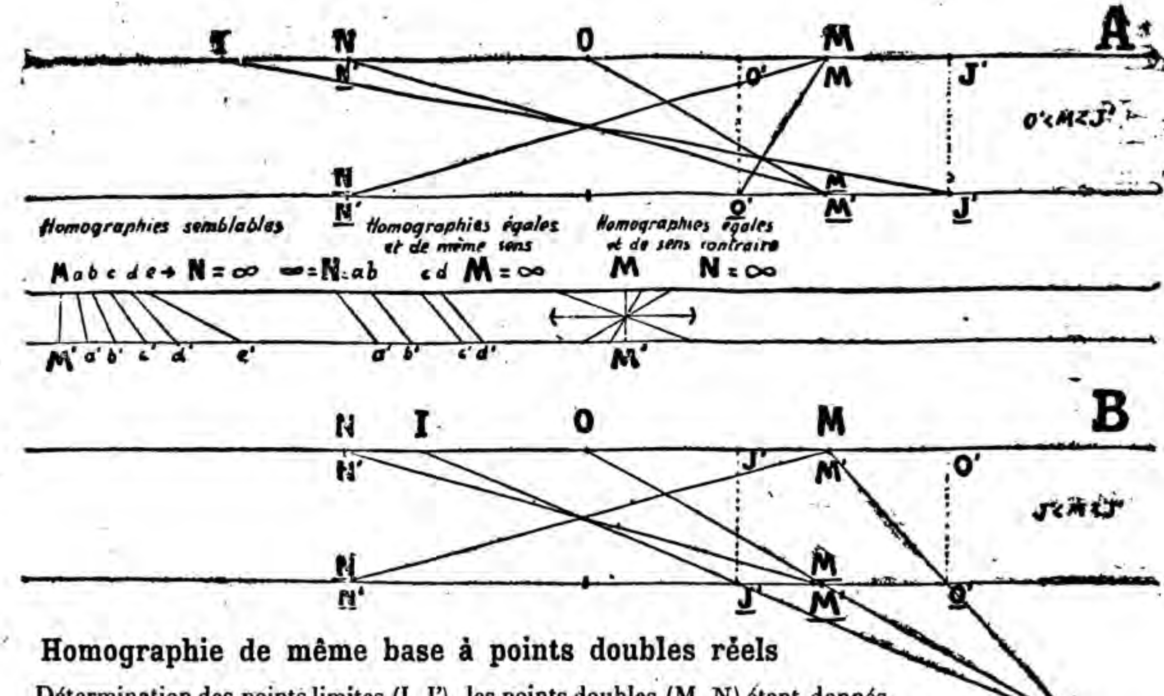
Les deux divisions ayant même base et les origines pouvant être arbitraires, nous pouvons choisir pour origine commune le point milieu du segment des points limites. Alors, les grandeurs I et J' seront égales et de signes contraires, et exprimeront la demi-distance des points limites. Le point origine (de valeur zéro), considéré comme appartenant à la même division que I, aura pour homologue un point de valeur O', qui, généralement, ne coïncidera pas avec lui.

Donc, si $J = -I$, l'équation

$$(m - I)(m' - J') = I J' \text{ devient :} \quad (1)$$

$$m m' + J'(m' - m) = 2 J'^2. \quad (2)$$

Google



Homographie de même base à points doubles réels

Détermination des points limites (I, J'), les points doubles (M, N) étant donnés.

O milieu des points doubles et des points limites, O' son homologue dans le système '), 3 couples (aa', bb', cc') étant donnés, ont ransporte sur une parallèle les points du système ';
on joint ab' et $a'b$, qui se coupent en β ; ac' et $a'c$ qui se coupent en γ. La droite $\beta\gamma$ intersecte la base au point I, et la parallèle à cette base au point qui correspond à J'.

Ici, les couples donnés sont les 2 points doubles (MM') (NN') et leur point milieu avec son homologue (O et O').

Faisant varier le couple m, m', amenons m à l'origine ; m' tombe alors en O', homologue de l'origine.

L'équation précédente devient $m\,O' + J'(O'-m) = 2\,J''$. et comme $m = o$, elle se réduit à $J'\,O' = 2\,J''$,

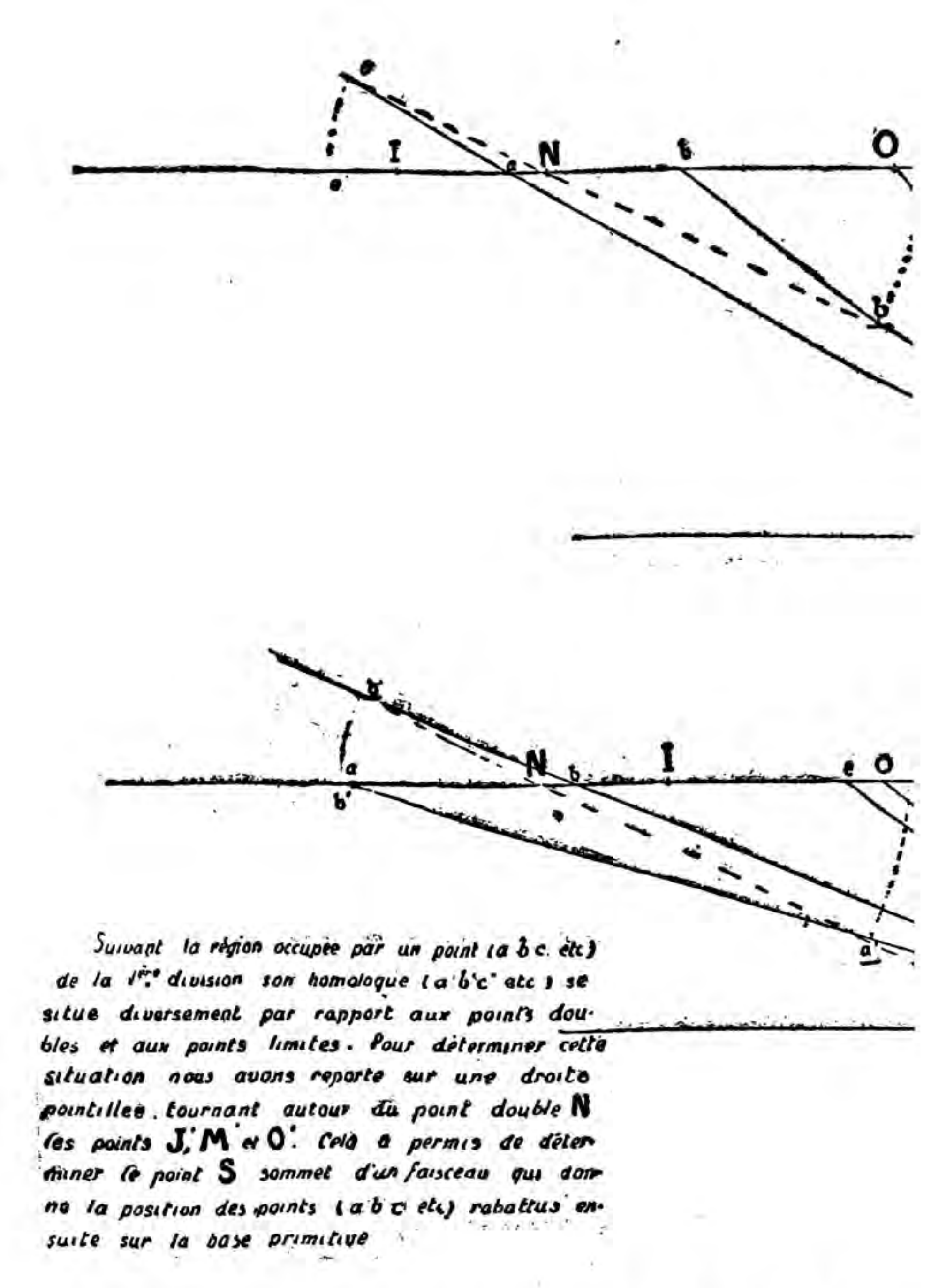
Puis, pour que m soit point double, il faut que $m = m'$. Opérant cette identification dans l'équation (2) et remplaçant en même temps son 2e membre $2\,J''$ par sa valeur $J'\,O'$, l'équation (2) devient $m^2 = J'\,O'$, d'où $m = \pm\sqrt{J'\,O'}$.

Et ainsi, les homographies de même base ont leur principe centralisateur dans une moyenne proportionnelle représentée par les points doubles, et établie entre les points limites et l'homologue du centre de symétrie commun aux points doubles et aux points limites.

On voit que l'équation a deux solutions égales et de signes contraires ; donc, il y a deux points doubles symétriques comme les points limites par rapport à un même point.

Si J' et O' sont de même signe, c'est-à-dire situés du même côté du point milieu, les points doubles sont réels. On les obtient alors en rabattant autour du point milieu la tangente menée de ce point au cercle décrit sur O' J' comme diamètre.

Le segment m étant moyenne proportionnelle entre le segment O' et le segment J', si l'un des segments O' ou J' est plus grand que le segment m, l'autre est plus petit, et vice versa. On aura donc l'une des deux suites I n O J' m O' ou I n O O' m J' (les lettres représentant ici les points et non les segments) et n étant l'autre point double.



Suivant la région occupée par un point (a b c. etc) de la 1re division son homologue (a'b'c' etc) se situe diversement par rapport aux points doubles et aux points limites. Pour déterminer cette situation nous avons reporté sur une droite pointillée, tournant autour du point double **N** *les points* **J', M'** *et* **O'**. *Cela a permis de déterminer le point* **S** *sommet d'un faisceau qui donne la position des points (a'b'c' etc) rabattus ensuite sur la base primitive*

HOMOGRAPHIES DE MÊME BASE

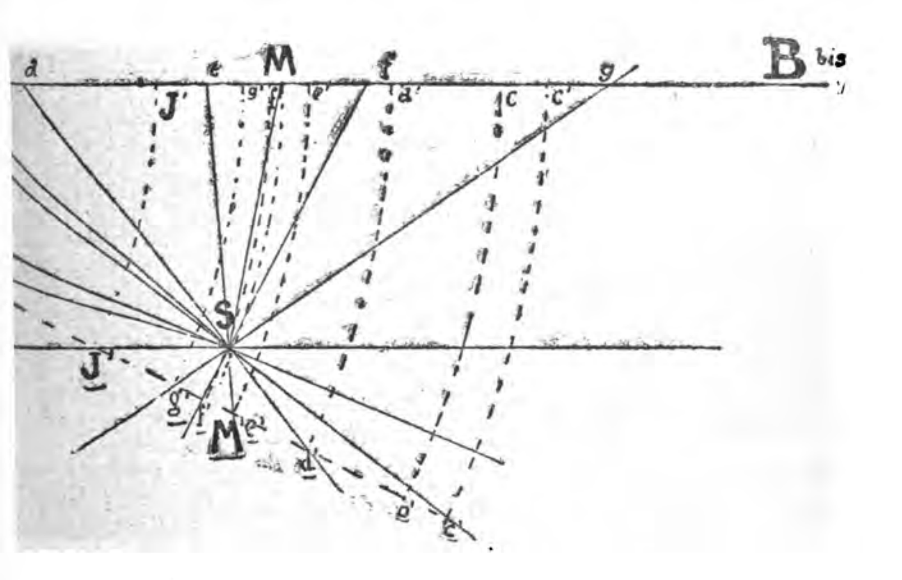
Google

c d M e f A bis

o' c' d' e' f' J'

o' c' d' M' e' f'

S Q



POINTS DOUBLES RÉELS

Digitized by Google

Si l'un des points doubles est relégué à l'infini, I et J' coïncident les deux divisions sont semblables. (O, O') est alors l'autre point double. Si les deux points doubles vont à l'infini, I et J' y vont aussi, O' est indéterminé; les divisions sont égales et de même sens. Si l'un des points doubles va à l'infini et l'autre au point central O, I et J' se confondent à l'infini; tous les couples de points homologues deviennent symétriques par rapport à O, et les homographies sont égales et de signes contraires.

Si J' et O' sont de signes contraires, c'est-à-dire séparés par O, les racines et les points doubles sont imaginaires.

Les homographies de même base, en ce cas, répondent à la double division homographique établie sur une transversale ou base par les deux côtés d'un angle tournant autour de son sommet situé dans le plan. Alors, chacun des côtés engendre un faisceau ; les deux côtés pris dans une même position de l'angle sont rayons homologues, et déterminent sur la base les points homologues de la double division homographique. L'angle étant constant, les côtés homologues ne peuvent coïncider pour aucune position ; les points et rayons doubles sont imaginaires.

Les points doubles sont : l'un le sommet de l'angle, l'autre le point symétrique par rapport à la base et sur la perpendiculaire élevée du point milieu du segment des points limites, à une distance égale à la constante homographique.

Les points limites I et J' sont donnés par les positions de l'angle où l'un de ses côtés est parallèle à la base.

Google

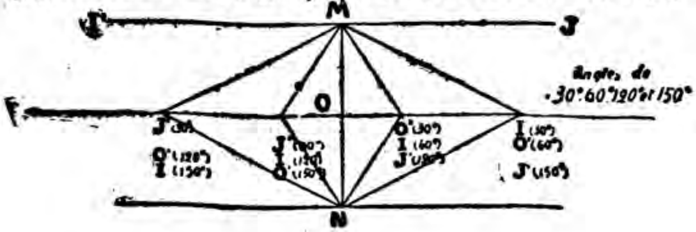
HOMOGRAPHIES DE MÊMES BASES À POINTS DOUBLES IMAGINAIRES

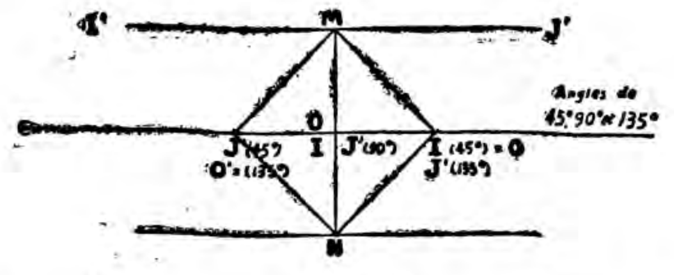
M.N *Points doubles imaginaires marqués*
O *Milieu des points doubles*
O' *Homologue dans le système de* **O**

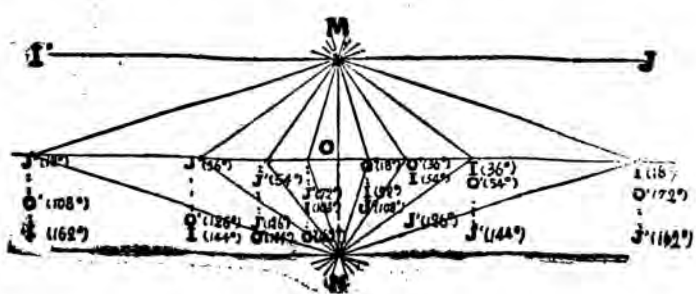
Les angles supplémentaires interchangent **I** *et* **J**
Les angles complémentaires interchangent **I** *et* **O'**
I *et* **O'** *sont toujours du même côté de* **O**

Les 2 faisceaux de même base sont engendrés respectivement par les 2 côtés d'un angle constant tournant autour de son sommet placé à l'un des points doubles. (Un système représente le côté droit de l'angle.)

Pour 45° **O'** *concorde avec* **I** _ *Pour 90°* **O** *concorde avec* **I** *et* **J'** *(involutions)* _ **O'** *concorde avec la parallèle à la base* _ **O'** *est en dehors de* **I** *pour les angles compris entre 45° et 135° en dedans de* **I** *de 0° à 45° et 135° à 180°.*







Pour l'angle de 45°, le point O' coïncide avec J'; pour 135° , il coïncide avec I ; de 0° à 45° et de 135° à 180°, le point O' est en dedans des points limites ; de 45° à 135°, il est en dehors. Pour l'angle droit, on retombe dans l'involution I et J', coïncidant avec O ; O' va à l'infini.

Connaissant O', I et J', on détermine M et N aisément : ils se trouvent à l'intersection de la circonférence décrite sur O' J' comme diamètre avec la perpendiculaire à la base élevée en O.

La position des points et des rayons doubles ne dépend pas de la grandeur de l'angle, mais seulement de la distance du sommet de l'angle à la base. Les rayons doubles imaginaires sont appelés *droites isotropes*, et leurs points à l'infini, *ombilics* ou *points cycliques* du plan. De position invariable, les droites isotropes ont, avec deux droites réelles, un rapport anharmonique qui dépend exclusivement de l'angle et des droites réelles. La formule du rapport anharmonique des angles donne ici pour résultat $e^{2\sqrt{-1}.\omega}$ (1).

Le rapport anharmonique de 4 droites qui joignent à 4 points fixes d'une courbe du 2e degré un point mobile de la courbe est constant ; quand deux des points fixes

(1) Voir pour la démonstration de cette formule pour Laguerre : Les *Premiers principes de géométrie moderne* (p. 22) p. Duporcq, ou, d'une autre manière, le *Traité de géométrie* (T. II, p. 450) par Rouché et Comberousse.

sont les points cycliques, la constance du rapport enharmonique exige la constance de l'angle qui tombe sur les deux autres points fixes. Le point mobile réalise ainsi un angle constant en décrivant la courbe ; cette courbe est donc un cercle. Et ainsi, tous les cercles d'un plan passent par les deux point cycliques.

Ces deux points imaginaires sont les points de liaison de tous les cercles possibles du plan. Ils expriment ainsi le centre d'émanation de toute rotation pure dans le plan. C'est à eux qu'aboutissent les tangentes imaginaires menées à une conique par ses foyers. Ils réalisent ainsi, à travers une dimension supérieure, l'irréalisable tangence menée à une courbe de son intérieur le plus intime. Et toutes les hyperboles équilatères sont conjuguées aux points cycliques. Ces points sont donc aussi le germe de la proportion harmonique et les hyperboles équilatères apparaissent comme la liaison harmonique de tout le plan, synthétisée par ces deux points remarquables.

Dans le cas général de deux divisions homographiques de même base, le point *m* de la 1[er] division coïncide avec un point *n'* de la 2[e], et l'homologue *m'* de la 2[e] division ne coïncide pas avec l'homologue *n* du point *n'*, mais avec un autre point *p* de la 1[re] division dont le conjugué *p'* ne coïncide pas avec *m*. Mais, si les deux divisions ont 3 points doubles, les deux divisions se confondent ; tous les points ne deviennent pas doubles, mais réciproques, c'est-à-dire que, si *m* coïncide avec *n'*, leurs homologues *m'* et *n* coïncident également. Cela définit

Google

l'Involution que nous avons vue précédemment sous l'aspect d'un produit constant entre couples de points sur une droite. C'est qu'une de ces propriétés entraîne l'autre, et cela a lieu quand les points limites I et J' se confondent ; le point milieu de leur segment, qui servait d'origine aux homographies de même base, devient centre de l'involution, et ce centre est donc un point triple.

Dans une involution entre les points doubles *a*, *b* et un couple de points *m* et *m'*, considérés tour à tour comme appartenant aux deux divisions, l'homographie suivânte :

$(abmm') = (abm'm)$. Ces deux divisions sont égales, sauf le changement de signe. D'où $\frac{abmm'}{abm'm} = -1$, et les 4 points *a*, *b*, *m*, *m'* sont conjugués harmoniques. Le couple *m*, *m'* étant quelconque, tous les couples dans une involution sont conjugués harmoniques par rapport aux points doubles.

L'homographie engendrée par un angle pivotant sur son sommet devient une involution quand cet angle est droit, car la correspondance est ici réciproque (l'angle droit étant égal à son complément). Deux droites rectangulaires sont donc conjuguées harmoniques par rapport aux droites isotropes de leur plan issues de leur point commun, et leurs points à l'infini sont conjugués aux points cycliques.

Ainsi, l'involution et les homographies de même base représentent le germe des sections coniques dans la

1re dimension. L'involution correspond dans le cas des points doubles réels au cercle, dans le cas des points imaginaires à deux droites rectangulaires. Les homographies de même base à point limites distincts répondent à l'ellipse et à l'hyperbole, et, dans le cas de similitude, à la parabole.

Les points IJ', conjugués des points à l'infini, correspondent aux foyers. Et ainsi, les divisions homographiques de même base apparaissent comme l'ingérence du principe de translation au sein de la rotation, ingérence qui se manifeste par la formation d'un axe déterminé par deux foyers (les points limites), et se traduisant sous deux formes différentes : écartement (cas des points réels) ou symétrie par rapport à un axe perpendiculaire (cas des points imaginaires). Les points doubles répondent aux sommets des coniques.

Le couple des points doubles et le couple des points limites ont même centre ; les points doubles sont les nœuds des deux systèmes ; les points limites, conjugués de l'infini rattachent à un centre les bornes de chaque système : c'est l'étirement extrême, faisant traction entre un point déterminé de l'un des systèmes et l'extrémité de l'autre.

Les points doubles relient les systèmes par élimination de la quantité spatiale (distances), et conservent distincte la qualité spatiale (allure dans la 1re dimension, orientation dans les dimensions supérieures). Les points l'infini représentent l'élément qualitatif pur de chaque ystème (leur direction), réalisé par l'absolu de la quantité ; les points limites transposent en quantité finie

la qualité pure pleinement manifestée par l'expansion à l'infini.

Si les deux systèmes représentent des objets dont les valeurs sont exprimées par les points homologues, les points doubles représentent l'équivalence évidente entre objets que la destination et la provenance seules différencient; les points à l'infini traduisent l'inestimable, ce qui vaut par sa qualité seule, ce qui est toujours un don, quelque prix qu'on en donne, mais qui pourtant trouve dans les points limites une équivalence quantitative dont le taux est réglé par les ressources bornées qu'on peut lui appliquer.

Homographie exprimée comme relation de réciprocité

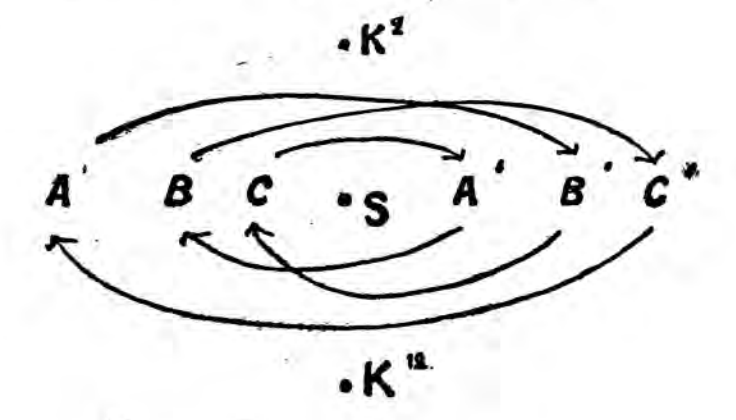
Le rapport harmonique se présente, nous l'avons vu, sous deux formes : l'une marque la relation réciproque entre 4 éléments ; l'autre, au moyen du point central de l'un des couples, consiste en une moyenne géométrique et exprime l'élément centralisateur, synthétique de toute la relation. Les homographies de même base définissent leur norme par l'établissement des points limites et des points doubles, et c'est une moyenne géométrique qui exprime encore cette détermination. Enfin, c'est sous la forme synthétique et unificatrice de moyenne géométrique que nous avons envisagé l'involution, rapportant chaque couple à un point central et à un segment moyen.

Google

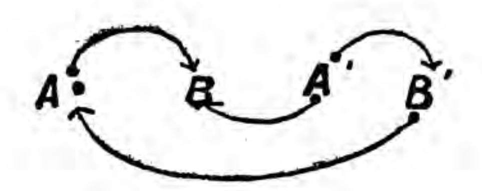
S. A B C • C' B' A'

K²

Involution à puissance positive



Involution à puissance négative



Digitized by Google

Mais, de même que le rapport harmonique et la relation anharmonique (qui est la base de l'homographie) s'expriment, indépendamment d'un élément centralisateur, par une réciprocité entre 4 éléments accouplés deux à deux, de même l'involution est la relation entre 6 éléments accouplés deux à deux.

En effet, au lieu d'exprimer un couple en fonction du centre S et de l'élément double K, sous la forme $SK^2 = SA . SA'$, on peut établir l'égalité de deux couples entre eux, tous deux rapportés au centre SA, SA' = SB, SB'. Mais on peut encore substituer au point central un 3e couple, et exprimer l'involution par une relation entre 6 points. La formule est alors

AB', BC', CA' = — A'B, B'C, C'A,

forme analogue à celle de la proportion harmonique entre 4 points, qui peut s'écrire

AB, A'B' = — AB', BA'.

Et, comme l'a montré Chasles, l'involution implique toujours 6 points. Quand on l'exprime par 4 points, l'un d'eux est un point double, l'autre est le centre, qui a pour homologue le point à l'infini. En effet, ce caractère même définit le centre.

Dans la formule ci-dessus, les segments donnés par chaque membre de l'égalité sont constitués par les points n'ayant pas d'extrémité commune.

Dans chaque membre, les segments homologues se croisent deux à deux, si la constante est positive. Si la constante est négative, deux des couples de segments homologues se croisent ; le 3e couple donne un segment qui enveloppe les deux segments qui sont

ses facteurs, tandis que son homologue est enveloppé par les homologues de ces facteurs.

La relation entre les 6 points a la propriété métrique suivante : est nulle la somme des trois produits formés chacun par les deux segments d'un couple et par la demi-distance des milieux des deux autres couples. Soit AA', BB', CC', les couples de segments. Soit :

α la distance des milieux des deux couples BB', CC',
β la distance des milieux des deux couples AA', CC',
γ la distance des milieux des deux couples AA', BB',
On aura $AA'\alpha + BB'\beta + CC'\gamma = 0$.

Ici, le principe centralisateur se trouve subdivisé en trois éléments, qui sont les milieux des segments, et qui sont comme les pôles des segments opposés.

De cette formule, on tire trois groupes de deux relations anharmoniques égales et quatre couples de produits de 3 segments égaux avec signes contraires. Enfin, la relation des 6 points en involution peut s'exprimer de 12 manières différentes par une équation entre trois termes.

La proportion harmonique est donnée par un angle et ses deux bissectrices coupés par une transversale, ou par une diagonale de quadrilatère intersectée par les deux autres.

L'involution apparaît, quand on inscrit le quadrilatère dans une conique, par les intersections opérées par une transversale quelconque (*Desargues-Sturm*) ; les diagonales peuvent remplacer la conique circonscrite (*Pappus*). (C'est le cas où la conique se réduit

Google

à deux droites.) Par corrélation, l'involution s'applique aux faisceaux de tangentes menées d'un point fixe aux coniques tangentes à quatre droites fixes.

Un triangle dont les côtés sont supposés prolongés indéfiniment fournit deux relations d'involution, l'une positive, l'autre négative.

1° Par une transversale coupant les côtés (*Théor. de Menelaus*), 2° par les trois droites concourantes menées de chacun des sommets (*Théor. de Jean de Ceva*), on détermine, sur les côtés, des segments tels que le produit des 3 segments, n'ayant pas d'origine commune, est égal au produit des trois autres. (Le signe dépend du sens des segments.) Appelant donc A, B, C, les sommets, a, b, c, les points d'intersections sur les côtés opposés, on a
aB, bC, cA = aC, bA, cB (*Théor. de Menelaus*).
aB, bC, cA = — aC, bA, cB (*Théor. de Jean de Ceva*).

Ces théorèmes entraînent les théorèmes réciproques(1).

Ces théorèmes sont, pour un groupe de six points et de six segments, ce que la proportion harmonique et la

---

(1) Le théorème de Menelaus a été généralisé par Carnot en considérant un triangle intersecté par une conique qui rencontre ces côtés en 3 couples de points. La relation est alors :

$$\frac{Ab. Ab'}{Cb\ Cb'} \cdot \frac{Ca\ Ca'}{Ba\ Ba'} \cdot \frac{Bc\ Bc'}{Ac\ Ac'} = 1$$ relation qui est projective.

On en déduit que si, dans le plan d'une conique, on mène par un point quelconque deux parallèles à deux axes fixes, le rapport des produits des segments (réels ou imaginaires) que la courbe détermine avec ces droites à partir de leurs points communs est constant. (Newton.)

Google

similitude sont pour un groupe de 4 ou de 5 points et de 4 segments. Mais ici, le signe — correspond au concours des éléments en un centre (*théorème de Jean de Ceva*), tandis que, pour le quaternaire, ce concours (homothétie) répond au signe + ; et inversement, la distribution en ligne droite répond au signe + pour les 6 points (*théorème de Menelaus*), et au signe — pour les 4 points (proportion harmonique).

Ici, comme dans la plupart des cas, l'involution répond à un concours de droites en un point ou à une répartition, de points en ligne droite. Ces théorèmes ont du reste pour corollaires le concours des médianes, des bissectrices et des hauteurs d'un triangle, et la répartition en ligne droite des milieux des trois diagonales d'un quadrilatère complet.

L'involution et la proportion harmonique sont des cas centraux de la proportion anharmonique, et les théorèmes de Menelaus et de Jean de Ceva ne sont que les cas centraux des relations déterminées par 3 points pris sur les côtés d'un triangle et joints entre eux, ou joints aux sommets opposés.

La proportion harmonique est une involution dans laquelle un couple est formé par les éléments doubles, et une involution est caractérisée par l'égalité de deux rapports anharmoniques de 4 quelconques d'entre les 6 points de trois couples. De telle sorte que l'on a, par exemple, $(abc\,b') = (a'b'c'b)$. Donc, un quelconque (ici le couple $b\,b'$) des 3 couples figure par ses deux éléments dans chacun des rapports anharmoniques, tandis que les deux autres ne mettent qu'un élément dans chacun

Google

d'eux. C'est là le retentissement dans l'involution de la constitution de la proportion harmonique.

Celle-ci se manifeste à son tour comme un senaire condensé en quaternaire, puisque l'un des couples (aa') est constitué par la fusion de deux couples involutifs, chacun en un point double.

Le quaternaire de la proportion harmonique apparaît donc comme constitué de deux couples n'ayant pas la même valeur. Mais, comme on peut prendre pour points doubles l'un ou l'autre des couples à volonté, elle n'en reste pas moins équilibrée. Elle constitue ainsi un équilibre dynamique et non inerte, équilibre rompu dès qu'on veut le fixer. Elle exprime ainsi d'une manière remarquable le principe quaternaire du kosmos qui, tout en polarisant, entretient le mouvement et l'évolution que l'opposition pure et simple tend à empêcher. Elle décèle, dans l'essence de ce quaternaire dynamique, un principe ternaire dédoublé, et montre le senaire comme sa contre-partie explicite, relation déjà observée en étudiant les polyèdres.

La Perspective

Nous avons vu sur une droite l'expression élémentaire la plus simple de l'homographie, donnée par la relation anharmonique de 4 points. Dans le plan, la manifestation la plus élémentaire est celle du faisceau de 4 droites. La relation des angles de ce faisceau exprime son rapport anharmonique et le définit. Toutes les transversales menées à ce faisceau sont divisées suivant le même

rapport anharmonique que la transversale qui exprimerait les sinus des angles. Toutes ces transversales, quelles que soient leurs directions,sont donc des figures homographiques entre elles. Le faisceau synthétise, dans le rapport de ses angles, toutes les divisions opérées sur ses transversales.

D'autre part, une transversale étant divisée suivant un certain rapport anharmonique, tous les faisceaux dont les 4 rayons homologues couperont la transversales aux mêmes points auront le même rapport anharmonique, quels que soient leurs angles.

Dans l'homothétie, il n'y a qu'un angle au centre : la constance du quotient des longueurs implique le parallélisme des transversales, et entraîne la constance des angles périphériques ; l'angle est l'invariant du groupe. Dans la perspective, il y a quatre angles au centre qui se chevauchent. Leur rapport seul est constant ; les transversales peuvent se mouvoir en tous sens en rotation et en translation ; la relation est toujours satisfaite, mais les angles périphériques ne sont pas conservés : le rapport anharmonique est l'invariant du groupe.

Dans la perspective, le principe centralisateur commence à se dissocier. Le centre n'exerce plus la même prépondérance : une part de la rotation cesse de se subordonner au point central pour s'attacher à la transversale. En effet, après l'égale intensité des rayons caractéristiques de la rotation absolue, dans les formes régulières, la centralisation diminue dans l'homothétie : les rayons deviennent inégaux ; les angles que font avec eux les éléments périphériques varient d'un rayon à l'autre, mais

Google

restent fixes pour chaque rayon. Ce parallélisme des transversales conserve encore une orientation subordonnée au centre, et les juxtapositions homothétiques donnent la spirale qui gravite encore autour du centre. Avec la perspective, la périphérie devient rectiligne ; elle ne gravite plus autour du centre, et ne lui demeure subordonnée que par la constance du rapport anharmonique. Or cette constance ne porte plus que médiatement sur les éléments géométriques, puisqu'elle ne s'attache qu'à leurs quotients. Une part du principe de rotation se trouve communiquée aux transversales, puisqu'elles peuvent tourner sur elles-mêmes sans altérer le rapport anharmonique. Et nous touchons peut-être ici au principe métaphysique des mouvements des planètes, qui se meuvent à la fois par rotation et translation, et dont les orbites sont des coniques, courbes qui sont le véritable domaine de la projectivité.

La perspective réunit deux sortes de relations : 1° les relations réciproques des transversales à un même faisceau ; 2° une double relation de subordination. D'abord, la relation des transversales au faisceau caractérise le principe centralisateur du faisceau, et elle rattache une infinité d'êtres différenciés à un même principe formateur, et réalise l'universel d'une espèce constituée par des individus variés, mais tous assujettis à un même caractère.

Ensuite, on peut réciproquement subordonner à une même transversale une infinité de faisceaux de centres différents, mais dont les rayons couperont la

Google

transversale aux mêmes points. Tous ces faiseaux auront un même rapport anharmonique. Ici, c'est la transversale devenue axe qui règle une infinité de faisceaux par le lien quaternaire du rapport anharmonique : c'est-là le germe de la relation homologique.

L'Homologie

Nous avons considéré la constance du rapport anharmonique entre tous les segments homologues déterminés sur un nombre quelconque de transversales par 4 rayons fixes d'un faisceau. Nous avons vu aussi ce rapport exprimé par les éléments de périphérie.

Examinons maintenant la constance du rapport anharmonique exprimé par les éléments de rayonnement. Il s'agit de sectionner un nombre quelconque des rayons d'un faisceau S suivant le même rapport anharmonique déterminé par le centre du faisceau et par 3 transversales. Pour cela, il suffit de former un faisceau T en faisant concourir les 3 transversales en un même point, le 4e rayon de ce faisceau étant la droite qui joint le sommet des deux faisceaux S et T. La condition requise est que les 3 transversales concourent en un même point. Si l'une de ces transversales reste fixe, les deux autres ne pourront donner divers rapports anharmoniques constants pour chaque situation qu'à la condition de s'intersecter sur la transversale fixe.

Donc, la condition générale, pour que les rayons d'un faisceau S, limités d'une part par leur sommet, de l'autre par une transversale fixe ou axe, soient divisés en

un même rapport anharmonique par deux autres transversales,est que ces deux transversales s'intersectent en un même point de l'axe.

Ces transversales mobiles et l'axe sont coupés à leur tour par le même faisceau S, et les rayons homologues déterminent sur elles un même rapport anharmonique.

Les figures qui répondent a ce cas particulier de la perspective,où la constance du rapport anharmonique s'est établie en périphérie et en rayonnement,sont dites homologiques entre elles. Géométriquement, la relation homologique est caractérisée par la situation sur un même rayon de tous les couples de points homologues, et par l'intersection sur la même droite de toutes les droites homologues. Ces deux propriétés s'entraînent réciproquement (1). Le centre S du faisceau primitif se nomme centre d'homologie, l'axe qui est le lien des sommets de tous les faisceaux T_n est dit axe d'homologie. Dans l'espace, une relation analogue a lieu: l'axe est remplacé par un plan.

L'homologie représente donc pour ainsi dire la relation anharmonique et la projectivité sous forme réciproque ; car on peut dire que « deux divisions sont homologiques quand elles sont la perspective l'une de l'autre ».

---

(1) La relation homologique a été établie en constatant la réciprocité des deux relations suivantes entre deux triangles : 1° côtés situés deux à deux sur 3 droites concourantes, 2° intersection des côtés deux à deux sur une même droite (Théorèmes de Desargues et de Poncelet.)

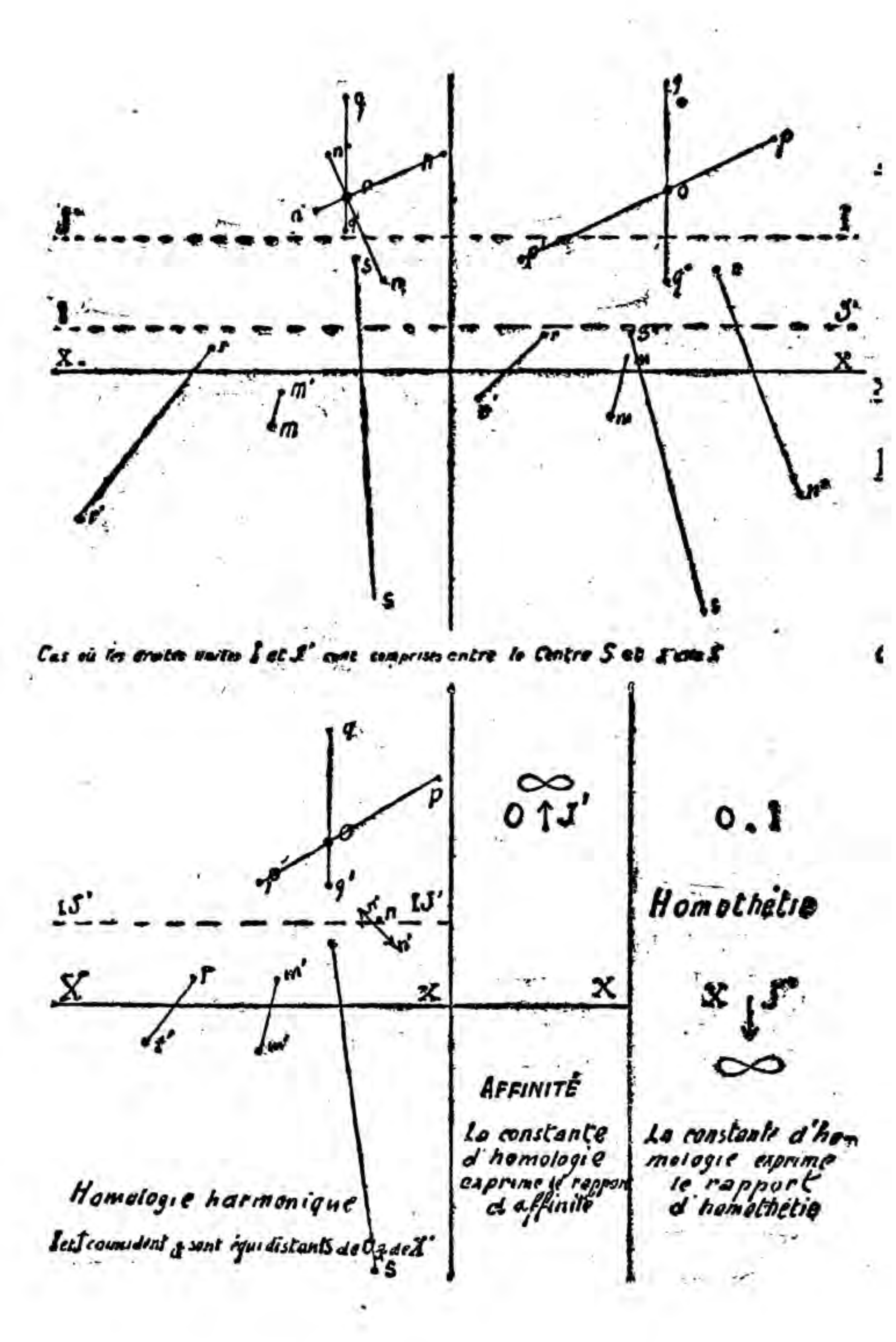
Google

Mais elle combine la constance anharmonique définie par un faisceau unique S à la constance anharmonique définie par une infinité de sectionnements opérés sur ses rayons par l'universalité des faisceaux ayant leurs centres sur un même axe. Ici donc, le principe centralisateur se manifeste sous deux modes à la fois : le mode individuel, représenté par le centre d'homologie et le mode universel, du 1er ou du 2e degré, représenté par l'axe ou par le plan d'homologie.

Le rapport anharmonique d'un système homologique est donc constant. Appelant S et S' les distances respectives des points homologues d'un même rayon au centre d'homologie, M et M' leurs distances respectives à l'axe d'homologie (distances comptées sur le rayon où ils se trouvent), la constance anharmonique K prend ici le nom de constance d'homologie, et l'on a la formule

$$\frac{S}{M} : \frac{S'}{M'} = K$$

Les deux figures F et F' homologues ont chacune une droite à l'infini dont les homologues J' et I sont en général des droites à distance finie. Les droites de l'infini doivent rencontrer leurs homologues I et J' sur l'axe d'homologie, et cela sur un point à l'infini de cet axe : c'est dire que I et J' sont parallèles à l'axe d'homologie. Pour déterminer leur distance à cet axe, il suffit de partager suivant les rapports K et $\frac{1}{K}$ la perpendiculaire abaissée du centre d'homologie S sur l'axe d'homologie X ; car, dans la relation $\frac{S}{M} : \frac{S'}{M'} = K$, S' et M'



Digitized by Google

où les droites limites I et J' sont en dehors de la zone comprise entre le centre S et l'axe X

Schéma de l'homothétie

Schéma de l'inversion

devenant infinis, le rapport $\frac{S'}{M'}$ devient égal à l'unité, et il reste $\frac{S}{M} = K$, ou inversement, S et M étant infinis, le rapport devient $\frac{S'}{M'} = \frac{1}{K}$. Cette perpendiculaire abaissée du sommet sur l'axe est ainsi le pivot de la relation d'homologie, l'expression condensée en binaire de la relation quaternaire.

Les droites I et J' sont donc équidistantes du milieu de la distance du sommet à l'axe. Quand la constante $K = -1$, elles se confondent toutes deux avec la parallèle à l'axe menée par le milieu de cette distance. L'homologie est alors harmonique.

Quand la constante est négative, les droites limites I et J' sont comprises dans la région qui sépare le centre S et l'axe X, et les points homologues se trouvent placés de part et d'autre de cet axe. Quand la constante est positive, le sommet S et l'axe X sont situés entre les droites I et J', et les points conjugués sont tous deux du même côté de l'axe X.

Quand le centre S est seul rejeté à l'infini, la relation devient $\frac{M}{M'} = K$: les figures sont en relation d'*affinité* ; les rayons sont parallèles à la direction du sommet, qui est exprimé par la constante K. La projection devient cylindrique. Les lignes à l'infini sont homologues entre elles. Quand l'affinité est en même temps harmonique, le système devient une symétrie par rapport à un plan.

Quand, au contraire, l'axe seul est rejeté à l'infini,

Google

la relation se réduit à $\frac{S}{S'} = K$. Les droites homologues sont parallèles à l'axe. C'est l'homothétie. L'homothétie qui est en même temps harmonique devient symétrie par rapport à un point.

Enfin, si l'axe et le centre sont rejetés tous deux à l'infini, les deux figures sont égales et parallèles (ou perspectivement congruentes).

Et, de cette combinaison d'un axe fixe et d'un centre fixe, on déduit comme cas limite l'homothétie (qui peut se déduire aussi de la perspective seule, puisqu'elle relègue l'axe à l'infini), l'affinité et la congruence avec parallélisme. La proportion harmonique apparaît à travers ces divers cas comme le principe de l'équilibre symétrique dont la base est évidemment — 1, c'est-à-dire l'opposition purement qualitative du positif au négatif.

Mais le principe de l'homologie, ainsi que l'a montré Chasles, réside dans la perspective. Prenons deux figures ABC et A'B'C', qui sont dans des plans différents P et P' et perspectives l'une de l'autre par rapport à un point central. Les droites AA', BB', CC', qui joignent les points homologues, concourent au point central. Par contre les droites homologues, c'est-à-dire AB et A'B', AC et A'C', BC et B'C', s'intersectent par couples sur une même droite qui est l'intersection des plans P et P'. Si l'on rabat les deux plans P et P' sur un plan quelconque en les faisant pivoter sur leur ligne d'intersection, cette ligne devient l'axe d'homologie. Le point

Google

central se projette en un point du nouveau plan qui est le centre d'homologie, point de concours des droites joignant les points homologues.

Mais deux figures homologiques correspondent à une infinité de centres perspectifs, et, réciproquement, deux figures planes en perspective peuvent se rabattre sur une infinité de plans et fournir divers systèmes homologiques. Et l'homologie, vis-à-vis de tous les centres perspectifs de l'espace, est la propriété du plan qui correspond à la propriété de la division anharmonique d'une droite par rapport à tous les centres perspectifs du plan.

La perspective simplifie la perception de l'espace à 3 dimensions en confondant les points qui se trouvent sur un même rayon visuel. Elle superpose ainsi une série de plans sur un même tableau, et les distances des objets au sujet percevant disparaissent. L'homologie établit un axe en dehors du sujet auquel se subordonnent tous les objets et le sujet lui-même ; et elle rabat le tout dans un même plan. Les divers objets superposés dans la perspective primitive se juxtaposent alors, et les relations du sujet aux objets et des objets entre eux deviennent explicites. Cela s'opère en transférant à l'axe une part du principe centralisateur dévolu au centre perspectif.

C'est là le schéma d'une opération mentale des plus importantes. Il représente le pouvoir que possède le sujet de se placer en face des objets divers et à de se prendre lui-même comme un objet spécial, objet qui continue de cen-

Google

traliser les rapports existant entre tous les autres, mais qui ne s'oppose plus à eux par un caractère irréductible. La perception concrète et spontanée s'analyse alors en images multiples, comparables entre elles et avec le sujet. Mais cette opération nécessite une base prise hors du sujet, et cette base, c'est l'axe autour duquel ont pivoté tous les plans. Dans la perspective, le sujet figuré par le point central, fonctionne comme unité irréductible et condensée, s'opposant un champ d'images où il simplifie par superpositions.

L'Homologie ne conserve ce pouvoir centralisateur que dans le milieu réduit du plan qui représente le champ des images mentales. L'axe, qui, dans la perspective, apparaissait comme un élément de concentration relative, devient maintenant la norme universelle qui va repérer toutes les relations des objets soit entre eux, soit vis-à-vis du sujet devenu lui-même un objet : base plus abstraite que le tableau perspectif. Ce tableau est le champ des images typiques formées par les impressions les plus répétées et constituées par l'expérience, fournit une condensation et une simplification des objets réduits aux seuls arrêts qu'ils produisent suivant le rayonnement du sujet. L'axe d'homologie est la règle où sont imprimés les concepts fondamentaux résultant des implantations communes aux divers plans des objets, axe indépendant du sujet, qui grave à travers le champ des images les notions *a priori* qui s'imposent au sujet comme nécessaires.

L'homologie réalise explicitement, suivant les rayons, c'est-à-dire dans toutes les relations d'objet à sujet, la

Google

similitude, la centralisation géométrique se manifeste encore. Elle est constituée par les points doubles, autrement dit par les points qui coïncident avec leurs propres homologues. Or le nombre des points doubles est égal au nombre de points minimum pour déterminer un élément rectiligne. Il y en a deux pour l'homographie sur une droite, 3 pour l'homographie dans le plan, 4 pour l'homographie dans l'espace. De là, pour le plan, un triangle, pour l'espace un tétraèdre qui sont communs aux deux figures. Les sommets seuls de ces triangles et de ce tétraèdre sont points doubles ; leurs arêtes et leurs plans sont, comme tels, des éléments doubles. La similitude répond au cas où deux des points doubles (dans le plan) sont les points cycliques ; le 3e est alors le centre de similitude.

S'il y a trois points doubles en ligne droite (ou 4 points doubles dans un même plan), tous les points de la droite (ou du plan) sont doubles; la droite (ou le plan) deviennent axe (ou plan) d'homologie. Un autre point double constitue le centre d'homologie. S'il y a 4 points doubles en ligne droite (ou 5 dans le même plan), les figures coïncident.

L'homographie non perspective exprime l'objectivité indépendante. On voit qu'elle est régie par la série tétraédrique, c'est-à-dire que tout système de correspondance un à un entre éléments d'un même ordre gravite autour de la figure rectiligne de contraste maximum successif, figure de périmètre et de capacité minimum, et la plus réduite en sommets.

Google

Les sommets (qui sont les points doubles) indiquent le nombre et la disposition des liens nécessaires pour établir cette correspondance univoque et réciproque entre éléments de même espèce qu'est l'homographie. Et le contraste maximum successif apparaît, encore ici, comme l'agent qui laisse le plus d'indépendance compatible avec la liaison la plus élémentaire et la plus égale de deux systèmes.

Les intersections des rayons homologues de deux faisceaux de centre différents constituent une conique ellipse, parabole ou hyperbole suivant que les deux faisceaux ont zéro, un ou deux couples de rayons parallèles. Dans le cas où les deux faisceaux ont un rayon double, la conique devient une droite, et l'on se trouve dans le cas des figures homologiques.

Analogiquement, les droites communes aux plans homologues de 2 faisceaux de plans décrivent une surface du second ordre, et les points communs aux plans homologues de 3 faisceaux de plans décrivent une cubique gauche.

Les coniques apparaissent comme la résultante, comme la liaison de deux émissions rayonnantes indépendantes réglées par le rapport anharmonique. Elles synthétisent les applications de cette même propriété appartenant au faisceau et à la transversale, qui sont l'un et l'autre le support d'un rapport anharmonique déterminé.

Si l'on prend 4 points fixes sur une conique, tous les faisceaux menés en les joignant à un 5e point quelconque

Google

auront même rapport anharmonique. C'est la même propriété que celle de la transversale, mais le lieu du sommet, au lieu d'être ici le plan tout entier, est restreint au périmètre de la conique. Il en résulte qu'une conique est déterminée par 5 points. Pour le cercle, deux de ces points sont rejetés à l'infini ; ce sont les points cycliques, points communs à tous les cercles du plan.

La cubique gauche est déterminée par 6 points.

Le cône, qui est le principe de toutes les sections coniques est en même temps principe de la perspective à 3 dimensions. Il est remarquable que l'intersection de 2 faisceaux dans le plan de sommets différents s'intersectent justement sur la projection perspective du cône sur un plan. Ne serait-ce pas là le principe métaphysique de la vision binoculaire aboutissant à une image unique et donnant en même temps l'idée du relief ?

Quoi qu'il en soit, le cône est la figure géométrique qui répond à l'essence de la perspective : un rayonnement émis d'un centre unique. La perspective subordonne ainsi à l'unité d'un sujet la pluralité des situations de l'espace. Elle transforme le parallélisme en convergence, et obtient ainsi une représentation condensée de l'infini. Elle ramène à deux dimensions l'espace à trois dimensions et répond ainsi, tant au point de vue objectif que physiologique et psychologique, à la représentation d'une réalité concrète par des images plus abstraites qui déforment le concret pour rendre assimilable l'infinité de l'univers à l'unité d'un sujet et former en lui un microcosme.

Les orbites des planètes sont des sections coniques,

Google

et cela semble indiquer que la force agissant dans le plan de l'orbite, à laquelle on attribue leur trajectoire, n'est que la composante d'une force émanant du sommet d'un cône dont les orbites sont les sections par un plan. Le système planétaire tout entier apparaîtrait ainsi comme le plan de projection d'un faisceau perspectif ayant pour point central un œil invisible, les corps célestes représentant l'intensification sur ce plan d'une série d'objets multiples et plus subtils répartis sur les génératrices de cette gerbe conique. Et le lien des sections coniques avec l'homographie pourrait faire pressentir que les orbites résultent des intersections des rayons homologues émis par deux centres de forces situés dans leur plan. On voit le nombre de problèmes que peut soulever cette propriété des coniques, problèmes intéressant l'astronomie et l'astrologie.

Dans la 3e dimension, les plans homologues de deux faisceaux de plans se coupent suivant une surface réglée du second ordre. Si 3 droites appartenant à la surface réglée passent par un même point, toutes y passent. Ce sont alors des cônes, et l'on rentre dans le cas de la perspective.

Dans le cas contraire, on obtient une surface réglée proprement dite, qui est engendrée concurremment par deux systèmes de génératrices rectilignes. Par un point quelconque de la surface, il passe une seule génératrice de chaque système, et ces deux génératrices sont dans le plan tangent à la surface en ce point; une génératrice quelconque de l'un des deux systèmes n'en

Google

rencontre aucune autre de son propre système, et rencontre toutes celles du système opposé. Et, comme 3 droites suffisent pour régler le mouvement d'une droite mobile, une surface réglée peut être considérée comme engendrée par une droite mobile assujettie à rencontrer trois droites fixes (l'une d'elles pouvant être à l'infini).

Ainsi, les surfaces réglées jouent, par rapport aux faisceaux de plans, le rôle rempli par les coniques par rapport aux faisteaux de droites dans le plan. C'est le lien des droites qui divisent homographiquement deux droites fixes. Elles représentent une généralisation du rapport anharmonique, car elles sont le lieu des droites qui divisent homographiquement deux droites fixes. Leur génération manifeste ce caractère de deux couples associés de la même manière que dans la relation anharmonique, et leurs sections par des plans sont des coniques. Si la section par le plan de l'infini est une conique ordinaire, la surface réglée est un hyperboloïde à une nappe (surface en forme de poulie à profil hyperbolique). Si la section par le plan de l'infini se réduit à deux droites, la surface réglée est un paraboloïde hyperbolique (surface affectant la forme d'une selle). Cela répond au cas où les divisions homographiques sont semblables

Les autres surfaces de second ordre (ellipsoïde, paraboloïde elliptique, hyperboloïde elliptique) ne peuvent contenir aucune ligne droite. Les surfaces réglées représentent, au contraire, la relation réciproque dans l'espace à 3 dimensions de deux divisions homographiques non perspectives.

Google

L'hyperboloïde à une nappe est la surface engendrée par une ellipse variable dont le plan reste perpendiculaire à un axe imaginaire de deux hyperboles, qui sont décrites par les sommets de l'ellipse. Les deux systèmes de génératrices qui le décrivent par correspondance homographique forment, autour de cet axe imaginaire, un double tourbillon de lignes droites en sens inverse, dont l'ensemble constitue les sections elliptiques de la surface, toutes semblables, et dont la plus petite est l'ellipse de gorge passant par le point central. Cela suggère l'unification confuse et relative d'une vision qui n'est pas mise au point, ou encore la connaissance sensitive, qui donne des images génériques sans atteindre les concepts. Ce n'est pas le désordre chaotique, mais un système dont l'unification spirituelle n'est pas accomplie et demeure encore virtuelle.

Le paraboloïde hyperbolique est la surface engendrée par une parabole dont le sommet décrit une autre parabole : toutes les deux ayant leur axe parallèle et de sens contraires et leurs plans perpendiculaires. Les deux systèmes de génératrices concourent à réaliser cette vallée cruciale, caractéristique de la figure.

Tandis que dans l'hyperboloïde à une nappe, les génératrices sont parallèles deux à deux, et que les génératrices d'un système ne peuvent être parallèles à un même plan, dans le paraboloïde hyperbolique, les génératrices de chaque système sont toutes parallèles à l'un des plans directeurs, et par contre, il n'y a pas de couples de génératrices parallèles entre elles. La parabole ramène ici toutes les propriétés de l'homothétie comme

Google

cas spécial de l'homographie. Cette propriété essentielle se révèle dans une autre génération du paraboloïde hyperbolique. On l'obtient en divisant en un même nombre de parties égales les quatre côtés d'un quadrilatère gauche, et en joignant les divisions correspondantes des côtés opposés. C'est la similitude homographique la plus élémentaire et l'expression la plus simple du quaternaire anharmonique réalisé avec 3 dimensions.

D'autre part, la génération du paraboloïde hyperbolique par les deux paraboles révèle cette surface comme l'une des manifestations fondamentales du constraste simultané maximum dans l'espace à trois dimensions.

La réalisation de ce constraste par 3 axes perpendiculaires, ou par la translation perpendiculaire à l'un d'eux du plan formé par les deux autres, a pour schéma 8 trièdres droits accolés et de mêmes sommets. Cette génération est liée à l'essence du cercle, et à la congruence géométrique.

Le paraboloïde hyperbolique substitue à deux des axes les droites de l'infini tangentes à ses deux paraboles : ces courbes remplaçent les deux angles droits opposés par le sommet et situés dans des plans perpendiculaires qui sont le germe des 8 triédes droits. Cette génération est liée à l'essence de la parabole et à l'homothétie. Le paraboloïde hyperbolique, c'est la croix parabolique dans les 3 dimensions ; c'est le quaternaire du constraste maximun simultané adapté à la similitude, c'est-à-dire compatible avec les différences d'étendue entre objets de mêmes directions.

F. Warrain.

Google

LE HASCHISCH ET LA LOI DE RÉGRESSION APPARENTE

« Le progrès ne se fait pas toujours en ligne droite.
Il y a souvent progrès sur un point, recul sur d'autres. »

EUGÈNE NUS.

Parmi les questions élevées qui pourraient servir de sujets à un philosophe haschischéen, celui-ci est tenu de se circonscrire d'abord aux questions qui se rattachent aux qualités et aux défauts d'un haschischéen, plutôt qu'aux défauts de tout autre sensitif, contemplatif utopiste. Nous avons fait ressortir — et nous pourrions le faire davantage — pourquoi, dans nos grands et nos petits paradoxes, nous avons tenté une réhabilitation relative de l'ivresse, la partialité, la simulation, la dissimulation, la paresse, la folie, la superstition, pourquoi nous nous sommes ralliés davantage à « la philo-

Google

sophie de l'espérance ». La doctrine des idées-forces qui sont réconfortantes, lorsqu'elles sont attrayantes, trouvait en mon déterminisme , de nature fouriériste, un terrain tout préparé et, dans mon organisme, une confirmation expérimentale.

Je vais, dans les quelques pages suivantes, expliquer pourquoi, sous l'influence de l'herbe de bonne espérance, parmi les lois chères à mon optimisme, j'ai été amené à faire un grand cas de la loi de régression apparente appliquée à l'alimentation, au langage, à la superstition, etc. Voyons d'abord pour

La loi de régression apparente appliquée à l'alimentation

Puisqu'on nous accuse de régression à propos de l'alimentation, nous avons à montrer que cette régression n'est qu'apparente. Pour cela, nous avons à nous défendre, d'une part, contre l'apôtre de l'évolution, Herbert Spencer, et, d'autre part, contre les végétariens, qui, du règne végétal, rejettent le plus actif, c'est-à-dire les esprits.

Le philosophe anglais décrit très bien le processus de l'alimentation animale, depuis celle du ver de terre qui absorbe tout, indistinctement, jusqu'à celle d'un Brillat-Savarin. Seulement, il croit trop que le progrès gastronomique s'arrête à la viande cuite et assaisonnée. Les herbivores, dit-il à peu près, nous donnent une grande quantité d'aliments élaborés et condensés dans leur chair. Ils économisent, par conséquent, beaucoup

Google

de travail digestif aux carnivores, à preuve, la moindre longueur des intestins de ces derniers. On peut répondre à cet illustre carnivore que, dans les extraits et esprits végétaux sortis de nos laboratoires, l'art peut économiser le travail de la nature, diminuer le fonctionnement de l'estomac, par suite, sa dimension et la longueur des intestins et des dents. H. Spencer se retranche derrière la loi qui identifierait la progression (dans le temps) avec le progrès (dans la qualité). La supériorité des carnivores et de leur alimentation serait établie du fait qu'ils ont succédé aux herbivores, d'autant que la grenouille est supérieure au têtard qui la précède. De même, ajouterait-il, c'est parmi les dioïques les plus rapprochées du règne animal, parmi les plantes appelées nerveuses qu'on trouve les plantes carnassières. L'aliment qui suffit aux pachydermes ne convient plus aux bimanes. On ne revient pas en arrière. On ne se sèvre pas à reculons ; on ne doit pas regretter de ne plus marcher à quatre pattes : ce serait faire de la régression ! Eh oui, régression ! Le grand mot des réquisitoires positivistes. Seulement, il y a régression et régression, et il faut compter avec la loi de régression apparente. La nature semble reculer sur quelques points, alors qu'elle avance sur d'autres, et vice versa. On pourrait appliquer à la nature en général et à ses créations ce que feu notre ami Dramard disait de la nature humaine et de ses œuvres : « C'est une fâcheuse disposition de la nature humaine d'être condamnée à épuiser d'abord tout le mal que peut contenir une institution avant d'en trouver les bons côtés. » On peut donc avoir l'air de reculer

Google

quand réellement on s'avance, en prenant dans le passé ce qui n'avait pas été assez apprécié ou ce qui ne demandait qu'une légère modification pour devenir avantageux. C'est, au contraire, avoir l'air de progresser, alors qu'on fait de la progression apparente, que d'approuver en bloc tout ce qui accompagne un progrès, une supériorité. Le besoin de manger des êtres sensibles n'est peut-être pas une supériorité chez les supérieurs. Quoique et non parce qu'après tout la grenouille n'a pas à s'enfler tant que cela de ce qu'elle est devenue carnivore, elle reste en dessous de l'éléphant, qui est herbivore. La loi des alternances dans les progrès et les reculs ferait que le nécrophage, qui mord et griffe, viendrait après le végétophage, qui broute ; mais le frugiphage, l'extractiphage viendrait ensuite, et la question en litige ne serait plus que de s'entendre sur le choix des extraits à décrier et des extraits à préconiser. Or les extraits végétaux n'entreraient dans cette deuxième catégorie que jusqu'aux spiritueux exclusivement, selon les végétariens.

Ces messieurs se croient missionnés pour célébrer les plantes et pour maudire leurs esprits, et cela par des motifs à esprit kantiste, janséniste, rappelant ceux que le roi de Salembe donne dans Télémaque, lorsqu'il vante la fadeur des mets et désapprouve les assaisonnements. Toujours la défiance du plaisir ! Et pourtant, c'est lui qui provoque à propos les sécrétions salivaire et gastrique. Les partisans des doctrines fouriéristes admettent plutôt que les organes à fonction de sensibilité sont justiciables des agents absorbés qui affectent agréablement la sensibilité, la sensation du plaisir étant le plus souvent

un bon avis donné par la nature. On croit trop que le plaisir est immoral et nuisible en lui-même. C'est un de nos rabâchages — pardon, de mes rabâchages — que cette citation de H. Spencer : « Le plaisir est un accroissement d'énergie nerveuse. »

Ce n'est pas parce que l'opium donne une sensation de bien-être qu'il devrait être conspué *a priori*. S'il n'y avait eu contre son emploi habituel que le reproche d'être euphorique, je me serais peut-être fait morphinomane ; malheureusement, il est nuisible, à part cela ; donc, il est à réserver pour les malades seulement, tant qu'on n'en aura pas éliminé ou neutralisé les éléments morbides.

Certes, nous sommes avec les végétariens lorsqu'ils disent que la nourriture composée de fruits, de légumes, d'extraits végétaux, est plus propre, moins cruellement obtenue, exige moins de travail masticatoire que la chair, le sang, les os des animaux. Pour les productions de ces derniers, on sait qu'il faut les leur voler, le plus souvent après les avoir tués. Demandez à la civette, au bouquetin, musqué, au cachalot. Au végétal, on ne vole rien, puisqu'il produit plus que pour son alimentation. Il nous livre sans souffrance apparente ses sécrétions alimentaires, dont aucune n'est dégoûtante ; mais pourquoi deviendraient-elles objet de répulsion, dès qu'elles se distillent en esprits ? Les végétariens ne me paraissent pas bien inspirés dans leur animosité contre les... spirituosistes, et l'analogie universelle ne me paraît guère plaider en leur faveur. Il n'est pas d'une logique évidente que les esprits végétaux et les esprits cérébraux soient incom-

Google

patibles. Au contraire, il semble que le cerveau, qui est « l'alambic de l'idée », appète naturellement vers les produits propres, condensés qui sortent de nos serpentins. Ils sont au moins réhabilitables pour l'usage externe. D'après une loi des synthèses supérieures, le règne cérébral résumerait le règne végétal et le règne animal. Il se rapprocherait plus qu'on ne pense du premier chez les intuitifs, et ce fait de régression apparente ne serait pas sans rapport avec la grande efficacité des extraits et esprits végétaux pour les usures des intellectuels. Il semble que les esprits végétaux, et les esprits animaux ne se marient bien que sur des autels de sélection.

JULES GIRAUD.

Google

DEUXIÈME PARTIE

LE SILENCE

Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur ;
Car sur la terre , où nous sommes des voyageurs,
Nul ne bâtira sa demeure permanente :
Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur.
Alors, autour de lui, dans l'atmosphère ardente,
Qui naît de lui, qui l'enveloppe et qui aspire
Tous les rayons venus des choses qu'il désire,
Evoque le silence et le divin silence ;
La forme que revêt la première hypostase,
Obéissant à qui l'espère avec puissance,
T'emportera sur les quatre ailes de l'extase.
La vie intérieure est faite de silence.
Elle est le palais dont le silence est la base.
Elle est la fleur de feu : le silence est le vase,

Google

Le silence est le vase où tu bois la beauté.
Toi qui passes ici, certain, mais ballotté
Entre ta vie réelle et ta vie apparente,
Ta vie réelle, ténébreuse et véhémente
Comme la passion, le tonnerre et la mort,
Couvre d'un voile d'ombre et de nuit le trésor
De cette vie intérieure, que mesure
Entre tes âmes la meilleure et la plus pure,
Afin que rien n'attente à son mystère intense,
Et que sa force vierge, intégrale, s'emploie
A dresser le métier où les mains du silence
Tâcheront à tisser l'étoffe de ta joie.

VICTOR-EMILE MICHELET.

Google

BIBLIOGRAPHIE

La vie future

C'est une bonne fortune pour les penseurs quand un homme de science, un ingénieur de mérite, tel que M. Baclé (Louis Elbé) s'attache aux problèmes que soulève l'idée de l'âme et de ses destinées.

Son livre est écrit dans un sentiment tout à fait spiritualiste, mais l'auteur se garde bien d'assigner *a priori* un but préconçu à ses déductions. C'est de l'examen impartial des théories, dans l'histoire d'abord, puis à l'époque actuelle, qu'il trouve les solutions les plus sincères aux problèmes soulevés.

L'idée de la survivance se retrouve chez tous les peuples, aussi bien chez les plus anciens que chez ceux

Google

arrivés à la civilisation la plus raffinée ou même un peu décadente.

Les monuments préhistoriques nous en ont laissé des traces non douteuses par des images symboliques. Nous y voyons des soleils, image de toute vie, des flammes s'échappant des tombeaux ; dans ceux-ci, les corps défunts ont été placés dans une position repliée, rappelant la position du fœtus dans le corps de la mère, preuve, dit M, Baclé, d'une pensée de renaissance. Sur les pierres funéraires sont encore tracées des ailes, symbole d'un envolement vers les régions supérieures. Dans les rites funéraires, on ne manque jamais de sacrifier des animaux, d'offrir des aliments, afin que, dans sa résurrection, le défunt puisse accomplir le voyage vers sa nouvelle existence. Il y a donc un ensemble de faits marquant clairement que, si l'être dont le corps périssable reste enfoui sous la pierre tombale ne quitte pas ce bas monde, son âme, au moins, en gagne un meilleur.

Chez les sauvages, la croyance aux Esprits est générale ; elle les domine, leur inspire des actes qui vont souvent jusqu'à la cruauté et même jusqu'à l'horreur, telle que les coutumes de sacrifices humains et d'anthropophagie.

Si des descendants de Cham nous passons aux petits-fils de Sem, nous rencontrons d'abord les races jaunes. Elles passent généralement pour athées ; « mais, dit M. Baclé, si les Chinois se laissent absorber exclusivement, dans la vie courante, par la pensée des besoins materiels, sans paraître jamais se préoccuper de la vie future, il reste vrai que toutes leurs institutions reposent

sur le culte des ancêtres ». Ils ont du reste une théorie nette sur la constitution de l'âme humaine : elle se composerait de trois parties : la première, semi-matérielle, qui aurait son siège dans le bas-ventre ; les deux autres, purement fluidiques : l'une, passionnelle, résidant dans la poitrine, l'autre, rationnelle, habitant le cerveau : symboliquement parlant, ces hypothèses en valent bien d'autres.

La race égyptienne, la première en civilisation, a laissé des preuve indéniables de sa croyance constante dans la survivance immatérielle après le décès de l'Etre terrestre. Ils enseignent que l'homme n'est ici-bas qu'un voyageur dans une hôtellerie, et que les divinités régissent les âmes et les jugent selon leur mérite.

Mais c'est dans l'Inde surtout que l'immortalité de l'âme prend son caractère abstrait, qui va bientôt se transmettre aux Chaldéens et aux Juifs. Sans doute, ceux-ci ont ignoré l'immortalité consciente, mais ils avaient cependant l'idée d'un bonheur particulier dans la vie d'outre-tombe.

Ce sont les Grecs qui ont jeté dans le monde la notion épurée de l'immortalité de l'âme, dont le Christianisme s'est emparé et qu'il a enseigné plus tard. Celui-ci, en jetant les bases des lois morales les plus élevées que l'humanité ait jamais connues, n'a fait que raffiner le principe de l'essence éternelle de l'âme, dont l'idée confuse se trouve dans toute l'humanité.

Telle est la conclusion de la première partie de l'ouvrage.

***

Google

La seconde partie se propose d'en chercher les preuves dans la science actuelle.

Tout d'abord, en voyant la place infime qu'occupe notre Terre dans l'ensemble de l'Univers, on conçoit que les dogmes qui en font le centre et la raison d'être doivent être élargis, et que les textes sacrés peuvent le faire sans nécessiter une extension exagérée.

Dans cet Univers, où tout est mouvement, où tout se transforme, où l'évolution est la loi générale, deux éléments restent permanents : la matière et l'énergie, et c'est là la grande conquête des sciences chimiques et mécaniques. Pourtant, des recherches récentes sembleraient appeler quelques réserves : on sait aujourd'hui que l'atome, base de toutes les théories chimiques, peut se désagréger. De plus, le radium et les corps analogues avaient pu, un moment, être regardés comme des sources indéfinies d'énergie; mais le monde scientifique, un instant troublé, reconnaît aujourd'hui que c'est précisément cette désagrégation qui libère l'énergie cinétique des atomes, et fait ainsi rentrer les faits nouveaux dans les principes rationnels de la mécanique.

Mais, si la matière et l'énergie sont immuables, ils sont à tout instant en état d'équilibre instable ; cet état se modifie constamment et, en vertu du théorème de moindre effort, c'est vers le calorique et le repos que converge la nature.

De là, d'après l'auteur, l'idée de Fin du monde, ainsi que la nécessité de sa création. Mais il faut admettre pour cela que le monde est fini, ce qui serait à démontrer, et ici, pour le monde matériel, comme pour le monde

vivant, nous nous heurtons à la question du Fini ou de l'Infini. Nous ne pouvons admettre ni repousser ni l'un ni l'autre; et,comme les livres sacrés ne nous apportent aucune lumière sur ce sujet et ne font même que l'obscurcir, il faut nous résoudre à la regarder comme insoluble pour notre intelligence trop limitée

***

La science positive a ses frontières ; c'est sur elles qu'évoluent les théories psychiques : on peut y chercher des preuves ou tout au moins des présomptions en faveur de l'existence de l'âme. Cette partie du volume est assurément la plus intéressante, car elle expose, analyse et discute les faits et les expériences qui sortent des lois naturelles de la nature.

Malheureusement, ce qui leur enlève beaucoup de leur force probante, c'est que ces faits ne sont pas constants. Pour les réaliser, il faut être médium, c'est-à-dire intermédiaire entre le monde visible et le monde invisible. N'est pas médium qui veut, et ceux qui le sont ont parfois des défaillances, c'est un état surhumain ; quelques-uns en sont morts, mais beaucoup en vivent, et c'est là le malheur, car on ne sait jamais s'ils sont sincères. Quoi qu'il en soit, certains faits médiumniques semblent incontestables ; on en a pour garants des hommes tels que Crookes, Richet, Baraduc, de haute intelligence et que les études scientifiques auxquelles ils se livrent habituellement semblent mettre à l'abri des surprises de l'autosuggestion. Si, mieux étudiées encore,

Google

si, analysées en dehors de tout parti pris, ces expériences arrivaient à donner des résultats hors de toute conteste, l'humanité aurait vraiment une source d'information sur nos destinées futures, qui ne s'est pas rencontrée jusqu'ici.

Faudrait-il tant s'étonner de cette chose nouvelle et imprévue ? Nous sommes habitués à regarder l'impossible aujourd'hui comme se réalisant demain ; il est vrai que c'est dans un autre ordre de faits.

« Mais, dit M. Baclé, si nous sommes condamnés à « toujours ignorer la vie future, et si nous devons de- « mander à la foi religieuse de nous révéler un monde « que la faible raison humaine ne peut découvrir à elle « seule, nous devons, par contre, retenir avec d'autant « plus d'énergie, au nom de la science, le principe de « la survivance, qui se présente à nous sous la double « autorité de la tradition universelle et des déductions « tirées de l'observation des faits. »

Non omnis moriar, a dit un poète latin.

A. L.

Google

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

Un *flamine* continue ses très excellentes études sur la décadence d'un culte :

Toutes les religions prétendent être dans la vérité, et chacune d'elle est certaine d'être seule à la posséder, considérant la vérité des religions concurrentes comme un tissu de grossières erreurs. C'est une illusion qui ne tirerait pas à conséquence sans cette tendance, malheureuse pour autrui, de vouloir faire accepter, même par la force, cette vérité à ceux qui en sont privés ; cela s'appelle du prosélytisme. Toute religion est un effort pour concevoir le divin ; en pratique, la religiosité est l'exploitation de l'idée religieuse au profit d'une fraction habile et organisée.

Il est bien évident que connaître la vérité en toute chose est une des plus ardentes aspirations humaines ;

Google

car c'est cette connaissance qui peut mener la vie à l'établissement d'un idéal en harmonie avec elle. La morale dépend toujours de la métaphysique ; mais la vérité est proportionnelle à l'être.

Nous ne croyons pas que la vérité absolue puisse être acquise par l'humanité, puisque tout se modifie d'une manière incessante, et que le monde sensible, qui est le théâtre de nos investigations, peut subir et subit certainement les influences d'une vie inconnue dont on entrevoit déjà *scientifiquement* l'existence.

On a cependant, à l'heure présente, un certain nombre de définitions qui paraissent devoir être acceptées comme des vérités, en l'état actuel de nos connaissances ; en voici tout au moins quelques-unes : l'éternité de l'univers, infini dans le temps et dans l'espace ; l'évolution éternelle : rien ne se perd, rien ne se crée, la forme seule se modifie ; tout effet a une cause dont la démonstration remonte à l'infini ; être, c'est agir, ce qu'on appelle la matière inorganique possède des énergies ; il n'y a pas d'énergie sans intelligence ; ce qu'on nomme le bonheur ne peut être éternel qu'à la condition de se modifier éternellement, etc.

Ces définitions ne sont point écloses spontanément en nous, d'autres les ont admises il y a des siècles ; mais elles furent effacées des intelligences lorsque, à une période de lumière, succéda une période d'obscurité causée par l'arrivée, en trop grande quantité à la fois, d'une vie inférieure qui submergea la partie supérieure trop faible pour résister à cet envahissement. La pensée de cette vie supérieure ne fut pas détruite, et la vie inférieure l'a

Google

retrouvée, plus vivace encore, lorsqu'elle est devenue apte à se l'assimiler.

Ainsi, le monothéisme, que professait déjà Xénophane de Colophon au VIe siècle avant notre ère, et que le Christianisme, qui l'a reçu du Judaïsme, nous a donné sous une forme spéciale, quoique antérieurement enseigné par d'autre religions, existait en Egypte, ainsi qu'en fait foi la fameuse inscription du temple de Saïs, que rapporte Plutarque : « *Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Nul d'entre les mortels n'a encore soulevé le voile qui me couvre.* » On la retrouve en partie dans l'Apocalypse. (Chapitre 1er — 4.)

Cela indiquait bien l'idée d'un Etre suprême unique, dont la formule d'existence restait ignorée. Le Christianisme en a fourni une réminiscence sous une formule qu'il a faite sienne, bien que l'idée trinitaire fût exprimée déjà dans le Brahmanisme et dans la doctrine des prêtres égyptiens. De même, la naissance miraculeuse du Christ a eu comme précédent celle du Bouddha, à cela près que la grande Maïa n'était pas vierge ; seulement, si les fondateurs de la virginité de Marie tenaient tant à cette particularité mystique, ils auraient peut-être mieux fait de ne pas marier la mère de Jésus, afin que Dieu ne fût pas en opposition avec lui-même par son neuvième commandement.

Quelle était l'origine de la pensée qui présida à l'inscription du temple de Saïs ? C'est une chose impossible à déterminer ; car, si l'on retrouvait l'origine immédiate de l'inspiration, il resterait à retrouver l'inspiration des précédentes. La pensée a une origine qui se perd dans

Google

le temps,et les matériaux des pensées antérieures servent à constituer les pensées nouvelles, rarement sous leur forme première, mais augmentées, si la race qui les reproduit est en progrès, et diminuées et amoindries, s elle est en décadence.

***

Mercure de France.

M. Charpin fait une enquête internationale sur la *question religieuse :*

Nous voyons partout des luttes engagées contre les doctrines religieuses, contre une religion ou au nom d'une religion : en France, la séparation des Eglises et de l'Etat ; en Angleterre, les débats sur l'enseignement ; en Allemagne, la querelle entre le gouvernement et le Centre catholique ; en Italie et en Espagne, les manifestations anticléricales ; en Russie, l'hostilité de l'orthodoxie autocratique contre le libéralisme ; dans tout l'Orient, des conflits de race qui se traduisent le plus souvent par des conflits d'Eglise ; en Extrême-Orient, la victoire remportée par la civilisation japonaise sur une nation chrétienne.

En présence de cette situation, il nous a semblé qu'il serait d'un haut intérêt de réunir, pour les publier dans le *Mercure de France*, les opinions d'un certain nombre de nos contemporains sur la question suivante :

Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux ?

Les réponses publiées sont celles de MM. Bernard

Google

Allo, J.-M. Besse, Théophile Braga, Oscar Browning, François Coppée, Charles Dilke, Guglielmo Ferrero, Alfred Fouillée, Philippe Godet, Maxime Gorki, Louis Gumplowicz, Ludovic Halevy, C.-J. Istrati, Francis Jammes, Kuyper, Félix Le Dantec, Jules Lemaître A. Mezières, Max Nordau, Georges Plékhanoff, Salomon Reinach, Th. Ribot, Romanones, G. Sergi, Jules Soury, Auguste Strindberg, Thureau-Dangin, Miguel de Unamuno, E. Vandervelde, Emile Verhaeren, Maurice Vernes, Siegfried Wagner, Ch. Woeste, René Bazin, G. Bonet-Maury, L.-A. Bourgault-Ducoudray, G. Dumesnil, E. Durkheim, Havelock Ellis, A. Fogazzaro, Béla Foldez, Charles Gide, Georges Goyau, E. Humperdinck, A. Leclère, Camille Lemonnier, Lévy-Bruhl, D. Merejkowski, Frédéric Mistral, Romolo Murri, Vilfredo Pareto, Edmond Picard, J.-F. Raffaëlli, Sanz y Escartin, M. de Vogué, G. Wildeboer, Hans von Wolzogen.

Retenons, entre toutes, la réponse de M. Th. Ribot :

« Je ne parle pas de ceux pour qui la religion est une habitude inculquée dès l'enfance, une routine irraisonnée, ni de ceux pour qui elle n'est qu'un moyen de défense sociale et qui la soutiennent sans y croire.

« Reste le groupe assez nombreux de ceux qui sentent et pensent avec désintéressement. Or il m'est impossible de ne pas noter le vague extrême de leur religiosité. Chez beaucoup, c'est une manière de dilettantisme : aucun *credo* ayant quelque consistance. En lisant leurs livres, et surtout leurs revues, je les trouve tour à tour catholiques. protestants, gnostiques, bouddhistes, brahmanistes, même épris de religions orientales éteintes. (L'is-

lamisme fait défaut, peut-être à cause de son monothéisme sec et de sa nudité rituelle.) Leur fond est le mysticisme, état d'âme à peu près identique dans tous les temps et dans tous les pays. Il y a plus : cette religion peut se transformer en esthétique et peut s'exprimer sous une forme littéraire, musicale, plastique, mais toujours vague et diffluente. Elle peut même préférer un travestissement d'apparence scientifique, et nous avons l'occultisme et ses variétés, qui a revu de nos jours une floraison imprévue.

En somme, toutes ces manifestations, et d'autres que j'omets, dérivent d'une même source, portent la même empreinte. Je n'y vois rien d'extraordinaire : c'est un *moment* ; il s'en est rencontré de semblables dans l'histoire. Les diverses générations ont leur marque propre : l'une aime l'aventure, une autre est positive, l'une est précise et a besoin de voir clair, l'autre se plaît dans l'imprécision. A mon avis, cette dernière marque prévaut actuellement. Je le répète, ce n'est qu'un moment ; mais, par son action dissolvante sur les formules trop rigides, cette religiosité rêveuse doit aider à l'évolution du sentiment religieux. Je crois donc à une transformation.



Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy.

Notre ami Léonce Cézard y achève sa monographie sur le jaïnisme, déjà publiée, comme on sait, dans un des numéros de la *Voie*, en 1906.

Google

Nous y notons aussi une très intéressante discussion instituée par quelqu'un qui a bien tort de ne pas signer : En réponse à M. Gaston Méry sur l'identité des personnalités psychiques.

***

Les Nouveaux Horizons.

M. SAGE communique une lettre de Miller, berneur en chef des spirites de France, lettre datée de Nancy, et où Miller se plaint amèrement de l'incrédulité (!!) et de l'avarice de ses spectateurs. Passe pour le second reproche ; mais quant au premier ! Que faut-il donc, en fait de confiance, à M. Miller, de San-Francisco ?

M. Sage ajoute, avec beaucoup de sagesse :

Quant à Miller, si c'est de l'argent qu'il lui faut, on lui en donnera ; mais voilà ! c'est ce contrôle qui ne lui dit rien qui vaille.

Tout cela n'empêche pas M. Delanne de nous faire de belles conférences sur les merveilleux phénomènes de M. Miller.— Oui, sans doute ! il n'a pas montré d'empressement à se soumettre aux investigations d'une commission sérieuse ; mais ce sera pour la prochaine fois, pour l'année prochaine. C'est promis, c'est entendu, l'an prochain on rasera gratis. *A stultis et improbis libera nos, Domine.*

***

Google

Echo du Merveilleux.

M. Méry cite des *Impressions psychométriques* dans un cimetière (extrait du *Mercure* de Norwich). Cet article est si net, si précis, si bien documenté, et, en même temps, il allusionne, sur une science pleine d'avenir et d'inconnu, des faits si intéressants, que nous n'hésitons pas à le reproduire dans son entier :

« Quelque temps auparavant, dit le journal, l'un de ceux qui nous accompagnaient, et qui est affecté d'une sensibilité psychique très développée, fut frappé, en se promenant dans le cimetière, d'éprouver alternativement des impressions de joie et de tristesse. Il pensa, d'après une expérience passée, que ces impressions pouvaient être dues à des influences psychométriques ou télépathiques provenant de choses qui l'entouraient, et probablement des tombes elles-mêmes, des cercueils, du sol environnant et des restes humains. »

Les journalistes avaient donc choisi, pour les expériences, trois sépultures sur lesquelles ne se trouvait aucune pierre tombale pouvant donner une indication quelconque sur les personnes qui s y trouvaient inhumées.

Les « sensitifs » se rangèrent autour d'une tombe en plaçant un pied sur elle ; ils s'efforcèrent d'éloigner de leur esprit tout sujet pouvant les distraire de l'objet de leurs recherches et de lui donner la faculté réceptive. Puis, au fur et à mesure que leur vinrent les sensations, ils les révélèrent aux journalistes.

« Pour la première tombe, dit l'article, tous s'accor-

dêrent à reconnaître une extrême faiblesse, une sensation de frisson, comme celle qui provient d'une nervosité exaspérée, avec une vive douleur à la tête ; enfin, les plus sensibles accusèrent une sensation de choc à la gorge.

« Mentalement, ils tombèrent d'accord qu'il s'agissait d'une sensation de dépression extrême, ce qui pouvait bien être exact, car le corps enterré dans cette tombe était celui d'un homme dont le système nerveux avait été si violemment ébranlé, qu'il avait été incapable de le dominer et avait fini par se pendre.

« En approchant de la seconde tombe, les expérimentateurs avaient éprouvé une influence répulsive, comme la présence de forces antagonistes, et il leur fallut un grand effort de volonté pour rechercher les impressions et obtenir la passivité de l'esprit.

« La dame médium, dont les impressions étaient mentales, tandis que celles de ses compagnes étaient physiques, éprouva des sensations dépressives comme de profond désespoir, et elle ressentit, ainsi que les autres, de vives douleurs à la tête, en même temps que des souffrances moins accentuées dans le reste du corps enfin, une tendance au vomissement.

« Le plus sensitif parmi les hommes déclara qu'il lui paraissait d'abord perdre toute force aux deux bras ; puis il retrouvait la force dans l'un des bras, tand is que le bras droit restait inerte. Ces impressions étaient tellement fortes, que tous ceux qui les éprouvaient ne purent s'y soustraire pendant quelque temps.

« L'homme enterré dans cette tombe, un an auparavant, s'était, selon un mot populaire, « enivré à mort »,



et, depuis une année avant sa fin, il avait perdu l'usage de son bras droit.

« Un seul des journalistes connaissait cette particularité ; mais il l'avait oubliée jusqu'au moment où, cherchant à comprendre ce que lui disaient les médiums, il s'en souvint tout à coup ; de sorte que, dans ce cas au moins, on ne pouvait soupçonner aucune possibilité de télépathie inconsciente entre les assistants et les médiums.

« La troisième expérience fut faite après une série d'autres, alors que les facultés psychiques étaient quelque peu émoussées par la fatigue, et fut moins réussie, quoique tous accusèrent une sensation d'extrême faiblesse ; l'un des médiums ajouta même qu'il sentait une impression mentale comme s'il n'avait pas fait ce qu'il devait pour ceux qu'il laissait après lui.

« En ce qui concerne les impressions physiques, le décédé avait succombé à la phtisie, et s'était éteint à bout de souffle. Personne ne put expliquer l'impression mentale. »

***

La Vie nouvelle.

Nous en extrayons, copié du *Bulletin de la Société de Géographie* de Nantes, le récit d'un fait de sorcellerie au Gabon :

A propos des sorciers du pays M'fang, le R. P. Trilles un missionnaire bien connu, dans une conférence faite par lui à Nantes, le 23 novembre 1906, cite un fait abso-

Google

lument étrange, incompréhensible, mais indiscutable et plusieurs fois constaté.

L'un d'eux lui dit un jour : « C'est demain le grand palabre de tous les sorciers de la région ; nous devons tous être réunis à tel village. » Or le village en question était à trois jours de marche de l'endroit, et le R. P. Trilles ayant manifesté son étonnement et mis en doute la possibilité du fait : « Tu ne me crois pas, reprit le sorcier. Eh bien, viens ce soir dans ma case ; c'est de là que je partirai. » Le missionnaire, exact au rendez-vous, trouva le sorcier au début de ses préparatifs. Pour mieux vérifier, il lui dit : « Tu passeras chez un tel, tu le connais bien ; il a été élevé à la mission ? — Oui, je le connais, dit le sorcier, et je le trouverai. — Tu lui diras de m'apporter vingt-cinq cartouches que j'ai laissées dans une caisse à tel endroit de sa case, et que je veux les avoir sans tarder. — Entendu, la commission sera faite. »

Après des gestes, des paroles, des chants, et l'intervention, suivant un rite déterminé, d'un serpent fétiche connu, le sorcier était tombé dans un profond sommeil, presque en léthargie. Le R. P. Trilles constate attentivement son état : les paupières sont molles, les yeux renversés, la sensibilité des pieds et des mains a disparu. Le Père passe la nuit auprès de lui, sans s'éloigner même un instant, pour éviter tout subterfuge. Dans la matinée du lendemain, le sorcier se réveille lentement, regarde ahuri autour de lui, puis, apercevant le Père : « J'ai fait la commission », dit-il, et il raconte tout au long la grande réunion à laquelle il vient de

Google

prendre part. Le soir du troisième jour après cet entretien, arrivait à la mission un noir chargé d'une commission pour le R. P. Trilles. « Voici les cartouches que tu m'as fait demander par le sorcier, dit-il. — Comment ! Tu l'as donc vu ? — Non ; mais je l'ai entendu, la nuit, m'appeler et me dire de l'extérieur de ma case que tu voulais avoir cela aussitôt. »

***

Reçu en outre :

Revues de langue française : *Revue du spiritisme, Phare de l'Espérance, Revue de l'hypnotisme, La Lumière, L'Etincelle.*

Revue de langue italienne : *Lucè è umbra*, qui donne l'historique de trois séances avec Eusapia Paladino.

Revue de langue espagnole : *El siglo espirito.*

Revue de langue russe : *Rebus.*

LEO CAIE.

Google

COMMUNIQUÉ

On nous apprend que M. Joanny Bricaud — ci-devant Johannès — a entrepris de fonder, à Lyon, sous le vocable extraordinaire d'*Eglise catholique gnostique*, un groupement dont il serait sans doute l'inspirateur et le protagoniste.

Au préalable, M. Joanny Bricaud avait envoyé au patriarche de l'Eglise gnostique de France la démission des grades et fonctions dont il avait été investi.

Nous avons ici trop grand respect de la liberté individuelle pour dénier à qui que ce soit la liberté de faire quoi que ce soit. Nous avons aussi trop grand respect de la vérité et de la tradition, pour pouvoir passer sous silence la prétention singulière de gens qui rêvent de réconcilier le catholicisme moderne et la Gnose, leur seule excuse, sans doute, étant d'ignorer également la gnose et le catholicisme.

Digitized by Google

La Gnose est une doctrine complète, dont l'interprétation peut différer suivant les esprits, mais dont la direction n'appartient à personne. Elle est telle qu'elle est, depuis tantôt deux millénaires: y faire des retouches est une insanité philosophique ; affubler de son nom une invention du vingtième siècle est un mensonge historique.

Il est regrettable qu'une vanité injustifiée ait poussé un étudiant ès sciences gnostiques à détourner vers d'égoïstes desseins le peu qui lui avait été enseigné, et qu'il ait aussi mal reconnu l'extrême indulgence de chefs et d'aînés, qui lui conférèrent prématurément des fonctions au-dessus de ses mérites et de son caractère.

Nous ne relatons, une fois pour toutes, cet incident tout secondaire que pour éviter à nos amis une confusion passagère et toujours possible. Un si petit événement ne peut être, en effet, qu'indifférent à une tradition philosophique, que deux mille ans d'existence et une suprême élévation revêtent de la sérénité de ce qui ne change pas.

Google

DES FANTOMES OU 25.000 FRANCS

Pour avoir imprudemment défié un prestidigitateur, le révérend Colley, spirite convaincu, lui doit remettre 25.000 fr. et plaide contre lui.

C'est un bien amusant conflit que les tribunaux anglais ont à résoudre en ce moment, et le public en a suivi les débats avec une douce gaieté. Il s'agit de poursuites pour diffamation intentées par le révérend Colley contre le prestidigitateur Maskelyne. Comment ces deux hommes en sont-ils venus à se connaître, puis à se poursuivre ? Voici les faits :

Le révérend Thomas Colley est un fervent spirite. Dans une séance de spiritisme à laquelle il assistait, en Angleterre, un médium très connu, avec lequel il s'était lié, et dont il semble avoir été la dupe, le docteur

Digitized by Google

Monk, fit apparaître devant lui un spectre. Le révérend vit et toucha les personnages évoqués, qui se trouvaient être particulièrement des femmes. Il a décrit, dans une brochure les phénomènes auxquels il assista, et comment le médium s'entourait d'abord d'une sorte de nuage, puis, peu à peu, comment émergeaient de ce nuage des figures inconsistantes, de véritables fantômes, néanmoins très reconnaissables, dont le révérend Colley vit les traits et palpa les chairs.

A vrai dire, certaines personnes étrangères au spiritisme émirent des doutes sur la sincérité des phénomènes produits par le médium, mais le révérend Colley ne fut nullement ébranlé. Ayant même appris qu'un prestidigitateur et illusionniste fameux en Angleterre, M. Maskelyne, se riait de sa crédulité, il le défia de reproduire les apparitions qu'avait fait surgir devant lui le médium, lui offrant 25.000 fr. s'il réussissait.

Le défi fut relevé ; les conditions du pari ayant été nettement entendues, une assistance choisie vint assister aux expériences de M. Maskelyne, et celui-ci n'eut aucune peine, grâce à certains procédés de prestidigitation, à faire apparaître les fantômes que désirait voir le révérend Colley.

Ce fut au tour de celui-ci de ne pas vouloir s'avouer vaincu, et il refusa de verser l'enjeu qu'il avait promis.

M. Maskelyne se vengea en faisant distribuer, un soir, dans son théâtre, une brochure dans laquelle il attaquait M. Colley, déclarant, entre autres choses, qu'il n'avait aucun droit au titre de révérend et d'*archdeacon*, qu'il s'était, disait-il, attribué de sa propre autorité.

Google

C'est à la suite de ces faits que le révérend Colley poursuit M. Maskelyne pour diffamation, tandis que le prestidigitateur lui réclame ses 25.000 fr.

L'audience où s'est jugée cette affaire n'a été qu'un long éclat de rire, et les magistrats eux-mêmes ont alimenté par leurs réflexions la gaîté du public.

Le révérend Colley explique que le médium était, lors des dernières expériences, inquiet à cause de la présence de personnes étrangères.

— N'était-il pas inquiet à cause de la police ? demande le président.

Il est ensuite question de l'évocation fréquente du prophète Samuel, qui consentait toujours à venir causer avec le révérend sur la prière du médium.

— Comment était-il vêtu ? demande un juge. Avait-il un costume moderne ?

— Non, répond le plaignant ; il était enveloppé d'un nuage.

— Je vois sur cette photographie le portrait d'un fantôme, qui est une jeune femme. Etait-ce cette apparition que vous appeliez Alice ?

— C'était elle.

— Alice me semble avoir une forte santé ! dit le président, au milieu des rires.

Les journaux illustrés de Londres ont, en effet, reproduit la photographie de ce spectre, qui est bien en chair.

L'affaire du révérend Colley n'est pas encore jugée.

Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

